

~~D. S. T.~~
JacobsWahr F. 1603

LE
SIECLE
DE
LOUIS XIV.

TOME PREMIER.

15/23
87/2

15/23
87/2

15/23
87/2

Jacob Swalup 1803

LE
SIECLE
DE
LOUIS XIV.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue par l'Auteur, & considérablement
augmentée.

François Marie Arouet de Voltaire.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXVIII.

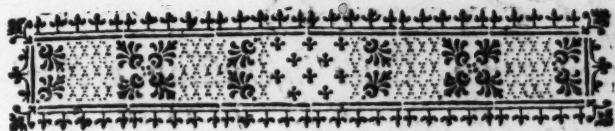
Fr 1290.28.

~~3555.119~~

JUN 5 1882

Gift of
Francis M. Weld,
of W. Roxbury.
(I. - III.)

BOUND JAN 16 1911



SIECLE

D E

LOUIS XIV.

ON a cru devoir commencer cette nouvelle Edition du Siecle de LOUIS XIV par la liste de la Maison royale, & de tous les Princes du Sang de son temps. Elle est suivie de celle de tous les Souverains contemporains, des Marechaux de France, des Amiraux & Généraux des galeres, des Ministres & Secrétaires d'Etat qui ont servi sous ce Monarque.

Après quoi vient le catalogue alphabétique des Savants & Artistes en

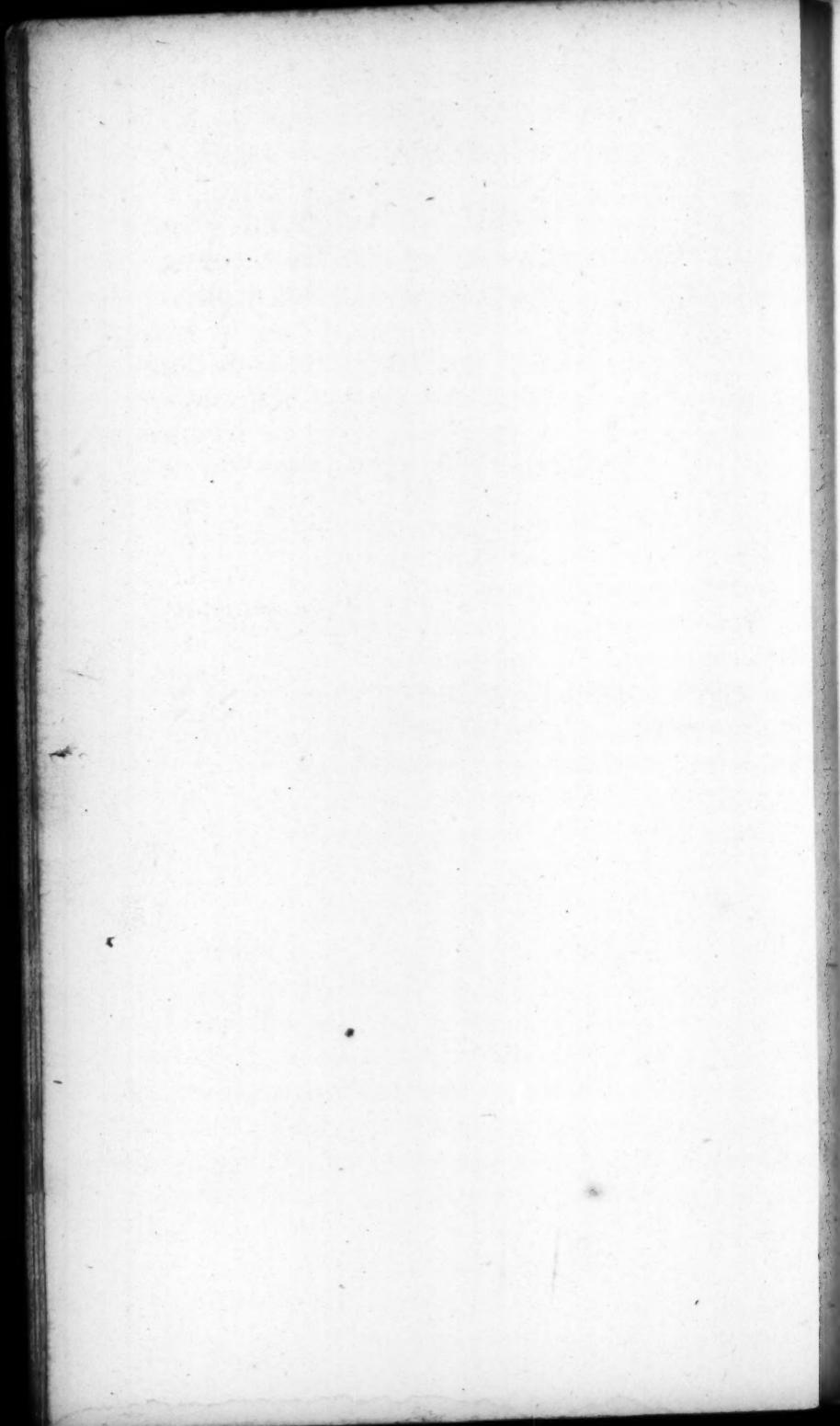
a ij

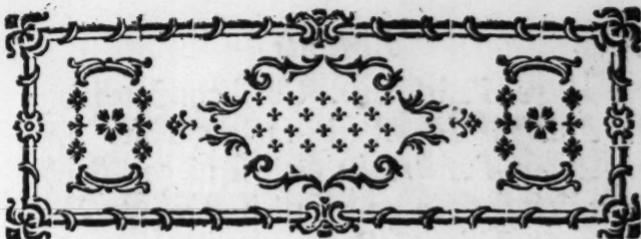
(6)

tout genre. Cette instruction préliminaire est une espece de Dictionnaire dans lequel le Lecteur peut choisir les sujets à son gré, pour se mettre au fait des grands événements arrivés sous ce regne.



L I S T E





SIECLE DE LOUIS XIV.

LISTE raisonnée des Enfants de LOUIS XIV, des Princes de la Maison de FRANCE de son temps, des Souverains contemporains, des Maréchaux de France, des Ministres, de la plupart des Ecrivains & des Artistes qui ont fleuri dans ce siecle.

LOUIS XIV n'eut qu'une femme, *Marie-Thérèse d'Autriche*, née comme lui en 1638, fille unique de *Philippe IV*, Roi d'Espagne, de son premier mariage avec *Elisabeth de France*, & sœur de *Charles II* & de *Marguerite-Thérèse* que *Philippe IV* eut de son second mariage avec *Maria*.

Tome I.

A

rie-Anne d'Autriche. Ce second mariage de *Philippe IV* est très-remarquable. *Marie-Anne d'Autriche* était sa niece, & elle avait été fiancée en 1648 à *Philippe Balthazar*, Infant d'Espagne ; de sorte que *Philippe IV* épousa à la fois sa niece & la fiancée de son fils.

Les noces de *Louis XIV* furent célébrées le 9 Juin 1660. *Marie-Thérèse* mourut en 1683. Les Historiens se sont fatigués à dire quelque chose d'elle. On a prétendu qu'une Religieuse lui ayant demandé si elle n'avait pas cherché à plaire aux jeunes gens de la Cour du Roi son pere, elle répondit : *Non, il n'y avait point de Rois.* On ne nomme point cette Religieuse, elle aurait été plus qu'indiscrete. Les Infantes ne pouvaient parler à aucun jeune homme de la Cour ; & lorsque *Charles I*, Roi d'Angleterre, étant Prince de Galles, alla à Madrid pour épouser la fille de *Philippe III*, il ne put même lui parler. Ce discours de *Marie-Thérèse* semble d'ailleurs supposer, que s'il avait eu des Rois à la Cour de son pere, elle aurait cherché à s'en faire aimer. Une telle réponse eût été convenable à la sœur d'*Alexandre*, mais non pas à la modeste simplicité de *Marie-Thérèse*. La plupart des Historiens se plaisent à faire dire aux Princes ce qu'ils n'ont ni dit ni dû dire.

Le seul enfant de ce mariage de *Louis XIV*, qui vécût, fut *Louis Dauphin*, nommé *Monseigneur*, né le 1 Novembre 1661, mort le 14 Avril 1711. Rien n'était plus commun long-temps avant la mort de ce Prince que ce proverbe qui courait sur lui : *Fils de Roi, pere de Roi, jamais Roi.* L'événement semble favoriser la crédulité de ceux qui ont foi aux prédictions ; mais ce mot n'était qu'une répétition de ce qu'on avait dit de *Philippe de Valois*, & était fondé d'ailleurs sur la santé de *Louis XIV*, plus robuste que celle de son fils.

La vérité oblige de dire qu'il ne faut avoir aucun égard aux livres scandaleux sur la vie privée de ce Prince. Les Mémoires de *Madame de Maintenon*, compilés par *La Beaumelle*, sont remplis de ces ridicules anecdotes. Une des plus extravagantes est que *Monseigneur* fut amoureux de sa sœur, & qu'il épousa *Mlle. Chouin*. Ces fictions doivent être réfutées, puisqu'elles ont été imprimées.

Il épousa *Marie-Anne-Christine Victoire de Baviere*, le 8 Mars 1680, morte le 20 Avril 1690. Il en eut,

i. *Louis*, *Duc de Bourgogne*, né le 6 Août 1682, mort le 18 Février 1712, d'une rougeole épidémique ; lequel eut de *Marie-Adélaïde de Savoie*, fille du

Enfants

premier Roi de Sardaigne, morte le 12 Février 1712, le Duc de Bretagne, mort en 1705.

LOUIS, Duc de Bretagne, m. en 1712. Et LOUIS XV, né le 15 Février 1710.

La mort prématurée du Duc de Bourgogne causa des regrets à la France & à l'Europe. Il était très instruit, juste, pacifique, ennemi de la vaine gloire, digne élève du Duc de *Beauvilliers* & du célèbre *Fénelon*. Nous avons, à la honte de l'esprit humain, cent volumes contre *Louis XIV*, son fils *Monseigneur*, le Duc d'Orléans son neveu, & pas un qui fasse connaître les vertus de ce Prince, qui aurait mérité d'être célébré, s'il n'eût été que particulier.

2. PHILIPPE, Duc d'Anjou, Roi d'Espagne, né le 19 Décembre 1683, mort le 9 Juillet 1746.

3. CHARLES, Duc de Berry, né le 31 Août 1686, mort le 4 Mai 1714.

Louis XIV eut encore deux fils & trois filles, morts jeunes.

Enfants naturels & légitimés.

Louis XIV eut de Madame la Duchesse de *la Valiere*, laquelle s'étant rendue Religieuse Carmélite le 2 Juin 1674, fit pro-

fection le 4 Juin 1675, & mourut le 6 Juin 1710, âgée de 65 ans :

LOUIS de Bourbon, Comte de Vermandois, né le 2 Octobre 1667, mort en 1683.

MARIE-ANNE, dite *Mademoiselle de Blois*, née en 1666, mariée à *Louis-Armand, Prince de Conti*, morte en 1749.

Autres Enfants naturels & légitimés.

LOUIS-AUGUSTE de Bourbon, Duc du Maine, né le 31 Mars 1670, mort en 1736.

LOUIS-CÉSAR, Comte de Vexin, Abbé de St. Denis & de St. Germain-des-Prés, né en 1672, mort en 1683.

LOUIS-ALEXANDRE de Bourbon, Comte de Toulouse, né le 6 Juin 1678, mort en 1737.

LOUISE-FRANÇOISE de Bourbon, dite *Mademoiselle de Nantes*, née en 1673, mariée à *Louis III, Duc de Bourbon-Condé*, morte en 1743.

LOUISE-MARIE de Bourbon, dite *Mademoiselle de Tours*, morte en 1681.

FRANÇOISE-MARIE de Bourbon, dite *Mademoiselle de Blois*, née en 1677, mariée à *Philippe II, Duc d'Orléans, Régent de France*, morte en 1740.

Deux autres fils, morts jeunes.

*Princes & Princeffes du Sang Royal,
qui vécurent dans le siecles de Louis
XIV.*

JEAN-BAPTISTE-GASTON, Duc d'Orléans, second fils de *Henri IV* & de *Marie de Médicis*, né à Fontainebleau en 1608, presque toujours infortuné, hâti de son frère, persécuté par le Cardinal de Richelieu, entrant dans toutes les intrigues, & abandonnant souvent ses amis. Il fut la cause de la mort du Duc de Montmorency, de *Cinq-Mars*, du vertueux *de Thou*. Jaloux de son rang & de l'étiquette, il fit un jour changer de place toutes les personnes de la Cour à une fête qu'il donnait; & prenant le Duc de Montbazon par la main pour le faire descendre d'un gradin, le Duc de *Montbazon* lui dit : Je suis le premier de vos amis que vous ayez aidé à descendre de l'échafaud. Il joua un rôle considérable, mais triste, pendant la Régence, & mourut relégué à Blois en 1660.

ELISABETH, fille de *Henri IV*, née en 1602, épouse de *Philippe IV*, très malheureuse en Espagne, où elle vécut sans crédit & sans consolation : morte en 1644.

CHRISTINE, seconde fille de *Henri IV*, femme de *Victor-Amédée*, Duc de Sa-

voye. Sa vie fut un continual orage à la Cour & dans les affaires. On lui disputa la tutelle de son fils, on attaqua son pouvoir & sa réputation ; morte en 1663.

HENRIETTE-MARIE, épouse de *Charles I*, Roi de la Grande-Bretagne, la plus malheureuse Princesse de cette Maison : elle avait presque toutes les qualités de son pere. m. en 1609.

Mademoiselle de MONTPENSIER, nommée la Grande, *Mademoiselle*, fille de *Gaston* & de *Marie de Bourbon-Montpensier*, dont nous avons les Mémoires, & dont il est beaucoup parlé dans cette Histoire. m. en 1693.

MARGUERITE-LOUISE, femme de *Cosme de Médicis*, laquelle abandonna son mari, & se retira en France.

FRANÇOISE-MAGDELEINE, femme de *Charles-Emanuel*, Duc de Savoie.

PHILIPPE, *Monsieur*, frere unique de *Louis XIV*. Il épousa *Henriette*, fille de *Charles I*, Roi d'Angleterre, petite-fille de *Henri le Grand*. Princesse chere à la France par son esprit & par ses grâces, morte à la fleur de son âge en 1670. m. en 1701.

Ce fut lui qui commença la nouvelle Maison d'Orléans. Il eut de la fille de l'Électeur Palatin, morte en 1722 :

8 *Princes & Princesses*

PHILIPPE D'ORLÉANS, Régent de France, célèbre par le courage, par l'esprit & les plaisirs, né pour la société encore plus que pour les affaires, & l'un des plus aimables hommes qui ayent jamais été. Sa sœur a été la dernière Duchesse de Lorraine, m. en 1723.

La branche de CONDÉ eut un très-grand éclat.

HENRI, Prince de CONDÉ, II^e. du nom, premier Prince du Sang, jouit d'un crédit solide pendant la Régence & de la réputation d'une probité rare dans ces temps de trouble. Possédant environ deux millions de rentes selon la manière de compter d'aujourd'hui. Il donna dans sa maison l'exemple d'une économie que le Cardinal *Mazarin* aurait dû imiter dans le gouvernement de l'Etat, mais qui était trop difficile. Sa plus grande gloire fut d'être le père du grand *Condé*, m. en 1646.

Le GRAND CONDÉ, LOUIS, II^e. du nom, fils du précédent, & de *Charlotte-Marguerite de Montmorency*, neveu de l'illustre & malheureux Duc de Montmorency, décapité à Toulouse, réunit en sa personne tout ce qui avait caractérisé pendant tant de siècles ces deux maisons de héros, né le 8 Septembre 1621. m. le 11 Décembre 1686.

Il eut de Clémence de Maillé de Bressé, niece du Cardinal Richelieu, HENRI-JULES, nommé communément Monsieur le Prince, m. en 1709.

Henri-Jules eut d'Anne de Baviere, Palatine du Rhin, LOUIS de Bourbon, nommé Monsieur le Duc, pere de celui qui fut premier Ministre sous Louis XV. m. en 1710.

Branche de CONTRA.

Le premier Prince de *Conti*, ARMAND, était frere du grand *Condé*; il joua un rôle dans la Fronde. m. en 1666.

Il laissa d'Anne Martinozzi, niece du Cardinal Mazarin, LOUIS, mort sans enfants de sa femme Marie-Anne, fille de Louis XIV, & de la Duchesse de *La Valiere*. m. en 1685.

Et FRANÇOIS-LOUIS, Prince de la Roche-sur-Yon, puis de *Conti*, qui fut élu Roi de Pologne en 1697. Prince dont la mémoire a été long-temps chere à la France, ressemblant au grand *Condé* par l'esprit & le courage, & toujours animé du desir de plaire, qualité qui manqua quelquefois au grand *Condé*. m. en 1699.

Il eut d'Adélaïde de Bourbon sa femme,

LOUIS-ARMAND, né en 1695, qui survécut à *Louis XIV.*

Branche de Bourbon-Soissons.

Il n'y eut de cette branche que **Louis**, Comte de Soissons, tué à la bataille de la Marfée en 1641. Toutes les autres branches étaient éteintes.

Les **COURTENAI** n'étaient reconnus Prince du Sang que par la voix publique, & ils n'en avaient point le rang. Ils descendaient de *Louis le Gros*; mais leurs ancêtres ayant pris les armoiries de l'héritière de *Courtenai*, ils n'avaient pas eu la précaution de s'attacher à la Maison Royale dans un temps, où les grands terriens ne connaissaient de prérogative que celle des grands fiefs & de la Pairie. Cette branche avait produit des Empereurs de Constantinople, & ne put fournir un Prince du Sang reconnu. Le Cardinal *Mazarin* voulut, pour mortifier la Maison de *Condé*, faire donner aux *Courtenai* le rang & les honneurs qu'ils demandaient depuis long temps, mais il ne trouva pas en eux un grand appui pour exécuter ce desssein.

Souverains contemporains. Papes.

Barberini, **URBAIN VIII.** Ce fut lui qui

donna aux Cardinaux le titre d'*Eminence*. Il abolit les Jésuiteſſes. Il n'était pas en- core question d'abolir les Jésuites. Nous avons de lui un gros recueil de vers la- tins. Il faut avouer que l'*Arioste* & le *Tasse* ont mieux réussi. mort en 1644.

Pampilio, INNOCENT X, connu pour avoir chassé de Rome les deux neveux d'*Urbain VIII*, auxquels il devait tout; pour avoir condamné les cinq propositions de *Jansénius* sans avoir eu l'ennui de lire le livre, & pour avoir été gouverné par la *Donna Olimpia*, sa belle-sœur, qui vendit sous son Pontificat tout ce qui pouvait se vendre. mort en 1655.

Chigi, ALEXANDRE VII. C'est lui qui demanda pardon à *Louis XIV*, par un Légitat à *Latere*. Il était plus mauvais poète qu'*Urbain VIII*. Long-temps loué pour avoir négligé le népotisme, il finit par le mettre sur le trône. mort en 1667.

Rospigliosi, CLÉMENT IX, ami des Let- tres sans faire de vers, pacifique, éco- nome & libéral, pere du peuple. Il avait à cœur deux choses dont il ne put ve- nir à bout, d'empêcher les Turcs de prendre Candie, & de mettre la paix dans l'Eglise de France. mort en 1669.

Altieri, CLÉMENT X, honnête homme

A vj

& pacifique comme son prédécesseur, mais gouverné. m. en 1676.

*Q*descalqui, INNOCENT XI, fier ennemi de *Louis XIV*, oubliant les intérêts de l'Eglise en faveur de la ligue formée contre ce Monarque. Il en est beaucoup parlé dans cette histoire. m. en 1689.

*O*ttoboni Vénitien, ALEXANDRE VIII.

Nul ne secourut plus les pauvres, & n'enrichit plus ses parents. mort en 1691.

*P*ignatelli, INNOCENT XII. Il condamna l'illustre *Fénelon*. D'ailleurs, il fut aimé & estimé. mort en 1700.

*A*lbani, CLEMENT XI. Sa bulle contre *Quesnel* qui n'a qu'une feuille, est beaucoup plus connue que ses ouvrages en six volumes in-folio. mort en 1721.

Maison Ottomane.

IIBRAHIM: C'est lui dont *Racine* dit avec juste raison ::

L'imbécille Ibrahim sans craindre sa naissance,
Traîne exempt de péril une éternelle enfance.

Tiré de sa prison pour régner après la mort d'*Amurath*, son frere. Tout imbécile qu'il était, les Turcs conquirent l'île de Candie sous son regne : étranglé en 1649.

MAHOMET IV, fils d'*Ibrahim*, déposé & mort en 1687.

SOLIMAN III, fils d'*Ibrahim*, & frere de *Mahomet IV*, après des succès divers dans ses guerres contre l'Allemagne, meurt de sa mort naturelle en 1691.

ACHMET II, frere du précédent, poëte & musicien. Son armée fut battue à Salenkemen par le Prince *Louis de Bade*. mort en 1695.

MUSTAPHA II, fils de *Mahomet IV*, vainqueur à Témesvar, vaincu par le Prince *Eugene* à la bataille de Zenta sur le Tibisk, en Septembre 1667, déposé dans Andrinople, & mort dans le Serrail de Constantinople en 1703.

ACHMET III, frere du précédent, battu encore par le Prince *Eugene* à Peterwadin & à Belgrade, déposé en 1730.

Empereurs d'Allemagne.

On n'en dira rien ici, parce qu'il en est beaucoup parlé dans le corps de l'histoire.

FERDINAND III, mort en 1657.

LÉOPOLD I, m. en 1705.

JOSEPH I, m. en 1711.

CHARLES VI, m. en 1740.

Rois d'Espagne. idem.

PHILIPPE IV, mort en 1665.

CHARLES II, m. en 1700.

PHILIPPE V, m. en 1746.

Rois de Portugal.

JEAN IV, Duc de Bragance, surnommé le Fortuné ; sa femme, *Louise de Gusman*, le fit Roi de Portugal, mort en 1656.

ALPHONSE, fils du précédent. Si Jean fut Roi par le courage de sa femme, *Alphonse* fut détrôné par la sienne ; confiné dans l'isle de Tercere, où il mourut en 1683.

DON PEDRE, frere du précédent, lui ravit sa couronne & sa femme ; & pour l'épouser légitimement, le fit déclarer impuissant, tout débauché qu'il était. mort en 1706.

JEAN V, m. en 1750.

Rois d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, dont il est parlé dans le Siecle de Louis XIV.

CHARLES I, assassiné juridiquement sur un échafaud en 1649.

CRÖMWELL, (*Olivier*) Protecteur le 22 Décembre 1653, plus puissant qu'un Roi. m. le 15 Septembre 1658.

CRÖMWELL, (*Richard*) Protecteur immédiatement après la mort de son pere, dépossédé paisiblement au mois de Juin 1659. m. en 1685.

CHARLES II, m. en 1685.

JACQUES II, détrôné en 1688. m. en 1701.

GUILLAUME III, m. en 1702.

ANNE Stuart, morte en 1714.

GEORGE I, mort en 1727.

Rois de Danemarck.

CHRISTIAN IV, mort en 1648.

FRÉDERIC III, reconnu en 1661 par le Clergé & les Bourgeois pour Souverain absolu, supérieur aux loix, pouvant les faire, les abroger, les négliger à sa volonté. La Noblesse fut obligée de se conformer aux vœux des deux autres ordres de l'Etat. Par cette étrange loi, les Rois de Danemarck ont été les seuls Princes despotiques de droit; & ce qui est encore plus étrange, c'est que ni ce Roi, ni ses Successeurs n'en ont jamais abusé. mort en 1667.

CHRISTIAN V, m. en 1699.

FRÉDERIC IV, m. en 1730.

Rois de Suedé.

CHRISTINE. Il en est beaucoup parlé dans le Siecle de *Louis XIV*. Elle avait abdiqué en 1654, morte à Rome en 1689.

CHARLES X. GUSTAVE, qui voulut établir en Suede la puissance arbitraire. m. en 1660.

CHARLES XI, qui établit cette puissance. m. en 1697.

CHARLES XII, qui en abusa, & qui par cet abus fut cause de la liberté du Royaume. mort en 1718.

Rois de Pologne.

EADISLAS-SIGISMOND, vainqueur des Turcs. Ce fut lui qui, en 1645, envoya une magnifique ambassade pour épouser par procureur la Princesse *Marie de Gonzague de Nevers*. Les personnes, les habits, les chevaux, les carrosses des Ambassadeurs Polonais éclipsèrent la splendeur de la Cour de France, à qui *Louis XIV* n'avait pas encore donné cet éclat qui éclipsa depuis toutes les autres Cours du monde. m. en 1648.

JEAN CASIMIR, frere du précédent, Jésuite, puis Cardinal, puis Roi, épousa la veuve de son frere, s'ennuya de la Pologne, la quitta en 1667, se retira à Paris, fut Abbé de St. Germain-des-Prés, vécut beaucoup avec *Ninon*. m. en 1672.

MICHEL VENOVISKY, élu en 1670. Il laissa prendre par les Turcs Kaminiec, la seule ville fortifiée & la clef du Royaume, & se soumit à être leur tributaire. m. en 1673.

JEAN SOBIESKY, élu en 1674, vainqueur

des Turcs & libérateur de Vienne. Sa vie a été écrite par l'Abbé *Coyer*, homme d'esprit & philosophe. Il épousa une Française, ainsi que *La distas* & *Casimir*; c'était Mlle d'*Arquien*. m. en 1696.

AUGUSTE I, Electeur de Saxe, élu en 1697 par une partie de la Noblesse, pendant que le Prince de *Conty* était choisi par l'autre. Bientôt seul Roi; détrôné par *Charles XII*, rétabli par le *Czar Pierre I*. m. en 1733.

STANISLAS, établi au contraire par *Charles XII*, & détrôné par *Pierre I*. m. en 1765.

Rois de Prusse.

FRÉDERIC, le premier Roi. m. en 1701.

FRÉDERIC-GUILLAUME, le premier qui eut une grande armée, & qui la disciplina, pere de *Fréderic le Grand*, le premier qui vainquit avec cette armée. m. en 1740.

Czars de Russie, depuis Empereurs.

MICHEL ROMANO, fils de *Philarete*, Archevêque de Rostou, élu en 1613, à l'âge de 15 ans. De son temps, les Czars n'épousaient que leurs sujettes; ils faisaient venir à leur Cour un certain nombre de filles, & choisissaient. Ce sont les

18 Gouverneurs de Flandres.

anciennes mœurs asiatiques. C'est ainsi que *Michel* épousa la fille d'un pauvre Gentilhomme qui cultivait ses champs lui-même. m. en 1645.

ALEXIS, fils de **MICHEL**, qui combattit les Ottomans avec succès. m. en 1676.

FEDOR, fils d'**ALEXIS**, qui voulut poli-
cer les Russes, ouvrage réservé à *Pierre-
le-Grand*. m. en 1682.

IVAN, frere de **FEDOR**, & aîné de **PIER-
RE**, incapable du trône. m. en 1688.

PIERRE-LE-GRAND, vrai fondateur. m.
en 1725.

GOUVERNEURS DE FLANDRES.

Les Pays-Bas ayant presque toujours été le théâtre de la guerre sous *Louis XIV*, il paraît convenable de placer ici la suite des Gouverneurs de cette Province qui ne vit aucun de ses Rois depuis *Philippe II*.

Le Marquis **FRANCISCO DE MELLO
D'ASSUMAR**, le même qui fut battu par le grand *Condé*, démis en 1644.

Le grand Commandeur **CASTEL RODRIGO**, m. en 1647.

LÉOPOLD-GUILLAUME Archiduc d'Autriche, c'est-à dire, portant le titre d'Archiduc, mais n'ayant rien dans l'Autri-

Gouverneurs de Flandres. 19

che, frere de *Ferdinand II.* Ce fut lui qui envoia un député au Parlement de Paris pour s'unir avec lui contre le Cardinal *Mazarin.* m. en 1656.

DON JUAN D'AUTRICHE, fils naturel de *Philippe IV*, fameux ennemi du premier Ministre d'Espagne le Jésuite *Nithar*, comme le Prince de *Condé* du Cardinal *Mazarin*, mais plus heureux que le Prince de *Condé*, en ce qu'il fit chasser *Nithar* pour jamais. Ce fut lui qui fut battu par *Turenne* à la bataille des Dunes. m. en 1659.

Le Marquis de CARACENE, m. en 1664.

Le Marquis de CASTEL RODRIGO, qui soutint mal la guerre contre *Louis XIV*, & qui ne pouvait pas la bien soutenir. m. en 1668.

FERNANDÈS DE VELASCO, Connétable de Castille, m. en 1669.

Le Comte de MONTEREY, qui secoua sous main les Hollandais contre *Louis XIV*. m. en 1675.

Le Duc de VILLA-HERMOSA, l'homme le plus généreux de son temps. m. en 1678.

ALEXANDRE FARNESE, second fils du Duc de Parme. Ce nom d'*Alexandre Farnese* était difficile à soutenir, démis en 1682.

Le Marquis de GRANA, m. en 1685.

Le Marquis de CASTANAGA, m. en 1692.

MAXIMILIEN-EMANUEL, Electeur de Baviere après la bataille d'Hochstedt. Il en eut le titre jusqu'à la paix d'Utrecht en 1714. mort la même année.

MARÉCHAUX DE FRANCE
*morts sous Louis XIV, ou qui ont servi
 sous lui.*

D'ALBRET, (*César-Phœbus*) de la Maison des Rois de Navarre, Maréchal de France en 1653. Il ne fit point de difficulté d'épouser la fille de Guénégaud, Trésorier de l'Epargne, qui fut une Dame d'un très-grand mérite. *St. Eyremont* l'a célébré. Il fut amant de Madame de Maintenon & de la fameuse *Ninon*; chéri dans la société, estimé à la guerre. mort en 1676.

D'ALEGRE, (*Yves*) ayant servi près de soixante ans sous *Louis XIV*, n'a été Maréchal qu'en 1724. mort en 1733.

D'ASFIELD (*Claude-François-Bidal*) s'acquit une grande réputation pour l'attaque & la défense des Places. Il contribua beaucoup à la bataille d'Almanza. Maréchal en 1734, m. en 1743.

D'AUBUSSON (*François de la Feuillade*) Maréchal en 1675. C'est lui qui, par reconnaissance, fit éléver la statue de *Louis XIV* à la place des victoires. m. en 1691. Son fils ne fut Maréchal que long-temps après en 1725.

D'AUMONT, (*Antoine*) petit-fils du célèbre *Jean*, Maréchal d'Aumont, l'un des grands Capitaines de *Henri IV*. *Antoine* contribua beaucoup au gain de la bataille de Rhétel en 1650. Il eut le bâton de Maréchal pour récompense, & mourut en 1669.

De BALINCOURT, Maréchal en 1746.

BARWICK, (*Jacques Fitzjames de*) fils naturel du Roi d'Angleterre *Jacques II*, & d'une sœur du Duc de *Marlborough*. Son pere le fit Duc de *Barwick* en Angleterre. Il fut aussi Duc en Espagne. Il le fut en France. Maréchal en 1706, tué au siège de Philipsbourg en 1734.

BASSOMPIERRE, (*François de*) né en 1579. Colonel-Général des Suisses. Maréchal en 1622, détenu à la Bastille depuis 1631, jusqu'à la mort du Cardinal de *Richelieu*. Il y composa ses Mémoires qui roulent sur des intrigues de Cour, & ses galanteries. *César*, dans ses Mémoires, ne parle point de ses bonnes fortunes. L'on ignore assez communément qu'il fit revêtir de pierres à ses dépens le fossé du Cours la

REINE. Maréchal en 1622, m. en 1646.

BELLEFONDS, (*Bernardin, Gigaut de*) Maréchal en 1668. Il gagna une bataille en Catalogne en 1684. m. en 1694.

DE BELLE-ISLE, (*Louis-Charles-Auguste de Fouquet*) petit-fils du Sur-Intendant, distingué dans les guerres de 1701. Duc & Pair, Prince de l'Empire, Maréchal en 1741. Il fit avec son frere tout le plan de la guerre contre la Reine de Hongrie, où son frere fut tué. mort Ministre d'Etat.

BEZONS, (*Jacques Bazin de*) Maréchal en 1709, mort en 1733.

BIRON, (*Armand-Charles de Gontaut* Duc de) qui a fait revivre le Duché de sa Maison. Ayant servi dans toutes les guerres de *Louis XIV*, & perdu un bras au siège de Landau, n'a été Maréchal qu'en 1734.

BOUFFLERS, (*Louis François Duc de*) l'un des meilleurs Officiers de *Louis XIV*, Maréchal en 1693, m. en 1711.

BOURG, (*Eléonor-Marie du Maine, Comte du*) gagna un combat important sous *Louis XIV*, & ne fut Maréchal qu'en 1725. mort la même année.

BRANCAS, (*Henri de Villars de Sérif*) ayant servi long-temps sous *Louis XIV*, fut Maréchal en 1734.

BREZÉ, (*Urbain de Maillé, Marquis de*) beau-frere du Cardinal de Richelieu,

Maréchal en 1632, Vice-Roi de Catalogne, mort en 1650.

BROGLIO, (*Victor-Maurice*) ayant servi dans toutes les guerres de *Louis XIV.* Maréchal en 1724, m. en 1727.

BROGLIO, (*François-Marie* Duc de) fils du précédent. L'un des meilleurs Lieutenants-Généraux dans les guerres de *Louis XIV.* Maréchal en 1734, pere d'un autre Maréchal de Broglie, qui a reuni les talents de ses ancêtres.

CASTELNAU, (*Jacques de*) Maréchal en 1658, blessé à mort la même année au siège de Calais.

CATINAT, (*Nicolas de*) Maréchal en 1693. Il mêla la Philosophie aux talents de la guerre. Le dernier jour qu'il commanda en Italie, il donna pour mot : *Paris & St. Gaffien*, qui était le nom de sa maison de campagne. Il y mourut en sage, après avoir refusé le Cordon bleu, en 1712.

CHAMILLI. (*Noël Bouton de*) Il avait été au siège de Candie. Maréchal en 1703, mort en 1715.

CHATEAU RENAUD (*François-Louis Roussel et de*), Vice-Amiral de France, servit également bien sur terre & sur mer, nettoyâ la mer de pirates, battit les Anglais dans la baie de Bantri, bombarda Alger, mit en sûreté les Isles de l'Amérique. Maréchal en 1703, mort en 1716.

CHAULNES, (*Honoré d'Albret*, Duc de) Maréchal en 1620, m. en 1649.

CHOISEUL, (*Claude de*) troisième Maréchal de France de ce nom en 1693. mort en 1711.

CLAIRAMBAULT, (*Philippe de Pal-luau de*) Maréchal en 1653, m. en 1665.

DE CLERMONT-TONNERRE, ayant servi dans la guerre de 1701, Maréchal en 1747.

COIGNI, (*François de Franquetot*) long-temps Officier-Général sous *Louis XIV*, Maréchal en 1734, a gagné deux batailles en Italie.

COLIGNI, (*Gaspard de*) petit-fils de l'Amiral, Maréchal en 1622, tué en commandant les troupes rebelles sous le Comte de Soissons à la Marfée en 1646.

CREQUI, (*François de*) Maréchal en 1668. mort avec la réputation d'un homme qui devait remplacer le Vicomte de *Turenne*, en 1687.

D'ETAMPES, (*Jacques de la Ferte-Imbaut*) Maréchal en 1651, m. en 1668.

D'ETREES, (*François Annibal Duc*) Maréchal en 1626. Ce qui est très-singulier, c'est qu'à l'âge de 93 ans il se remaria à Mlle de *Manican*, qui fit une fausse couche. Il mourut à plus de cent ans en 1670.

D'ETREES

D'ETRÉES, (*Jean*) Vice-Amiral en 1670, & Maréchal en 1681. m. en 1707.

D'ETRÉES, (*Victor-Marie*) fils de *Jean d'Etrées*, Vice-Amiral de France comme son pere avant d'être Maréchal. Il est à remarquer qu'en cette qualité de Vice-Amiral de France, il commandait les flottes Françaises & Espagnoles en 1701, Maréchal en 1703. m. en 1737.

DURAS, (*Jacques-Henri de Durfort de*) neveu du Vicomte de *Turenne*, fait Maréchal en 1675, immédiatement après la mort de son oncle. m. en 1704.

DURAS, (*Jean de Durfort Duc de*) Maréchal-de-camp sous *Louis XIV*, Maréchal de France en 1741.

FABERT, (*Abraham*) Maréchal en 1658. On s'est obstiné à vouloir attribuer sa fortune & sa mort à des causes surnaturelles. Il n'y eut d'extraordinaire en lui que d'avoir fait sa fortune uniquement par son mérite, & d'avoir refusé le Cordon de l'Ordre, quoiqu'on le dispensât de faire des preuves. On prétend que le Cardinal *Mazarin* lui proposant de lui servir d'espion dans l'armée, il lui dit : *Peut-être faut-il à un Ministre de braves gens & des frippons. Je ne puis être que du nombre des premiers.* m. en 1662.

FARÉ, (*de la*) fils du Marquis de *la Tome I.* B

Fare, célèbre par ses poésies agréables. Officier dans la guerre de 1701, Maréchal en 1746.

FERTÉ-SENNETERRE, (*Henri Duc de la*) fait Maréchal-de-camp sur la brèche de Hesdin, commanda l'aile gauche à la bataille de Rocroy. Maréchal en 1651, mort en 1681.

FORCE, (*Jacques Nompar de Caumont de la*) Maréchal en 1622. C'est celui qui échappa au massacre de la St. Barthélemy, & qui a écrit cet événement dans des Mémoires conservés dans sa maison. mort à 97 ans en 1652.

FOUCAULT, (*Louis*) Comte de *Daugnon*, Maréchal en 1653. mort en 1659.

GASSION, (*Jean de*) élève du grand *Gustave*, Maréchal en 1643. Il était Calviniste. Il ne voulut jamais se marier, disant qu'il faisait trop peu de cas de la vie pour en faire part à quelqu'un. Tué au siège de Lens en 1647.

GRAMONT, (*Antoine de*) Maréchal en 1641, mort en 1678.

GRAMONT, (*Antoine de*) petit-fils du précédent, Maréchal en 1724, pere du Duc de *Gramont* tué à la bataille de Fontenoy. mort en 1725.

GRANCEI, (*Jacques Rouxel Comte de*) Maréchal en 1651, m. en 1680.

GUEBRIANT, (*Jean-Baptiste de Budes*) Maréchal en 1642. L'un des grands hommes de guerre de son temps. Tué en 1643 au siège de Rotveil, enterré avec pompe à Notre-Dame.

HARCOURT (*Henri Duc de*). On peut dire que c'est lui qui mit fin à l'ancienne inimitié des Français & des Espagnols, lorsqu'il était Ambassadeur à Madrid. Sa dextérité & son art de plaire disposerent si favorablement la Cour d'Espagne, qu'enfin *Charles II* n'eut point de répugnance à instituer son héritier un petit-fils de *Louis XIV*. Il devait commander à la place du Maréchal de *Villars* l'année de la belle campagne de Denain; mais il lui aurait été difficile de mieux faire. Maréchal en 1703, mort en 1718. Son fils Maréchal depuis en 1746.

HOCQUINCOURT, (*Charles de Mouchi*) Maréchal en 1651, tué en servant les ennemis devant Dunkerque en 1658.

HÔPITAL, (*Nicolas de l'*) Capitaine des Gardes de *Louis XIII*, Maréchal en 1617 pour avoir tué le Maréchal d'*Ancre*; mais il mérita d'ailleurs cette dignité par de belles actions. On le compte parmi les Maréchaux de ce siècle, parce qu'il mourut sous *Louis XIV* en 1644.

HUMIERES, (*Louis de Crevan*, Mar-

B ij

quis d') Maréchal en 1668. m. en 1694.

JOYEUSE, (*Jean Armand de*) Maréchal de France en 1693, m. en 1710.

D'ISENGHIEN, Officier sous *Louis XIV*. Maréchal en 1741.

LORGE, (*Guil-Alfonse de Durfort de*) neveu du Vicomte de *Turenne*, Maréchal en 1676, mort en 1702.

LUXEMBOURG, (*François-Henri de Montmorenci* Duc de) l'élève du Grand Condé. Maréchal en 1675. Il y a eu sept Maréchaux de ce nom, indépendamment des Connétables; & depuis le onzième siècle, on n'a guere vu de regne sans un homme de cette Maison à la tête des armées. mort en 1695.

LUXEMBOURG, (*Christian-Louis de Montmorenci*) fils du précédent, signalé dans la guerre de 1701. Maréchal en 1747.

DE MAILLEBOIS, fils du Ministre d'Etat *Desmarlets*, s'étant signalé dans toutes les occasions pendant la guerre de 1701, fait Maréchal en 1741.

MARSIN ou MARCHIN, (*Ferdinand Comte de*) ayant passé du service de la Maison d'Autriche à celui de France, Maréchal en 1703, tué à Turin en 1706.

DE MATIGNON, (*Charles-Auguste-Goion de Gacé*) Maréchal en 1708, mort en 1729.

MAULEVRIER-LANGERON, Maréchal en 1745.

MEDAVI, (*Jacques-Léonor Rouxel de Grancei* Comte de) n'a été fait Maréchal qu'en 1724, quoiqu'il eût gagné une bataille complete en 1706. mort en 1725.

DE LA MEILLERAIE, (*Charles de la Porte*) fait Maréchal en 1639, sous *Louis XIII*, qui lui donna le bâton de Maréchal sur la brêche de la ville d'Hesdin. Il était Grand-Maître de l'Artillerie, & avait la réputation du meilleur Général pour les sieges. mort en 1664.

MONTESQUIOU, (*Pierre Comte d'Artagnan*) Maréchal en 1709, mort en 1725.

MONTREVEL, (*Nicolas-Auguste de la Baume*) Maréchal en 1703, mort en 1716.

MOTTE-HOUDANCOURT, (*Philippe de la*) Maréchal en 1642. Il fut mis au Château de Pierre-en-Cise en 1643, & il est à remarquer qu'il n'y a aucun Général qui n'ait été emprisonné ou exilé sous les Ministères de *Richelieu & Mazarin*. mort en 1657. Son petit-fils Maréchal en 1747.

NANGIS, (*Louis-Armand de Brichanteau*) servit avec distinction sous le Maréchal de *Villars* dans la guerre de 1701, Maréchal sous *Louis XV*.

NAVAILLES, (*Philippe de Montaud de Bénac* Duc de) Maréchal en 1675, commanda à Candie sous le Duc de Beau-fort, & après lui, mort en 1684.

NOAILLES, (*Anne-Jules* Duc de) Maréchal en 1693. Il se signala en Espa-gne où il gagna la bataille du Ter. mort en 1708.

NOAILLES, (*Adrien-Maurice*) fils du précédent, Général d'armée dans le Roussillon en 1706. Grand d'Espagne en 1711, après avoir pris Gironne. Il n'a été Maréchal de France qu'en 1734. Il gou-verna les finances en 1715, & a été depuis Ministre d'Etat. Personne n'a écrit dépê-ches mieux que lui. mort en 1766.

PLESSIS-PRALIN, (*César* Duc de *Choiseul* Comte de) Maréchal en 1645. Ce fut lui qui eut la gloire de battre le Vi-comte de *Turenne* à Rhétel en 1650. m. en 1675.

PUISÉGUR, (*Jacques de Chastenet de*) Maréchal en 1734, fils de *Jacques*, Lieu-tenant-Général sous *Louis XIII* & *Louis XIV*, qui s'est acquis beaucoup de considé-ration, & qui a laissé des Mémoires. Le Ma-réchal a écrit sur la guerre. C'était un hom-me que le Ministere consultait dans toutes les affaires critiques.

RICHELIEU, (*Louis-François Ar-*

mand du Plessis Duc de) Brigadier sous Louis XIV. Général d'armée à Genes. Maréchal en 1748, a pris l'Isle de Minorque sur les Anglais en 1756.

ROCHEFORT, (*Henri-Louis* Marquis d'Alongny, Marquis de) Maréchal en 1675, mort en 1676.

ROQUELAURE, (*Antoine-Gaston-Jean-Baptiste* Duc de) Maréchal en 1724.

ROSEN, ou ROSE, (*Conrad de*) d'une ancienne maison de Livonie, vint d'abord servir simple cavalier dans le régiment de Brinon; mais son mérite & sa naissance ayant été bientôt connus, il fut élevé de grade en grade. *Jacques II* le fit Général de ses troupes en Irlande. Maréchal de France en 1703, mort à l'âge de quatre-vingt-sept ans en 1715.

SAIN T-LUC, (*Timoléon d'Epinay de*) fils du brave *Saint-Luc*, dont l'éloge est dans *Brantôme*. Maréchal en 1628, mort en 1644.

SCHOMBERG, (*Fréderic-Armand*) élève de *Fréderic-Henri*, Prince d'Orange. Maréchal en 1675, Duc de Mertola en Portugal, Gouverneur & Généralissime de Prusse, Duc & Général en Angleterre. Il était Protestant zélé, & quitta la France à la révocation de l'Edit de Nantes; tué à la bataille de la Boine en 1690.

SCHULEMBOURG, (*Jean de*) Comte de *Montdejeu*, originaire de Prusse. Maréchal en 1658, mort en 1671.

TALLARD, (*Camille d'Ostun*, Duc de). Ce fut lui qui conclut les deux Traité de partage. Maréchal en 1703, Ministre d'Etat en 1726, mort en 1728.

TESSÉ, (*René de Froullay*) Maréchal en 1703, mort en 1725.

TURENNE, (*Henri de la Tour*, Vice-comte de) né en 1611. Maréchal de France en 1644, Maréchal-Général en 1660 ; mort en 1675.

VAUBAN, (*Sébastien le Prestre*, Marquis de) Maréchal en 1703, mort en 1707.

VILLARS, (*Louis-Claude*, Duc de) qui prit le nom d'*Hector*. Maréchal en 1702, Président du Conseil de guerre en 1718, repréSENTA le Connétable au sacre de *Louis XV* en 1722, mort en 1734. Il est assez mention de lui dans cette histoire, ainsi que de *Turenne*.

VILLEROY, (*Nicolas de Neuville*, Duc de) Gouverneur de *Louis XIV* en 1646, Maréchal la même année, mort en 1685.

VILLEROY, (*François de Neuville*, Duc de) fils du précédent, Gouverneur de *Louis XV*, Maréchal en 1693. Son pere & lui ont été Chefs du Conseil des finances,

titre sans fonction qui leur donnoit entrée au Conseil, mort en 1730.

VIVONNE, (*Louis-Victor de Rochechouart, Due de*) Gonfalonnier de l'Eglise, Général des Galeres, Viceroy de Messine, Maréchal de France en 1675. On ne le compte point comme le premier Maréchal de la Marine, parce qu'il servit long-temps sur terre, m. en 1688.

UXELLES, (*Nicolas Chalon du Blé, Marquis d'*) Maréchal en 1703, Président du Conseil des affaires étrangères en 1718, mort en 1730.

Grands Amiraux de France sous le règne de Louis XIV.

Armand DE MAILLÉ, Marquis de BREZÉ, Grand-Maître, Chef & Sur-Intendant-Général de la Navigation & du Commerce de France en 1643, tué sur mer d'un coup de canon le 14 Juin 1646.

ANNE D'AUTRIGHE, Reine Régnante, Sur-Intendante des Mers de France en 1646. Elle s'en démit en 1650.

César, Duc de VENDÔME & de Beau-fort, Grand-Maître & Sur-Intendant Général de la Navigation & du Commerce de France en 1650.

François de VENDÔME, Duc de Beau-
fort, fils de *César*, tué au combat de Can-
die, le 25 Juin 1679.

Louis de Bourbon, Comte de VERNAN-
DOIS, légitimé de France, Amiral au mois
d'Août 1669, âgé de deux ans, mort en
1683.

Louis-Alexandre de BOURBON, légi-
timé de France, Comte de TOULOUSE,
Amiral en 1683, & mort en 1737.

Généraux des Galeres de France, sous
le regne de *Louis XIV*.

Armand-Jean du Plessis, Duc de RICHELIEU, Pair de France en 1643, du
vivant de *François* son pere, & se démit
de cette Charge en 1661.

François, Marquis de CREQUI, lui
succéda, & se démit en 1669, un an après
avoir été nommé Maréchal de France.

Louis-Victor de ROCHECHOUART,
Comte, puis Duc de VIVONNE, Prince
de Tonnay-Charente en 1669.

Louis de ROCHECHOUART, Duc de
MORTEMAR, en survivance de son pere,
mort le 3 Avril 1688.

Louis-Auguste de BOURBON, légi-
timé de France, Prince de Dombes, Duc

du MAINE & d'Aumale, en 1688, & s'en démit en 1694.

Louis-Joseph, Duc de VENDÔME, en 1694, mort en 1712.

René, Sire de FROULLAY, Comte de TESSÉ, Maréchal de France en 1712, & s'en démit en 1716.

Le Chevalier d'ORLÉANS, en 1716, mort en 1748 ; après lui cette dignité a été réunie à l'Amirauté.

Ministres d'Etat.

GIULIO-MAZARINI, Cardinal, premier Ministre, d'une ancienne famille de Sicile transplantée à Rome, fils de *Pietro Mazarini & d'Hortenzia Bufalini*; né en 1602, employé d'abord par le Cardinal *Sacchetti*. Il arrêta les deux armées Française & Espagnole prêtes à se charger auprès de Cazal, & fit conclure la paix de Querasque en 1631. Vice-Légat à Avignon, & Nonce extraordinaire en France en 1674. Il appaya les troubles de Savoie en 1640, en qualité d'Ambassadeur extraordinaire du Roi; Cardinal en 1641, à la recommandation de *Louis XIII*. Entièrement attaché à la France depuis ce temps-là. Admis au Conseil suprême le 5 Décembre 1642, sous le nom

B vj

de *Spécial Conseiller*. Il y prit place au-dessus du Chancelier; déclaré seul Conseiller de la Reine Régente pour les affaires ecclésiastiques par le testament de *Louis XIII*; Parain de *Louis XIV* avec la Princesse de *Condé-Montmorency*. Il se désista d'abord de la préséance sur les Princes du Sang, que le Cardinal de *Richelieu* avait usurpée; mais il précédait les maisons de *Vendôme* & de *Longueville*: après le traité des Pyrénées, il prit le pas en lieu tiers sur le grand *Condé*. Il n'eut point de lettres-paten-tes de premier Ministre, mais il en fit les fonctions. On en a expédié pour le Cardinal *Dubois*. *Philippe d'Orléans*, petit-fils de France, a daigné en recevoir après sa régence. Le Cardinal de *Fleury* n'a jamais eu ni la patente ni le titre.

Le Cardinal *Mazarin* mort en 1661.

Chanceliers.

CHARLES D'AUBÉPINE, Marquis de Châteauneuf, long-temps employé dans les Ambassades; Garde-des-Sceaux en 1630, mis en prison en 1633 au château d'Angoulême, où il resta dix ans prisonnier; Garde-des-Sceaux en 1650, démis en 1651, vécut & mourut dans les orages de la Cour. mort en 1653.

PIERRE SEGUIER, Chancelier, Duc de Villemor, Pair de France. Il appaissa les troubles de la Normandie en 1639, hasarda sa vie à la journée des Barricades. Il fut toujours fidele dans un temps où c'était un mérite de ne l'être pas. Il ne contesta point au pere du grand *Condé*, la préséance dans les cérémonies quand il y assistait avec le Parlement. Homme équitable, savant, aimant les Gens de Lettres. Il fut le protecteur de l'Académie Française avant que ce corps libre, composé des premiers Seigneurs du Royaume & des premiers écrivains, fût en état de n'avoir jamais d'autre protecteur que le Roi. mort à 84 ans en 1672.

MATTHIEU MOLÉ, Premier·Président du Parlement de Paris en 1641, Garde-des-Sceaux en 1651. Magistrat juste & intrépide. Il n'est pas vrai, comme le disent deux nouveaux Dictionnaires, que le peuple voulut l'assassiner; mais il est vrai qu'il en imposa toujours aux séditieux par son courage tranquille. m. en 1656.

ETIENNE D'ALIGRE, Chancelier en 1674, fils d'un autre *Etienne*, Chancelier sous *Louis XIII*. m. en 1677.

MICHEL LE TELLIER, Chancelier en 1677, pere de l'illustre Marquis de *Louvois*. Sa mémoire a été honorée d'une orai-

son funebre par le grand *Bossuet*. mort en 1687.

LOUIS BOUCHERAT, Chancelier en 1685. Sa devise était un coq sous un Soleil, par allusion à la devise de *Louis XIV*. Les paroles étaient : *Sol reperit vigilem*. mort en 1699.

LOUIS PHELIPPEAUX, Comte de Pontchartrain, descendant de plusieurs Secrétaires d'Etat, Chancelier en 1699. Se retira à l'Institution en 1714. m. en 1727.

DANIEL-FRANÇOIS VOISIN, mort en 1717, prédecesseur du célebre D'AGUESSEAU.

Sur-Intendants des Finances.

La place de Sur-Intendant était la premiere au Conseil, quand il n'y avait point de premier Ministre. De-là vient que le Cardinal de *Richelieu* fut obligé de briguer en 1623 & 1624, la faveur du Marquis depuis Duc de la *Vieuville*, Sur-Intendant, pour entrer au Conseil.

CLAUDE LE BOUTHILLIER, d'abord Sur-Intendant avec *Claude de Boulion* en 1632, seul en 1640. Ce fut lui qui le premier fit imposer les tailles par les Intendants des finances. Retiré en 1643. m. en 1652.

NICOLAS BAILLEUL, Marquis de Château-Gontier, Président du Parlement, Sur-Intendant des finances en 1643 jusqu'en 1648. m. en 1652, plus versé dans la connaissance du barreau que dans celle des finances. Il eut sous lui pour Contrôleur-Général, *Particelli*, dit *Emeri*, connu par ses déprédations.

C'était le fils d'un paysan de Sienne, placé par le Cardinal *Mazarin*. Il disait que les Ministres des finances n'étaient faits que pour être maudits. Sur-Intendant en 1648, exilé pour appaiser le peuple. Sur-Intendant depuis une seconde fois pendant six mois.

Emeri imagina bien des sortes d'impôts, de nouveaux Officiers jurés, mesureurs & porteurs de charbons ; de mouleurs, chargeurs, & porteurs de bois ; de premiers commis de la taille & des ponts & chaussées ; de sol pour livre, d'augmentations des gages, de contrôleurs des amendes & des épices, &c.

Le même *EMERI* fut Sur-Intendant en 1648 ; mais quelques mois après, on le sacrifia à la haine publique en l'exilant.

Le Maréchal Duc de LA MEILLERAIE, Sur-Intendant en 1648, pendant l'exil de *d'Emeri*. On avait déjà vu des guerriers dans cette place. Il avait la probité du Duc de *Sully*, mais non pas les ressources. Il

vint dans le temps le plus difficile, & le Duc de *Sully* n'avait eu la Sur-Intendance qu'après la guerre civile. Il taxa tous les financiers & tous les traitants. La plupart firent banqueroute, & on ne trouva plus d'argent. Il abandonna la Sur-Intendance en 1649. m. en 1664.

EMERI reprit la Sur-Intendance immédiatement après la démission du Maréchal. Un Italien nommé *Tonti* imagina alors les emprunts en rentes viagères, rentes qui de chaque classe sont payées au dernier vivant. Il y en eut pour un million vingt-cinq milles livres annuelles; ce qui forma un revenu prodigieux pour le dernier qui survécut. Invention qui charge l'Etat pour un siècle, mais moins onéreuse que celle des rentes perpétuelles qui chargent l'Etat pour toujours. m. en 1650.

CLAUDE DE MESME, Comte d'AVAUX, d'une ancienne maison en Guienne, homme de Lettres qui unissait l'esprit & les grâces à la science. Plénipotentiaire avec *Servien*; chéri de tous les négociateurs autant que *Servien* en était redouté. Sur-Intendant en 1650. m. la même année.

CHARLES, Marquis Duc de LA VIEUVILLE, le même que le Cardinal de *Richeieu* avoit fait chasser du Conseil, & enfermer dans le château d'Amboise en 1624,

qui échappé de ce château avait fui en Angleterre, & qui avait été condamné à mort par contumace. Crée Duc & Pair en 1651, & Sur-Intendant la même année. m. en 1653.

RENÉ DE LONGUEUIL, Marquis de MAISONS, Président à Mortier. Sur-Intendant en 1651. Il ne le fut qu'un an. On a prétendu qu'il avait bâti pendant cette année le château de Maisons, qui est un des plus beaux de l'Europe ; mais il fut construit un an auparavant. C'est le coup d'essai & le chef-d'œuvre de *François Mansard*, qui était alors un jeune homme & simple maçon. Il y a sur cela une singulière anecdote, que plusieurs personnes ont apprise comme moi du petit-fils du Sur-Intendant. Son hôtel démolî aujourd'hui formait un impasse dans la rue des Prouvaires. Un jour en faisant fouiller dans un ancien petit caveau, il y trouva quarante mille pièces d'or au coin de *Charles IX*. C'est avec cet argent que le château de Maisons fut bâti. m. en 1677.

On voit que les Sur-Intendants se succédaient rapidement dans ces troubles.

ABEL SERVIEN, après avoir négocié la paix de Westphalie avec le Duc de Longueville & le Comte d'Avaux, & en ayant eu le principal honneur, Sur-Intendant en 1653 conjointement avec *Nicolas Fouquet* ;

administra jusqu'à sa mort arrivée en 1659. Mais *Fouquet* eut toujours la principale direction. m. en 1659.

NICOLAS FOUCET, Marquis de BELLE-ISLE, Sur-Intendant en 1653, quoiqu'il fût Procureur-général du Parlement de Paris. On a imprimé par erreur dans le Siecle de *Louis XIV*, qu'il dépensa dix-huit cents mille francs à bâtrir son palais de Vaux, aujourd'hui Villars; c'est une erreur de typographie; il y prodigua dix-huit millions de son temps, qui en feraient près de trente-six du nôtre.

Le Cardinal MAZARIN, depuis son retour en 1653, se faisait donner par le Sur-Intendant vingt-trois millions par an pour les dépenses secrètes. Il achetait à vil prix de vieux billets décriés, & se faisait payer la somme entière. Ce fut ce qui perdit *Fouquet*. Jamais dissipateur des finances royales ne fut plus noble & plus généreux que ce Sur-Intendant. Jamais homme en place n'eut plus d'amis personnels, & jamais homme persécuté ne fut mieux servi dans son malheur. Condamné cependant au bannissement perpétuel par Commissaires en 1664. mort ignoré en 1680.

Après sa disgrâce, la place de Sur-Intendant fut supprimée.

Sous les Sur-Intendants, il y avait des

Contrôleurs-généraux. Le Cardinal *Mazarin* nomma à cette place un étranger Calviniste d'Augsbourg, nommé *Barthelemy Hervart*, qui était son banquier. Cet *Hervart* avait en effet rendu les plus grands services à la Couronne. Ce fut lui qui après la mort du Duc *Bernard de Saxe-Weymar*, donna son armée à la France en avançant tout l'argent nécessaire. Ce fut lui qui retint cette même armée & d'autres régiments dans le service du Roi, lorsque le Vicomte de *Turenne* voulut la faire révolter en 1648. Il avança deux millions cinq cents mille livres de la monnoie d'alors pour la retenir dans le devoir. Deux importants services qui prouvent qu'on n'est le maître qu'avec de l'argent.

Lorsqu'on arrêta le Sur-Intendant *Fouquet*, il prêta encore au Roi deux millions. Il jouait un jeu prodigieux, & perdit souvent cent mille écus dans une séance. Cette profusion l'empêcha d'avoir la première place. Le Roi eut avec raison plus de confiance en *Colbert*. *Hervart* mort simple Conseiller d'Etat en 1676.

Sa famille quitta le Royaume après la révocation de l'Edit de Nantes, & porta des biens immenses dans les pays étrangers.

Secretaires d'Etat & Contrôleurs-Généraux des Finances.

HENRI-AUGUSTE DE LOMÉNIE, Comte de BRIENNE, eut le département des affaires étrangères pendant la minorité de *Louis XIV*. Sa fierté ne lui fit point de tort, parce qu'elle était fondée sur des sentiments d'honneur. Nous avons de lui des mémoires instructifs. mort en 1666.

CLAUDE LE BOUTHILLIER DE CHAVIGNI, eut le département de la guerre. mort en 1652.

LOUIS PHELIPPEAUX, Marquis de la VRILLIERE, le département des affaires du Royaume. m. en 1681.

Son fils du même nom, Secrétaire d'Etat. m. en 1770. Tous deux estimés pour leurs vertus, & aimés pour leur douceur.

HENRI-LOUIS DE LOMÉNIE, Comte de BRIENNE, fils de *Henri-Auguste*, eut la vivacité de son pere, mais n'en eut pas les autres qualités. Etant Conseiller d'Etat dès l'âge de 16 ans, & destiné aux affaires étrangères, envoyé en Allemagne pour s'instruire, il alla jusqu'en Finlande, & écrivit ses voyages en Latin. Il exerça la charge de Secrétaire d'Etat des affaires étrangères à vingt-trois ans ; mais ayant perdu sa femme *Hen-*

riette de *Chavigny*, il en fut si affligé, que son esprit s'aliéna ; on fut obligé de l'éloigner de la société. Le reste de sa vie fut très-malheureux. On a déchiré sa mémoire dans les derniers Dictionnaires historiques ; on devait montrer de la compassion pour son état & de la considération pour son nom.

HUGUES, Marquis de LYONNE, d'une ancienne maison de Dauphiné, eut les affaires étrangères jusqu'en 1670. On a de lui des mémoires. C'était un homme aussi laborieux qu'aimable. m. en 1671.

JEAN-BAPTISTE COLBERT s'avança uniquement par son mérite. Il parvint à être Intendant du Cardinal *Mazarin*. S'étant instruit à fond de toutes les parties du gouvernement, & particulièrement des finances, il devint un homme nécessaire dans le délabrement où le Cardinal *Mazarin*, le Sur-Intendant *Fouquet*, & encore plus le malheur des temps, avaient mis les finances. *Louis XIV* le fit travailler secrètement avec lui pour s'instruire. Il perdit *Fouquet* de concert avec le Chancelier *Le Tellier* ; mais il se fit pardonner cet acharnement par l'ordre invariable qu'il mit dans les finances, & par des services dont on ne doit point perdre la mémoire. Contrôleur-général en 1664. On peut le regarder comme le fondateur du commerce & de l'architecture,

& le protecteur de tous les arts ; il n'a point négligé l'agriculture, comme on le dit dans tant de livres nouveaux. Son génie & ses soins ne pouvaient négliger cette partie essentielle. On ne peut lui reprocher que d'avoir trop cédé au préjugé qui ne voulait pas que les grains sortissent du Royaume. m. en 1683.

JEAN BAPTISTE COLBERT, Marquis de SEIGNELAY, fils du précédent, d'un esprit plus vaste encore que son pere, beaucoup plus brillant & plus cultivé. Secrétaire d'Etat de la Marine, qu'il rendit la plus belle de l'Europe. m. en 1690.

CHARLES COLBERT DE CROISSY, frere du grand *Colbert*, Secrétaire d'Etat des affaires étrangères en 1679, après plusieurs ambassades glorieuses. Il eut la place de Secrétaire d'Etat d'*Arnaud de Pomponne*; mais on le place ici pour ne point interrompre la liste des *Colbert*. m. en 1696.

JEAN BAPTISTE COLBERT, Marquis de TORCY, fils du précédent; Secrétaire d'Etat des affaires étrangères à la mort de son pere. Il joignit la dextérité à la probité; ne donna jamais de promesse qu'il ne tint; fut aimé & respecté des étrangers. m. en 1746.

SIMON ARNAUD DE POMPONE, Secrétaire d'Etat des affaires étrangères en

1671, homme savant & de beaucoup d'esprit, ainsi que presque tous les *Arnauds*; chéri dans la société, & préférant quelquefois les agréments de cette société aux affaires; renvoyé en 1679, & remplacé par le Marquis de CROISSY. Il ne fut point Secrétaire d'Etat toute sa vie, comme le disent les nouveaux Dictionnaires historiques; mais le Roi lui conserva le titre de Ministre d'Etat, avec la permission d'entrer au Conseil, permission dont il n'usa pas. m. en 1699.

MICHEL LE TELLIER, le Chancelier, Secrétaire d'Etat jusqu'en 1666.

FRARÇOIS-MICHEL LE TELLIER, Marquis de LOUVROIS, le plus grand Ministre de la guerre qu'on eût vu jusqu'alors, Secrétaire d'Etat en 1666. Il fut plus estimé qu'aimé du Roi, de la Cour & du public. Il eut le bonheur comme *Colbert* d'avoir des descendants qui ont fait honneur à sa maison, & même des Maréchaux de France. Il n'est pas vrai qu'il mourut subitement au sortir du Conseil, comme on l'a dit dans tant de Livres & de Dictionnaires. Il prenait des eaux de Balaruc, & voulait travailler en les prenant; cette ardeur indiscrete de travail causa sa mort en 1691.

LOUIS-FRANÇOIS LE TELLIER, Mar-

quis de BARBEZIEUX, fils du Marquis de Louvois, Secrétaire d'Etat de la guerre après la mort de son père; jeune homme qui commença par préférer les plaisirs & le faste au travail. mort à 33 ans en 1701.

BALTHAZAR PHELIPPEAUX DE CHATEAU-NEUF, reçu en survivance de son père le Marquis de *La Vrillière* en 1669, exerça en 1676. m. en 1700.

CLAUDE LE PELLETIER, Président aux Enquêtes, Prévôt des Marchands, homme de bien, modeste, retiré; travailla au Code du droit Canon. Cette étude ne paraissait pas le désigner pour successeur du grand *Colbert*; cependant il le fut en 1683. On dit au Roi qu'il n'était pas assez dur: C'est pour cela que je le choisis, répondit *Louis XIV*. Il quitta le Ministère & la Cour au bout de six ans. Toute sa famille a été renommée comme lui pour son intégrité. m. en 1711.

LOUIS PHELIPPEAUX, Comte de Pontchartrain, le même qui fut Chancelier, commença par être premier Président du Parlement de Bretagne. Contrôleur-général en 1690, après la retraite du Contrôleur-général *Le Pelletier*, Secrétaire d'Etat après la mort du Marquis de *Seignelay* la même année 1690. C'est lui qui soumit toutes les Académies aux Secrétaire d'Etat

tat par les soins de l'Abbé *Bignon*, excepté l'Académie Française, qui ne pouvait dépendre que du Roi.

JÉRÔME PHELIPEAUX, Comte de Pontchartrain, fils du précédent; Secrétaire d'Etat du vivant de son pere le Chancelier; exclu par le Duc d'Orléans à la mort de *Louis XIV.*

MICHEL CHAMILLART, Conseiller d'Etat, Contrôleur-général en 1699, Secrétaire d'Etat de la guerre en 1707; homme modéré & doux; ne put porter ces deux fardeaux dans des temps difficiles, obligé bientôt de les quitter. mort en 1721.

NICOLAS DESMARETS, Contrôleur général en 1708; zélé, laborieux, intelligent, ne put réparer les maux de la guerre, démis après la mort de *Louis XIV.* m. en 1721.

C A T A L O G U E

De la plupart des Ecrivains Français qui ont paru dans le siècle de LOUIS XIV, pour servir à l'Histoire littéraire de ce temps.

ABADIE, (Jacques) né en Béarn en 1658, célèbre par son *Traité de la Religion Chrétienne*; mais qui fit tort ensuite
Tome I. C

à cet ouvrage par celui de *l'ouverture des sept sceaux*. Mort en Irlande en 1727.

ABADIE ou LABADIE, (*Jean*) né en Guienne en 1610. Jésuite, puis Janséniste, puis Protestant : voulut enfin faire une secte, & s'unir avec la *Bourignon*, qui lui répondit que chacun avait son St. Esprit, & que le sien était fort supérieur à celui d'*Abadie*. On a de lui trente-un volumes de fanatisme. On n'en parle ici que pour montrer l'aveuglement de l'esprit humain. Il ne laissa pas d'avoir des disciples. mort à Altona en 1674.

ABLANCOURT, (*Nicolas Perrot d'*) d'une ancienne famille du Parlement de Paris, né à Vitry en 1606. Traducteur élégant, & dont on appella chaque traduction *la belle infidelle*. mort pauvre en 1664.

ACHERI, (*Luc d'*) Bénédictin, grand & judicieux compilateur, né en 1608. m. en 1685.

ALEXANDRE, (*Noël*) né à Rouen en 1639, Dominicain. Il a fait beaucoup d'ouvrages de Théologie, & disputé beaucoup sur les usages de la Chine contre les Jésuites qui en revenaient. m. en 1724.

AMELOT DE LA HOUSSAIE, (*Nicolas*) né à Orléans en 1634. Ses traductions avec des notes politiques & ses histoires sont fort recherchées; ses *Mémoires* par or-

dre alphabétique sont très-fautifs. Il est le premier qui ait fait connaître le gouvernement de Venise. Son histoire déplut au Sénat, qui était encore dans l'ancien préjugé qu'il y a des mystères politiques qu'il ne faut pas révéler. On a appris depuis qu'il n'y a plus de mystères, & que la politique consiste à être riche, & à entretenir de bonnes armées. *Amelot traduisit & commenta le Prince de Machiavel*, livre long-temps cher aux petits Seigneurs qui se disputaient de petits Etats mal gouvernés, devenu inutile dans un temps où tant de grandes Puissances toujours armées étouffent l'ambition des faibles. *Amelot* se croyait le plus grand politique de l'Europe : cependant il ne fut jamais se tirer de la médiocrité, & il mourut dans la misère ; c'est qu'il étoit politique par son esprit, & non par son caractère. m. en 1706.

AMELOTTE, (*Denis*) né en Saintonge en 1606, de l'Oratoire. Il est principalement connu par une assez bonne version du Nouveau-Testament. m. en 1678.

AMONTONS, (*Dayid*) né à Metz en 1617, Calviniste, & son fils *Charles*, mort à Berlin en 1725, ont eu quelque réputation dans la Littérature.

ANSELME, Moine Augustin, le premier qui ait fait une histoire généalogique

des grands Officiers de la Couronne, continuée & augmentée par *du Fourni*, Auditör des Comptes. On a une notion très-vague de ce qui constitue les grands Officiers. On s'imagine que ce sont ceux à qui leur Charge donne le titre de *Grand*, comme *Grand-Ecuyer*, *Grand-Echanson*. Mais le Connétable, les Maréchaux, le Chancelier, sont grands Officiers, & n'ont point ce titre de *Grand*, & d'autres qui l'ont ne sont point réputés grands Officiers. Les Capitaines des Gardes, les premiers Gentilshommes de la Chambre, sont devenus réellement de grands Officiers, & ne sont pas comptés par le Pere *Anselme*. Rien n'est décidé sur cette matière, & il y a autant de confusion & d'incertitude sur tous les droits & sur tous les titres en France, qu'il y a d'ordre dans l'administration. m. en 1694.

ARNAULD, (*Antoine*) vingtième fils de celui qui plaida contre les Jésuites, Docteur de Sorbonne, né en 1612. Rien n'est plus connu que son éloquence, son érudition & ses disputes, qui le rendirent si célèbre & en même-temps si malheureux, selon les idées ordinaires qui mettent le malheur dans l'exil & dans la pauvreté, sans considérer la gloire, les amis & une vieillesse saine, qui furent le partage de cet homme fameux. Il est dit dans le Supplé-

ment au Morery, qu'Arnauld, en 1689, pour avoir les bonnes graces de la Cour, fit un libelle contre le Roi Guillaume, intitulé : *Le vrai portrait de Guillaume Henri de Nassau, nouvel Absalon, nouvel Hérode, nouveau Cromwell, nouveau Néron.* Ce style qui ressemble à celui du pere Garasse, n'est guere celui d'Arnauld. Il ne songea jamais à flatter la Cour. *Louis XIV* eût fort mal reçu un livre si grossièrement inutile ; & ceux qui attribuent cet ouvrage & cette intention au fameux *Arnauld* ne savent pas qu'on ne réussit point à la Cour par des livres. m. à Bruxelles en 1694.

L'Auteur du Dictionnaire historique, littéraire, critique & Janséniste, dit à l'article *Arnauld*, qu'aussi-tôt que son livre sur la fréquente communion parut, *l'enfer en frémît, & que le Jésuite Nouet fit la première attaque.* Il est difficile de savoir au juste quelle est l'opinion de l'enfer sur un livre nouveau. Et à l'égard des hommes, ils ont entièrement oublié le Pere *Nouet*. Il est très-vrai que la plupart des écrits polémiques d'*Arnauld* ne sont plus connus aujourd'hui. C'est le sort de presque toutes les disputes. Le Dictionnaire historique, littéraire, critique & Janséniste, s'emporte un peu contre cette vérité ; il a raison ; mais l'Auteur devrait savoir que les in-

juries prodigues au sujet des querelles théologiques sont aujourd'hui aussi méprisées que ces querelles même, & c'est beaucoup dire.

A R N A U L D · D ' A N D I L I Y, (*Robert*) frere ainé du précédent, né en 1588, l'un des grands Ecrivains de Port-Royal. Il présenta à *Louis XIV*, à l'âge de 85 ans, sa traduction de *Joseph*, qui de tous ses ouvrages est le plus recherché. Il fut pere de *Simon Arnauld*, Marquis de *Pompone*, Ministre d'Etat; & ce Ministre ne put empêcher ni les disputes, ni les disgraces de son oncle le Docteur de Sorbonne. m. en 1674.

A U B I G N A C, (*Francois d'*) né en 1604. Il n'eut jamais de maître que lui-même. Attaché au Cardinal de *Richelieu*, il était l'ennemi de *Corneille*. Sa *Pratique du Théâtre* est encore lue; mais il prouva par sa tragédie de *Zénobie*, que les connaissances ne donnent pas les talents. m. en 1676.

A U B R I, (*Antoine*) né en 1616. On a de lui les vies des Cardinaux de *Richelieu* & de *Mazarin*, ouvrages médiocres, mais dans lesquels on peut s'instruire. m. en 1695. C'est lui qui le premier fit connaître la fourberie de l'Auteur du Testament politique du Cardinal de *Richelieu*.

La Comtesse d'AUNOY. Son *Voyage & ses Mémoires d'Espagne*, & quelques Ro-

mans écrits avec légéreté, lui firent quelque réputation, morte en 1705.

D'AVIGNY, Jésuite, auteur d'une nouvelle maniere d'écrire l'*Histoire*. On a de lui des *Annales Chronologiques depuis 1601 jusqu'à 1715*. On y voit ce qui s'est passé de plus important dans l'Europe, exactement discuté, & en peu de mots; les dates sont exactes. Jamais on n'a mieux su distinguer le vrai, le faux, & le douteux. Il a fait aussi des *Mémoires Ecclésiastiques*; mais ils sont malheureusement infectés de l'esprit de parti. *Marcel* & lui ont été tous deux effacés par l'*Histoire Chronologique de France* du Président *Hénault*, l'ouvrage à la fois le plus court & le plus plein que nous ayons en ce genre, & le plus commode pour les lecteurs.

BAILLET, (*Adrien*) né près de Beauvais en 1649. Critique célèbre. m. en 1706.

BALUZE, (*Etienne*) du Limousin, né en 1631. C'est lui qui a formé le recueil des manuscrits de la Bibliothèque de *Colbert*. Il a travaillé jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans. On lui doit sept volumes d'anciens monuments. Exilé pour avoir soutenu les prétentions du Cardinal de *Bouillon*, qui se croyait indépendant du Roi, & qui fondait son droit sur ce qu'il était né d'une maison souveraine dans le temps que

la récompense de la perte de Sedan n'avait pas encore été consommée. m. en 1718.

BALZAC, (*Jean-Louis*) né en 1594. Homme éloquent, & le premier qui fonda un prix d'éloquence. Il eut le brevet d'Historiographe de France & de Conseiller d'Etat, qu'il appellait de magnifiques bagatelles. La langue française lui a une très-grande obligation. Il donna le premier du nombre & de l'harmonie à la prose. Il eut de son vivant tant de réputation, qu'un nommé *Goulu*, Général des Feuillants, écrivit contre lui deux volumes d'injures. m. en 1654.

BARATIER, le plus singulier peut-être de tous les enfants célèbres. Il doit être compté parmi les Français, quoique né en Allemagne. Son pere était un prédicant réfugié. Il fut le Grec à six ans, & l'Hébreu à neuf. C'est à lui que nous devons la traduction des voyages du Juif *Benjamin de Tudelle* avec des dissertations curieuses. Le jeune *Baratier* était déjà savant en histoire, en philosophie, en mathématique. Il étonna tous ceux qui le connurent pendant sa vie, & en fut regretté à sa mort; il n'avait que dix-neuf ans lorsqu'il fut ravi au monde.

BARBEIRAC, (*Jean*) né à Béziers en 1674, Calviniste, Professeur en Droit & en Histoire à Lausanne, traducteur & com-

mentareur de Puffendorf & de Grotius. Il semble que ces *Traitées du Droit des Gens, de la Guerre & de la Paix*, qui n'ont jamais servi ni à aucun Traité de paix, ni à aucune déclaration de guerre, ni à assurer le droit d'aucun homme, soient une consolation pour les peuples, des maux qu'ont fait la politique & la force. Ils donnent l'idée de la justice, comme on a les portraits des personnes célèbres qu'on ne peut voir. m. en 1729.

BARBIER DAUCOURT, (Jean) connu chez les Jésuites sous le nom de *l'Avocat Sacrus*, & dans le Monde par sa *Critique des entretiens du Pere Bouhours*, & par l'excellent plaidoyer pour un homme innocent appliqué à la question. Il fut long-temps protégé par Colbert, qui le fit Contrôleur des bâtiments du Roi; mais ayant perdu son protecteur, il mourut dans la misère en 1694.

BARBIER, (Mademoiselle) a fait quelques Tragédies.

BARON. (Michel) On ne croit pas que les pieces qu'il donna sous son nom soient de lui. Son mérite plus reconnu était dans la perfection de l'art du Comédien, perfection très-rare, & qui n'appartint qu'à lui. Cet art demande tous les dons de la nature, une grande intelligence, un travail assi-

du. Voilà pourtant ce qu'on s'obstine à mépriser. Les Prédicateurs venaient souvent à la Comédie dans une loge grillée étudier *Baron*, & de-là ils allaient déclamer contre la Comédie. C'est la coutume, que les Confesseurs exigent des Comédiens mourants, qu'ils renoncent à leur profession. *Baron* avait quitté le théâtre en 1691, par dégoût. Il y avait remonté en 1720, à l'âge de soixante-huit ans, & il y fut encore admiré jusqu'en l'année 1729. Il était alors âgé de près de soixante & dix-huit ans ; il se retira encore, & mourut la même année, en protestant qu'il n'avait jamais eu le moindre scrupule d'avoir déclamé devant le public les chefs-d'œuvres de génie & de morale des grands Auteurs de la nation ; & que rien n'est plus impertinent que d'attacher de la honte à réciter ce qu'il est glorieux de composer.

BARREAUX, (*Jacques de la Vallée* Seigneur des) est connu des gens de lettres & de goût par plusieurs petites pieces de vers agréables dans le goût de Sarazin & de Chapelle. Il étoit Conseiller au Parlement. On fait qu'ennuyé d'un procès dont il étoit rapporteur, il paya de son argent ce que le demandeur exigeoit, jeta le procès au feu, & se démit de sa charge. Ses petites pieces de poésie sont encore entre les mains

des curieux ; elles sont toutes assez hardies. La voix publique lui attribua un sonnet aussi médiocre que fameux, qui finit par ces vers :

Tonne frappe, il est temps, rends-moi guerre pour
guerre,
J'adore en périssant la raison qui t'aigrit ;
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jesus-Christ ?

Il est très-faux que ce sonnet soit de *Des-Barreaux* ; il étoit très-fâché qu'on le lui imputât. Il est de l'Abbé de *Lavau*, qui étoit alors jeune & inconsidéré ; j'en ai vu la preuve dans une lettre de l'Abbé de *Lavau* à l'Abbé *Servien*. *Des-Barreaux* mort en 1674.

BASNAGE, (*Jacques*) né à Rouen en 1653. Caviniste, Pasteur à la Haye, plus propre à être Ministre d'Etat que d'une Paroisse. De tous ses livres, son *Histoire des Juifs*, celles des *Provinces-Unies* & de l'*Eglise*, sont les plus estimés. Les livres sur les affaires du temps meurent avec les affaires ; les ouvrages d'une utilité générale subsistent. m. en 1723.

BASNAGE DE BEAUVAL, (*Henri*) de Rouen, Avocat en Hollande, mais encore plus Philosophe, qui a écrit de la *Tolérance des Religions*. Il étoit laborieux ; & nous avons de lui le *Dictionnaire de Furetiere* augmenté. mort en 1710.

BASSOMPIERRE. (*François Maréchal de*) Quoique ses Mémoires appartiennent au siècle précédent, on peut le compter dans cette liste, étant mort en 1646.

BAUDRAN, (*Michel*) né à Paris en 1633. Géographe, mais moins estimé que *Samson*. m. en 1700.

BAYLE, (*Pierre*) né au Carlat dans le Comté de Foix en 1647, retiré en Hollande plutôt comme Philosophe que comme Calviniste, persécuté pendant sa vie par *Juieu*, & après sa mort par les ennemis de la Philosophie. S'il avait prévu combien son *Dictionnaire* serait recherché, il l'aurait rendu encore plus utile, retranchant les noms obscurs, & en y ajoutant plus de noms illustres. C'est par son excellente manière de raisonner qu'il est sur-tout recommandable, non par sa manière d'écrire trop souvent diffuse, lâche, incorrecte, & d'une familiarité qui tombe quelquefois dans la basseſſe; Dialecticien admirable, plus que profond Philosophe : il ne savait presque rien en Physique. Il ignorait les découvertes du grand *Newton*. Presque tous ces articles philosophiques supposent ou combattent un Cartesianisme qui ne subsiste plus. Il ne connaît d'autre définition de la matière que l'étendue. Ses autres propriétés reconnues ou soupçonnées ont fait naître enfin

la vraie Philosophie. On a eu des démonstrations nouvelles, & des doutes nouveaux : de sorte qu'en plus d'un endroit le sceptique *Bayle* n'est pas encore assez sceptique. Il a vécu & il est mort en-sage. *Des-Maisseaux* a écrit sa vie en un gros volume ; elle ne devait pas contenir six pages : la vie d'un Ecrivain sédentaire est dans les écrits. m. en 1706.

Il ne faut jamais oublier la persécution que le fanatique *Jurieu* suscita dans un pays libre à ce Philosophe. Il arma contre lui le Consistoire Calviniste sous plusieurs prétextes, & sur-tout à l'occasion du fameux article de *Dayid*. *Bayle* avait fortement relevé les excès, les trahisons & les barbaries que ce Prince Juif avait commises dans les temps où la grace de DIEU l'abandonnait. Il n'eût pas été indécent à ce Consistoire d'engager *Bayle* à célébrer ce Prince Juif qui fut une si belle pénitence, & qui obtint de DIEU que soixante & dix mille de ses sujets mourussent de la peste pour expier le crime de leur Roi, qui avait osé faire le dénombrement du Peuple. Mais ce qui doit être soigneusement observé, c'est que ces Pasteurs dans leur censure le reprennent d'avoir quelquefois donné des éloges à des Papes gens de biem, & lui enjoignent de ne jamais justifier aucun Pape, parce

que , disent-ils expressément , ils ne sont pas de leur Eglise. Ce trait est un de ceux qui caractérisent le mieux l'esprit de parti. Au reste , on a voulu continuer son Dictionnaire ; mais on n'a pu l'imiter. Les continuateurs ont cru qu'il ne s'agissait que de compiler. Il fallait avoir le génie & la dialectique de Bayle pour oser travailler dans le même genre.

BEAUMONT DE PEREFIXE , (*Hardouin*)
Précepteur de *Louis XIV*, Archevêque de Paris. Son *Histoire de Henri IV* , qui n'est qu'un abrégé , fait aimer ce grand Prince , & est propre à former un bon Roi. Il la composa pour son élève. On crut que Mézerai y avait eu part : en effet , il s'y trouve beaucoup de ses manières de parler ; mais Mézerai n'avait pas ce style touchant & digne en plusieurs endroits du Prince dont Pérefixe écrivait la vie , & de celui à qui il l'adressait. Les excellents conseils qui s'y trouvent pour gouverner par soi-même , ne furent insérés que dans la seconde édition après la mort du Cardinal Mazarin. On apprend d'ailleurs à connaître *Henri IV* , beaucoup plus dans cette histoire que dans celle de *Daniel* , écrite un peu séchement , & où il est trop parlé du Pere Coton , & trop peu des grandes qualités de *Henri IV* , & des particularités

de la vie de ce bon Roi. Péréfixe émeut tout cœur né sensible, & fait adorer la mémoire de ce Prince, dont les faiblesses n'étaient que celles d'un homme aimable, & dont les vertus étaient celles d'un grand homme. m. en 1670.

DE BEAUSOBRÉ, (*Isaac*) né à Niort en 1659. d'une maison distinguée dans la profession des armes, l'un de ceux qui ont fait honneur à leur patrie qu'ils ont été forcés d'abandonner. Son *Histoire du Manichéisme* est un des livres les plus profonds, les plus curieux & les mieux faits. On y développe cette Religion philosophique de *Manès*, qui était la suite des dogmes de l'ancien *Zoroastre* & de l'ancien *Hermès*, Religion qui séduisit long-temps *St. Augustin*. Cette histoire est enrichie de connaissances de l'Antiquité; mais enfin ce n'est (comme tant d'autres livres moins bons) qu'un recueil des erreurs humaines. mort à Berlin en 1738.

BENSERADE, (*Isaac de*) né en Normandie en 1612. Sa petite maison de *Genilly*, où il se retira sur la fin de sa vie, était remplie d'inscriptions en vers, qui valaient bien ses autres ouvrages. C'est dommage qu'on ne les ait pas recueillies. m. en 1691.

BERGIER, (*Nicolas*) a eu le titre d'Hif-

toriographe de France; mais il est plus connu par sa curieuse *Histoire des grands chemins de l'Empire Romain*, surpassés aujourd'hui par les nôtres en beauté, mais non pas en solidité. Son fils mit la dernière main à cet ouvrage utile, & le fit imprimer sous *Louis XIV.* mort en 1623.

BERNARD, (*Mademoiselle*) auteur de quelques pieces de théâtre, conjointement avec le célèbre *Bernard de Fontenelle*, qui a fait presque tout le *Brutus*. Il est bon d'observer que la *Fable allégorique de l'imagination & du bonheur*, qu'on a imprimée sous son nom, est de l'Evêque de Nîmes *la Parisiere*, successeur de *Flechier*.

BERNARD, (*Jacques*) de Dauphiné, né en 1685. Savant Littérateur. Ses Journaux ont été estimés. m. en Hollande en 1718.

BERNIER, (*François*) surnommé *le Mogol*, né à Angers vers l'an 1625. Il fut huit ans Médecin de l'Empereur des Indes. Ses *Voyages* sont curieux. Il voulut avec *Gassendi* renouveler en partie le système des Atômes d'*Epicure*, en quoi certes il avait très-grande raison; les especes ne pouvant être toujours reproduites les mêmes, si les premiers principes ne sont invariables; mais alors les Romans de *Descartes* pré-

valaient, mort en vrai Philosophe en 1688.

L'Abbé LE BEUF, né en 1687; l'un des plus savants hommes dans les détails de l'Histoire de France. Il auroit été employé par un *Colbert*, mais il vint trop tard, m. en 1750.

BIGNON, (*Jérôme*) né en 1590. Il a laissé un plus grand nom que de grands ouvrages. Il n'était pas encore du bon temps de la Littérature. Le Parlement, dont il fut Avocat-Général, chérira avec raison sa Mémoire. m. en 1656.

BILLAUT, (*Adam*) connu sous le nom de MAÎTRE ADAM, Menuisier de Nevers. Il ne faut pas oublier cet homme singulier, qui sans aucune littérature devint Poète dans sa boutique. On ne peut s'empêcher de citer de lui ce Rondeau, qui vant mieux que beaucoup de Rondeaux de *Benserade*.

Pour te guérir de cette sciatique,
Qui te retient, comme un paralytique,
Entre deux draps sans aucun mouvement,
Prends-moi deux brocs d'un fin jus de farment,
Puis lis comment on le met en pratique.
Prends-en deux doigts, & bien chauds les applique
Sur l'épiderme où la douleur te pique;
Et tu boiras le reste promptement,
Pour te guérir.
Sur cet avis ne sois point hérétique;
Car je te fais un serment authentique,
Que si tu crains ce doux médicament,

Ton Médecin pour ton soulagement
 Fera l'essai de ce qu'il communique,
 Pour te guérir.

Il eut des pensions du Cardinal de *Riche-
 lieu* & de *Gaston*, frere de *Louis XIII.* m.
 en 1662.

BOCHART, (*Samuel*) né à Rouen en
 1599. Calviniste, un des plus savants hom-
 mes de l'Europe dans les langues & dans
 l'Histoire. Il fut un de ceux qui allèrent en
 Suede instruire & admirer la Reine *Chris-
 tine*, m. en 1667.

BOILEAU DESPREAUX, (*Nicolas*)
 de l'Académie, né au village de Crône au-
 près de Paris en 1636. Il essaya du Bar-
 reau, & ensuite de la Sorbonne. Dégouté
 de ces deux chicanes, il ne se livra qu'à son
 talent, & devint l'honneur de la France.
 On a tant commenté ses ouvrages, on a
 chargé ces Commentaires de tant de minu-
 ties, que tout ce qu'on pourrait dire ici se-
 rait superflu.

On fera seulement une remarque qui pa-
 rait essentielle ; c'est qu'il faut distinguer soi-
 gneusement dans ses vers ce qui est devenu
 proverbe, d'avec ce qui mérite de devenir
 maxime. Les maximes sont nobles, sages
 & utiles, elles sont faites pour les hommes
 d'esprit & de goût, pour la bonne compa-
 gnie. Les proverbes ne sont que pour le

vulgaire, & l'on sait que le vulgaire est de tous les états.

Pour paraître honnête homme en effet il faut l'être.
On me verra dormir au branle de sa roue.

(*La roue de la fortune.*)

Chaque âge a son esprit, ses plaisirs & ses moeurs.
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Voilà ce que l'on doit appeler des maximes dignes des honnêtes gens. Mais pour des vers tels que ceux-ci :

J'appelle un chat un chat; & Rolet un fripon.
Va-t-en chercher ton pain de cuisine en cuisine.
Quand je veux dire blanc, la quinteuse dit noir.
Aimez-vous la muscade? on en a mis par-tout.
La raison dit Virgile, & la rime Quinaut.

Ce sont là plutôt des proverbes du peuple que des vers dignes d'être retenus par les connaissseurs.

BOILEAU, (*Gilles*) né à Paris en 1631, frere aîné du fameux Boileau. Il a fait quelques traductions qui valent mieux que ses vers. m. en 1669.

BOILEAU, (*Jacques*) autre aîné de Despréaux, Docteur de Sorbonne : esprit bizarre, qui a fait des livres bizarres écrits dans un Latin extraordinaire, comme *l'Histoire des Flagellants*, *les Attouchemens impudiques*, *les Habits des Prêtres*, &c. mort en 1716.

BOINDIN, (*Nicolas*) Trésorier de France & Procureur-Général de sa compagnie, de l'Académie des Belles-Lettres, connu par d'excellentes recherches sur les théâtres anciens & sur les tribus Romaines, par la jolie comédie du *Port de Mer*. C'était un critique dur; le dictionnaire historique & Janséniste le traite d'Athée. Il n'a jamais rien écrit sur la Religion. Pourquoi insulter ainsi à la mémoire d'un Magistrat que les auteurs de ce Dictionnaire n'ont point connu? mort en 1753.

BOISROBERT, (*François le Metel*) plus célèbre par sa faveur auprès du Cardinal de Richelieu, & par sa fortune, que par son mérite. Il composa dix-huit pieces de théâtre, qui ne réussirent guere qu'après de son patron. m. en 1662.

BOIVIN, (*Jean*) né en Normandie en 1633, frere de *Louis Boivin*, & utile comme lui pour l'intelligence des beautés des Auteurs Grecs. m. en 1726.

L'Abbé DU BOS. Son *Histoire de la Ligue de Cambray* est profonde, politique, intéressante; elle fait connaître les usages & mœurs du temps, & est un modèle en ce genre. Tous les Artistes lisent avec fruit ses *Réflexions sur la Poésie, la Peinture & la Musique*. C'est le livre le plus utile qu'on ait jamais écrit sur ces matières

chez aucune des Nations de l'Europe. Ce qui fait la bonté de cet ouvrage, c'est qu'il n'y a que peu d'erreurs & beaucoup de réflexions vraies, nouvelles & profondes. Ce n'est pas un livre méthodique ; mais l'Auteur pense & fait penser. Il ne savait pourtant pas la Musique ; il n'avait jamais pu faire de vers, & n'avait pas un tableau. Mais il avait beaucoup lu, vu, entendu & réfléchi. m. en 1742.

BOSSU, (*René LE*) né à Paris en 1631, Chanoine régulier de St. Genevieve. Il voulut concilier *Aristote* avec *Descartes* ; il ne savait pas qu'il fallait les abandonner l'un & l'autre. Son *Traité sur le Poème épique* a beaucoup de réputation, mais il ne fera jamais de Poëtes. mort en 1680.

BOSSET, (*Jacques-Bénigne*) de Dijon, né en 1627, Evêque de Condom, & ensuite de Meaux. On a de lui cinquante-un ouvrages ; mais ce sont ses *Oraisons funebres*, & son *Discours sur l'Histoire universelle*, qui l'ont conduit à l'immortalité. On a imprimé plusieurs fois que cet Evêque a vécu marié ; & *St. Hiacinthe*, connu par la part qu'il eut à la plaisanterie de *Matanasius*, a passé pour son fils ; mais il n'y en a jamais eu la moindre preuve. Une famille considérée dans Paris, & qui a produit des personnes de mérite, assure qu'il

y eut un contrat de mariage secret entre *Bossuet* encore très-jeune, & M^{me} des *Vieux*; que cette Demoiselle fit le sacrifice de sa passion & de son état à la fortune que l'éloquence de son amant devait lui procurer dans l'Eglise; qu'elle consentit à ne jamais se prévaloir de ce contrat, qui ne fut point suivi de la célébration; que *Bossuet* cessant ainsi d'être son mari, entra dans les Ordres, & qu'après la mort du Prélat, ce fut cette même famille qui régla les reprises & les conventions matrimoniales. Jamais cette Demoiselle n'abusa, dit cette famille, du secret dangereux qu'elle avait entre les mains. Elle vécut toujours l'amie de l'Evêque de Meaux dans une union sévere & respectée. Il lui donna de quoi acheter la petite terre de Mouléon à cinq lieues de Paris. Elle prit alors le nom de *Mauléon*, & a vécu près de cent années. Au reste, on prétend que ce grand-homme avait des sentiments philosophiques différents de sa Théologie, à-peu-près comme un savant Magistrat, qui jugeant selon la lettre de la loi, s'éleverait quelquefois en secret au-dessus d'elle par la force de son génie. m. en 1717.

BOUCHENU DE VALBONNAIS,
(*Jean-Pierre*) né à Grenoble en 1651. Il voyagea dans sa jeunesse, & se trouva sur la flotte d'Angleterre à la bataille de Sol-

baye. Il fut depuis premier Président de la Chambre des Comptes du Dauphiné. Sa Mémoire est chère à Grenoble pour le bien qu'il y fit, & aux gens de lettres pour ses grandes recherches. Ses *Mémoires sur le Dauphiné* furent composés dans le temps qu'il était aveugle, & sur les lectures qu'on lui faisoit. m. en 1730.

BOUDIER, auteur de quelques vers naturels. Il fit en mourant à quatre-vingt-six ans son équitaphe :

J'étais Poète, Historien;
Et maintenant je ne suis rien.

BOUHIER, Président du Parlement de Dijon. Son érudition l'a rendu célèbre. Il a traduit en vers François quelques morceaux d'anciens Poëtes Latins. Il pensait qu'on ne doit pas les traduire autrement; mais ses vers font voir combien c'est une entreprise difficile.

BOUHOURS, (Dominique) Jésuite, né à Paris, en 1628. La langue & le bon goût lui ont beaucoup d'obligations. Il a fait quelques bons ouvrages, dont on a fait de bonnes critiques: *ex privatis odiis res publica crescit.*

La vie de St. Ignace de Loïola qu'il composa, n'a pas beaucoup réussi chez les gens du monde, & celle de St. François Xa-

vier a effuié des contradictions ; mais ses *Remarques sur la Langue, & sur-tout sa Maniere de bien penser sur les ouvrages d'esprit*, seront toujours utiles aux jeunes gens qui voudront se former le goût : il leur enseigne à éviter l'enflure, l'obscurité, le recherché, & le faux : s'il juge trop sévèrement en quelques endroits le *Tasse* & d'autres Auteurs Italiens, il les condamne souvent avec raison. Son style est pur & agréable. Ce petit livre de la *maniere de bien penser* blessa les Italiens, & devint une querelle de nation ; on sentait que les opinions de *Bouhours* appuyées de celles de *Boileau*, pouvaient tenir lieu de loix. Le Marquis *Orsi*, & quelques autres composèrent deux très-gros volumes pour justifier quelques vers du *Tasse*.

Remarquons que le Pere *Bouhours* ne serait guere en droit de reprocher des pensées fausses aux Italiens, lui qui compare *Ignace de Loiola* à *César*, & *François Xavier* à *Alexandre*, s'il n'était tombé rarement dans ces fautes.

BOUILLAUD, (*Ismaël*) de Loudun, né en 1605, savant dans l'Histoire & dans les Mathématiques. m. en 1694.

Le Comte de BOULAINVILLIERS, de la Maison de *Crouy*, le plus savant Gentilhomme du Royaume dans l'Histoire, & le

le plus capable d'écrire celle de France, s'il n'avait pas été trop systématique. Il appelle le gouvernement féodal *le chef-d'œuvre de l'esprit humain*. Il regrette les temps, où les peuples esclaves de petits Tyrans ignorants & barbares, n'avaient ni industrie, ni commerce, ni propriété; & il croit qu'une centaine de Seigneurs, oppresseurs de la terre & ennemis d'un Roi, componsoient le plus parfait des Gouvernements. Malgré ce système, il était excellent citoyen, comme, malgré son faible pour l'Astrologie judiciaire, il étoit Philosophe, qui compte la vie pour peu de chose, & qui méprise la mort. Ses écrits, qu'il faut lire avec précaution, sont profonds & utiles. On a imprimé à la fin de ses Ouvrages un gros Mémoire pour rendre le Roi de France plus riche que tous les autres Monarques ensemble. Il est évident que cet ouvrage n'est pas du Comte de Boulainvilliers. m. vers l'an 1720.

BOURDALOUE, né à Bourges en 1632, Jésuite. Le premier modèle des bons Prédicateurs en Europe. m. en 1704.

BOURSAULT, (Edmont) né en Bourgogne en 1638. Ses *Lettres à Babet*, estimées de son temps, sont devenues, comme toutes les Lettres dans ce goût, l'amusement des jeunes Provinciaux. On

Tome I.

D

joue encore sa Comédie d'*Esope*. mort en 1701.

BOURSEIS, (*Amable*) né en Auvergne en 1606. Auteur de plusieurs ouvrages de politique & de controverse. *Silhon* & lui sont soupçonnés d'avoir composé le *Testament politique* attribué au Cardinal de Richelieu. m. en 1672.

BOURSIER, (*Laurent*) de la société de Sorbonne, né en 1679, auteur du fameux livre de *l'action de Dieu sur les créatures*, ou de la *prémotion physique*. C'est un ouvrage profond par les raisonnements, fortifié par beaucoup d'érudition, & orné quelquefois d'une grande éloquence. Mais l'attachement à certains dogmes peut ravir à ce célèbre écrit beaucoup de sa solidité & de sa force. L'auteur ressemble à un homme d'état, qui en voulant établir des Loix générales, les corrompt par des intérêts de famille. Il est trop difficile d'allier les systèmes sur la grace avec le grand système de l'action éternelle & immuable de Dieu sur tout ce qui existe. Il faut avouer qu'il n'y a que deux manières philosophiques d'expliquer la machine du monde; ou Dieu a ordonné une fois, & la nature obéit toujours; ou Dieu donne continuellement à tout, l'être, & toutes les modifications de l'être; un troisième parti est inexpliquable.

Il est dit dans le nouveau Dictionnaire historique, Littéraire, Critique & Janséniste, que *Boursier* semble à l'aigle, s'élève en haut, & trempe sa plume dans le sein de DIEU. On ne voit pas trop comment DIEU peut servir de cornet à M. *Boursier*. Voilà la première fois qu'on ait comparé DIEU à la bouteille à l'encre. m. en 1747.

BREBEUF, (*Guillaume*) né en Normandie en 1638. Il est connu par sa traduction de la *Pharsale*. Mais on ignore communément qu'il a fait le *Lucain travesti*. m. en 1661.

BRETEUIL. (*Gabrielle-Emilie*) Marquise du Chastelet, née en 1706. Elle a éclairci *Leibnitz*, traduit & commenté *Newton*, mérite fort inutile à la Cour, mais révéré chez toutes les nations qui se piquent de savoir, & qui ont admiré la profondeur de son génie & son éloquence. De toutes les femmes qui ont illustré la France, c'est celle qui a eu le plus de véritable esprit, & qui a moins affecté le bel esprit. m. en 1749.

BRIENNE, (*Henri Auguste de Loménie de*) Secrétaire d'Etat. Il a laissé des *Mémoires*. Il serait utile que les Ministres en écrivissent, mais tels que ceux qui sont rédigés depuis peu sous le nom du *Duc de Sully*. m. en 1666.

L'Abbé DE BRUEYS, né en Languedoc en 1639. Dix volumes de controverse qu'il a faits, auraient laissé son nom dans l'oubli; mais la petite Comédie du *Grondeur*, supérieure à toutes les farces de *Moliere*, & celle de l'*Avocat Patelin*, ancien monument de la vraie naïveté Gauloise qu'il rajeunit, le feront connaître tant qu'il y aura en France un théâtre. *Palaprat* l'aida dans ces deux jolies pièces. Ce sont les seuls ouvrages de génie que deux Auteurs ayant jamais composés ensemble. m. en 1723

On croit devoir relever ici un fait très-singulier qui se trouve dans un *Recueil d'Anecdotes Littéraires*, 1750, chez Durand, tome second, page 369. Voici les paroles de l'Auteur : *Les amours de Louis XIV ayant été joués en Angleterre, Louis XIV voulut faire jouer aussi celles du Roi Guillaume. L'Abbé Brueys fut chargé par M. de Torcy de faire la piece; mais quoiqu'applaudie, elle ne fut pas jouée.*

Remarquez que ce *Recueil d'Anecdotes*, qui est rempli de pareils contes, est imprimé avec approbation & privilége; jamais on ne joua les amours de *Louis XIV* sur aucun Théâtre de Londres; & on fait que le Roi *Guillaume* n'eut jamais de maîtresse. Quand il en aurait eu, *Louis XIV* était

trop attaché aux bienséances pour ordonner qu'on fit une Comédie des amours de Guillaume. M. de Torcy n'était pas homme à proposer une chose si impertinente. Enfin, l'Abbé Brueys ne songea jamais à composer ce ridicule ouvrage qu'on lui attribue. On ne peut trop répéter que la plupart de ces recueils d'Anecdotes, de ces *ana*, de ces Mémoires secrets, dont le public est inondé, ne sont que des compilations faites au hasard par des Ecrivains mercenaires.

LA BRUYERE, (Jean) né à Dourdan en 1644. Il est certain qu'il peignit dans ses *Caractères* des personnes connues & considérables. Son livre a fait beaucoup de mauvais imitateurs. Ce qu'il dit à la fin contre les Athées est estimé; mais quand il se mêle de Théologie, il est au-dessous même des Théologiens. m. en 1696.

BRUMOY, Jésuite. Son *Théâtre des Grecs* passe pour le meilleur ouvrage qu'on ait en ce genre. Il a prouvé par ses Poésies, qu'il est bien plus aisé de traduire & de louer les Anciens, que d'égaler par ses propres productions les grands modernes. On peut d'ailleurs lui reprocher de n'avoir pas assez senti la supériorité du Théâtre Français sur le Grec, & la prodigieuse différence qui se trouve entre le *Misanthrope* & les *grenouilles*.

BRUN, (*Pierre LE*) né à Aix en 1661, de l'Oratoire. Son Livre critique des *Pratiques superstitieuses*, a été recherché; mais c'est un Médecin qui ne parle que de très-peu de maladies, & qui est lui-même malade. m. en 1729.

BUFFIER, (*Claude*) Jésuite. Sa *Mémoire artificielle* est d'un grand secours pour ceux qui veulent avoir les principaux faits de l'Histoire toujours présents à l'esprit. Il a fait servir les vers (je ne dis pas la poésie) à leur premier usage, qui était d'imprimer dans la mémoire des hommes les événements dont on voulait garder le souvenir. m. en 1737.

BUSSY-RABUTIN, (*Roger, Comte de*) né dans le Nivernois en 1618. Il écrivit avec pureté. On connaît ses malheurs & ses ouvrages. Ses amours des Gaules passent pour un ouvrage médiocre dans lequel il n'imita *Pétrone* que de fort loin. La manie des Français a été long-temps de croire que toute l'Europe devait s'occuper de leurs intrigues galantes. Vingt courtisans ont écrit l'histoire de leurs amours, à peine lues des femmes-de-chambre de leurs maîtresses. m. à Autun en 1693.

Le Chevalier de CAILLY, qui n'est connu que sous le nom d'*Acceilly*, était attaché au Ministre *Colbert*. On ignore le

temps de sa naissance & de sa mort. Il y a de lui un recueil de quelques centaines d'E-pigrammes, parmi lesquelles il y en a beaucoup de mauvaises, & quelques-unes de jolies. Il écrit naturellement, mais sans aucune imagination dans l'expression.

CALMET, Bénédictin, né en 1672. Rien n'est plus utile que la compilation de ses recherches sur la Bible. Les faits y sont exacts, les citations fidèles. Il ne pense point, mais en mettant tout dans un grand jour, il donne beaucoup à penser. m. en 1757.

CALPRENEDE, (*Gautier de la*) né à Cahors vers l'an 1612; Gentilhomme ordinaire du Roi. Ce fut lui qui mit les longs Romans à la mode. Le mérite de ces Romans consistait dans des aventures dont l'intrigue n'était pas sans art, & qui n'étaient pas impossibles, quoiqu'elles fussent presque incroyables. *Le Boiardo*, *l'Arioste*, *le Tasse*, au contraire, avaient chargé leurs Romans poétiques de fictions qui sont entièrement hors de la nature: mais les charmes de leur poésie, les beautés innombrables de détail, leurs allégories admirables, sur-tout celles de *l'Arioste*, tout cela rend ces Poëmes immortels; & les ouvrages de *la Calprenede*, ainsi que les autres grands Romans, sont tombés. Ce qui a contribué à

leur chute, c'est la perfection du Théâtre. On a vu dans les bonnes Tragédies & dans les Opéra, beaucoup plus de sentiments qu'on n'en trouve dans ces énormes volumes : ces sentiments y sont bien mieux exprimés, & la connaissance du cœur humain beaucoup plus approfondie. Ainsi *Racine* & *Quinault*, qui ont un peu imité le style de ces Romans, les ont fait oublier en parlant au cœur un langage plus vrai, plus tendre & plus harmonieux. mort en 1663.

CAMPISTRON, (Jean) né à Toulouse en 1656, élève & imitateur de *Racine*. Le Duc de *Vendôme*, dont il fut Secrétaire, fit sa fortune, & le Comédien *Baron* une partie de sa réputation. Il y a des choses touchantes dans ses pieces : elles sont faiblement écrites ; mais au moins le langage est assez pur ; & après lui on a tellement négligé la langue dans les pieces de Théâtre, qu'on a fini par écrire d'un style entièrement barbare. C'est ce que *Boileau* déplorait en mourant. m. en 1723.

DU CANGE, (Charles du Fresne) né à Amiens en 1610. On sait combien ses deux *Glossaires* sont utiles pour l'intelligence de tous les usages du bas Empire & des siècles suivants. On est effrayé de l'immensité de ses connaissances & de ses travaux. De pareils hommes méritent notre éternelle re-

connaissance après ceux qui ont fait servir leur génie à nos plaisirs. Il fut un de ceux que *Louis XIV* récompensa. m. en 1688.

CASSANDRE a rendu, aussi bien que *Dacier*, plus de service à la réputation d'*Aristote*, que tous les pré tendus Philosophes ensemble. Il traduisit la Rhétorique, aussi bien que *Dacier* a traduit la Poétique de ce fameux Grec. On ne peut s'empêcher d'admirer *Aristote* & le siècle d'*Alexandre*, quand on voit que le Précepteur de ce grand homme, tant décrié sur la Phylique, a connu à fond tous les principes de l'Eloquence & de la Poésie. Où est le Physicien de nos jours chez qui on puisse apprendre un discours & une tragédie? *Cassandre* vécut & mourut dans la plus grande pauvreté. Ce fut la faute non pas de ses talents, mais de son caractère intractable, farouche & solitaire. Ceux qui se plaignent de la fortune n'ont souvent à se plaindre que d'eux-mêmes.

CASSINI, (*Jean-Dominique*) né dans le Comté de Nice en 1625, appellé par *Colbert* en 1666. Il a été le premier des Astronomes de son temps; mais il commença comme les autres par l'Astrologie. Puisqu'il fut naturalisé en France, qu'il s'y maria, qu'il y eut des enfants, & qu'il est mort à Paris, on doit le compter au nombre des

Français. Il a immortalisé son nom par sa *Méridienne de St. Pétrone* à Bologne : elle servit à faire voir les variations de la vîtesse du mouvement de la terre autour du soleil. Il fut le premier qui montra, par la parallaxe de *Mars*, que le soleil doit être au moins à trente-trois millions de lieues de la terre. Il prédit le chemin que devait tenir la *Comète de 1664*. C'est lui qui découvrit cinq satellites de *Saturne*. *Huyghens* n'en avait apperçu qu'un ; & cette découverte de *Cassini* fut célébrée par une médaille dans l'histoire métallique de *Louis XIV.* mort en 1712.

CATROU, né en 1659, Jésuite. Il a fait avec le Pere *Rouillé* vingt tomes de l'*Histoire Romaine*. Ils ont cherché l'éloquence, & n'ont pas trouvé la précision. mort en 1737.

DU CERCEAU, (Jean-Antoine) né en 1670, Jésuite. On trouve dans ses Poésies Françaises qui sont du genre médiocre, quelques vers naïfs & heureux. Il a mêlé à la langue épurée de son siecle le langage Marotique, qui énerve la Poésie par sa malheureuse facilité, & qui gâte la langue de nos jours par des mots & des tours surannés. m. en 1730.

CERISI, (Germain Habert, &c.) Il était du temps de l'aurore du bon goût &

de l'établissement de l'Académie Française. Sa *Métamorphose des yeux de Philis en astres*, fut vantée comme un chef-d'œuvre, & a cessé de le paraître dès que les bons Auteurs sont venus. m. en 1655.

LA CHAMBRE, (*Martin Cureau de*) né au Mans en 1594. L'un des premiers Académiciens. m. en 1669. Lui & son fils ont eu de la réputation.

CHANTEREAU, (*Louis le Fevre*) né en 1588. Très-savant homme, l'un des premiers qui ont débrouillé l'histoire de France; mais il a accrédité une grande erreur; c'est que les fiefs héréditaires n'ont commencé qu'après *Hugues Capet*. Quand il n'y aurait que l'exemple de la Normandie, donnée ou plutôt extorquée à titre de fief héréditaire en 912, cela suffirait pour détruire l'opinion de *Chantereau*, que plusieurs Historiens ont adoptée. Il est d'ailleurs certain que *Charlemagne* institua en France des fiefs avec propriété, & que cette forme de gouvernement était connue avant lui dans la Lombardie & dans la Germanie. m. en 1658.

CHAPELAIN, (*Jean*) né en 1595. Sans *la Pucelle*, il aurait eu de la réputation parmi les Gens de Lettres. Ce mauvais poème lui valut beaucoup plus que l'*Iliade à Homère*. *Chapelain* fut pourtant utile

D vj

par sa littérature. Ce fut lui qui corrigea les premiers vers de *Racine*. Il commença par être l'oracle des Auteurs, & finit par en être l'opprobre. m. en 1674.

LA CHAPELLE, Receveur-général des finances, auteur de quelques Tragédies qui eurent du succès en leur temps. Il était un de ceux qui tâchaient d'imiter *Racine*; car *Racine* forma sans le vouloir une école comme les grands Peintres. Ce fut un *Raphaël* qui ne fit point de *Jules Romain*: mais au moins ses premiers disciples écrivirent avec quelque pureté de langage; & dans la décadence qui a suivi, on a vu de nos jours des Tragédies entières, où il n'y a pas douze vers de suite dans lesquels il n'y ait des fautes grossières. Voilà d'où l'on est tombé, & à quels excès on est parvenu, après avoir eu de si grands modèles.

CHAPELLE, (*Claude l'Huillier*) fils naturel de *l'Huillier*, Maître des Comptes. Il n'est pas vrai qu'il fut le premier qui se servit des rimes redoublées; *d'Assouci* s'en servait avant lui, & même avec quelque succès.

Pourquoi donc, sexe au teint de rose,
Quand la charité vous impose
La loi d'aimer votre prochain,
Pouvez-vous me hair sans cause,
Moi qui ne vous fis jamais rien?
Eh! pour mon honneur je vois bien
Qu'il faut vous faire quelque chose, &c.

On trouve beaucoup de rimes redoublées dans *Voiture*. *Chapelle* réussit mieux que les autres dans ce genre qui a de l'harmonie & de la grace, mais dans lequel il a préféré quelquefois une abondance stérile de rimes à la pensée & au tour. Sa vie voluptueuse & son peu de prétention contribuerent encore à la célébrité de ses petits ouvrages. On fait qu'il y a dans son *Voyage de Montpellier* beaucoup de traits de *Bachaumont*, fils du Président *le Coigneux*, l'un des plus aimables hommes de son temps. *Chapelle* était d'ailleurs un des meilleurs élèves de *Gassendi*. Au reste, il faut bien distinguer les éloges que tant de gens de lettres ont données à *Chapelle*, & à des esprits de cette trempe, d'avec les éloges dûs aux grands Maîtres. Le caractère de *Chapelle*, de *Bachaumont*, du *Brouffin* & de toute cette société du Marais, était la facilité, la gayeté, la liberté. On peut juger de *Chapelle* par cet impromptu que je n'ai point vu encore imprimé. Il le fit à table après que *Boileau* eut récité une épigramme.

Qu'avec plaisir de ton haut style,
Je te vois descendre au quatrain,
Et que je t'épargnai de bile
Et d'injures au genre humain.
Quand, renversant ta cruche à l'huile,
Je te mis le verre à la main.

mort en 1686.

CHARAS, de l'Académie des Sciences, le premier qui ait bien écrit sur la pharmacie, tant il est vrai que sous *Louis XIV* tous les arts élargirent leur sphère. Ce pharmacien voyageant à Madrid, fut mis dans les cachots de l'inquisition, parce qu'il était Calviniste. Une prompte abjuration, & les sollicitations de l'Ambassadeur de France lui sauverent la vie & la liberté. m. en 1698.

CHARDIN, (*Jean*) né à Paris en 1643. Nul voyageur n'a laissé des mémoires plus curieux. m. à Londres en 1713.

CHARLEVAL, (*Jean Faucon de Ris*) l'un de ceux qui acquièrent de la célébrité par la délicatesse de leur esprit, sans se livrer trop au public. La fameuse conversation du Maréchal d'*Hocquincourt* & du Père *Canaye*, imprimée dans les Œuvres de *Saint-Evremon*, est de *Charleval*, jusqu'à la petite dissertation sur le Jansénisme & sur le Molinisme que *Saint-Evremon* y a ajoutée. Le style de cette fin est très différent de celui du commencement. Feu Monsieur de *Caumartin*, le Conseiller d'Etat, avait l'écrit de *Charleval* de la main de l'auteur. On trouve dans le *Moréri*, que le Président *de Ris*, neveu de *Charleval*, ne voulut pas faire imprimer les ouvrages de son oncle, de peur que le nom d'Auteur peut-être ne fût une tache dans sa famille.

Il faut étre d'un état & d'un esprit bien abject pour avancer une telle idée dans le siecle où nous sommes ; & c'eût été dans un homme de robe un orgueil digne des temps militaires & barbares, où l'on abandonnait l'étude purement à la robe, par mépris pour la robe & pour l'étude.

CHARPENTIER, (*François*) né à Paris en 1620, Académicien utile. On a de lui la traduction de *la Cyropédie*. Il soutint vivement l'opinion, que les inscriptions des monuments publics de France doivent étre en François. En effet, c'est dégrader une langue qu'on parle dans toute l'Europe, que de ne pas oser s'en servir ; c'est aller contre son but, que de parler à tout le public dans une langue que les trois quarts au moins de ce public n'entendent pas. Il y a une espece de barbarie à latiniser des noms François que la postérité méconnaîtrait. Et les noms de Rocroy & de Fontenoy font un plus grand effet que les noms de *Rocrouxum* & de *Fonteniacum*. m. en 1702.

LA CHATRE, (*Edme Marquis de*) a laissé des Mémoires. m. en 1645.

CHAULIEU, (*Guillaume*) né en Normandie en 1639, connu par ses poésies négligées, & par les beautés hardies & voluptueuses qui s'y trouvent. La plupart respirent la liberté, le plaisir, & une Philosophie

au-dessus des préjugés; tel était son caractère. Il vécut dans les délices, & mourut avec intrépidité. m. en 1720.

Les vers qu'on cite le plus de lui sont la pièce intitulée *la Goutte*, qui commence ainsi :

Le destructeur impitoyable
Des marbres & de l'airain :

mais sur-tout l'épître sur la mort au Marquis de *La Fare*.

Plus j'approche du terme, & moins je le redoute,
Sur des principes sûrs mon esprit affermi,
Content, persuadé, ne connaît plus le doute;
Des suites de ma fin je n'ai jamais frémi.
Exempt des préjugés j'affronte l'imposture
Des vaines superstitions;
Et me ris des préventions
De ces faibles esprits dont la triste censure
Fait un crime à la créature
De l'usage des biens que lui fit son auteur.

Une autre épître au même fit encore plus de bruit; elle commence ainsi :

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides;
Déjà venaient frapper mes oreilles timides,
Les affreux cris du chien de l'Empire des morts :
Et les noires vapeurs, & les brûlants transports
Allaient de ma raison offusquer la lumière:
C'est lorsque j'ai senti mon ame toute entière
Se ramenant en soi faire un dernier effort
Pour braver les horreurs que l'on joint à la mort.
Ma raison m'a montré, tant qu'elle a pu paraître,
Que rien n'est en effet de ce qui ne peut être;

Que ces fantômes vains sont enfants de la peur,
Qu'une faible nourrice imprime en notre cœur;
Lorsque de loups-garoux, qu'elle-même elle pense,
De démons & d'enfer elle endort notre enfance.

Ces pieces ne sont pas châtiées, ce sont des statues de *Michel-Ange* ébauchées. Le stoïcisme de ces sentiments ne lui attira point de persécution; car quoiqu'Abbé, il était ignoré des Théologiens, & ne vivait qu'avec ses amis. Il n'aurait tenu qu'à lui de mettre la dernière main à ses ouvrages, mais il ne savait pas corriger. On a imprimé de lui trop de bagatelles insipides de société; c'est le mauvais goût & l'avarice des éditeurs qui en est cause. Les préfaces qui sont à la tête du recueil, sont de ces gens obscurs qui croient être de bonne compagnie en imprimant toutes les fadaises d'un homme de bonne compagnie.

CHEMINAIS, Jésuite. On l'appelait le *Racine des Prédicateurs*, & *Bourdaloue le Corneille*.

CHERON, (*Elisabeth*) née à Paris en 1648, célèbre par la Musique, la Peinture & les Vers, & plus connue sous son nom que sous celui de son mari le Sr. *le Hay*. m. en 1711.

CHEVREAU, (*Urbain*) né à Loudun en 1613; savant & bel-esprit, qui eut beaucoup de réputation. m. en 1701.

CHIFFLET, (Jean-Jacques) né à Besançon en 1588. On a de lui plusieurs recherches. m. en 1660. Il y a eu sept Ecrivains de ce nom.

CHOISY, (François de) né à Rouen en 1644, envoyé à Siam. On a sa relation. Il a composé plusieurs histoires, une *traduction de l'imitation de J E S U S - C H R I S T*, dédiée à Madame de Maintenon avec cette épigraphie : *Concupiscet rex decorum tuum*; & des *Mémoires de la Comtesse des Barres*. Cette Comtesse des Barres, c'était lui-même. Il s'habilla & vécut en femme plusieurs années. Il acheta sous le nom de la Comtesse des Barres une terre auprès de Tours. Ces Mémoires racontent avec naïveté comment il eut impunément des maîtresses sous ce déguisement. Pendant qu'il menait cette vie, il écrivait l'Histoire de l'Eglise. Dans ses Mémoires sur la Cour, on trouve des choses vraies, quelques-unes de fausses, & beaucoup de hasardées; ils sont écrits dans un style trop familier.

CLAUDE, (Jean) né en Agénois en 1619. Ministre de Charenton, & l'oracle de son parti, émule digne des *Boffuet*, des *Arnauld*, & des *Nicole*. Il a composé quinze ouvrages, qu'on lut avec avidité dans le temps des disputes. Presque tous les livres polémiques n'ont qu'un temps :

les Fables de *la Fontaine*, l'*Arioste* passeront à la dernière postérité. Cinq ou six mille volumes de controverse sont déjà oubliés. m. à La Haye en 1687.

LE COINTE, (*Charles*) né à Troyes en 1611, de l'Oratoire. Ses *Annales Ecclésiastiques* imprimées au Louvre par ordre du Roi, sont un monument utile. m. en 1681.

COLLET, (*Philibert*) né à Dombes en 1643. Jurisconsulte & homme libre. Excommunié par l'Archevêque de Lyon pour une querelle de paroisse, il écrivit contre l'excommunication; il combatit la clôture des Religieuses, & dans son *Traité de l'Usure*, il soutint vivement l'usage autorisé en Bresse, de stipuler les intérêts avec le capital, usage approuvé dans plus de la moitié de l'Europe, & reçu dans l'autre par tous les négociants, malgré les loix qu'on élude. Il assura aussi que les dixmes qu'on paye aux Ecclésiastiques, ne sont pas de droit divin. m. en 1718.

COLOMIEZ, (*Paul*). Le temps de sa naissance est inconnu: la plupart de ses ouvrages commencent à l'être; mais ils sont utiles à ceux qui aiment les recherches littéraires. mort à Londres en 1692.

COMMIRE, Jésuite. Il réussit parmi ceux qui croient qu'en peut faire de bons vers

Latins, & qui pensent que des étrangers peuvent ressusciter le siècle d'*Auguste* dans une langue qu'ils ne peuvent pas même prononcer.

In silvam ne ligna feras.

CONTI, (*Armand Prince de*) frere du grand *Condé*, destiné d'abord pour l'état ecclésiastique, dans un temps où le préjugé rendait encore la dignité de Cardinal supérieure à celle d'un Prince du Sang de France. Ce fut lui qui eut le malheur d'être Généralissime de la Fronde contre la Cour, & même contre son frere. Il fut depuis dévot & Janséniste. Nous avons de lui : *Le devoir des Grands*. Il écrivit sur la grace contre le Jésuite *Des-Champs*, son ancien préfet. Il écrivit aussi contre la Comédie ; il eût peut-être mieux fait d'écrire contre la guerre civile. *Cinna* & *Polyeucte* étaient aussi respectables, que la guerre des portes cochères était injuste & ridicule.

CORDEMOY, (*Géraud*) né à Paris. On lui doit le débrouillement du cahos des deux premières races des Rois de France ; & on doit cette utile entreprise au Duc de *Montausier*, qui chargea *Cordemoy* de faire l'*Histoire de Charlemagne*, pour l'éducation de *Monseigneur*. Il ne trouva guere dans les anciens Auteurs que des absurdités &

des contradictions. La difficulté l'encouragea, & il débrouilla les deux premières râces. m. en 1684.

CORNEILLE, (Pierre) né à Rouen en 1606. Quoiqu'on ne représente plus que six ou sept pieces de trente-trois qu'il a composées, il sera toujours le pere du Théâtre. Il est le premier qui ait élevé le génie de la nation, & cela demande grace pour environ vingt de ses pieces qui sont, à quelques endroits près, ce que nous avons de plus mauvais par le style, par la froideur de l'intrigue, par les amours déplacés & insipides, & par un entassement de raisonnements alambiqués, qui sont l'opposé du Tragique. Mais on ne juge d'un grand homme que par ses chefs-d'œuvres, & non par ses fautes. On dit que sa traduction de *l'Imitation de JESUS-CHRIST* a été imprimée trente-deux fois : il est aussi difficile de le croire, que de la lire une seule. Il reçut une gratification du Roi dans sa dernière maladie. mort en 1684.

On a imprimé dans plusieurs recueils d'anecdotes, qu'il avait sa place marquée toutes les fois qu'il allait au spectacle, qu'on se levait pour lui, qu'on battait des mains. Malheureusement les hommes ne rendent pas tant de justice. Le fait est que les Comédiens du Roi refusèrent de jouer ses der-

nieres pieces , & qu'il fut obligé de les donner à une autre troupe.

CORNEILLE, (*Thomas*) né à Rouen en 1625 , homme qui aurait eu une grande réputation , s'il n'avait point eu de frere. On a de lui trente quatre pieces de Théâtre. mort pauvre en 1709.

COUSIN, (*Louis*) né à Paris en 1627 , Président à la Cour des Monnoies. Personne n'a plus ouvert que lui les sources de l'histoire. Ses traductions de la Bizantine & d'*Eusebe de Césarée* , ont mis tout le monde en état de juger du vrai & du faux , & de connaître avec quels préjugés & quel esprit de parti l'histoire a été presque toujours écrite. On lui doit beaucoup de traductions d'*Historiens Grecs* , que lui seul a fait connaître. m. en 1707.

Le Baron DES COUTURES traduisit en prose & commenta *Lucrece* vers le milieu du regne de *Louis XIV*. Il pensait comme ce Philosophe sur la plupart des premiers principes des choses. Il croyait la matière éternelle , à l'exemple de tous les Anciens. La Religion Chrétienne a seule combattu cette opinion.

CRÉBILLON, (*Jolliot*) né à Dijon en 1672. Nous ignorons si un Procureur nommé *Prieur* le fit poète , comme il est dit dans le Dictionnaire historique portatif en

quatre volumes. Nous croyons que le génie y eut plus de part que le Procureur. Nous ne croyons pas que l'anecdote rapportée dans le même ouvrage contre son fils soit vraie. On ne peut trop se défier de tous ces petits contes. Il faut ranger *Crébillon* parmi les génies qui illustrerent le siècle de *Louis XIV*, puisque sa Tragédie de *Rhadamiste*, la meilleure de ses pièces, fut jouée en 1710. Si *Despréaux* qui se mourait alors, trouva cette Tragédie plus mauvaise que celles de *Pradon*, c'est qu'il était dans un âge & dans un état où l'on n'est sensible qu'aux défauts, & insensible aux beautés. m. à 88 ans en 1672.

DACIER, (*André*) né à Castres en 1651, Calviniste comme sa femme, & devenu Catholique comme elle. Garde de Livres du Cabinet du Roi à Paris, charge qui ne subsiste plus. Homme plus savant qu'Ecrivain élégant, mais à jamais utile par ses traductions & par quelques-unes de ses notes. m. au Louvre en 1722. Nous devons à Madame *Dacier* la traduction d'*Homere*, la plus fidelle par le style, quoiqu'elle manque de force, & la plus instructive par les notes, quoiqu'on y desire la finesse du goût. On remarque sur-tout qu'elle n'a jamais senti que ce qui devait plaire aux Grecs dans des temps grossiers, & ce qu'on ref-

pectait déjà comme ancien dans des temps postérieurs plus éclairés, aurait pu déplaire s'il avoit été écrit du temps de *Platon* & de *Démosthène*. Mais enfin, nulle femme n'a jamais rendu plus de services aux Lettres. Madame *Dacier* est un des prodiges du siècle de *Louis XIV*.

D'AGUESSEAU, (Henri-François) Chancelier, le plus savant Magistrat que jamais la France ait eu; possédant la moitié des langues modernes de l'Europe, outre le Latin, le Grec & un peu d'Hébreu; très-instruit dans l'histoire, profond dans la jurisprudence, & ce qui est plus rare, éloquent. Il fut le premier au barreau qui parla avec force & pureté à la fois; avant lui on faisait des phrases. Il conçut le projet de réformer les loix, mais il ne put faire que quatre ou cinq ordonnances utiles. Un seul homme ne peut suffire à ce travail immense que *Louis XIV* avait entrepris avec le secours d'un grand nombre de Magistrats. m. en 1751.

DANCHET, (Antoine) a réussi à l'aide du Musicien dans quelques *Opéra*, qui sont moins mauvais que ses *Tragédies*. Son prologue des jeux séculaires au-devant d'*Hésione* passé même pour un très-bon ouvrage, & peut être comparé à celui d'*Amadis*: on a retenu ces beaux vers imités d'*Horace*:

Pere

Pere des saisons & des jours,
Fait naître en ces climats un siecle mémorable!
Puise à ses ennemis ce peuple redoutable
Etre à jamais heureux, & triompher toujours!
Nous avons à nos loix asservi la victoire;
Aussi loin que tes feux nous portons notre gloire;
Fais dans tout l'univers craindre notre pouvoir,
Toi qui vois tout ce qui respire,
Soleil, puisses-tu ne rien voir
De si puissant que cet Empire!

C'est dans ce prologue qu'on trouve lesariettes qui servirent depuis de canevas au poète *Rousseau* pour composer les couplets effrénés qui causerent sa disgrâce. Les couplets originaux de *Danchet* valent peut-être mieux que les paroles de *Rousseau*. Voici sur-tout celui de *Danchet* qu'on a le plus retenu.

Que l'amant qui devient heureux
En devienne encore plus fidèle!
Que toujours dans les mêmes noeuds
Il trouve une douceur nouvelle!
Que les soupirs & les langueurs
Puissent seuls flétrir les rigueurs
De la beauté la plus sévere!
Que l'amant comblé de faveurs
Sache les gouter & les taire!

DANCOURT, (*Florent Carton*) Avo-
cat, né en 1662, aima mieux se livrer au
théâtre qu'au Barreau. Ce que *Regnard*
était à l'égard de *Moliere* dans la haute Co-
médie, le Comédien *Dancourt* l'était dans
la farce. Beaucoup de ses pieces attirent en-

Tome I.

E

core un assez grand concours; elles sont gaies; le dialogue en est naïf. La quantité de pieces qu'on a faites dans ce genre facile, est immense; elles sont plus du goût du peuple que des esprits délicats: mais l'amusement est un des besoins de l'homme, & cette espece de Comédie aisée à représenter, plaît, dans Paris & dans les Provinces, au grand nombre qui n'est pas susceptible de plaisirs plus relevés. m. en 1726.

D A N E T, (Pierre) l'un de ces hommes qui ont été plus utiles qu'ils n'ont eu de réputation. Ses *Dictionnaires* de la Langue Latine & des Antiquités furent au nombre de ces livres mémorables faits pour l'éducation du Dauphin *Monseigneur*, & qui s'ils ne firent pas de ce Prince un savant homme, contribuerent beaucoup à éclairer la France. m. en 1709.

D A N G E A U, (Louis Abbé de) né en 1643. excellent Académicien. m. en 1723.

D A N I E L, (Gabriel) Jésuite. Historiographe de France, a rectifié les fautes de *Mézerai* sur la premiere & la seconde race. On lui a reproché que sa diction n'est pas toujours assez pure, que son style est trop faible, qu'il n'intéresse pas, qu'il n'est pas peintre, qu'il n'a pas assez fait connaître les usages, les mœurs, les loix; que son histoire est un long détail d'opérations

de guerre dans lesquelles un Historien de son état se trompe presque toujours.

Le Comte de *Boulainvilliers* dit dans ses Mémoires sur le Gouvernement de France, qu'on peut reprocher à *Daniel* dix mille erreurs : c'est beaucoup ; mais heureusement la plupart de ces erreurs sont aussi indifférentes que les vérités qu'il aurait mises à la place ; car qu'importe que ce soit l'aile gauche ou l'aile droite qui ait plié à la bataille de Montlhéry ? Qu'importe par quel endroit *Louis le Gros* entra dans les mazures du Puiset ? Un citoyen veut savoir par quels degrés le Gouvernement a changé de forme, quels ont été les droits & les usurpations des différents Corps, ce qu'ont fait les Etats généraux, quel a été l'esprit de la nation. Le grand défaut de *Daniel* est de n'avoir pas été instruit des droits de la nation, ou de les avoir dissimulés. Il a omis entièrement les célèbres Etats de 1355. Il n'a parlé des Papes, & sur-tout du grand & bon Roi *Henri IV*, qu'en Jésuite ; nulle connaissance des finances, nulle de l'intérieur du Royaume ni des mœurs.

Il prétend dans sa préface, & on a dit après lui, que les premiers temps de l'histoire de France sont plus intéressants que ceux de Rome, parce que *Clodis* & *Dagobert* avaient plus de terrain que *Romulus*

& *Tarquin*. Il ne s'est pas apperçu, que les faibles commencements de tout ce qui est grand intéressent toujours les hommes; on aime à voir la petite origine d'un peuple dont la France n'est qu'une province, & qui étendit son Empire jusqu'à l'Elbe, l'Euphrate & le Niger. Il faut avouer que notre Histoire & celle des autres Peuples, depuis le cinquième siècle de l'ère vulgaire jusqu'au quinzième, n'est qu'un cahos d'aventures barbares, sous des noms barbares.

DARGONNE, (*Noël*) né à Paris en 1634, Chartreux à Gaillon. C'est le seul Chartreux qui ait cultivé la Littérature. Ses *Mélanges*, sous le nom de *Vigneul de Marville*, sont remplis d'anecdotes curieuses & hasardées. m. en 1704.

DESCARTES, (*René*) né en Touraine en 1596, fils d'un Conseiller au Parlement de Bretagne. Le plus grand Mathématicien de son temps, mais le Philosophe qui connaît le moins la Nature, si on le compare à ceux qui l'ont suivi. Il passa presque toute sa vie hors de France, pour philosopher en liberté, à l'exemple de *Saumaise*, qui avait pris ce parti. On a remarqué qu'il avait un frère aîné Conseiller au Parlement de Bretagne, qui le méprisait beaucoup, & qui disait qu'il était indigne du frère d'un Conseiller, de s'abaisser à être Mathématicien.

Ayant cherché le repos dans des solitudes en Hollande, il ne l'y trouva pas. Un nommé *Voet*, & un nommé *Shokius*, deux Professeurs du galimathias scholastique qu'on enseignait encore, intentèrent contre lui cette ridicule accusation d'athéisme dont les Ecritains méprisés ont toujours chargé les Philosophes. En vain *Descartes* avait épuisé son génie à rassembler les preuves de la Divinité, & à en chercher de nouvelles. Ses ennemis le comparèrent à *Vanini* dans un écrit public : ce n'est pas que *Vanini* eût été Athée, le contraire est démontré ; mais il avait été brûlé comme tel, & on ne pouvait faire une comparaison plus odieuse. *Descartes* eut beaucoup de peine à obtenir une très-légère satisfaction par sentence de l'Académie de Groningue. Ses *Méditations*, son *Discours sur la méthode*, sont encore estimés ; toute sa Physique est tombée, parce qu'elle n'est fondée ni sur la Géométrie, ni sur l'expérience. Il a eu long-temps une si prodigieuse réputation, que *La Fontaine*, ignorant à la vérité, mais écho de la voix publique, a dit de lui :

Descartes ce mortel dont on eût fait un Dieu
Dans les siecles passés, & qui tient le milieu
Entre l'homme & l'esprit, comme entre l'huître &
L'or est l'homme, 0010 0000 0000 0000 0000
Le tient tel de nos gens, franche bête de somme.

L'Abbé *Genet* dans le siecle présent s'est donné la malheureuse peine de mettre en vers Français la Physique de *Descartes*.

Ce n'est guere que depuis l'année 1730 qu'on a commencé à revenir en France de toutes les erreurs de cette Philosophie chimérique, quand la Géométrie & la Physique expérimentale ont été plus cultivées. Le sort de *Descartes* en Physique a été celui de *Ronsard* en Poésie, mort à Stockholm en 1650.

DESMARETS DE SAINT-SORLIN, (Jean) né à Paris en 1595. Il travailla beaucoup à la Tragédie de *Mirame* du Cardinal de *Richelieu*. Sa Comédie des *Visionnaires* passa pour un chef-d'œuvre; mais c'est que *Moliere* n'avait pas encore paru. Il fut Contrôleur-général de l'extraordinaire des guerres & Secrétaire de la Marine du Levant. Sur la fin de sa vie, il fut plus connu par son fanatisme que par ses ouvrages. mort en 1676.

DESTOUCHES, (Néricault) après avoir fait plusieurs Comédies, il fut chargé long-temps des affaires de France en Angleterre; & ayant rempli ce Ministère avec succès, il se remit à faire des Comédies. On ne trouve pas dans ses pièces la force & la gaieté de *Regnard*, encore moins ces peintures du cœur humain, ce naturel, cette

vraie plaisanterie, cet excellent comique, qui fait le mérite de l'inimitable *Moliere*; mais il n'a pas laissé de se faire de la réputation après eux. On a de lui quelques pieces qui ont eu du succès; quoique le comique en soit un peu forcé. Il a du moins évité le genre de la Comédie qui n'est que langoureuse, de cette espece de Tragédie bourgeoise, qui n'est ni tragique, ni comique, monstre né de l'impuissance des Auteurs & de la satiété du public après les beaux jours du siecle de *Louis XIV*. Sa Comédie du *Glorieux* est son meilleur ouvrage, & probablement restera au théâtre, quoique le personnage du *Glorieux* soit, dit-on, manqué; mais les autres caractères paraissent traités supérieurement.

DOMAT, célèbre Jurisconsulte. Son livre *des Loix civiles* a eu beaucoup d'approbation.

DOUJAT, (*Jean*) né à Toulouse en 1639. Jurisconsulte & homme de lettres. Il faisait tous les ans un enfant à sa femme & un livre. On en dit autant de *Tiraqueau*. Le *Journal des Savants* l'appelle *grand-homme*; il ne faut pas prodiguer ce titre. m. en 1688.

DUBOIS, (*Gérard*) né à Orléans en 1629, de l'Oratoire. Il a fait *l'Histoire de l'Eglise de Paris*. m. en 1696.

DUCHÉ, valet-de-chambre de *Louis XIV*, fit pour la Cour quelques Tragédies tirées de l'Ecriture, à l'exemple de *Racine*, non avec le même succès. L'Opéra d'*Iphigénie en Tauride* est son meilleur ouvrage. Il est dans le grand goût; & quoique ce ne soit qu'un Opéra, il retrace une grande idée de ce que les Tragédies Grecques avaient de meilleur. Ce goût n'a pas subsisté long-temps, & même bientôt après on s'est réduit aux simples Ballets composés d'Actes détachés faits uniquement pour amener des danses: ainsi l'Opéra même a dégénéré dans le temps que presque tout le reste tombait dans la décadence.

Madame de *Maintenon* fit la fortune de cet Auteur: elle le recommanda si fortement à M. de *Ponchartrain*, Secrétaire d'Etat, que ce Ministre prenant *Duché* pour un homme considérable, alla lui rendre visite. *Duché*, homme alors très-obscur, voyant entrer chez lui un Secrétaire d'Etat, crut qu'on allait le conduire à la Bastille.

DUCHESNE, (André) né en Touraine en 1584. Historiographe du Roi, Auteur de beaucoup d'histoires & de recherches généalogiques. On l'appelait le pere de l'histoire de France. m. en 1640.

DUFRENOI, (Charles) né à Paris en 1611. Peintre & Poète. Son poème de la

Peinture a réussi auprès de ceux qui peuvent lire d'autres vers Latins que ceux du siecle d'Auguste. m. en 1665.

DUFRENY, (Charles) né à Paris en 1648. Il passait pour petit-fils de *Henri IV*, & lui ressemblait. Son pere ayant été valet-de-garderobe de *Louis XIII*, & le fils l'était de *Louis XIV*, qui lui fit toujours du bien malgré son dérangement, mais qui ne put l'empêcher de mourir pauvre. Avec beaucoup d'esprit & plus d'un talent, il ne put jamais rien faire de régulier. On a de lui beaucoup de Comédies, & il n'y en a guere où l'on ne trouve des scènes jolies & singulieres. m. en 1724.

DUPLEIX, (Scipion) de Condom, quoique né en 1559, peut être compté dans le siecle de *Louis XIV*, ayant encore vécu sous son règne. Il est le premier Historien qui ait cité en marge ses autorités; précaution absolument nécessaire quand on n'écrit pas l'histoire de son temps, à moins qu'on ne s'en tienne aux faits connus. On ne lit plus son Histoire de France, parce que depuis lui on a mieux fait & mieux écrit. m. en 1661.

ESPRIT, (Jacques) né à Béziers en 1611, Auteur du livre de la fausseté des *Vertus humaines*, qui n'est qu'un Commentaire du Duc de la *Rochefoucault*. Le Chan-

celier Séguier, qui goûta sa littérature, lui fit avoir un brevet de Conseiller d'Etat. m. en 1678.

E STRADES. (le Maréchal d') Ses Lettres sont aussi estimées que celles du Cardinal d'Offay, &c'est une chose particuliére aux Français, que de simples dépeches ayent été souvent d'excellents ouvrages. m. en 1686.

Le Marquis de LA FARE, connu par ses Mémoires & par quelques vers agréables. Son talent pour la Poésie ne se développa qu'à l'âge de près de soixante ans. Ce fut Madame de Caylus, l'une des plus aimables personnes de ce siècle par sa beauté & par son esprit, pour laquelle il fit ses premiers vers, & peut-être les plus délicats qu'on ait de lui.

M'abandonnant un jour à la tristesse,
Sans espérance, & même sans désirs,
Je regrettais les sensibles plaisirs
Dont la douceur enchantait ma jeunesse,
Sont-ils perdus, disais-je, sans retour?

Et n'es tu pas cruel amour!
Toi que j'ai fait dès mon enfance,
Le maître de mes plus beaux jours,
D'en laisser terminer le cours
A l'ennuyeuse indifférence?
Alors j'apperçus dans les airs
L'enfant maître de l'Univers,
Qui plein d'une joie inhumaine,
Me dit en souriant : Tircis, ne te plains plus,
Je vais mettre fin à ta peine.
Je te promets un regard de Caylus.

mort en 1713.

LA FAYETTE. (*Marie-Magdeleine de la Vergne, Comtesse de*) Sa *Princesse de Cleves* & sa *Zaïde* furent les premiers Romans où l'on vit les mœurs des honnêtes gens & des aventures naturelles décrites avec grace. Avant elle on écrivait d'un style ampoulé des choses peu vraisemblables. m. en 1693.

FÉLIBIEN, (*André*) né à Chartres en 1619. Il est le premier qui, dans les *Inscriptions de l'Hôtel-de-Ville*, ait donné à *Louis XIV* le nom de *Grand*. Ses *Entretiens sur la vie des Peintres* sont l'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur. Il est élégant, profond, & il respire le goût : mais il dit trop peu de choses en trop de paroles, & est absolument sans méthode. m. en 1695.

FÉNELON, (*François de Salignac*) Archevêque de Cambray, né en Périgord en 1651. On a de lui cinquante-cinq ouvrages différents. Tous partent d'un cœur plein de vertu, mais son *Télémaque* l'inspire. Il a été vainement blâmé par *Gueudreville* & par l'Abbé *Faidit*. m. à Cambray en 1715.

Après la mort de *Fénelon*, *Louis XIV* brûla lui-même tous les manuscrits que le *Duc de Bourgogne* avait conservés de son *Précepteur*. *Ramsai*, élève de ce célèbre

Archevêque, m'a écrit ces mots : *S'il était né en Angleterre, il aurait développé son génie, & donné l'essor sans crainte à ses principes que personne n'a connus.*

FERRAND, Conseiller de la Cour des Aides. On a de lui de très-jolis vers. Il joûtait avec Rousseau dans l'Epigramme & le Madrigal. Voici dans quel goût Ferrand écrivait.

D'amour & de mélancolie
Célemnus enfin consumé,
En fontaine fut transformé;
Et qui boit de ses eaux, oublié
Jusqu'au nom de l'objet aimé.
Pour mieux oublier Egerie,
J'y courus hier vainement;
A force de changer d'amant,
L'infidele l'avait tarie.

On voit que Ferrand mettait plus de naturel, de grace & de délicatesse dans ses sujets galants, & Rousseau plus de force & de recherche dans des sujets de débauche.
m. en 1720.

FEUQUIERES DE PAS, (le Marquis de) né à Paris en 1648. Officier consommé dans l'art de la guerre, & excellent guide s'il est critique trop sévere. m. en 1711.

LE FEVRE, (Tannegui) né à Caen en 1615. Calviniste, Professeur à Saumur, méprisant ceux de sa secte, & demeurant parmi eux, plus Philosophe qu'Huguenot, écri-

vant aussi-bien en Latin qu'on puisse écrire dans une Langue morte, faisant des vers Grecs qui doivent avoir eu peu de lecteurs. La plus grande obligation que lui ayent les Lettres, est d'avoir produit Madame Dacier. mort en 1678.

LE FEVRE, (*Anne*) Madame Dacier. Née Calviniste à Saumur en 1651, illustre par sa science. Le Duc de Montausier la fit travailler à l'un de ces livres qu'on nomme *Dauphins*, pour l'éducation de Monseigneur. Le *Florus* avec des notes Latines est d'elle. Ses traductions de *Térence* & d'*Homere* lui font un honneur immortel. On ne pouvait lui reprocher que trop d'admiration pour tout ce qu'elle avait traduit. *La Motte* ne l'attaque qu'avec de l'esprit, & elle ne combattit qu'avec de l'érudition. m. en 1720 au Louvre.

FLECHIER, (*Esprit*) du Comtat d'Avignon, né en 1632, Evêque de Lavaur & puis de Nîmes. Poète Français & Latin, Historien, Prédicateur, mais connu surtout par ses belles Oraisons funebres. Son *Histoire de Théodore* a été faite pour l'éducation de Monseigneur. Le Duc de Montausier avait engagé les meilleurs esprits de France, à travailler par de bons ouvrages à cette éducation. m. en 1710.

FLEURY, (*Claude*) né en 1640, sous-

Précepteur du Duc de Bourgogne, & Confesseur de *Louis XV* son fils, vécut à la Cour dans la solitude & dans le travail. Son *Histoire de l'Eglise* est la meilleure qu'on ait jamais faite, & les discours préliminaires fort au-dessus de l'Histoire. Ils sont presque d'un Philosophe, mais l'Histoire n'en est pas. m. en 1723.

LA FONTAINE, (Jean) né à Château-Thierry en 1621. Le plus simple des hommes, mais admirable dans son genre, quoique négligé & inégal. Il fut le seul des grands hommes de son temps qui n'eût point de part aux bienfaits de *Louis XIV*. Il y avait droit par son mérite & par sa pauvreté. Dans la plupart de ses fables, il est infiniment au-dessus de tous ceux qui ont écrit avant & après lui en quelque Langue que ce puisse être. Dans les Contes, qu'il a imités de l'*Arioste*, il n'a pas son élégance & sa pureté; il n'est pas à beaucoup près si grand Peintre, & c'est ce que *Boileau* n'a pas aperçu dans sa Dissertation sur *Joconde*, parce que *Despréaux* ne savait presque pas l'Italien. Mais dans les Contes puisés chez *Bocace*, *La Fontaine* lui est bien supérieur, parce qu'il a beaucoup plus d'esprit, de graces, de finesse. *Bocace* n'a d'autre mérite que la naïveté, la clarté, & l'exactitude dans le langage. Il a fixé sa Langue, & *La*

Fontaine a souvent corrompu la sienne. m.
en 1695.

Il faut que les jeunes gens , & sur-tout
ceux qui dirigent leurs lectures , prennent
bien garde à ne pas confondre avec son beau
naturel le familier , le bas , le négligé , le
trivial ; défauts dans lesquels il tombe trop
souvent. Il commence par dire au Dauphin
dans son prologue :

Et si de t'agréer je n'emporte le prix ,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

On sent assez qu'il n'y aurait nul honneur
à ne pas emporter le prix d'agréer. La pen-
sée est aussi fausse que l'expression est mau-
vaise.

Vous chantiez , j'en suis bien-aise ,
Eh bien , dansez maintenant.

Comment une fourmi peut-elle dire ce pro-
verbe du peuple à une cigale ?

Si j'apprenois l'Hébreu , les sciences , l'histoire ,
Tout cela c'est la mer à boire.

Il faut avouer que *Phedre* écrit avec une
pureté qui n'a rien de cette bassesse.

Le gibier du lion ce ne sont point moineaux.
Mais beaux & bons sangliers , daims & cerfs bons
& beaux.

Un jour sur ses hauts pieds allait je ne sais où
Le héron au long bec emmanché d'un long cou ,
Et le renard qui a cent tours dans son sac ,
Et le chat qui n'en a qu'un dans son bissac ,

Distinguons bien ces négligences, ces puérilités qui sont en trop grand nombre, des traits admirables de ce charmant Auteur qui sont en plus grand nombre encore.

Quel est donc le pouvoir naturel des vers naturels, puisque par ce seul charme *La Fontaine* avec de grandes négligences a une réputation si universelle & si méritée, sans avoir jamais rien inventé ! mais aussi quel mérite dans les anciens Asiatiques, inventeurs de ces fables connues dans toute la terre habitable !

FONTENELLE, (*Bernard Bouvier de*) né à Rouen en 1658. On peut le regarder comme l'esprit le plus universel que le siecle de *Louis XIV* ait produit. Il a ressemblé à ces terres heureusement situées qui portent toutes les especes de fruits. Il n'avait pas vingt ans lorsqu'il fit une grande partie de la Tragédie-Opéra de *Bellerophon*, & depuis il donna l'Opéra de *Thétis & Pélee*, dans lequel il imita beaucoup *Quinault*, & qui eut un grand succès. Celui d'*Enée & Lavinie* en eut moins. Il essaya ses forces au Théâtre Tragique ; il aida *Mademoiselle Bernard* dans quelques pieces. Il en composa deux, dont une fut jouée en 1680, & jamais imprimée. Elle lui attira trop long-temps de très-injustes reproches : car il avait eu le mérite de reconnaître,

que bien que son esprit s'étendît à tout, il n'avait pas le talent de *Pierre Corneille*, son oncle, pour la Tragédie.

En 1686, il fit l'allégorie de *Mero & d'Enegu*; c'est Rome & Geneve. Cette plaisanterie si connue jointe à l'histoire des Oracles, excita depuis contre lui une persécution. Il en effuia une moins dangereuse qui n'était que littéraire, pour avoir soutenu qu'à plusieurs égards les modernes valaient bien les anciens. *Racine & Boileau* qui avoient pourtant intérêt que *Fontenelle* eût raison, affecterent de le mépriser, & lui fermèrent long-temps les portes de l'Académie. Ils firent contre lui des Epigrammes; il en fit contre eux, & ils furent toujours ses ennemis. Il fit beaucoup d'ouvrages légers, dans lesquels on remarquait déjà cette finesse & cette profondeur qui décelent un homme supérieur à ses ouvrages mêmes. On remarqua dans ses vers & dans ses *Dialogues des Morts*, l'esprit de *Voiture*, mais plus étendu & plus philosophique. Sa *Pluralité des Mondes* fut un ouvrage unique en son genre. Il fut faire des Oracles de *van Dale* un livre agréable. Les matières délicates auxquelles on touche dans ce livre lui attirerent des ennemis violents auxquels il eut le bonheur d'échapper. Il vit combien il est dangereux d'avoir raison dans des cho-

ses où des hommes accrédités ont tort. Il se tourna vers la Géométrie & vers la Physique avec autant de facilité qu'il avait cultivé les Arts d'agrément. Nommé Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, il exerça cet Emploi pendant plus de quarante ans avec un aplaudissement universel. Son *Histoire de l'Académie* jette très-souvent une clarté lumineuse sur les Mémoires les plus obscurs. Il fut le premier qui porta cette élégance dans les Sciences. Si quelquefois il y répandit trop d'ornement, c'était de ces moissons abondantes dans lesquelles les fleurs croissent naturellement avec les épices.

Cette *Histoire de l'Académie des Sciences* serait aussi utile qu'elle est bien faite, s'il avait eu à rendre compte de vérités découvertes; mais il fallait qu'il expliquât des opinions combattues les unes par les autres, & dont la plupart sont détruites.

Les éloges qu'il prononça des Académiciens morts, ont le singulier mérite de rendre les Sciences respectables, & ont rendu tel leur Auteur. En vain l'Abbé des Fontaines & d'autres gens de cette espèce ont voulu obscurcir sa réputation; c'est le propre des grands hommes, d'avoir de méprisables ennemis. S'il fit imprimer depuis des Comédies froides, peu théâtrales, & une

apologie des Tourbillons de *Descartes*, on a pardonné ces Comédies en faveur de sa vieillesse, & son Cartésianisme en faveur des anciennes opinions qui, dans sa jeunesse, avaient été celles de l'Europe.

Enfin, on l'a regardé comme le premier des hommes dans l'art nouveau de répandre de la lumiere & des graces sur les sciences abstraites, & il a eu du mérite dans tous les autre genres qu'il a traités. Tant de talents ont été soutenus par la connaissance des Langues & de l'Histoire, & il a été, sans contredit, au dessus de tous les savants qui n'ont pas eu le don de l'invention.

Son *Histoire des Oracles*, qui n'est qu'un abrégé très-sage & très-modéré de la grande Histoire de *van Dale*, lui attira des entremis plus violents que *Racine* & *Boileau*. Quelques Jésuites compilateurs de la vie des Saints, qui avaient précisément l'esprit des compilateurs, écrivirent à leur maniere contre le sentiment raisonnable de *van Dale* & de *Fontenelle*. Le Philosophe de Paris ne répondit point; mais son ami le savant *Basnage*, Philosophe de Hollande, répondit, & le livre des compilateurs ne fut pas lu. Plusieurs années après, le Jésuite *le Tellier*, Confesseur de *Louis XIV*, ce malheureux auteur de toutes les querelles qui ont produit tant de mal & tant de ridicule en Fran-

ce, déféra *Fontenelle* à *Louis XIV* comme un athée, & rappella l'allégorie de *Mero* & *d'Enegu*. *Marc-René de Paulmy*, Marquis d'Argenson, alors Lieutenant de Police & depuis Garde-des-Sceaux, écarta la persécution qui allait éclater contre *Fontenelle*, & ce Philosophe le fait assez entendre dans l'éloge du Garde-des-Sceaux d'Argenson prononcé dans l'*Académie des Sciences*. Cette anecdote est plus curieuse que tout ce qu'a dit l'Abbé *Trublet* de *Fontenelle*, mort le 19 Janvier 1757, âgé de près de cent ans.

FORBIN, (Claude Chevalier de) Chef d'escadre en France, Grand-Amiral du Roi de Siam. Il a laissé des Mémoires curieux qu'on a rédigés, & on peut juger entre lui & *Du Gué-Trouin*.

LA FOSSE, (Antoine) né en 1658. *Manlius* est sa meilleure pièce de Théâtre. m. en 1708.

FRAGUIER, (Claude) né à Paris en 1666, bon Littérateur & plein de goût. Il a mis la philosophie de *Platon* en bons vers Latins. Il eût mieux valu faire de bons vers Français. On a de lui d'excellentes dissertations dans le recueil utile de l'*Académie des Belles-Lettres*. mort en 1728.

FURETIÈRE, (Antoine) né en 1620, fameux par son *Dictionnaire* & par sa querelle, mort en 1688.

GACON, (*François*) né à Lyon en 1667, mis par le Pere *Niceron* dans le Catalogue des hommes illustres, & qui n'a été fameux que par de mauvaises satyres. Il a eu grande part à ce recueil de grossières plaisanteries, qu'on appelle *Brévets de la Calotte*. Ces turpitudes ont pris leur source dans je ne sais quelle association qu'on appellait le Régiment des Foux & de la Calotte. Ce n'est pas là assurément du bon goût. Les honnêtes gens ne voyent qu'avec mépris de tels ouvrages & leurs auteurs qui ne peuvent être cités que pour faire abhorrer leur exemple. *Gacon* n'écrivit presque que de mauvaises satyres en mauvais vers contre les Auteurs les plus estimés de son temps. Ceux qui n'en écrivent aujourd'hui qu'en mauvaise prose sont encore plus méprisés que lui. On n'en parle ici que pour inspirer le même mépris envers ceux qui pourraient l'imiter. mort en 1725.

GALAND, (*Antoine*) né en Picardie en 1646. Il apprit à Constantinople les Langues Orientales, & traduisit une partie des Contes Arabes, qu'on connaît sous le titre des *Mille & une nuit*; il y mit beaucoup du sien; c'est un des livres les plus connus en Europe; il est amusant pour toutes les Nations. m. en 1715.

L'Abbé **GALLOIS**, (*Jean*) né à Paris

en 1632, savant universel, fut le premier qui travailla au *Journal des Savants* avec le Conseiller-Clerc *Sallo*, qui avait conçu l'idée de ce travail. Il enseigna depuis un peu de Latin au Ministre d'Etat *Colbert*, qui, malgré ses occupations, crut avoir assez de temps pour apprendre cette Langue; il prenait sur-tout ses leçons en carrosse dans ses voyages de Versailles à Paris. On disait avec vraisemblance, que c'était en vue d'être Chancelier. On peut observer, que les deux hommes qui ont le plus protégé les Lettres, ne savaient pas le Latin, *Louis XIV* & Monsieur *Colbert*. On prétend que l'Abbé *Gallois* disait: Mr. *Colbert* veut quelquefois se familiariser avec moi; mais je le repousse par le respect. m. en 1707.

GASSENDI, (Pierre) né en Provence en 1592, restaurateur d'une partie de la Physique d'*Epicure*. Il sentit la nécessité des atomes & du vuide. *Newton* & d'autres ont démontré depuis ce que *Gassendi* avait affirmé. Il eut moins de réputation que *Descartes*, parce qu'il était plus raisonnable, & qu'il n'était pas inventeur; mais on l'accusa comme *Descartes* d'athéisme. Quelques-uns crurent que celui qui admettait le vuide comme *Epicure*, niait un Dieu comme lui. C'est ainsi que raisonnent les calomniateurs. *Gassendi* en Provence, où l'on

n'était point jaloux de lui, était appellé le saint *Prêtre*; à Paris, quelques envieux l'appellaient *l'Athée*. Il est vrai qu'il était Sceptique, & que la Philosophie lui avait appris à douter de tout, mais non pas de l'existence d'un *Être* suprême. Il avait avancé long temps avant *Locke* dans une grande lettre à *Descartes*, qu'on ne connaît point du tout l'ame, que Dieu peut accorder la pensée à l'autre être inconnu qu'on nomme matière, & la lui conserver éternellement. m. en 1656.

GEDOUIN, Chanoine de la Ste. Chappelle à Paris. Auteur d'une excellente traduction de *Quintilien* & de *Pausanias*. Il était entré chez les Jésuites à l'âge de quinze ans, & en sortit dans un âge plus mûr. Il était si passionné pour les bons Auteurs de l'antiquité, qu'il aurait voulu qu'on eût partonné à leur Religion en faveur des beautés de leurs ouvrages & de leur Mythologie : il trouvait dans les fables une philosophie naturelle admirable, & des emblèmes frappants de toutes les opérations de la Divinité. Il croyait que l'esprit de toutes les nations s'étoit rétréci, & que la grande poésie & la grande éloquence avaient disparu du monde avec la mythologie des Grecs. Le Poème de *Milton* lui paraissait un poème barbare & d'un fanatisme sombre & dégoût-

tant, dans lequel le Diable heurle sans cesse contre le Messie. Il écrivit sur ce sujet quatre dissertations très-curieuses; on croit qu'elles seront bientôt imprimées. mort en 1744. On a imprimé dans quelques Dictionnaires que *Ninon* lui accorda ses faveurs à quatre-vingts ans. En ce cas, on aurait dû dire plutôt que l'Abbé *Gedouin* lui accorda les siennes; mais c'est un conte ridicule. Ce fut à l'Abbé de *Châteauneuf* que *Ninon* donna un rendez-vous pour le jour auquel elle auroit soixante ans accomplis.

LE GENDRE, (*Louis*) né à Rouen en 1655, a fait une *Histoire de France*. Pour bien faire cette histoire, il faudroit la plume & la liberté du Président *de Thou*; & il serait encore très-difficile de rendre les premiers siecles intéressants. m. en 1733.

GENEST, (*Charles-Claude*) né en 1635, Aumônier de la Duchesse d'Orléans, Philosophe & Poëte. Sa Tragédie de *Pénélope* a encore du succès sur le Théâtre, & c'est la seule de ses pieces qui s'y soit conservée. Elle est au rang de ces pieces érites d'un style lâche & prosaïque, que les situations font tolérer dans la représentation. Son laborieux ouvrage de la philosophie de *Descartes* en rimes plutôt qu'en vers, signala plus sa patience que son génie, & il n'eut
guere

guere rien de commun avec *Lucrece*, que de versifier une Philosophie erronnée presque en tout. Il eut part aux bienfaits de *Louis XII.* mort en 1719.

L'Abbé GIRARD, de l'Académie. Son livre des *Synonymes* est très-utile ; il subsistera autant que la Langue, & servira même à la faire subsister. m. fort vieux en 1748.

GODEAU, (Antoine) l'un de ceux qui servirent à l'établissement de l'Académie Française. Poète, Orateur & Historien. On fait que pour faire un jeu de mots, le Cardinal de *Richelieu* lui donna l'Evêché de Grasse, pour le *Benedicite* mis en vers. Son *Histoire Ecclésiastique* en prose fut plus estimée que son Poème sur les *Fastes de l'Eglise*. Il se trompa en croyant égaler les *Fastes d'Oyide* : ni son sujet, ni son génie n'y pouvaient suffire. C'est une grande erreur de penser que les sujets chrétiens puissent convenir à la Poésie comme ceux du Paganisme, dont la Mythologie aussi agréable que fausse, animait toute la nature. m. en 1672.

GODEFROI, (Théodore) fils de *Denys Godefroi*, Parisien. Homme savant, né à Geneve en 1580. Historiographe sous *Louis XIII & Louis XIV*. Il s'appliqua surtout aux titres & au cérémonial. m. en 1649. NB. Son pere *Denys* s'est rendu immortel

Tome I.

F

par son travail immense sur le *Corpus Juris Civilis*.

GODEFROI, (*Denys*) son fils, né à Paris en 1615. Historiographe de France comme son père. m. en 1681. Toute cette famille a été illustre dans la Littérature.

GOMBAULD, (*Jean Ogier de*) quoique né sous *Charles IX*, vécut long-temps sous *Louis XIV*. Il y a de lui quelques bonnes Epigrammes, dont même on a retenu des vers. m. en 1666.

GOMBERVILLE, (*Marin*) né à Paris en 1600. l'un des premiers Académiciens. Il écrivit de grands Romans avant le temps du bon goût, & sa réputation mourut avec lui. m. en 1674.

GONDI, (*Jean-François*) Cardinal de Retz, né en 1613, qui vécut en *Carolina* dans sa jeunesse, & en *Atticus* dans sa vieillesse. Plusieurs endroits de ses Mémoires sont dignes de *Saluste*; mais tout n'est pas égal. m. en 1679.

GOURVILLE, valet-de-chambre du Duc de *la Rochefoucault*, devenu son ami, & même celui du grand *Condé*. Dans le même temps pendu à Paris en effigie, & envoyé du Roi en Allemagne; ensuite proposé pour succéder au grand *Colbert* dans le Ministère. Nous avons de lui des Mémoires de sa vie, écrits avec

naïveté, dans lesquels il parle de sa naissance & de sa fortune avec indifférence. Il y a des Anecdotes vrayes & curieuses.

LE GRAND, (Joachim) né en Normandie en 1653, élève du Pere le Cointe. Il a été l'un des hommes les plus profonds dans l'Histoire. mort en 1732.

GRECOUR, Chanoine de Tours. Son Poëme de *Philotanus* eut un succès prodigieux. Le mérite de ces sortes d'ouvrages n'est d'ordinaire que dans le choix du sujet, & dans la malignité humaine. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques vers bien faits dans ce Poëme. Le commencement en est très-heureux; mais la suite n'y répond pas. Le Diable n'y parle pas aussi plaisamment qu'il est amené. Le style est bas, uniforme, sans dialogue, sans graces, sans finesse, sans pureté de style, sans imagination dans l'expression, & ce n'est enfin qu'une histoire satyrique de la Bulle *Unigenitus* en vers burlesques, parmi lesquels il s'en trouve de très-plaisants.

GUERET, (Gabriel) né à Paris en 1641, connu dans son temps par son *Parnasse réformé* & par la *Guerre des Auteurs*. Il avait du goût; mais son discours, *si l'Empire de l'éloquence est plus grand que celui de l'amour*, ne prouverait pas qu'il en eût. Il a fait le *Journal du Palais* con-

jointement avec *Blondeau* : ce *Journal du Palais* est un recueil des Arrêts des Parlements de France , jugements souvent différents dans des causes semblables. Rien ne fait mieux voir combien la Jurisprudence a besoin d'être réformée , que cette nécessité où l'on est de recueillir des Arrêts. m. en 1688.

D U G U E T, (*Jacques-Joseph*) né en Forez en 1649 , l'une des meilleures plumes du parti Janséniste. Son livre de l'*Education d'un Roi* n'a point été fait pour le Roi de Sardaigne , comme on l'a dit , & il a été achevé par une autre main. Le style de *Du Guet* est formé sur celui des bons Ecrivains de Port-Royal. Il aurait pu comme eux rendre de grands services aux Lettres ; trois volumes sur vingt-cinq chapitres d'*Isaïe* prouvent qu'il n'était avare ni de son temps ni de sa plume. m. en 1733.

D U G U É - T R O U I N, d'Armateur devenu Lieutenant-Général des armées navales. L'un des plus grands hommes en son genre , a donné des Mémoires écrits du style d'un soldat , & propres à exciter l'émulation chez ses compatriotes.

D U H A L D E, Jésuite , quoiqu'il ne soit point sorti de Paris , & qu'il n'ait point su le *Chinois* , a donné sur les Mémoires de ses confrères la plus ample & la meilleure

description de l'Empire de la Chine qu'on ait dans le Monde. m. en 1743.

L'insatiable curiosité que nous avons de connaître à fond la Religion, les Loix, les mœurs des Chinois, n'est point encore satisfaite : un Bourguemestre de Middelbourg, nommé *Hudde*, homme très-riche, guidé par cette seule curiosité, alla à la Chine vers l'an 1700. Il employa une grande partie de son bien à s'instruire de tout. Il apprit si parfaitement la Langue, qu'on le prenait pour un Chinois. Heureusement pour lui, la forme de son visage ne le trahissait pas. Enfin, il fut parvenir au grade de Mandarin ; il parcourut toutes les Provinces en cette qualité ; & revint ensuite en Europe avec un recueil de trente années d'observations ; elles ont été perdues dans un naufrage : c'est peut-être la plus grande perte qu'ait faite la République des Lettres.

D U H A M E L, (*Jean-Bapiste*) de Normandie, né en 1624. Secrétaire de l'Académie des Sciences. Quoique Philosophe, il était Théologien. La Philosophie, qui s'est perfectionnée depuis lui, a nui à ses ouvrages ; mais son nom a subsisté. mort en 1706.

Le Comte d'HAMILTON, (*Antoine*) né à Caen. On a de lui quelques jolies Poésies ; & il est le premier qui ait fait des Ro-

mans dans un goût plaisant, qui n'est pas le burlesque de *Scarron*. Ses *Mémoires du Comte de Grammont* sont de tous les livres celui où le fonds le plus mince est paré du style le plus gai, le plus vif, & le plus agréable. C'est le modèle d'une con- versation enjouée, plus que le modèle d'un livre. Son héros n'a guere d'autre rôle dans ses mémoires que celui de friponner ses amis au jeu, d'être volé par son valet-de-chambre, & de dire quelques prétendus bons mots sur les aventures des autres.

HARDOUIN, (Jean) Jésuite, profond dans l'Histoire & chimérique dans les sentiments. *Il faut s'enquérir*, dit *Montaigne*, *non quel est le plus savant, mais le mieux savant*. *Hardouin* poussa la bizarrie jusqu'à prétendre que l'*Enéide* & les *Odes d'Horace* ont été composées par des Moines du treizième siècle : il veut qu'*Enée* soit *JESUS-CHRIST*, & *Lalagé*, la maîtresse d'*Horace*, est la Religion Chrétienne. Le même discernement qui faisait voir au Père *Hardouin* le Messie dans *Enée*, lui découvrait des Athées dans les Pères *Thomassin*, *Quénel*, *Mallebranche*, dans *Arnauld*, dans *Nicole* & *Pascal*. Sa folie ôta à sa calomnie toute son atrocité ; mais tous ceux qui renouvellement cette accusation d'athéisme contre des sages, ne

sont pas toujours reconnus pour fous, & sont souvent très-dangereux. On a vu des hommes abuser de leur ministere en employant ces armes, contre lesquelles il n'y a point de bouclier, pour perdre sans ressource des personnes respectables auprès des Princes trop peu instruits.

HECQUET, Médecin, mit au jour, en 1722, le système raisonné de la *Trituration*, idée ingénieuse qui n'explique pas la maniere dont se fait la digestion. Les autres Médecins y ont joint le suc gastrique, & la chaleur des viscères; mais nul n'a pu découvrir le secret de la Nature qui se cache dans toutes ses opérations.

HELVETIUS, fameux Médecin, qui a très-bien écrit sur l'économie animale & sur la fièvre. m. vers l'an 1750. Il était pere d'un vrai Philosophe, qui renonça à la place de Fermier-Général pour cultiver les Lettres, & qui a eu le sort de plusieurs Philosophes; persécuté pour un livre, & pour sa vertu.

HENAUT, connu par le sonnet de l'*avorton*, par d'autres pieces, & qui aurait une très-grande réputation si les trois premiers chants de sa traduction de *Lucrece*, qui furent perdus, avaient paru & avaient été écrits comme ce qui nous est resté du commencement de cet ouvrage. m. en 1682.

Au reste, la postérité ne le confondra pas avec un homme du même nom & d'un mérite supérieur, à qui nous devons la plus courte & la meilleure Histoire de France, & peut-être la seule maniere dont il faudra désormais écrire toutes les grandes Histoires. Car la multiplicité des faits & des écrits devient si grande, qu'il faudra bientôt tout réduire aux extraits & aux Dictionnaires. Mais il sera difficile d'imiter l'Auteur de l'*Abrégé chronologique*, d'approfondir tant de choses en paraissant les effleurer.

HENAUT, Président aux Enquêtes du Parlement, Sur-Intendant de la Maison de la Reine, de l'Académie Française, né à Paris vers l'an 1686. Nous avons déjà parlé de son livre utile de l'abrégé historique de la France. Les recherches pénibles qu'une telle étude doit avoir coûté ne l'ont pas empêché de sacrifier aux graces, & il a été du très-petit nombre de savants qui ont joint aux travaux utiles les agréments de la société qui ne s'acquièrent point. Il a été dans l'histoire ce que *Fontenelle* a été dans la philosophie. Il l'a rendue familière; aussi lui avons-nous rendu comme à *Fontenelle* justice de son vivant.

HERBELOT, (*Barthelemy*) né à Paris en 1625, le premier parmi les Français qui connut bien les Langues & les Histoires.

res Orientales : peu célébre d'abord dans sa patrie. Reçu par le Grand-Duc de Toscane *Ferdinand II*, avec une distinction qui apprit à la France à connaître son mérite. Rappelé ensuite & encouragé par *Colbert*, qui encourageoit tout. Sa *Bibliotheque Orientale* est aussi curieuse que profonde. m. en 1695.

HERMANT, (*Godefroi*) né à Beauvais en 1617. Il n'a fait que des ouvrages polémiques, qui s'anéantissent avec la dispute. m. en 1690.

HERMANT, (*Jean*) Auteur de l'*Histoire des Conciles, des Ordres Religieux, des hérésies*. Cette histoire des hérésies ne vaut pas celle de M. *Pluquet*.

LA HIRE, (*Philippe*) né à Paris en 1640, fils d'un bon Peintre. Il a été grand Mathématicien, & a beaucoup contribué à la fameuse Méridienne de France. m. en 1718.

L'HOPITAL, (*François* Marquis de) né en 1662. Le premier qui ait écrit en France sur le calcul inventé par *Neuton*, qu'il appella *les infiniment petits* : c'était alors un prodige. mort en 1704.

D'HOSIER, (*Pierre*) né à Marseille en 1592, fils d'un Avocat. Il fut le premier qui débrouilla les Généalogies, & qui en fit une science. *Louis XIII* le fit Gentilhomme.

me servant, Maître-d'hôtel & Gentilhomme ordinaire de sa chambre. *Louis XIV* lui donna un brevet de Conseiller d'Etat. De véritablement grands hommes ont été bien moins récompensés : leurs travaux n'étaient pas si nécessaires à la vanité humaine. m. en 1660.

DES HOULIERES, (*Antoinette de la Garde.*) De toutes les Dames Françaises qui ont cultivé la Poésie, c'est celle qui a le plus réussi, puisque c'est elle dont on a retenu le plus de vers. C'est dommage, qu'elle soit l'auteur du mauvais Sonnet contre l'admirable *Phede* de *Racine*. Ce Sonnet ne fut bien reçu du public, que parce qu'il était satyrique. N'est-ce pas assez que les femmes soient jalouses en amour ? faut-il encore qu'elles le soient en belles-Lettres ? Une femme satyrique ressemble à *Méduse* & à *Scilla*, deux beautés changées en monstres. m. en 1694.

HUET, (*Pierre-Daniel*) né à Caen en 1630. Savant universel, & qui conserva la même ardeur pour l'étude jusqu'à l'âge de de quatre-vingt-onze ans. Appelé auprès de la Reine *Christine* à Stockholm, il fut ensuite un des hommes illustres qui contribuerent à l'éducation du Dauphin. Jamais Prince n'eut pareils maîtres. *Huet* se fit Prêtre à quarante ans ; il eut l'Évêché d'Avranche,

qu'il abdiqua ensuite, pour se livrer tout entier à l'étude dans la retraite. De tous ses livres, *le Commerce & la Navigation des Anciens*, & *l'origine des Romans*, sont le plus d'usage. Son *Traité sur la faiblesse de l'esprit humain* a fait beaucoup de bruit, & a paru démentir sa *Démonstration évangélique*. m. en 1721.

JACQUELOT, (*Isaac*) né en Champagne en 1647. Calviniste, Pasteur à la Haye, & ensuite à Berlin. Il a fait quelques ouvrages sur la Religion. m. en 1708.

JO LI, (*Guil*) Conseiller au Châtelet, Secrétaire du Cardinal de Retz, a laissé des Mémoires, qui sont à ceux du Cardinal ce qu'est le domestique au maître ; mais il y a des particularités curieuses.

JOUVENCY, (*Joseph*) Jésuite, né à Paris en 1643. C'est encore un homme qui a eu le mérite obscur d'écrire en Latin aussi bien qu'on le puisse de nos jours. Son livre *de ratione discendi & docendi*, est un des meilleurs qu'on ait en ce genre, & des moins connus depuis *Quintilien*. Il publia en 1710, à Rome, une partie de l'Historie de son Ordre. Il l'écrivit en Jésuite & en homme qui étoit à Rome. Le Parlement de Paris, qui pense tout différemment de Rome & des Jésuites, condamna ce livre, dans lequel on justifiait le Père

Guignard, condamné à être pendu par ce même Parlement pour l'assassinat commis sur la personne d'*Henri IV*, par l'écolier *Châtel*. Il est très-vrai que *Guignard* n'était nullement complice, & qu'on le jugea à la rigueur : mais il n'est pas moins vrai que cette rigueur était nécessaire dans ces temps malheureux, où une partie de l'Europe, aveuglée par le plus horrible fanatisme, regardait comme un acte de Religion de poignarder le meilleur des Rois & le meilleur des hommes. m. en 1716.

LABBE, (*Philippe*) né à Bourges en 1607, Jésuite. Il a rendu de grands services à l'Histoire. On a de lui soixante & seize ouvrages. mort en 1667.

LE LABOUREUR, (*Jean*) né à Montmorency en 1623. Gentilhomme servant de *Louis XIV*, & ensuite son Aumônier. Sa relation du voyage de Pologne qu'il fit avec *Madame la Maréchale de Guebriant*, la seule femme qui ait jamais eu le titre & fait les fonctions d'Ambassadrice Plénipotentiare, est assez curieuse. Les Commentaires historiques dont il a enrichi les Mémoires de *Castelnau* ont répandu beaucoup de jour sur l'Histoire de France. Le mauvais Poème de *Charlemagne* n'est pas de lui, mais de son frère. mort en 1675.

LAINÉ ou LAINEZ, (*Alexandre*) né

dans le Hainault en 1650. Poëte singulier, dont on a recueilli un petit nombre de vers heureux. Un homme qui s'est donné la peine de faire éléver à grands frais un Parnasse en bronze couvert de figures en relief de tous les Poëtes & Musiciens dont il s'est avisé, a mis ce *Lainé* au rang des plus illustres. Les seuls vers délicats qu'on ait de lui, sont ceux qu'il fit pour Madame de *Martel*:

Le tendre Apelle un jour dans ces jeux si vantés,
Qu'Athènes sur ses bords consacrait à Neptune,
Vit au sortir de l'onde éclater cent beautés;
Et prenant un trait de chacune,
Il fit de fa Vénus le portrait immortel.
Hélas ! s'il avait vu l'adorable Martel,
Il n'en aurait employé qu'une.

On ne sait pas que ces vers sont une traduction un peu longue de ce beau morceau de l'*Arioste*:

*Non avea da torre altrui, che costei
Che tutte le bellezze erano in Lei.*

m. en 1710.

LAINET, ou LÉNET, (Pierre) Conseiller d'Etat, natif de Dijon, attaché au grand *Condé*, a laissé des Mémoires sur la guerre civile. Tous les mémoires de ce temps sont éclaircis & justifiés les uns par les autres. Ils mettent la vérité de l'histoire dans le plus grand jour. Ceux de *Lainet* ont une anecdote très remarquable. Une Dame

de qualité de Franche-Comté se trouvant à Paris grosse de huit mois, en 1664, son mari, absent depuis un an, arrive : elle craint qu'il ne la tue ; elle s'adresse à *Lainet* sans le connaître. Celui-ci consulte l'Am-bassadeur d'Espagne ; tous deux imaginent de faire enfermer le mari par lettre de cachet à la Bastille jusqu'à ce que la femme soit relevée de couche. Ils s'adressent à la Reine. Le Roi en riant fait & signe la lettre de cachet lui-même ; il sauve la vie de la femme & de l'enfant ; ensuite il demande pardon au mari, & lui fait un présent.

LAMBERT, (*Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles*, Marquise de) née en 1647. Dame de beaucoup d'esprit, a laissé quelques écrits d'une morale utile & d'un style agréable. Son *Traité de l'Amitié* fait voir qu'elle méritait d'avoir des amis. Le nombre des Dames qui ont illustré ce beau siècle, est une des grandes preuves des progrès de l'esprit humain.

*Le donne son venute in eccellenza
Di ciascun' arte ove hanno posto cura. Ariost.*

m. à Paris en 1733.

LAMI, (*Bernard*) né à Mans en 1640, de l'Oratoire. Savant dans plus d'un genre. Il composa ses *Éléments de Mathématiques* dans un voyage qu'il fit à pied de Grenoble à Paris. m. en 1715.

LANCELOT, (Claude) né à Paris en 1615. Il eut part à des ouvrages très-utiles, que firent les Solitaires de Port Royal pour l'éducation de la jeunesse. m. en 1695.

DE LARREY, (Isaac) né en Normandie en 1638. Son *Histoire d'Angleterre* fut estimée avant celle de *Rapin de Thoiras*; & son *Histoire de Louis XIV* ne le fut jamais. m. à Berlin en 1719.

LAUNAY, (François) né à Angers en 1612. Jurisconsulte & homme de Lettres. Il fut le premier qui enseigna le Droit Français à Paris. mort en 1693.

LAUNOY, (Jean) né en Normandie en 1603, Docteur en Théologie. Savant laborieux & Critique intrépide. Il détromba de plusieurs erreurs, & sur-tout sur des Saints, dont il nia l'existence. On sait qu'un Curé de St. Eustache disait : *Je lui fais toujours de profondes réverences, de peur qu'il ne m'ôte mon St. Eustache.* m. en 1678.

LAURIERE, (Eusebe) né à Paris en 1659, Avocat. Personne n'a plus approfondi la Jurisprudence & l'origine des Loix. C'est lui qui dressa le plan du recueil des Ordonnances ; ouvrage immense, qui signale le règne de *Louis XIV*. C'est un monument de l'inconstance des choses humaines. Un recueil d'Ordonnances n'est que l'histoire des variations. m. en 1728.

LE CLERC, (Jean) né à Geneve en 1657, mais originaire de Beauvais. Il n'étais pas le seul savant de famille, mais il était le plus savant. Sa *Bibliothèque universelle*, dans laquelle il imita la *République des Lettres de Bayle*, est son meilleur ouvrage. Son plus grand mérite est d'avoir alors approché de *Bayle*, qu'il a combattu souvent. Il a beaucoup plus écrit que ce grand homme; mais il n'a pas connu comme lui l'art de plaire & d'instruire, qui est si au-dessus de la science. m. à Amsterdam en 1736.

LEMERY, (Nicolas) né à Rouen en 1645, fut le premier Chymiste raisonnable, & le premier qui ait donné une *Pharmacopée universelle*. mort en 1715.

LENFANT, (Jacques) né en Bauisse en 1661, Pasteur Calviniste à Berlin. Il contribua plus que personne à répandre les grâces & la force de la langue Française aux extrémités de l'Allemagne. Son *Histoire du Concile de Constance*, bien faite & bien écrite, sera jusqu'à la dernière postérité un témoignage du bien & du mal qui peuvent résulter de ces grandes assemblées, & que du sein des passions, de l'intérêt & de la cruauté même, il peut encore sortir de bonnes Loix. m. en 1692.

DES LIONS, (Jean) né à Pontoise

en 1615, Docteur de Sorbonne, homme singulier, auteur de plusieurs ouvrages polémiques. Il voulut prouver que les réjouissances à la fête des Rois, sont des profanations, & que le monde allait bientôt finir. m. en 1700.

DE L'ISLE, (*Guillaume*) né à Paris en 1675. Il a réformé la Géographie, qu'aura long-temps besoin d'être perfectionnée. C'est lui qui a changé toute la position de notre hémisphère en longitude. Il a enseigné à *Louis XV* la Géographie, & n'a point fait de meilleur élève. Ce Monarque a composé, après la mort de son maître, un traité du cours de tous les fleuves. *Guillaume de l'Isle* est le premier qui ait eu le titre de premier Géographe du Roi. m. en 1726.

LE LONG, (*Jacques*) né à Paris en 1655, de l'Oratoire. Sa *Bibliothèque historique de France* est d'une grande recherche & d'une grande utilité, à quelques fautes près. m. en 1721.

LONGEPIERRE, (*Hilaire Bernard*, Baron de) né en Bourgogne en 1658. Il possédait toutes les beautés de la Langue Grecque, mérite très-rare en ce temps-là; on a de lui des traductions en vers d'*Anacréon*, *Sapho*, *Bion* & *Moschus*. Sa Tragédie de *Médée*, quoiqu'inégale & trop

remplie de déclamations, est fort supérieure à celle de *Pierre Corneille*. Mais la *Médée* de *Corneille* n'était pas de son bon temps. *Longepierre* fit beaucoup d'autres Tragédies d'après les Poëtes Grecs, & il les imita en ne mêlant point l'amour à ces sujets séveres & terribles; mais aussi il les imita dans la prolixité des lieux communs & dans le vuide d'action & d'intrigue, & ne les égala point dans la beauté de l'élocution qui fait le grand mérite des Poëtes. Il a composé plusieurs autres Tragédies dans le goût Grec; mais il n'a donné au Théâtre que *Médée* & *Electre*. m. en 1727.

LONGUERUE, (*Louis du Four de*) né à Charleville en 1652, Abbé du Jard. Il savait, outre les Langues savantes, toutes celles de l'Europe. Apprendre plusieurs Langues médiocrement, c'est le fruit du travail de quelques années; parler purement & éloquemment la sienne, c'est le travail de toute la vie. Il savait l'Histoire universelle; & on prétend qu'il composa de mémoire la Description historique & géographique de la France ancienne & moderne. m. vers l'an 1724.

LONGUEVAL, (*Jacques*) né en 1681, Jésuite. Il a fait huit volumes de l'Histoire de l'Eglise Gallicane, continuée par le Pere *Fontenay*. mort en 1735.

LOUBERE, (*Simon de la*) né à Toulouse en 1642, & envoyé à Siam en 1677. On a de lui des Mémoires de ce pays, meilleurs que ses Sonnets & ses Odes. mort en 1729.

MABILLON, (*Jean*) né en Champagne en 1632. Bénédictin. C'est lui qui étant chargé de montrer le trésor de St. Denis, demanda à quitter cet emploi, *parce qu'il n'aimait pas à mêler la fable avec la vérité.* Il a fait de profondes recherches. Colbert l'employa à rechercher les anciens titres. m. en 1707.

MAIGNAN, (*Emanuel*) né à Toulouse en 1601, Minime. L'un de ceux qui ont appris les Mathématiques sans maître. Professeur de Mathématique à Rome, où il y a toujours eu depuis un Professeur Minime Français. m. à Toulouse en 1677.

MAILLET, Consul au grand Caire. On a de lui des lettres instructives sur l'Egypte, & des ouvrages manuscrits d'une Philosophie hardie.

MAIMBOURG, (*Louis*) Jésuite, né en 1610. Il y a encore quelques-unes de ses histoires qu'on ne lit pas sans plaisir. Il eut d'abord trop de vogue, & on l'a trop négligé ensuite. Ce qui est singulier, c'est qu'il fut obligé de quitter les Jésuites, pour avoir écrit en faveur du Clergé de France. mort à St. Victor en 1686.

MAINARD, (*François*) Président d'Aurillac, né à Toulouse en 1634. On peut le compter parmi ceux qui ont annoncé le siècle de *Louis XIV*. Il reste de lui un assez grand nombre de vers heureux, purement écrits. C'est un des Auteurs qui s'est plaint le plus de la mauvaise fortune attachée aux talents. Il ignorait que le succès d'un bon ouvrage est la seule récompense digne d'un artiste; que si les Princes & les Ministres veulent se faire honneur en récompensant cette espèce de mérite, il y a plus d'honneur, encore d'attendre ces faveurs sans les demander; & que si un bon écrivain ambitionne la fortune, il doit la faire soi-même.

Rien n'est plus connu que son beau Sonnet pour le Cardinal de *Richelieu*; & cette réponse dure du Ministre, ce mot cruel: *rien*. Le Président *Mainard*, retiré enfin à Aurillac, fit ces vers qui méritent autant d'être connus que son Sonnet.

Par votre humeur le monde est gouverné,
Vos volontés font le calme & l'orage,
Vous vous riez de me voir confiné
Loin de la Cour dans mon petit ménage;
Mais, n'est-ce rien que d'être tout à soi,
De n'avoir point le fardeau d'un emploi,
D'avoir dompté la crainte & l'espérance?
Ah! si le Ciel, qui me traite si bien,
Avait pitié de vous & de la France,
Votre bonheur serait égal au mien.

Depuis la mort du Cardinal, il dit dans d'autres vers que le Tyran est mort, & qu'il n'en est pas plus heureux. Si le Cardinal lui avait fait du bien, ce Ministre eût été un DIEU pour lui. Il n'est un Tyran que parce qu'il ne lui donna rien. C'est trop ressembler à ces mendians, qui appellent les passants *Monseigneur*, & qui les maudissent s'ils n'en reçoivent point d'aumône. Les vers de *Mainard* étaient fort beaux. Il eût été plus beau de passer sa vie sans demander & sans murmurer. L'Epitaphe qu'il fit pour lui-même est dans la bouche de tout le monde.

Las d'espérer & de me plaindre
Des Muses, des Grands & du sort,
C'est ici que j'attends la mort,
Sans la desirer ni la craindre.

Les deux derniers vers sont la traduction de cet ancien vers Latin :

Summum nec metuas diem nec optes.

La plupart des beaux vers de morale sont des traductions. Il est bien commun de ne pas desirer la mort; il est bien rare de ne la pas craindre; & il eût été grand de ne pas seulement songer s'il y a des Grands au monde.

MAINTENON. (*Françoise d'Aubigné, Scarron, Marquise de*) Elle est auteur

comme Madame de *Sévigné*, parce qu'on a imprimé ses lettres après sa mort. Les unes & les autres sont écrites avec beaucoup d'esprit, mais avec un esprit différent. Le cœur & l'imagination ont dicté celles de Madame de *Sévigné*; elles ont plus de gayeté, plus de liberté: celles de Madame de *Maintenon* sont plus contraintes: il semble qu'elle ait toujours prévu qu'elles seraient un jour publiques. Madame de *Sévigné* en écrivant à sa fille n'écrivait que pour sa fille. On trouve quelques anecdotes dans les unes & dans les autres. On voit par celles de Madame de *Maintenon*, qu'elle avait épousé *Louis XIV*, qu'elle influait dans les affaires d'Etat, mais qu'elle ne les gouvernait pas; qu'elle ne pressa point la révocation de l'Edit de Nantes & ses suites, mais qu'elle ne s'y opposa point; qu'elle prit le parti des Molinistes, parce que *Louis XIV* l'avait pris, & qu'ensuite elle s'attacha à ce parti; que *Louis XIV* sur la fin de sa vie portait des reliques; & beaucoup d'autres particularités. Mais les connaissances qu'on peut puiser dans ce recueil sont trop achetées par la quantité de lettres inutiles qu'il renferme; défaut commun à tous ces recueils. Si on n'imprimait que l'utile, il y aurait cent fois moins de Livres.
m. à St. Cyr en 1719.

Un nommé *La Baumelle*, qui a été précepteur à Geneve, a fait imprimer des Mémoires de *Maintenon* remplis de faussetés.

MALEBRANCHE, (*Nicolas*) né à Paris en 1638, de l'Oratoire. L'un des plus profonds méditatifs qui ayent jamais écrit. Animé de cette imagination forte qui fait plus de disciples que la vérité, il en eut de son temps. Il y avait des *Malebranchistes*. Il a montré admirablement les erreurs des sens & de l'imagination; & quand il a voulu sonder la nature de l'ame, il s'est perdu dans cet abyme comme les autres. Il est, ainsi que *Descartes*, un grand homme avec lequel on apprend bien peu de chose. mort en 1715.

MALEZIEUX, (*Nicolas*) né à Paris en 1650. Les *Eléments de Géométrie du Duc de Bourgogne*, sont les leçons qu'il donna à ce Prince. Il se fit une réputation par sa profonde littérature. Madame la Duchesse du Maine fit sa fortune. mort en 1727.

MALLEVILLE, (*Claude de*) l'un des premiers Académiciens. Le seul Sonnet de la *belle matineuse* en fit un homme célèbre. On ne parlerait pas aujourd'hui d'un tel ouvrage: mais le bon en tout genre était alors aussi rare qu'il est devenu commun depuis. mort en 1647.

DE MARCA, (*Pierre*) né en 1594. Etant veuf & ayant plusieurs enfants, il entra dans l'Eglise, & fut nommé à l'Archevêché de Paris. Son livre *de la Concorde de l'Empire & du Sacerdoce* est estimé. m. en 1662.

DE MAROLLES, (*Michel*) né en Touraine en 1600, fils du célèbre *Claude de Marolles*, Capitaine des Cent-Suisses, connu par son combat singulier à la tête de l'armée de *Henri IV*, contre *Marivaux*. *Michel*, Abbé de Villeloin, composa soixante-neuf ouvrages, dont plusieurs étaient des traductions très-utiles dans leur temps. m. en 1681.

LA MARRE, (*Nicolas*) né à Paris en 1641, Commissaire au Châtelet. Il a fait un ouvrage qui était de son ressort, *l'Histoire de la Police*. Il n'est bon que pour les Parisiens, & meilleur à consulter qu'à lire. Il eut pour récompense une part sur le produit de la Comédie, dont il ne jouit jamais ; il aurait autant valu assigner aux Comédiens une pension sur les gages du Guet.

DU MARSAIS. Personne n'a connu mieux que lui la Métaphysique de la Grammaire ; personne n'a plus approfondi les principes des Langues. Son livre des *Tropes* est devenu insensiblement nécessaire, & tout

tout ce qu'il a écrit sur la Grammaire mérite d'être étudié. Il y a dans le grand Dictionnaire Encyclopédique beaucoup d'articles de lui qui sont d'une grande utilité. Il était du nombre de ces Philosophes obscurs dont Paris est plein, qui jugent fainement de tout, qui vivent entre eux dans la paix & dans la communication de la raison, ignorés des Grands, & très-redoutés de ces charlatans en tout genre qui veulent dominer sur les esprits. La foule de ces hommes sages est une suite de l'esprit du siecle. mort très-âgé en 1755.

MARSOLIER, (*Jacques*) né à Paris en 1657, Chanoine régulier de Ste. Geneviève. Connu par plusieurs histoires bien écrites. m. en 1724.

MARTIGNAC, (*Etienne*) né en 1628. Le premier qui donna une traduction supportable en prose de *Virgile*, *d'Horace*, &c. Je doute qu'on les traduise jamais heureusement en vers. Ce ne feroit pas assez d'avoir leur génie : la différence des Langues est un obstacle presque invincible. mort en 1698.

MASCARON, (*Jules*) de Marseille, né en 1634. Evêque de Tulles, & puis d'Agen. Ses oraisons funebres balancerent d'abord celles de *Bossuet*; mais aujourd'hui elles ne servent qu'à faire voir combien *Bos-*

Tome I.

G

Suet était un grand homme. m. en 1703.

MASSILLON, né en Provence en 1663, de l'Oratoire, Evêque de Clermont. Le Prédicateur qui a le mieux connu le monde; plus fleuri que *Bourdaloue*, plus agréable, & dont l'éloquence sent l'homme de Cour, l'Académicien, & l'homme d'esprit; de plus, Philosophe modéré & tolérant. mort en 1742.

MAUCROIX, (*François*) né à Noyon en 1619. Historien, Poète & Littérateur. mort en 1708.

MÉNAGE, (*Gilles*) d'Angers, né en 1613. Il a prouvé qu'il est plus aisé de faire des vers en Italien qu'en Français. Ses vers Italiens sont estimés même en Italien, & notre Langue doit beaucoup à ses recherches. Il était savant en plus d'un genre. m. en 1692. *La Monnoye* a fort augmenté & rectifié le *Ménagiana*.

MÉNÉTRIER, (*Claude-François*) né en 1631, a beaucoup servi à la science du Blazon, des Emblèmes & des Devises. m. en 1705.

MERI, (*Jean*) né en Berry en 1645; l'un de ceux qui ont le plus illustré la Chirurgie. Il a laissé des observations utiles. m. en 1722.

MÉZERAY, (*François*) né à Argentan en Normandie en 1610. Son Histoire de

France est très-connue ; ses autres Ecrits le sont moins. Il perdit ses pensions, pour avoir dit ce qu'il croyait, la vérité. D'ailleurs, plus hardi qu'exact, & inégal dans son style. m. en 1683.

MIMEURES, (le Marquis de) Menin de *Monseigneur*, fils de *Louis XIV*. On a de lui quelques morceaux de Poésies qui ne sont pas inférieures à celles de *Racan* & de *Mainard*. Mais comme ils vinrent dans un temps où le bon était très-rare, & le Marquis de *Mimeures* dans un temps où l'Art était perfectionné, ils eurent beaucoup de réputation, & à peine fut-il connu. Son *Ode à Vénus* imitée d'*Horace* n'est pas indigne de l'original.

LE MOINE, (Pierre) Jésuite, né en 1602. Sa dévotion aisée le rendit ridicule. Mais il eût pu se faire un grand nom par sa *Louisiade*. Il avait une prodigieuse imagination. Pourquoi donc ne réussit-il pas ? c'est qu'il n'avait ni goût ni connaissance du génie de sa Langue, ni des amis séveres. m. en 1671.

MOLIERE, (Jean-Baptiste) né à Paris en 1620. Le meilleur des Poëtes comiques de toutes les Nations. Cet article a engagé à relire les Poëtes Comiques de l'Antiquité. Il faut avouer que si on compare l'art & la régularité de notre Théâtre avec

ces scènes décousues des Anciens, ces intrigues faibles, cet usage grossier de faire annoncer par des Acteurs, dans des monologues froids & sans vraisemblance, ce qu'ils ont fait & ce qu'ils veulent faire; il faut avouer, dis-je, que *Moliere* a tiré la Comédie du cahos, ainsi que *Corneille* en a tiré la Tragédie, & que les Français ont été supérieurs en ce point à tous les peuples de la terre. *Moliere* avait d'ailleurs une autre sorte de mérite que ni *Corneille*, ni *Racine*, ni *Boileau*, ni *la Fontaine* n'avaient pas. Il était Philosophe; & il l'était dans la théorie & dans la pratique. C'est à ce Philosophe que l'Archevêque de Paris, *Harlay*, si décrié pour ses mœurs, refusa les vains honneurs de la sépulture: il fallut que le Roi engageât ce Prélat à souffrir que *Moliere* fût enterré secrètement dans le cimetière de la petite Chapelle de *Sz. Joseph*, faubourg Montmartre. m. en 1673.

On s'est piqué à l'envi dans quelques Dictionnaires nouveaux de décrier les vers de *Moliere* en faveur de sa prose, sur la parole de l'Archevêque de Cambray, *Fénelon*, qui semble en effet donner la préférence à la prose de ce grand Comique, & qui avait ses raisons pour n'aimer que la prose poétique; mais *Boileau* ne pensait pas ainsi. Il faut convenir qu'à quelques négligences

près, négligences que la Comédie tolere, *Moliere* est plein de vers admirables qui s'impriment facilement dans la mémoire. *Le Misanthrope*, les *Femmes savantes*, le *Tartuffe* sont écrits comme les Satyres de *Boileau*. *L'Amphitryon* est un recueil d'épigrammes & de madrigaux avec un art qu'on n'a point imité depuis. La bonne poésie est à la bonne prose ce que la danse est à une simple démarche noble, ce que la musique est au récit ordinaire, ce que les couleurs d'un tableau sont à des dessins au crayon. De-là vient que les Grecs & les Romains n'ont jamais eu de Comédie en prose.

MONGAUT, (l'Abbé). La meilleure traduction qu'on ait faite des Lettres de *Ciceron* est de lui. Elle est enrichie de notes judicieuses & utiles. Il avait été Précepteur du fils du *Duc d'Orléans*, Régent du Royaume.

MONNOYE, (*Bernard la*) né à Dijon en 1641, excellent Littérateur. Il fut le premier qui remporta le prix de Poésie à l'Académie Française; & même son Poème du *Duel aboli* qui remporta ce prix, est à peu de chose près un des meilleurs ouvrages de Poésie qu'on ait faits en France. m. en 1732. Je ne sais pourquoi le Docteur de Sorbonne *l'Avocat* dans son Dic-

tionnaire dit, que les Noëls de *la Monnoye* en patois Bourguignon, sont ce qu'il a fait de mieux. Est-ce parce que la Sorbonne qui ne fait pas le patois Bourguignon, a fait un décret contre ce livre sans l'entendre ?

MONTESQUIEU, (Charles) Président au Parlement de Bordeaux, né en 1689, donna à l'âge de trente-deux ans les *Lettres Persanes*, ouvrage de plaisanterie plein de traits qui annoncent un esprit plus solide que son livre. C'est une imitation du Siamois de *Du Freny* & de l'*Espion Turc*; mais imitation qui fait voir comment ces originaux devaient être écrits. Ces ouvrages d'ordinaire ne réussissent qu'à la faveur de l'air étranger; on met avec succès dans la bouche d'un Asiatique la satyre de notre pays, qui serait bien moins accueillie dans la bouche d'un compatriote; ce qui est commun par soi-même devient alors singulier. Le génie qui regne dans les *Lettres Persanes* ouvrit au Président de Montesquieu les portes de l'Académie Française, quoique l'Académie fût maltraitée dans son livre: mais en même-temps la liberté avec laquelle il parle du Gouvernement, & des abus de la Religion, lui attira une exclusion de la part du Cardinal de Fleury. Il prit un tour très-adroit pour mettre le Mi-

nistre dans ses intérêts ; il fit faire en peu de jours une nouvelle édition de son livre, dans laquelle on retrancha, ou on adoucit tout ce qui pouvait être condamné par un Cardinal & par un Ministre. Monsieur *de Montesquieu* porta lui-même l'ouvrage au Cardinal, qui ne lisait guere, & qui en lut une partie. Cet air de confiance soutenu par un empressement de quelques personnes de crédit, ramena le Cardinal ; & *Montesquieu* entra dans l'Académie.

Il donna ensuite le Traité sur la *grandeur & la décadence des Romains* ; matière usée, qu'il rendit neuve par des réflexions très-fines, & des peintures très-fortes : c'est une histoire politique de l'Empire Romain. Enfin, on vit paroître son *Esprit des Loix*. On a trouvé dans ce livre beaucoup plus de génie que dans *Grotius* & dans *Puffendorf*. On se fait quelque violence pour lire ces Auteurs ; on lit l'*Esprit des Loix* autant pour son plaisir que pour son instruction. Ce livre est écrit avec autant de liberté que les *Lettres Persanes* ; & cette liberté n'a pas peu servi au succès : elle lui attira des ennemis, qui augmenterent sa réputation, par la haine qu'ils inspiraient contre eux : ce sont ces hommes nourris dans les factions obscures des querelles ecclésiastiques, qui regardent leurs opinions

comme sacrées , & ceux qui les méprisent comme sacrileges. Ils écrivirent violemment contre le Président *de Montesquieu* ; ils engagerent la Sorbonne à examiner son livre ; mais le mépris dont ils furent couverts arrêta la Sorbonne. Le principal mérite de *l'Esprit des Loix* est l'amour des Loix qui regne dans cet ouvrage : & cet amour des Loix est fondé sur l'amour du genre humain. Ce qu'il y a de plus singulier , c'est que l'éloge qu'il fait du Gouvernement Anglais est ce qui a plu davantage en France. La vive & piquante ironie qu'on y trouve contre l'Inquisition , a charmé tout le monde , hors les Inquisiteurs ; ses réflexions presque toujours profondes , sont appuyées d'exemples tirés de l'histoire de toutes les Nations. Il est vrai qu'on lui a reproché de prendre trop souvent ses exemples dans de petites Nations sauvages & presque inconnues , sur les relations trop suspectes des voyageurs. Il ne cite pas toujours avec beaucoup d'exactitude ; il fait dire , par exemple , à l'Auteur du *Testament politique* attribué au Cardinal *de Richelieu* , que *s'il se trouve dans le peuple quelque malheureux honnête homme , il ne faut pas s'en servir*. Le *Testament politique* dit seulement à l'endroit cité , qu'il vaut mieux se servir des hommes riches & bien élevés ,

parce qu'ils sont moins corruptibles. *Montesquieu* s'est trompé dans toutes ses autres citations, jusqu'à dire que *François Ier.* (qui n'était pas né lorsque *Christophe Colomb* découvrit l'Amérique) avait refusé les offres de *Christophe Colomb.* Le défaut continué de méthode dans cet ouvrage, la singulière affectation de ne mettre souvent que trois ou quatre lignes dans un chapitre, & encore de ne faire de ces quatre lignes qu'une plaisanterie, ont indisposé beaucoup de lecteurs; on s'est plaint de trouver trop souvent des saillies où l'on attendait des raisonnements; on a reproché à l'Auteur d'avoir donné trop d'idées douceuses pour des idées certaines; mais s'il n'instruit pas toujours son lecteur, il le fait toujours penser; & c'est-là un très-grand mérite. Ses expressions vives & ingénieuses, dans lesquelles on retrouve l'imagination de *Montaigne* son compatriote, ont contribué sur-tout à la grande réputation de l'*Esprit des Loix*; les mêmes choses dites par un homme savant, & même plus savant que lui, n'auraient pas été lues. Enfin, il n'y a guere d'ouvrages où il y ait plus d'esprit, plus d'idées profondes, plus de choses hardies, & où l'on trouve plus à s'instruire, soit en approuvant ses opinions, soit en les combattant. On doit le mettre

au rang des livres originaux qui ont illustré le siècle de *Louis XIV*, & qui n'ont aucun modèle dans l'antiquité.

Il est mort en 1755, en Philosophe comme il avait vécu.

MONTFAUCON, (*Bernard*) né en 1655, Bénédictin. L'un des plus savants Antiquaires de l'Europe. m. en 1741.

MONTPENSIER, (*Anne-Marie-Louise d'Orléans*) connue sous le nom de *Madeleine*, fille de *Gaston d'Orléans*, née à Paris en 1627. Ses *Mémoires* sont plus d'une femme occupée d'elle, que d'une Princesse témoin de grands événements ; mais il s'y trouve des choses très-curieuses. morte en 1693.

MONTREUIL, (*Matthieu de*) l'un de ces écrivains agréables & faciles, dont le siècle de *Louis XIV* a produit un grand nombre, & qui n'ont pas laissé de réussir dans le genre médiocre. Il y a peu de vrais génies ; mais l'esprit du temps & l'imitation ont fait beaucoup d'Auteurs agréables.

MORERI, (*Louis*) né en Provence en 1643. On ne s'attendait pas que l'auteur du *Pays d'amour*, & le traducteur de *Rodriguez*, entreprît dans sa jeunesse le premier Dictionnaire de faits qu'on eût encore vu. Ce grand travail lui coûta la vie. L'ouvrage réformé & très-augmenté porte encore son

nom, & n'est plus de lui. C'est une ville nouvelle bâtie sur le plan ancien. Trop de généalogies suspectes ont fait tort sur-tout à cet ouvrage si utile. mort un 1680. On a fait des suppléments remplis d'erreurs.

MORIN, (*Michel Jean-Baptiste*) né en Beaujolois en 1583. Médecin, Mathématicien, & par les préjugés du temps Astrologue. Il tira l'horoscope de *Louis XIV*. Malgré cette charlatanerie, il était savant. m. en 1656.

MORIN, (*Jean*) né à Blois en 1591, très-savant dans les Langues Orientales & dans la critique. m. à l'Oratoire en 1659.

MORIN, (*Simon*) né en Normandie en 1623. On ne parle ici de lui, que pour déplorer sa fatale folie & celle de *Saint-Sorlin Desmarests*, son accusateur. *Saint-Sorlin* fut un fanatique, qui en dénonça un autre. *Morin*, qui ne méritait que les petites-maisons, fut brûlé vif en 1663, avant que la Philosophie eût fait assez de progrès pour empêcher les savants de dogmatiser, & les Juges d'être si cruels.

LA MOTTE-HOUDART, (*Antoine*) né à Paris en 1672, célèbre par sa Tragédie d'*Inès de Castro*, l'une des plus intéressantes qui soient restées au théâtre, par de très-jolis Opéra, & sur-tout par quelques Odes qui lui firent d'abord une grande ré-

putation ; il y a presque autant de choses que de vers ; il est philosophe & poëte. Sa *prose* est encore très-estimée. Il fit les discours du Marquis de *Mimur* & du Cardinal *Du Bois* lorsqu'ils furent reçus à l'Académie Française ; le manifeste de la guerre de 1718, le discours que prononça le Cardinal de *Tencin* au petit Concile d'Embrun. Ce fait est mémorable : un Archevêque condamne un Evêque, & c'est un auteur d'Opéra & de Comédies qui fait le Sermon de l'Archevêque. Il avait beaucoup d'amis, c'est-à-dire qu'il y avoit beaucoup de gens qui se plisaient dans sa société. Je l'ai vu mourir sans qu'il eût personne auprès de son lit en 1731. L'Abbé *Trublet* dit qu'il y avait du monde ; apparemment il y vint à d'autres heures que moi.

L'intérêt seul de la vérité oblige à passer ici les bornes ordinaires de ces articles.

Cet homme de mœurs si douces, & de qui jamais personne n'eut à se plaindre, a été accusé après sa mort presque juridiquement d'un crime énorme, d'avoir composé les horribles couplets qui perdirent *Rousseau* en 1710, & d'avoir conduit plusieurs années toute la manœuvre qui fit condamner un innocent. Cette accusation a d'autant plus de poids, qu'elle est faite par un homme très-instruit de cette affaire, & faite

comme une espece de testament de mort. *N. Boindin*, Procureur-Général des Trésoriers de France, en mourant en 1752, laissa un Mémoire très-circonstancié, dans lequel il charge après plus de quarante années *la Motte-Houdart*, de l'Académie Française, *Joseph Saurin*, de l'Académie des Sciences, & *Malafaire*, Marchand Bijoutier, d'avoir ourdi toute cette trame, & le Châtelet & le Parlement d'avoir rendu consécutivement les jugements les plus injustes.

1. Si *N. Boindin* était en effet persuadé de l'innocence de *Rousseau*, pourquoi tant tarder à la faire connaître ? pourquoi ne la pas manifester au moins immédiatement après la mort de ses ennemis ? pourquoi ne pas donner ce mémoire écrit il y a plus de vingt années ?

2. Qui ne voit clairement que le mémoire de *Boindin* est un libelle diffamatoire, & que cet homme hâfrait également tous ceux dont il parle dans cette dénonciation faite à la postérité ?

3. Il commence par des faits dont on connaît toute la fausseté. Il prétend que le Comte de *Nocé*, & *N. Mélon*, Secrétaire du Régent, étaient les associés de *Malafaire*, petit Marchand Jouaillier. Tous ceux qui les ont fréquentés savent que c'est une insigne calomnie ; ensuite il confond *N. la*

Faie, Secrétaire du Cabinet du Roi, avec son frere le Capitaine aux Gardes. Enfin, comment peut-on imputer à un Jouaillier d'avoir eu part à toute cette manœuvre des couplets ?

4. *Boindin* prétend que ce Jouaillier & *Saurin* le Géometre s'unirent avec *la Motte* pour empêcher *Rousseau* d'obtenir la pension de *Boileau* qui vivait encore en 1710. Serait-il possible que trois personnes de professions si différentes se fussent unies & eussent mérité ensemble une manœuvre si réfléchie, si infâme & si difficile, pour priver un citoyen alors obscur d'une pension qui ne vaquait pas, que *Rousseau* n'aurait pas eue, & à laquelle aucun de ces trois associés ne pouvait prétendre ?

5. Après être convenu que *Rousseau* avait fait les cinq premiers couplets suivis de ceux qui lui attirerent sa disgrâce, il fait tomber sur *la Motte-Houdart* le soupçon d'une douzaine d'autres dans le même goût; & pour unique preuve de cette accusation, il dit que ces douze couplets contre une douzaine de personnes qui devaient s'assembler chez *N. de Villiers*, furent apportés par *la Motte-Houdart* lui-même chez le *Sr. de Villiers*, une heure après que *Rousseau* avait été informé que les intéressés devaient s'assembler dans cette maison. Or, dit-il, *Rouf-*

seau n'avait pu en une heure de temps composer & transcrire ces vers diffamatoires. C'est *la Motte* qui les apporta, donc *la Motte* en est l'auteur. Au contraire, c'est, ce me semble, parce qu'il a la bonne foi de les apporter, qu'il ne doit pas être soupçonné de la scélérateſſe de les avoir faits. On les a jettés à sa porte, ainsi qu'à la porte de quelques autres particuliers. Il a ouvert le paquet, il y a trouvé des injures atroces contre tous ses amis, & contre lui-même; il vient en rendre compte; rien n'a plus l'air de l'innocence.

6. Ceux qui s'intéressent à l'histoire de ce mystère d'iniquité doivent savoir, que l'on s'assemblait depuis un mois chez *N. de Villiers*, & que ceux qui s'y assemblaient étaient pour la plupart les mêmes que *Rousseau* avait déjà outragés dans cinq couplets qu'il avait imprudemment récités à quelques personnes. Le premier même de ces douze nouveaux couplets marquait assez que les intéressés s'assemblaient tantôt au café, tantôt chez *Villiers*.

Sots assemblés chez de Villiers,
Parmi les sots troupe d'élite,
D'un vil café dignes piliers,
Craignez la fureur qui m'irrite.
Je vais vous poursuivre en tous lieux,
Vous noircir, vous rendre odieux;
Je veux que par-tout on vous chante;

Vous percer & rire à vos yeux
Est une douceur qui m'enchanter.

7. Il est très-faux que les cinq premiers couplets reconnus pour être de *Rousseau* ne fissent qu'effleurer le ridicule de cinq ou six particuliers, comme le dit le mémoire. On y voit les mêmes horreurs que dans les autres.

Que le bourreau par son valet
Fasse un jour serrer le siflet
De Berrin & de sa sequelle ;
Que Pecour qui fait le balleter
Ait le fouet au pied de l'échelle.

C'est là le style de ces cinq premiers couplets avoués par *Rousseau*. Certainement ce n'est pas là de la fine plaisanterie. C'est le même style que celui de tous les couplets qui suivirent.

8. Quant aux derniers couplets sur le même air, qui furent, en 1710, la matière du procès intenté à *Saurin*, de l'Académie des Sciences, le mémoire ne dit rien que ce que les pieces du procès ont appris depuis long-temps. Il prétend seulement que le malheureux qui fut condamné au bannissement pour avoir été suborné par *Rousseau*, devait être condamné aux galères, si en effet il avait été faux témoin. C'est en quoi le Sr. *Boindin* se trompe; car en premier lieu, il eût été d'une injustice ridicule de

condamner aux galeres le suborné quand on ne décernait que la peine du bannissement au suborneur : en second lieu , ce malheureux ne s'était pas porté accusateur contre *Saurin*. Il n'avait pu être entièrement suborné. Il avait fait plusieurs déclarations contradictoires , & la nature de sa faute , & la faiblesse de son esprit ne comportaient pas une peine exemplaire.

9. *N. Boindin* fait entendre expressément dans son mémoire, que la Maison de *Noailles* & les Jésuites servirent à perdre *Rousseau* dans cette affaire , & que *Saurin* fit agir le crédit & la faveur. Je fais avec certitude , & plusieurs personnes vivantes encore le savent comme moi , que ni la Maison de *Noailles* , ni les Jésuites ne solliciterent. La faveur fut d'abord toute entière pour *Rousseau* ; car quoique le cri public s'élevât contre lui , il avait gagné deux Secrétaires d'Etat , M. de *Pontchartrain* & M. *Voisin* , que ce cri public n'épouvan-tait pas. Ce fut sur leurs ordres en forme de sollicitations que le Lieutenant-Criminel le *Comte* décréta & emprisonna *Saurin* , l'interrogea , le confronta , le récolla , le tout en moins de vingt-quatre heures , par une procédure précipitée. Le Chancelier réprimanda le Lieutenant-Criminel sur cette procédure violente & inusitée.

Quant aux Jésuites, il est si faux qu'ils se fussent déclarés contre *Rousseau*, qu'immédiatement après la sentence contradictoire du Châtelet, par laquelle il fut unanimement condamné, il fit une retraite au Noviciat des Jésuites, sous la direction du Père *Sanadon*, dans le temps qu'il appellait au Parlement. Cette retraite chez les Jésuites prouve deux choses; la première, qu'ils n'étaient pas ses ennemis; la seconde, qu'il voulait opposer les pratiques de la Religion aux accusations de libertinage que d'ailleurs on lui suscitait. Il avait déjà fait ses meilleurs Pseaumes, en même-temps que ses épigrammes licentieuses qu'il appellait les *gloria patri* de ses Pseaumes, & *Danchet* lui avait adressé ces vers:

A te masquer habile,
Traduis tour-à-tour
Pétrone à la ville,
David à la Cour, &c.

Il ne ferait donc pas étonnant qu'ayant pris le manteau de la Religion, comme tant d'autres, tandis qu'il portait celui de Cini-que, il eût depuis conservé le premier qui lui était devenu absolument nécessaire. On ne veut tirer aucune conséquence de cette induction; il n'y a que DIEU qui connaisse le cœur de l'homme.

10. Il est important d'observer que pen-

dant plus de trente années que *la Motte-Houdart, Saurin & Malafaire* ont survécu à ces procès, aucun d'eux n'a été soupçonné ni de la moindre mauvaise manœuvre, ni de la plus légère satyre. *La Motte-Houdart* n'a jamais même répondu à ces invectives atroces connues sous le nom de *Calottes*, & sous d'autres titres dont un ou deux hommes qui étaient en horreur à tout le monde, l'accablerent si long-temps. Il ne déshonora jamais son talent par la satyre; & même lorsqu'en 1709, outragé continuellement par *Rousseau*, il fit cette belle Ode :

On ne se choisit point son pere;
Par un reproche populaire
Le sage n'est point abattu.
Oui, quoi que le vulgaire penfe,
Rousseau, la plus vile naissance
Donne du lustre à la vertu, &c.

Quand, dis-je, il fit cet ouvrage, ce fut bien plutôt une leçon de morale & de philosophie qu'une satyre. Il exhortait *Rousseau*, qui reniait son pere, à ne point rougir de sa naissance. Il l'exhortait à dompter l'esprit d'envie & de satyre. Rien ne ressemble moins à la rage qui respire dans les couplets dont on l'accuse.

Mais *Rousseau* après une condamnation qui devait le rendre sage, soit qu'il fût in-

nocent ou coupable, ne put domptér son penchant. Il outragea souvent par des épigrammes les mêmes personnes attaquées dans les couplets, *la Faye, Danchet, la Motte-Houdart, &c.* Il fit des vers contre ses anciens & nouveaux protecteurs. On en retrouve quelques-uns dans des lettres peu dignes d'être connues qu'on a imprimées, & la plupart de ces vers sont du style de ces complets pour lesquels le Parlement l'avait condamné : témoin ceux-ci contre l'illustre Musicien *Rameau*.

Diffillateur d'accords baroques,
Dont tant d'idiots sont férus,
Chez les Thraces & les Iroques,
Portez vos Opera boursus, &c.

On en retrouve du même goût dans le recueil intitulé *Porte-feuille de Rousseau*, contre l'Abbé *d'Olivet*, qui avait formé un projet de le faire revenir en France. Enfin, lorsque sur la fin de sa vie, il vint se cacher quelque temps à Paris, affichant la dévotion, il ne put s'empêcher de faire encore des épigrammes violentes. Il est vrai que l'âge avait gâté son style, mais il ne réforma point son caractère, soit que par un mélange bizarre, mais ordinaire chez les hommes, il joignît cette atrocité à la dévotion, soit que par une méchanceté non moins ordinaire, cette dévotion fût hypocrisie.

11. Si *Saurin*, *la Motte*, & *Malafaire* avaient complotté le crime dont on les accuse, ces trois hommes ayant été depuis assez mal ensemble, il est bien difficile qu'il n'eût rien transpiré de leur crime. Cette réflexion n'est pas une preuve; mais jointe aux autres, elle est d'un grand poids.

12. Si un garçon aussi simple & aussi grossier que le nommé *Guillaume Arnoud*, condamné comme témoin suborné par *Rousseau*, n'avait point été en effet coupable, il l'aurait dit, il l'aurait crié toute sa vie à tout le monde. Je l'ai connu. Sa mere aidait dans la cuisine de mon pere, ainsi qu'il est dit dans le factum de *Saurin*; & sa mere & lui ont dit plusieurs fois à toute ma famille en ma présence, qu'il avait été justement condamné.

Pourquoi donc au bout de quarante-deux ans *N. Boindin* a-t-il voulu laisser en mourant cette accusation authentique contre trois hommes qui ne sont plus? C'est que le mémoire était composé il y a plus de vingt ans, c'est que *Boindin* les haïssait tous trois, c'est qu'il ne pouvait pardonner à *la Motte* de n'avoir pas sollicité pour lui une place à l'Académie Française, & de lui avoir avoué que ses ennemis qui l'accusaient d'athéisme lui donneraient l'exclusion. Il s'était brouillé avec *Saurin*, qui était comme lui un es-

prit altier & inflexible. Il s'était brouillé de même avec *Malafaire*, homme dur & impoli. Il était devenu l'ennemi de *L'ériget de la Faie*, qui avait fait contre lui cette épigramme :

Oui, Vadius, on connaît votre esprit;
Savoir s'y joint, & quand le cas arrive,
Qu'œuvre paraît par quelque coin fautive,
Plus aigrement qui jamais la reprit?
Mais on ne voit qu'en vous aussi se montre,
L'art de louer le beau qui s'y rencontre,
Dont cependant maints beaux-esprits font cas.
De vos pareils que voudrez-vous qu'on pense?
Eh quoi! qu'ils sont connaisseurs délicats?
Pas n'en voudrais tirer la conséquence,
Mais bien qu'ils sont gens à fuir de cent pas.

C'était là en effet le caractère de *Boindin*, & c'est lui qui est peint dans le *Temple du goût*, sous le nom de *Bardou*. Il fut dans son Mémoire la dupe de sa haine. Incapable de dire ce qu'il ne croyait pas, & incapable de changer d'avis sur ce que son humeur lui inspirait : ses mœurs étaient irréprochables : il vécut toujours en Philosophe rigide ; il fit des actions de générosité ; mais cette humeur dure & insociable lui donnait des préventions dont il ne revenait jamais.

Toute cette funeste affaire, qui a eu de si longues suites, & dont il n'y a guere d'hommes plus instruits que moi, dut son

origine au plaisir innocent que prenaient plusieurs personnes de mérite de s'assembler dans un caffé. On n'y respectait pas assez la premiere loi de la société, de se ménager les uns les autres. On se critiquait durement, & de simples impolitesses donnerent lieu à des haines durables & des crimes. C'est au lecteur à juger, si, dans cette affaire, il y a eu trois criminels ou un seul.

On a dit qu'il se pourrait à toute force que *Saurin* eût été l'auteur des derniers couplets attribués à *Rousseau*. Il se pourrait que *Rousseau* ayant été reconnu coupable des cinq premiers qui étaient de la même atrocité, *Saurin* eût fait les derniers pour le perdre, quoiqu'il n'y eût aucune rivalité entre ces deux hommes, quoique *Saurin* fût alors plongé dans les calculs de l'algèbre, quoique lui-même fût cruellement outragé dans ces derniers couplets, quoique tous les offensés les imputassent unanimement à *Rousseau*; enfin, quoiqu'un jugement solennel ait déclaré *Saurin* innocent. Mais si la chose est physiquement dans l'ordre des possibles, elle n'est nullement vraisemblable. *Rousseau* l'en accusa toute sa vie: il le chargea de ce crime par son testament; mais le Professeur *Rollin*, auquel *Rousseau* montra ce testament quand il vint clandestinement à Paris, l'obligea de rayer cette

accusation. *Rousseau* se contenta de protester de son innocence à l'article de la mort ; mais il n'osa jamais accuser *la Motte*, ni pendant le cours du procès, ni durant le reste de sa vie, ni à ses derniers moments. Il se contenta de faire toujours des vers contre lui. (Voyez l'article *Joseph SAURIN*.)

MOTTEVILLE, (Françoise Bertaute de) née en 1615, en Normandie. Cette Dame a écrit des *Mémoires*, qui regardent particulièrement la Reine *Anne*, mère de *Louis XIV*. On y trouve beaucoup de petits faits, avec un grand air de sincérité. m. en 1689.

NAIN DE TILLEMONT, (Sébastien le) fils de *Jean le Nain*, Maître des Requêtes, né à Paris en 1637. Eleve de *Nicole*, & l'un des plus savants Ecrivains de Port-Royal. Son *Histoire des Empereurs*, & ses seize volumes de l'*Histoire Écclesiastique*, sont écrits avec autant de vérité que peuvent l'être des compilations d'anciens Historiens ; car l'*Histoire*, avant l'invention de l'Imprimerie, étant peu contredite, était peu exacte. m. en 1698.

NAUDÉ, (Gabriel) né à Paris en 1690. Médecin, & plus Philosophe que Médecin. Attaché d'abord au Cardinal *Barberin* à Rome, puis au Cardinal de *Richelieu*, au Cardinal *Mazarin*, & ensuite à la Reine *Christine*,

Christine, dont il alla quelque temps grossir la Cour savante ; retiré enfin à Abbeville, où il mourut dès qu'il fut libre. De tous ses livres, son *Apologie des grands hommes accusés de Magie*, est presque le seul qui soit demeuré. On ferait un plus gros livre des grands homme accusés d'impiété depuis *Socrate*.

— *Populus nam solos credit habendos.*
Effe Deos quos ipse colit.

m. en 1653.

NEMOURS, (*Marie de Longueville* Duchesse de) née en 1625. On a d'elle des *Mémoires*, où l'on trouve quelques particularités des temps malheureux de la Fronde. m. en 1707.

NEVERS, (*Philippe Duc de*) On a de lui des pieces de Poësie d'un goût très-singulier. Il ne faut pas s'en rapporter au Sonnet parodié par *Racine & Despréaux* :

Dans un palais doré Nevers jaloux & blême,
Fait des vers où jamais personne n'entend rien.

Il en faisait qu'on entendait très-aisément & avec grand plaisir, comme ceux-ci contre *Rancé*, le fameux réformateur de la Trappe, qui avait écrit contre l'Archevêque *Fénelon*.

Cet Abbé qu'on croyait paitri de sainteté,
Vieilli dans la retraite & dans l'humilité,
Tome I. H

Orgueilleux de ses croix , bouffi de sa souffrance ,
 Rompt ses sacrés statuts en rompant le silence ;
 Et contre un saint Prélat s'animant aujourd'hui ,
 Du fond de ses déserts déclame contre lui ;
 Et moins humble de cœur que fier de sa doctrine ,
 Il ose décider ce que Rome examine.

Son esprit & ses talents se sont perfectionnés
 dans son petit-fils: mort en 1707.

NICERON, (*Jean-Pierre*) Barnabite ,
 né à Paris en 1685. Auteur des *Mémoires sur*
les hommes illustres dans les Lettres. Tous
 ne sont pas illustres ; mais il parle de chacun
 convenablement ; il n'appelle point un or-
 fevre grand homme. Il mérite d'avoir place
 parmi les savants utiles. mort en 1738.

NICOLE, (*Pierre*) né à Chartres en
 1625. Un des meilleurs Ecrivains de Port-
 Royal. Ce qu'il a écrit contre les Jésuites
 n'est guere lu aujourd'hui ; & ses *Essais de*
Morale , qui sont utiles au genre humain ,
 ne périront pas. Le chapitre sur-tout des
 moyens de conserver la paix dans la société
 est un chef-d'œuvre , auquel on ne trouve
 rien d'égal dans l'Antiquité en ce genre ;
 mais cette paix est peut-être aussi difficile
 à établir que celle de l'Abbé de *Saint-Pier-
 re*. m. en 1695.

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE. Il a
 fait quelques Comédies dans un genre nou-
 veau & attendrissant qui ont eu du succès.
 Il est vrai que pour faire des Comédies , il

lui manquait le génie comique. Beaucoup de personnes de goût ne peuvent souffrir des Comédies où l'on ne trouve pas un trait de bonne plaisanterie ; mais il y a du mérite à savoir toucher, à bien traiter la morale, à faire des vers bien tournés & purement écrits : c'est le mérite de cet Auteur. Il était né sous *Louis XIV*. On lui a reproché que ce qui approche du tragique dans ses pieces n'est pas toujours assez intéressant, & que ce qui est du ton de la comédie n'est pas plaisant. L'alliage de ces deux métaux est difficile à trouver. On croit que *la Chauffée* est un des premiers après ceux qui ont eu de génie. Il est mort vers l'année 1750.

NODOT, n'est connu que par ses fragments de *Pétrone*, qu'il dit avoir trouvés à Belgrade en 1688. Les lacunes qu'il a en effet remplies ne me paraissent pas d'un aussi mauvais latin que ses adversaires le disent. Il y a des expressions, à la vérité, dont ni *Cicéron*, ni *Virgile*, ni *Horace* ne se servent ; mais le vrai *Pétrone* est plein d'expressions pareilles, que de nouvelles moeurs, & de nouveaux usages avaient mises à la mode. Au reste, je ne fais cet article touchant *Nodot* que pour faire voir que la satire de *Pétrone* n'est point du tout celle que le Consul *Pétrone* envoya, dit-on, à Né-

ron avant de se faire ouvrir les veines; flagitia Principis sub nominibus exoletorum, feminarumque, & novitate cujusque stu- pri, praescripta, atque obsignata misit Ne- roni.

On a prétendu que le Professeur *Agamemnon* est *Séneque*; mais le style de *Séneque* est précisément le contraire de celui d'*Agamemnon*, *turgida oratio*; *Agamemnon* est un plat déclamateur de collège.

On ose dire que *Trimalcion* est *Néron*. Comment un jeune Empereur, qui, après tout, avait de l'esprit & des talents, peut-il être représenté par un vieux financier ridicule, qui donne à dîner à des parasites plus ridicules encore, & qui parle avec autant d'ignorance & de sottise que le *Bourgeois gentilhomme* de *Moliere*.

Comment la crasseuse & idiote *Fortunata*, qui est fort au-dessous de Madame *Jourdain*, pourrait-elle être la femme ou la maîtresse de *Néron*? quel rapport des polissons de collège qui vivent de petits larcins dans des lieux de débauche obscurs peuvent-ils avoir avec la cour magnifique & voluptueuse d'un Empereur? quel homme sensé en lisant cet ouvrage licencieux, ne jugera pas qu'il est d'un jeune homme effréné qui a de l'esprit, mais dont le goût n'est pas encore formé, qui fait tantôt des

vers très-agréables, & tantôt de très-mauvais, qui mêle les plus basses plaisanteries aux plus délicates, & qui est lui-même un exemple de la décadence du goût dont il se plaint ?

La clef qu'on a donnée de *Pétrone* ressemble à celle des caractères de *la Bruiere* ; elle est faite au hasard.

D'OLIVET, (Joseph), Abbé, Conseiller d'honneur de la Chambre des Comptes de Dole, de l'Académie Française, né à Salins en 1682, célèbre dans la littérature par son histoire de l'Académie lorsqu'on désespérait d'en avoir jamais une qui égalât celle de *Pelisson*. Nous lui devons les traductions les plus élégantes & les plus fidèles des ouvrages philosophiques de *Cicéron*, enrichies de remarques judicieuses. Toutes les Œuvres de *Cicéron*, imprimées par ses soins, & ornées de ses remarques, sont un beau monument qui prouve que la lecture des anciens n'est point abandonnée dans ce siècle. Il a parlé sa langue avec la même pureté que *Cicéron* parlait la sienne ; & il a rendu service à la Grammaire Française par les observations les plus fines & les plus exactes. On lui doit aussi l'édition du livre de *la Faibleffe de l'Esprit humain*, composé par l'Evêque d'Avranche, *Huet*, lorsqu'une longue expérience l'eut fait en-

fin revenir des absurdes futilités de l'école, & du fatras des recherches des siecles barbares. Les Jésuites, auteurs du *Journal de Trevoux*, se déchaînerent contre l'Abbé d'Olivet, & soutinrent que l'ouvrage n'était pas de l'Evêque *Huet*, sur le seul prétexte qu'il ne convenait pas à un ancien Prélat de Normandie, d'avouer que sa scholaistique est ridicule, & que les légendes ressemblent aux quatre fils *Aimon*, comme s'il était nécessaire pour l'édification publique, qu'un Evêque Normand fût imbécille. C'est ainsi à peu-près qu'ils avaient soutenu que les Mémoires du Cardinal de *Retz* n'étaient pas de ce Cardinal. L'Abbé d'Olivet leur répondit, & sa meilleure réponse fut de montrer à l'Académie, l'ouvrage de l'ancien Evêque d'*Avranche*, écrit de la main de l'auteur. Son âge & son mérite font notre excuse de l'avoir placé ainsi que le Président *Hénaut*, dans une liste où nous nous étions fait une loi de ne parler que des morts.

D'ORLÉANS, (Joseph) Jésuite. Le premier qui ait choisi dans l'Histoire les révolutions pour son seul objet. Celles d'Angleterre qu'il écrivit, sont d'un style éloquent; mais depuis le regne de *Henri VIII*, il est plus disert que fidèle. mort en 1698.

OZANAM, (Jacques) Juif d'origine, né près de Dombes en 1640. Il apprit la

Géométrie sans maître, maître dès l'âge de quinze ans. Il est le premier qui ait fait un *Dictionnaire de Mathématiques*. Ses *Récréations Mathématiques* ont toujours un grand débit. m. en 1717.

PAGI, (*Antoine*) Provençal, né en 1624. Franciscain. Il a corrigé *Baronius*, & a eu pension du Clergé pour cet ouvrage. m. en 1699.

PAPIN, (*Isaac*) né à Blois en 1657. Calviniste. Ayant quitté sa Religion, il écrivit contre elle. m. en 1709.

PARDIES, (*Ignace-Gaston*) Jésuite, né à Pau en 1638, connu par ses *Eléments de Géométrie*, & par son livre *sur l'ame des bêtes*. Prétendre avec *Descartes* que les animaux sont de pures machines privées du sentiment dont ils ont les organes, c'est démentir l'expérience & insulter la nature. Avancer qu'un esprit pur les anime, c'est dire ce qu'on ne peut prouver. Reconnaître que les animaux sont doués de sensations & de mémoire, sans savoir comment cela s'opere, ce serait parler en sage, qui fait que l'ignorance vaut mieux que l'erreur. Car quel est l'ouvrage de la nature dont on connaîsse les premiers principes? m. en 1673.

PARENT, (*Antoine*) né à Paris en 1666, bon Mathématicien. Il est encore un de ceux qui apprirent la Géométrie sans maître.

tre. Ce qu'il y a de plus singulier de lui, c'est qu'il vécut long-temps à Paris libre & heureux avec moins de deux cents livres de rente. m. en 1716.

PASCAL, (*Blaise*) fils du premier Intendant qu'il y eut à Rouen, né en 1623, génie prématûré. Il voulut se servir de la supériorité de ce génie, comme les Rois de leur puissance ; il crut tout soumettre & tout abaisser par la force. Ce qui a le plus révolté certains lecteurs dans ses *Pensées*, c'est l'air despote & méprisant dont il débute. Il ne fallait commencer que par avoir raison. Au reste, la langue & l'éloquence lui doivent beaucoup. Les ennemis de *Pascal* & d'*Arnauld* firent supprimer leurs éloges dans le livre des *Hommes illustres de Perrault*. Sur quoi on cita ce passage de *Tacite* : *Præfulgebant Cætius & Brutus eo opso quod eorum effigies non visebantur.* m. en 1662.

PATIN, (*Guy*) né à Houdan en 1601. Médecin, plus fameux par ses lettres médiantes que par sa Médecine. Son recueil de lettres a été lu avec avidité, parce qu'elles contiennent des nouvelles & des anecdotes que tout le monde aime, & des satyres qu'on aime davantage. Il sert à faire voir combien les Auteurs contemporains, qui écrivent précipitamment les nouvelles du

jour, sont des guides infideles pour l'His-
toire. Ces nouvelles se trouvent souvent
fausses ou défigurées par la malignité ; d'ail-
leurs, cette multitude de petits faits n'est
guere précieuse qu'aux petits esprits. m.
en 1672.

PATIN, (*Charles*) né à Paris en 1633,
fils de *Guy Patin*. Ses ouvrages sont lus
des savants, & les lettres de son pere le
sont des gens oisifs. *Charles Patin*, très-
savant Antiquaire, quitta la France, & mou-
rut Professeur en Médecine à Padoue en
1693.

PATRU, (*Olivier*) né à Paris en 1604,
le premier qui ait introduit la pureté de la
Langue dans le Barreau. Il reçut dans sa
derniere maladie une gratification de *Louis XIV*, à qui l'on dit qu'il n'était pas riche. m.
en 1681.

PAVILLON, (*Etienne*) né à Paris en
1632, Avocat-Général au Parlement de
Metz, connu par quelques poésies écrites
naturellement. mort en 1705.

PELISSON-FONTANIER, (*Paul*) né
Calviniste à Bésiers en 1624. Poète mé-
diocre à la vérité; mais homme très-savant
& éloquent; premier Commis & confident
du Sur-Intendant *Fouquet* : mis à la Bas-
tille en 1661. Il y resta quatre ans & demi
pour avoir été fidele à son Maître. Il passa

le reste de sa vie à prodiguer des éloges au Roi, qui lui avait ôté sa liberté : c'est une chose qu'on ne voit que dans les Monarchies. Beaucoup plus Courtisan que Philosophe, il changea de Religion, & fit sa fortune. Maître des Comptes, Maître des Requêtes, & Abbé, il fut chargé d'employer le revenu du tiers des économats à faire quitter aux Huguenots leur Religion qu'il avait quittée. Son Histoire de l'Académie fut très-applaudie. On a de lui beaucoup d'ouvrages, des *Prieres pendant la Messe*, un *Recueil de pieces galantes*, un *Traité sur l'Eucharistie*, beaucoup de vers amoureux à *Olimpe*. Cette *Olimpe* était *Mlle. des-Vieux*, qu'on prétend avoir épousé le célèbre *Bossuet* avant qu'il entrât dans l'Eglise; mais ce qui a fait le plus d'honneur à *Pelisson*, ce sont ses excellents discours pour *Mr. Fouquet*, & son Histoire de la Conquête de la Franche-Comté. Les Protestants ont prétendu qu'il était mort avec indifférence; les Catholiques ont soutenu le contraire; & tous sont convenus qu'il mourut sans Sacrements. mort en 1693.

PERRAULT, (*Claude*) né à Paris en 1613. Il fut Médecin; mais il n'exerça la Médecine que pour ses amis. Il devint, sans aucun maître, habile dans tous les Arts qui ont du rapport au dessin & dans les

méchaniques. Bon Physicien, grand Architecte. Il encouragea les Arts sous la protection de *Colbert*, & eut de la réputation, malgré *Boileau*. m. en 1688.

PERRAULT, (*Charles*) né en 1626, frere de *Claude*. Contrôleur-général des Bâtiments sous *Colbert*, donna la forme aux Académies de Peinture, de Sculpture & d'Architecture. Utile aux gens de Lettres, qui le rechercherent pendant la vie de son protecteur, & qui l'abandonnerent ensuite. On lui a reproché d'avoir trouvé trop de défauts dans les Anciens ; mais sa grande faute est de les avoir critiqué mal-adroitem-
ment, & de s'être fait des ennemis de ceux mê-
me qu'il pouvait opposer aux anciens. Cette
dispute a été & sera long-temps une affaire
de parti, comme elle l'était du temps d'*Ho-
race*. Que de gens encore en Italie, qui
ne pouvant lire *Homere* qu'avec dégoût,
& lisant tous les jours l'*Arioste* & le *Tasse*
avec transport, appellent encore *Homere*
incomparable ! mort en 1703.

NB. Il est dit dans les Anecdotes litté-
raires, Tom. II, pag. 27, qu'*Adisson* ayant
fait présent de ses ouvrages à *Despréaux*,
celui-ci lui répondit qu'il n'aurait jamais
écrit contre *Perrault*, s'il eût vu de si ex-
cellentes pieces d'un moderne. Comment
peut-on imprimer un tel mensonge ? *Boi-*

leau ne savait pas un mot d'Anglais ; aucun Français n'étudiait alors cette langue. Ce n'est que vers l'an 1730 qu'on commença à se familiariser avec elle. Et d'ailleurs , quand même *Adisson* , qui s'est moqué de *Boileau* , aurait été connu de lui , pourquoi *Boileau* n'aurait-il pas écrit contre *Perrault* en faveur des anciens dont *Adisson* fait l'éloge dans tous ses ouvrages ? Encore une fois, défions-nous de tous ces *ana* , de toutes ces petites anecdotes. Un sûr moyen de dire des sortes , est de répéter au hasard ce qu'on a entendu dire.

P E T A U , (Denis) né à Orléans en 1583. Jésuite. Il a réformé la Chronologie. On a de lui soixante & dix ouvrages. mort en 1652.

P E T I S D E L A C R O I X , (François) l'un de ceux dont le grand Ministre *Colbert* encouragea & récompensa le mérite. *Louis XIV* l'envoya en Turquie & en Perse à l'âge de seize ans, pour apprendre les Langues Orientales. Qui croirait qu'il a composé une partie de la vie de *Louis XIV* en Arabe , & que ce livre est estimé dans l'Orient ? On a de lui l'*Histoire de Gengiskan & de Tamerlan* , tirée des anciens Auteurs Arabes , & plusieurs livres utiles ; mais sa traduction des *Mille & un jour* , est ce qu'on lit le plus.

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour le mensonge.

mort en 1613.

PETIT, (Pierre) né à Paris en 1617. Philosophe & savant. Il n'a écrit qu'en Latin. mort en 1687.

PEZRON, (Paul) de l'Ordre des Cîteaux, né en Bretagne en 1639; grand Antiquaire, qui a travaillé sur l'origine de la Langue des Celtes. m. en 1706.

PIN, (Louis du) né en 1637. Docteur de Sorbonne. Sa *Bibliotheque des Auteurs Ecclésiastiques* lui a fait beaucoup de réputation & quelques ennemis. m. en 1719.

PLACETTE, (Jean la) de Béarn, né en 1639. Ministre Protestant à Copenhague & en Hollande. Estimé pour ses divers ouvrages. m. à Utrecht en 1718.

POLIGNAC, (Melchior de) Cardinal, né au Velay en 1662. Aussi bon Poète Latin qu'on peut l'être dans une Langue morte; très-éloquent dans la sienne. L'un de ceux qui ont prouvé, qu'il est plus aisé de faire des vers Latins que des vers Français. Malheureusement pour lui, en combattant *Lucrece*, il combat *Newton*. m. en 1741.

DE PONTIS. Ses Mémoires ont été tellement en vogue, qu'il est nécessaire de dire que cet homme qui a fait tant de belles choses pour le service du Roi, est le seul

qui en ait jamais parlé. Aussi ses Mémoires ne sont pas de lui ; ils sont de *Du Fossé*, Ecrivain de Port-Royal. Il feint que son héros portait le nom de sa terre en Dauphiné. Il n'y a point en Dauphiné de Seigneurie de Pontis. Il est même fort douteux que *Pontis* ait existé. Le Dictionnaire historique portatif en quatre volumes, assure que ces Mémoires sont vrais. Ils sont cependant remplis de fables, comme l'a démontré le Pere d'*Avrigny*, dans la préface de ses Mémoires historiques.

PORÉE, (*Charles*) né en Normandie en 1675. Jésuite. Du petit nombre des Professeurs qui ont eu de la célébrité chez les gens du monde. Eloquent dans le goût de *Séneque*. Poète & très-bel esprit. Son plus grand mérite fut de faire aimer les Lettres & la vertu à ses disciples. m. en 1741.

LA PORTE, premier Valet de-chambre de la Reine-Mère, & quelques temps de *Louis XIV*. Mis en prison par le Cardinal de *Richelieu*, & menacé de la mort pour le forcer à trahir les secrets de sa maîtresse qu'il ne trahit point. Dans la foule des Mémoires qui développent l'histoire de cet âge, ceux de *La Porte* ne sont pas à mépriser ; ils sont d'un honnête homme, ennemi de l'intrigue & de la flatterie, sévere jusqu'au pédantisme. Il avoue qu'il avertissait la *Reine*

que sa familiarité avec le Cardinal *Mazarin* diminuait le respect des Grands & des peuples pour elle. Il y a dans ces Mémoires une anecdote sur l'enfance de *Louis XIV*, qui rendrait la mémoire du Cardinal *Mazarin* exécrable, s'il avait été coupable du crime honteux que *La Porte* semble lui imputer. Il paraît que *La Porte* fut trop scrupuleux & trop mauvais physicien; il ne savait pas qu'il y a des tempéraments fort avancés. Il devait sur-tout se taire; il se perdit pour avoir parlé, & pour avoir attribué à la débauche un accident fort naturel.

Pui, (Pierre du) fils de *Claude du Pui*, Conseiller au Parlement, très-savant homme, naquit en 1583. La science de *Pierre du Pui* fut utile à l'Etat. Il travailla plus que personne à l'inventaire des chartes & aux recherches des droits du Roi sur plusieurs Etats. Il débrouilla autant qu'on le peut la Loi Salique, & prouva les libertés de l'Eglise Gallicane, qui ne sont qu'une partie des anciens droits des anciennes Eglises. Il résulte de son Histoire des Templiers, qu'il y avait quelques coupables dans cet Ordre, mais que la condamnation de l'Ordre entier, & le supplice de tant de Chevaliers, furent une des plus horribles injustices qu'on ait jamais commises. m. en 1652.

Puy-Ségur, (le Maréchal de). Il nous

a laissé *l'Art de la Guerre*, comme Boileau a donné *l'Art poétique*.

QUESNEL, (*Pâquier*) né en 1634, de l'Oratoire. Il a été malheureux, en ce qu'il s'est vu le sujet d'une grande division parmi ses compatriotes. D'ailleurs, il a vécu pauvre & dans l'exil. Ses mœurs étaient sévères, comme celles de tous ceux qui ne sont occupés que de disputes. Trente pages changées & adoucies dans son livre auraient épargné des querelles à sa patrie; mais il eût été moins célèbre. m. en 1719.

QUIEN, (*Michel le*) né en 1661, Dominicain. Homme très-savant. Il a beaucoup travaillé sur les Eglises d'Orient & sur celle d'Angleterre. Il a sur-tout écrit contre *le Courayer*, sur la validité des Ordinations des Evêques Anglicans. Mais les Anglais ne font pas plus de cas de ces disputes, que les Turcs n'en font des dissertations sur l'Eglise Grecque. m. en 1703.

QUINAULT, (*Philippe*) né à Paris en 1635. Auditeur des Comptes, célèbre par ses belles Poésies lyriques, & par la douceur qu'il opposa aux satyres très injustes de Boileau. *Quinault* était dans son genre très-supérieur à *Lully*. On le lira toujours; & *Lully*, à son récitatif près, ne peut plus être chanté. Cependant on croyait, du temps de *Quinault*, qu'il devait à *Lully* sa répu-

tation. Le temps apprécie tout. Il eut part, comme les autres grands hommes, aux récompenses que donna *Louis XIV*, mais une part médiocre; les grandes grâces furent pour *Lully*. m. en 1688.

NB. Il est rapporté dans les *Anecdotes littéraires* que *Boileau* étant à la salle de l'Opéra de Versailles, dit à l'Officier qui plaçait: *Monsieur, mettez-moi dans un endroit où je n'entende point les paroles. J'estime fort la musique de Lully; mais je méprise souverainement la musique de Quinault.*

Il n'y a nulle apparence que *Boileau* ait dit cette grossièreté. S'il s'était borné à dire, mettez-moi dans un endroit où je n'entende que la musique, cela n'eût été que plaisant, mais n'eût pas été moins injuste. On a surpassé prodigieusement *Lully* dans tout ce qui n'est pas récitatif; mais personne n'a jamais égalé *Quinault*.

QUINCY, (le Marquis de) Lieutenant-Général d'Artillerie, Auteur de l'*Histoire militaire de Louis XIV*. Il entre dans de grands détails, utiles pour ceux qui veulent suivre dans leur lecture les opérations d'une campagne. Ces détails pourraient fournir des exemples, s'il y avait des cas pareils; mais il ne s'en trouve jamais, ni dans les affaires, ni dans la guerre. Les ressemblances

sont toujours imparfaites, les différences toujours grandes. La conduite de la guerre est comme les jeux d'adresse, qu'on n'apprend que par l'usage; & les jours d'action sont quelquefois des jeux de hasard.

QUINTINIE, (Jean la) né à Poitiers en 1626. Il a crée l'Art de la culture des Jardins & de la transplantation des arbres. Ses préceptes ont été suivis de toute l'Europe, & ses talents récompensés magnifiquement par *Louis XIV*.

RACINE, (Jean) né à la Ferté-Milon en 1639, élevé à Port-Royal. Il portait encore l'habit ecclésiastique quand il fit la Tragédie de *Théagene* qu'il présenta à *Moliere*, & celle des *Freres ennemis*, dont *Moliere* lui donna le sujet. Il est intitulé Prieur de l'Epinay dans le privilége de l'*Andromaque*. *Louis XIV* fut sensible à son extrême mérite. Il lui donna une Charge de Gentilhomme ordinaire, le nomma quelquefois des voyages de Marly, le fit coucher dans sa chambre dans une de ses maladies, & le combla de gratifications. Cependant *Racine* mourut de chagrin ou de crainte de lui avoir déplu. Il n'était pas aussi Philosophe que grand Poète. On lui a rendu justice fort tard. „ Nous avons été touchés, „ dit *Saint-Evremont*, de *Marianne*, de „ *Sophonisbe*, d'*Alcionée*, d'*Andromaque*,

„ & de *Britannicus* ". C'est ainsi qu'on mettait non-seulement la mauvaise *Sophonisbe* de *Corneille*, mais encore les impertinentes pieces d'*Alcionée* & de *Marianne*, à côté de ces chefs-d'œuvres immortels. L'or est confondu avec la boue pendant la vie des Artistes, & la mort les sépare.

Il est à remarquer que *Racine* ayant consulté *Corneille* sur sa Tragédie d'*Alexandre*, *Corneille* lui conseilla de ne plus faire de Tragédie, & lui dit qu'il n'avait nul talent pour ce genre d'écrire. N'oublions pas qu'il se fit ensuite Janséniste. m. en 1699.

RACINE, (*Louis*) fils de l'immortel *Jean Racine*, a marché sur les traces de son pere, mais dans un sentier plus étroit & moins fait pour les muses. Il entendait la méchanique des vers aussi-bien que son pere, mais il n'en avait ni l'ame, ni les graces. Il manquait d'ailleurs d'invention & d'imagination. Janséniste comme son pere, il ne fit des vers que pour le Jansénisme. On en trouve de très-beaux dans le poëme sur la Grace & dans celui de la Religion, ouvrage trop didactique & trop monotone, copié des pensées de *Pascal*, mais rempli de beaux détails tels que ceux du chant second, dans lequel il combat *Lucrece*, & où il traduit *Lucrece*.

Cet esprit, ô mortels! qui vous rend si jaloux,
 N'est qu'un feu qui s'allume & s'éteint avec vous.
 Quand par d'affreux fillons l'implacable vieillesse
 A sur un front hideux imprimé la tristesse,
 Que dans un corps courbé sous un amas de jours,
 Le sang comme à regret sembleachever son cours;
 Lorsqu'en des yeux couverts d'un lugubre nuage,
 Il n'entre des objets qu'une infidelle image;
 Qu'en débris chaque jour le corps tombe & pérît:
 En ruines aussi je vois tomber l'esprit.
 L'ame mourante alors, flambeau sans nourriture,
 Jette par intervalle une lueur obscure.
 Triste destin de l'homme! il arrive au tombeau
 Plus faible, plus enfant qu'il ne l'est au berceau.
 La mort du coup fatal rappelle enfin l'édifice;
 Dans un dernier soupir achevant son supplice,
 Lorsque vuide de sang le cœur reste glacé,
 Son ame s'évapore, & tout l'homme est passé.

Il s'éleve quelquefois dans ce poëme contre le tout est bien des Lords *Shaftesbury* & *Bolingbroke*, si bien mis en vers par *Pope*.

Sans doute qu'à ces mots des bords de la Tamise,
 Quelque abstrait raisonneur qui ne se plaint de rien,
 Dans son flegme anglican s'écriera: Tout est bien.

Racine, en qualité de Janséniste, croyait que presque tout est mal. Il accuse *Pope* d'irréligion. *Pope* était fils d'un papiste; c'est ainsi qu'on appelle en Angleterre les Catholiques Romains. *Pope* élevé dans cette religion qu'il tourne quelquefois en ridicule dans ses épîtres, ne voulut cependant pas la quitter, quoiqu'il fût philosophe, ou

plutôt parce qu'il était assez philosophe pour croire que ce n'était pas la peine de changer. Il fut très-piqué des accusations de *Louis Racine*. *Ramsey* entreprit de les concilier. C'était un Ecossais du *Clan* des *Ramsey*, & qui en avait pris le nom suivant l'usage de ce pays. Il était venu en France après avoir essayé du presbytérisme, de l'Eglise Anglicane & du Quakisme, & s'était attaché à l'illustre *Fénelon*, dont il a depuis écrit la vie. C'est lui qui est l'auteur des voyages de *Cyrus*, très-faible imitation de *Télémaque*. Il imagina d'écrire à *Louis Racine* une lettre sous le nom de *Pope*, dans laquelle celui-ci semble se justifier.

J'avais vécu une année entière avec *Pope*; je savais qu'il était incapable d'écrire en Français, qu'il ne parlait point du tout notre langue, & qu'à peine il pouvait lire nos auteurs; c'était une chose publique en Angleterre. J'avertis *Louis Racine* que cette lettre était de *Ramsey*, & non de *Pope*. Je voulus lui faire sentir le ridicule de cette supercherie: j'en instruisis même le public dans un chapitre sur *Pope* qui a été imprimé plusieurs fois du vivant de *Pope* même. Cependant après sa mort, l'Abbé *l'Advocat* a imprimé cette lettre forgée par *Ramsey*, & l'a imputée à *Pope* dans son Dictionnaire historique portatif, où il copie plusieurs ar-

ticles des premières éditions de cette liste des Ecrivains du siecle de *Louis XIV*, mais où il insere plusieurs anecdotes entièrement fausses. Il est juste de faire connaître au public la vérité.

RANCÉ, (*Jean de Bouthillier*) né en 1626, commença par traduire *Anacréon*, & institua la réforme effrayante de la Trappe en 1664. Il se dispensa, comme Législateur, de la Loi qui force ceux qui vivent dans ce tombeau, à ignorer ce qui se passe sur la terre. Il écrivit avec éloquence. Quelle inconstance dans l'homme ! Après avoir fondé & gouverné son Institut, il se démit de sa place, & voulut la reprendre. mort en 1700.

RAPIN, (*René*) né à Tours en 1621. Jésuite, connu par le *Poëme des jardins* en latin, & par beaucoup d'ouvrages de Littérature. mort en 1687.

RAPIN DE THOIRAS, (*Paul*) né à Castres en 1661, réfugié en Angleterre, & long-temps Officier. L'Angleterre lui fut long-temps redevable de la seule bonne histoire complète qu'on eût faite de ce Royaume, & de la seule impartiale qu'on eût d'un pays où l'on n'écrivait que par esprit de parti : c'était même la seule histoire qu'on pût citer en Europe comme approchante de la perfection qu'on exige de ces ouvrages ;

jusqu'à ce qu'enfin on ait vu paraître celle du célèbre *Hume*, qui a su écrire l'histoire en Philosophe. m. à Vesel en 1725.

REGIS, (*Silvain*) né en Agenois en 1632. Ses livres de Philosophie n'ont plus de cours depuis les grandes découvertes qu'on a faites. mort en 1707.

REGNARD, (*François*) né à Paris en 1647. Il eût été célèbre par ses seuls voyages. C'est le premier Français qui alla jusqu'en Laponie. Il grava sur un rocher ce vers: *Sixtimus hic tandem nobis ubi defuit orbis.* Pris sur la mer de Provence par des Corsaires, esclave à Alger, racheté, établi en France dans les Charges de Trésorier de France & de Lieutenant des eaux & forêts. Il vécut en voluptueux & en Philosophe. Né avec un génie vif, gai & vraiment comique. Sa comédie du *Joueur* est mise à côté de celles de *Moliere*. Il faut se connaître peu aux talents & au génie des Auteurs, pour penser qu'il ait dérobé cette pièce à *Dufréni*. Il dédia la comédie des *Ménechmes* à *Despréaux*, & ensuite écrivit contre lui, parce que *Boileau* ne lui rendit pas assez de justice. Cet homme si gai mourut de chagrin à cinquante-deux ans. On prétend même qu'il avança ses jours. m. en 1699.

REGNIER DESMARETS, (*Séraphin*)

né à Paris en 1632. Il a rendu de grands services à la Langue ; il est auteur de quelques Poésies Francaises & Italiennes. Il fit passer une de ses pieces Italiennes pour être de Pétrarque. Il n'eût pas fait passer ses vers Français sous le nom d'un grand Poète. m. en 1713.

RENAUDOT, (*Théophraste*) Médecin, très-savant en plus d'un genre. Le premier auteur des gazettes en France. m. en 1679.

RENAUDOT, (*Eusebe*) né en 1646, très-savant dans l'Histoire & dans les Langues de l'Orient. On peut lui reprocher d'avoir empêché que le Dictionnaire de Bayle ne fût imprimé en France. m. en 1720.

REYNEAU, (*Charles*) de l'Oratoire, de l'Académie des Sciences. Né en 1656. Auteur de l'*Analyse démontrée*, publiée en 1708. On l'appella l'Euclide de la haute géométrie. m. en 1728.

RICHELET, (*César-Pierre*) le premier qui ait donné un Dictionnaire presque tout satyrique, exemple plus dangereux qu'utile. Il est aussi le premier Auteur des Dictionnaires des rimes, tristes ouvrages qui font voir combien il est peu de rimes nobles & riches dans notre poésie, & qui prouvent l'extrême difficulté de faire de bons vers dans notre Langue.

RICHELIEU. (le Cardinal de) Puisque
Louis

Louis XIV naquit pendant son ministere, on doit mettre parmi les écrivains de ce siecle illustre, le fondateur de l'Académie Française, auteur lui-même de plusieurs ouvrages. Il fit la méthode des controversies dans son exil à Avignon après l'assassinat du Maréchal d'*Ancre* & de la *Galigaï* ses protecteurs. Les principaux points de la Religion Catholique défendus, l'instruction du Chrétien, & la perfection du Chrétien, sont à-peu-près de ce temps-là. Il est bien sûr qu'il ne composait pas la perfection du Chrétien du temps qu'il faisait condamner à mort le Maréchal *de Marillac* dans sa propre maison de Ruel, & qu'il était avec *Marion de l'Orme* dans un appartement lorsque les Commissaires prononcerent l'arrêt de mort dicté par lui. On sait aussi qu'il y a beaucoup de vers de sa façon dans la Tragi-comédie allégorique intitulée *Europe*, & dans la Tragédie de *Mirame*. On sait qu'il donnait à cinq auteurs les sujets des pieces représentées au palais *Cardinal*, & qu'il eût mieux fait de s'en tenir au seul *Corneille*, sans même lui fournir de sujet. Le plus beau de ses ouvrages est *la digue de la Rochelle*.

L'Abbé *l'Advocat*, Bibliothécaire de Sorbonne, prétend dans son Dictionnaire historique que le Cardinal *de Richelieu* est l'a-

teur de ce Testament. Il croit devoir ce respect à la mémoire du bienfaiteur de la Sorbonne ; mais c'est rendre un mauvais service à sa mémoire que de l'accuser d'avoir fait un livre où il n'y a que des erreurs & des fautes de toute espèce. Si malheureusement un Ministre d'Etat avait pu composer un si mauvais ouvrage , tout ce qu'on en devrait conclure , c'est qu'on pourrait être un grand Ministre , ou plutôt un Ministre heureux , avec une grande ignorance des faits les plus communs , des erreurs grossières & des projets ridicules. C'est donc venger la mémoire du Cardinal *de Richelieu* que de démontrer comme on l'a fait , qu'il ne peut être l'auteur de ce Testament , qui , sans son nom , aurait été ignoré à jamais.

L'Abbé *l'Advocat* , tout Bibliothécaire qu'il était de la Sorbonne , s'est trompé en disant qu'on avait retrouvé dans cette bibliothèque un manuscrit de cet ouvrage apostillé de la main du Cardinal. Le seul manuscrit apostillé ainsi est au dépôt des affaires étrangères ; il n'y fut porté qu'en 1705. Ce n'est point le Testament qui est apostillé , c'est une narration succincte composée par l'Abbé *de Bourzeis* , à laquelle on avait long-temps après ajouté ce Testament précédent. Et les notes marginales mêmes écrites de la main du Cardinal , prouvent que

cette narration succincte n'était pas de lui; elles indiquent les omissions de l'Abbé *de Bourzeis*; & ce qu'il devait refondre. Voyez la réponse à Mr. *de Foncemagne*.

On attribue encore au Cardinal *de Richelieu* une Histoire de la mere & du fils; c'est un récit assez infidele des malheureux démêlés de *Louis XIII* avec sa mere. Cette histoire faible & tronquée est probablement de *Mezerai*. Mais dans la multitude des livres dont nous sommes accablés aujourd'hui, qu'importe de quelle main soit un ouvrage médiocre? m. en 1642.

RIER, (*André du*) Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, long-temps employé à Constantinople & en Egypte. Nous avons de lui la traduction de l'*Alcoran* & de l'*Histoire de Perse*.

RIER, (*Pierre du*) né à Paris en 1605, Secrétaire du Roi, Historiographe de France. Pauvre malgré ses Charges. Il fit dix-neuf pièces de Théâtre & treize traductions, qui furent toutes bien reçues de son temps. m. en 1658.

ROCHEFOUCAULT, (*François*, Duc de la) né en 1613. Ses Mémoires sont lus, & on fait par cœur ses pensées. m. en 1680.

ROHAULT, (*Jacques*) né à Amiens en 1620. Il abrégea & il exposa avec clarté & méthode la Philosophie de *Descartes*. Mais

aujourd'hui cette Philosophie, erronnée presque en tout, n'a d'autre mérite que celui d'avoir été opposée aux erreurs anciennes. m. en 1675.

ROLLIN, (*Charles*) né à Paris en 1661, Recteur de l'Université. Le premier de ce Corps qui a écrit en Français avec pureté & noblesse. Quoique les derniers tomes de son *Histoire ancienne* faits trop à la hâte ne répondent pas au premier, c'est encore la meilleure compilation qu'on ait en aucune Langue, parce que les compilateurs sont rarement éloquents, & que *Rollin* l'était. Son livre vaudrait beaucoup mieux, si l'Auteur avait été Philosophe. Il y a beaucoup d'histoires anciennes; il n'y en a aucune dans laquelle on apperçoive cet esprit philosophique qui distingue le faux du vrai, l'incroyable du vraisemblable, & qui sacrifie l'inutile. m. en 1741.

ROTROU, (*Jean*) né en 1609, le fondateur du Théâtre. La première scène & une partie du quatrième Acte de *Venceſlas*, sont des chefs-d'œuvre. *Corneille* l'appelait son pere. On fait combien le pere fut surpassé par le fils. *Venceſlas* ne fut composé qu'après le *Cid*. mort en 1650.

ROUſſEAU, (*Jean Baptiste*) né à Paris en 1669. De beaux vers, de grandes fautes & de longs malheurs le rendirent

très-fameux. Il faut ou lui imputer les couplets qui le firent bannir, couplets semblables à plusieurs qu'il avait avoués, ou flétrir deux Tribunaux qui prononcerent contre lui. Ce n'est pas que deux Tribunaux, & même des Corps plus nombreux, ne puissent commettre unanimement de très-violentes injustices, quand l'esprit de parti domine. Il y avait un parti furieux acharné contre *Rousseau*. Peu d'hommes ont autant excité & senti la haine. Tout le public fut soulevé contre lui jusqu'à son bannissement, & même encore quelques années après; mais enfin, les succès de *la Motte* son rival, l'accueil qu'on lui faisait, sa réputation qu'on croyait usurpée, l'art qu'il avait eu de s'établir une espece d'empire dans la littérature, révolterent contre lui tous les Gens de Lettres, & les ramenerent à *Rousseau* qu'ils ne craignaient plus. Ils lui rendirent presque tout le public. *La Motte* leur parut trop heureux, parce qu'il était riche & accueilli. Ils oubliaient que cet homme était aveugle & accablé de maladies. Ils voyaient dans *Rousseau* un banni infortuné, sans songer qu'il est plus triste d'être aveugle & malade que de vivre à Vienne & à Bruxelles. Tous deux étaient en effet très-malheureux, l'un par la nature, l'autre par l'aventure funeste qui le fit condamner.

Tous deux servent à faire voir combien les hommes sont injustes, combien ils varient dans leurs jugements, & qu'il y a de la folie à se tourmenter pour arracher leurs suffrages. m. à Bruxelles en 1740.

Rousseau n'eut dans ses ouvrages ni amérité, ni graces, ni sentiment, ni invention: il savait très-bien tourner une épigramme licencieuse & une stance. Ses épîtres sont écrites avec une plume de fer trempée dans le fiel le plus dégoûtant. Il appelle Mesdemoiselles *Louvancourt*, qui étaient trois sœurs très-aimables, *trio de louves acharnées*: il appelle le Conseiller d'Etat *Rouillé*, *Tabarin mordant, caustique & rustre*, après lui avoir prodigué des louanges dans une ode assez médiocre. Les mots de *maroufles*, de *béliires*, salissent ses épîtres. Il faut sans doute opposer une noble fierté à ses ennemis; mais ces basses injures sans gayeté, sont le contraire d'une ame noble.

Quant aux couplets qui le firent bannir, voyez les articles *la Motte & Saurin*.

On se contentera de remarquer ici que *Rousseau* ayant avoué qu'il avait fait cinq de ces malheureux couplets, il était coupable de tous les autres, au tribunal de tous les juges & de tous les honnêtes gens. Sa conduite après sa condamnation n'est nullement

une preuve en sa faveur ; on a en mains des lettres du Sr. *Medine* de Bruxelles, du 7 Mai 1737, conçues en ces termes : *Rousseau n'avait d'autre table que la mienne, d'autre asyle que chez moi ; il m'avait baisé & embrassé cent fois, le jour qu'il força mes créanciers à me faire arrêter.*

Qu'on joigne à cela un pélerinage fait par *Rousseau* à Notre Dame de *Hall*, & qu'on juge s'il doit en être cru sur sa parole dans l'affaire des couplets.

RUE, (*Charles de la*) né en 1643, Jésuite. Poète Latin, Poète Français & prédicteur. L'un de ceux qui travaillerent à ces livres nommés *Dauphins*, pour l'éducation de *Monseigneur*. *Virgile* lui tomba en partage. Il a fait plusieurs tragédies & comédies ; sa tragédie de *Sylla* fut présentée aux Comédiens, & refusée. Il a fait encore celle de *Lisimachus*. On croit qu'il a beaucoup travaillé à *l'Andrienne*. Il était très-lié avec le Comédien *Baron*, dont il apprit à déclamer. Il y avait deux sermons de lui qui étaient fort en vogue, l'un était le *Pêcheur mourant*, & l'autre le *Pêcheur mort* ; on les affichait quand il devait les prononcer. m. en 1725.

RUINART, (*Thierry*) Bénédictin, mort en 1707, laborieux critique. Il a soutenu contre *Dodwel* l'opinion, que *l'Eglise eut*

dans les premiers temps une foule prodigieuse de martyrs. Peut-être n'a-t-il pas assez distingué les martyres, & les morts ordinaires ; les persécutions pour cause de Religion, & les persécutions politiques. Quoi qu'il en soit, il est au nombre des savants hommes du temps. C'est principalement dans ce siècle que les Bénédictins ont fait les plus profondes recherches, comme *Martene* sur les anciens rites de l'Eglise. *Tuillier* & tant d'autres ont achevé de tirer de dessous terre les décombres du moyen âge. C'est encore un genre nouveau qui n'appartient qu'au siècle de *Louis XIV*, & ce n'est qu'en France que les Bénédictins y ont excellé.

S A B L I E R E, (*Antoine de Rambouillet de la*) Ses madrigaux sont écrits avec une finesse qui n'exclut pas le naturel. m. en 1680.

S A C Y L E M AÎT R E, (*Louis-Isaac*) né en 1613, l'un des bons écrivains de Port-Royal. C'est de lui qu'est la *Bible de Royaumont*, & une traduction des *Comédies de Térence*. m. en 1684. Son frère *Antoine le Maître* se retira comme lui à Port-Royal. Il avait été Avocat ; on le croyait un homme très-éloquent ; mais on ne le crut plus dès qu'il eut cédé à la vanité de faire imprimer ses *plaidoyers*. Un autre *Sacy*, Avocat, & de

l'Académie Française, mais d'une autre famille, a donné une traduction estimée des *Lettres de Pline* en 1701.

SAGE, (le) né en 1667. Son roman de *Gil-Blas* est demeuré, parce qu'il y a du naturel. m. en 1747.

SAINT-AULAIRE, (*François-Joseph de Beaupoil, Marquis de*). C'est une chose très-singuliere, que les plus jolis vers qu'on ait de lui, ayent été faits lorsqu'il était plus que nonagénaire. Il ne cultiva guere le talent de la poésie qu'à l'âge de plus de soixante ans, comme le Marquis de *la Fare*. Dans les premiers vers qu'on connut de lui, on trouve ceux-ci qu'on attribua à *la Fare*:

O Muse légère & facile,
Qui sur le côteau d'Hélicon¹
Vintes offrir au vieil Anacréon²
Cet art charmant, cet art utile,
Qui fait rendre douce & tranquille
La plus incommode saison;
Vous qui de tant de fleurs sur le Parnasse écloses³
Orniez à ses côtés les graces & les ris,
Et qui cachiez ses cheveux gris
Sous tant de couronnes de roses, &c.

Ce fut sur cette pièce qu'il fut reçu à l'Académie; & Boileau alléguait cette même pièce pour lui refuser son suffrage. Il est mort en 1742, à près de cent ans, d'autres disent à cent-deux. Un jour à l'âge de plus

de quatre-vingt-quinze ans, il souhait avec Madame la Duchesse du Maine : elle l'appelait *Apollon*, & lui demandait je ne sais quel secret. Il lui répondit :

La Divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon, ne ferait point ma Muse :
Elle serait Thétis, & le jour finirait.

Anacréon, moins vieux, fit de bien moins jolies choses. Si les Grecs avaient eu des écrivains tels que nos bons Auteurs, ils auraient été encore plus vains, & nous leur applaudirions aujourd'hui avec encore plus de raison.

SAINTE-MARTHE. Cette famille a été pendant plus de cent années féconde en savants. Le premier *Gaucher de Sainte-Marthe*, fut *Charles*, qui fut éloquent pour son temps. m. en 1555.

Sévole, neveu de *Charles*, se distingua dans les lettres & dans les affaires. Ce fut lui qui réduisit Poitiers sous l'obéissance de *Henri IV*. Il mourut à Loudun en 1623, & le fameux *Urbain Grandier* prononça son oraison funèbre.

Abel de Sainte-Marthe, son fils, cultiva les lettres comme son pere, & mourut en 1652. Son fils, nommé *Abel* comme lui, marcha sur ses traces. m. en 1706.

Sévole & Louis de Sainte-Marthe, fré-

res jumeaux, fils du premier *Scévole*, enterrés tous deux à Paris dans le même tombeau à *St. Séverin*, furent illustres par leur savoir. Ils composerent ensemble le *Gallia Christiana*.

Denis de Sainte-Marthe, leur frere,acheva cet ouvrage. m. à Paris en 1725.

Pierre-Scévole de Sainte-Marthe, frere aîné du dernier *Scévole*, fut Historiographe de France. m. en 1690.

S A I N T - E V R E M O N T, (*Charles*) né en Normandie en 1613. Une morale voluptueuse, des lettres écrites à des gens de Cour dans un temps où ce mot de Cour était prononcé avec emphase par tout le monde, des vers médiocres qu'on appelle des vers de *société* faits dans des sociétés illustres, tout cela avec beaucoup d'esprit, contribua à la réputation de ses ouvrages. Un nommé *Des-Maizeaux* les a fait imprimer, avec une vie de l'Auteur, qui contient seule un gros volume; & dans ce gros volume il n'y a pas quatre pages intéressantes. Il n'est grossi que des mêmes choses qu'on trouve dans les œuvres de *Saint-Evremon*: c'est un artifice de Libraire, un abus du métier d'éditeur. C'est par de tels artifices qu'on a trouvé le secret de multiplier les livres à l'infini, sans multiplier les connaissances. On connaît son exil, sa philosophie & ses ou-

vrages. Quand on lui demanda à sa mort s'il voulait se *réconcilier*, il répondit: „ Je voudrais me réconcilier avec l'appétit ”. Il est enterré à Westminster avec les Rois & les hommes illustres d'Angleterre. m. en 1703.

SAINTE-PAVIN. (*Denis Sanguin de*) Il était au nombre des hommes de mérite, que *Despréaux* confondit dans ses satyres avec les mauvais écrivains. Le peu qu'on a de lui passé pour être d'un goût délicat. On peut connaître son mérite personnel par cette épitaphe que fit pour lui *Fieubet*, le Maître des Requêtes, l'un des esprits les plus polis de ce siècle.

Sous ce tombeau gît Saint-Pavin :
Donne des larmes à sa fin.
Tu fus de ses amis peut-être ?
Pleure ton sort & le sien :
Tu n'en fus pas ? pleure le tien ;
Passant, d'avoir manqué d'en être.

mort en 1670

SAINTE-PIERRE, (*Castel, Abbé de*) Gentilhomme de Normandie, n'ayant qu'une fortune médiocre, la partagea quelque temps avec les célèbres *Varignon* & *Fouquetelle*. Il écrivit beaucoup sur la politique. La meilleure définition qu'on ait faite en général de ses ouvrages, est ce qu'en disait le Cardinal du Bois, que c'étaient les rêves

d'un bon citoyen. Il avait la simplicité de rebattre dans ses ouvrages les vérités les plus triviales de la morale ; & par une autre simplicité, il proposait presque toujours des choses impossibles comme praticables. Il ne cessa d'insister sur le projet d'une paix perpétuelle , & d'une espece de Parlement de l'Europe, qu'il appelle la *Diette Europaine*. On avait imputé une partie de ce projet chimérique au Roi *Henri IV*; & l'Abbé de *St. Pierre*, pour appuyer ses idées , prétendait que cette *Diette Europaine* avait été approuvée & rédigée par le Dauphin Duc de Bourgogne , & qu'on en avait trouvé le plan dans les papiers de ce Prince. Il se permettait cette fiction pour mieux faire goûter son projet. Il rapporte avec bonne foi la lettre par laquelle le Cardinal de *Fleury* répondit à ses propositions : *Vous avez oublié, Monsieur, pour article préliminaire, de commencer par envoyer une troupe de missionnaires pour disposer le cœur & l'esprit des Princes.* Cependant l'Abbé de *St. Pierre* ne laissa pas enfin d'être très-utile.. Il contribua beaucoup à délivrer la France de la tyrannie de la taille arbitraire ; il écrivit & il agit en homme d'Etat sur cette seule matière.. Il fut unanimement exclus de l'Académie Française , pour avoir sous la Régence du Duc d'Orléans ,

préféré un peu durement dans sa *Polisyndie*, l'établissement des Conseils à la maniere de gouverner de *Louis XIV*, protecteur de l'Académie. Ce fut le Cardinal de *Polignac* qui fit une brigue pour l'exclure, & qui en vint à bout. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que dans ce temps-là même, le Cardinal de *Polignac* conspirait contre le Régent, & que ce Prince qui donnait un logement au Palais-Royal à *St. Pierre*, & qui avait toute sa famille à son service, souffrit cette exclusion. L'Abbé de *St. Pierre* ne se plaignit point. Il continua de vivre en philosophe avec ceux mêmes qui l'avaient exclu. *Boyer*, ancien Evêque de Mirepoix, son confrere, empêcha qu'à sa mort on ne prononçât son éloge à l'Académie selon la coutume. Ces vaines fleurs qu'on jette sur le tombeau d'un Académicien, n'ajoutent rien ni à sa réputation, ni à son mérite; mais le refus fut un outrage, & les services que l'Abbé de *St. Pierre* avait rendus, sa probité & sa douceur, méritaient un autre traitement. Il mourut en 1743, âgé de quatre-vingt-deux ans. Je lui demandai quelques jours avant sa mort, comment il regardait ce passage, il me répondit : *Comme un voyage à la campagne.*

Le traité le plus singulier qu'on trouve dans ses ouvrages, est l'anéantissement sus-

tur du Mahométisme. Il assure qu'un temps viendra où la raison l'emportera chez les hommes sur la superstition. Les hommes comprendront, dit-il, qu'il suffit de la patience, de la politesse & de la bienfaisance pour plaire à Dieu. Il est impossible, dit-il encore, qu'un livre où l'on trouve des propositions fausses données comme vraies, des choses absurdes opposées au sens commun, des louanges données à des actions injustes, ait été révélé par un être parfait. Il prétend que dans cinq cents ans tous les esprits, jusqu'aux plus grossiers, seront éclairés sur ce livre; que le grand Moufti même & les Cadis verront qu'il est de leur intérêt de détricher la multitude, & de se rendre plus nécessaires & plus respectés en rendant la Religion plus simple. Ce traité est curieux. Dans ses annales de *Louis XIV*, il dit que l'Etat devrait bâtir des loges aux petites-maisons pour les théologiens intolérants, & qu'il serait à propos de jouer ces espèces de fous sur le théâtre.

SALLO, (Denis) né en 1626, Conseiller du Parlement de Paris. Inventeur des journaux. *Bayle* perfectionna ce genre, déshonoré ensuite par quelques journaux, que publierent à l'envi des libraires avides, & que des écrivains obscurs remplirent d'extraits infidèles, d'inepties & de mensonges.

Enfin, on est parvenu jusqu'à faire un trafic public d'éloges & de censures, surtout dans des feuilles périodiques ; & la littérature a éprouvé le plus grand avilissement par ces infâmes maneges. m. en 1669.

SANDRAS DE COURTILS, né à Montargis en 1644. On ne place ici son nom que pour avertir les Français, & sur-tout les étrangers, combien ils doivent se défier de tous ces faux mémoires imprimés en Hollande. *Courtils* fut un des plus coupables écrivains de ce genre. Il inonda l'Europe de fictions, sous le nom d'histoires. Il était bien honteux, qu'un Capitaine du Régiment de Champagne allât en Hollande vendre des mensonges aux Libraires. Lui & ses imitateurs qui ont écrit tant de libelles contre leur propre patrie, contre de bons Princes qui dédaignent de se venger, & contre des citoyens qui ne le peuvent, ont mérité l'exécration publique. Il a composé *la Conduite de la France depuis la paix de Nimegue, & la réponse au même Livre*. *L'Etat de la France sous Louis XIII & sous Louis XIV*. *La conduite de Mars dans les guerres de Hollande*. *Les conquêtes amoureuses du grand Alcandre*. *Les intrigues amoureuses de la France*. *La vie de Turenne*. *Celle de l'Amiral Coligny*. *Les Mémoires de Ro-*

ebefort, d'Artagnan, de Monbrun, de Vordac, de la Marquise du Frêne. Le Testament politique de Colbert, & beaucoup d'autres ouvrages qui ont amusé & trompé les ignorants. Il a été imité par les auteurs de ces misérables brochures contre la France, le Glaneur, l'Epilogueur, &c. ouvrages que la faim a inspirés, que la frotise & le mensonge ont dictés, à peine lus de la canaille. m. à Paris en 1712.

SANLEQUE, (*Louis*) Chanoine régulier, Poëte qui a fait quelques jolis vers. C'est un des effets du siecle de *Louis XIV*, que le nombre prodigieux de Poëtes médiocres dans lesquels on trouve des vers heureux. La plupart de ces vers appartiennent au temps, & non au génie. m. en 1714.

SANSON, (*Nicolas*) né à Abbeville en 1600, le pere de la Géographie avant *Guillaume de l'Isle*. m. en 1667. Ses deux fils hériterent de son mérite.

SANTEUIL, (*Jean-Baptiste*) né à Paris en 1600. Il passa pour excellent Poëte Latin, si on peut l'être, & qui ne pouvait faire de vers Français. Ses hymnes sont chantées dans l'Eglise. Comme je n'ai point vécu chez *Mécène* entre *Horace* & *Virgile*, j'ignore si ces hymnes sont aussi bonnes qu'on le dit ; si par exemple : *Orbis redemptor nunc redemptus* n'est pas un jeu de

motz puérile. Je me défie beaucoup des vers modernes latins. m. en 1697.

SARRASIN, (Jean-François) né près de Caen en 1605, a écrit agréablement en prose & en vers. m. en 1655.

SAVARI, (Jacques) né en 1622. Le premier qui ait écrit sur le commerce. Il avait été long-temps négociant. Le Conseil le consulta sur l'ordonnance de 1670, & il en rédigea presque tous les articles. Le Dictionnaire de commerce qui est de lui, & de *Philemon* son frère, Chanoine de *St. Maur*, fut une entreprise aussi utile que nouvelle ; mais il faut regarder ces livres à-peu-près comme les intérêts des Princes, qui changent en moins de cinquante ans. Les objets & les canaux du commerce, les gains, les finesse, ne sont plus aujourd'hui ce qu'ils étaient du temps de *Savari*.

SAUMAISE, (Claude) né en Bourgogne en 1588, retiré à Leide pour être libre. Homme d'une érudition immense. On prétend que le Cardinal de *Richelieu* lui offrit une pension de douze mille francs pour revenir en France, à condition qu'il écrirait à la gloire de ce Ministre, & même qu'il écrirait sa vie ; mais *Saumaise* aimait trop la liberté, & haïssait trop celui qu'il regardait comme le plus grand ennemi de cette même liberté, pour accepter ses of-

ires. Le Roi d'Angleterre *Charles II*, l'engagea à composer *le cri du sang royal contre les parricides de Charles I.* Le livre ne répondit pas à la réputation de l'Auteur. *Milton*, auteur d'un Poëme barbare sur la pomme d'*Adam*, & le modele de tous les poëmes barbares tirés de l'ancien Testament, réfuta *Saumaise*; mais le réfuta comme une bête féroce combat un sauvage. Ces deux ouvrages d'un pédantisme dégoûtant, sont tombés dans l'oubli. Les noms des Auteurs n'ont pas péri. m. en 1653.

SAURIN, (Jacques) né à Nîmes en 1677. Il passa pour le meilleur prédicateur des Eglises Réformées. Cependant on lui reproche, comme à tous ses confrères, ce qu'on appelle le style réfugié. *Il est difficile*, dit-il, *que ceux qui ont sacrifié leur patrie à leur Religion parlent leur langue avec pureté*, &c. De son temps cependant le Français ne s'était pas corrompu en Hollande comme il l'est aujourd'hui. *Bayle* n'avait point le style réfugié; il ne péchait que par une familiarité qui approche quelquefois de la bassesse. Les défauts du langage des Pasteurs Calvinistes venaient de ce qu'ils copiaient les phrases incorrectes des premiers réformateurs; de plus, presque tous ayant été élevés à Saumur, en Poitou, en Dauphiné, ou en Languedoc,

ils conservaient les manières de parler vicieuses de la Province. On créa pour *Saurin* une place de Ministre de la Noblesse à la Haye. Il était savant & homme de plaisir. m. en 1730.

SAURIN, (*Joseph*) né près d'Orange en 1659, de l'Académie des Sciences. C'était un génie propre à tout; mais on n'a de lui que des extraits du *Journal des Savants*, quelques mémoires de Mathématiques, & son fameux *Factum* contre *Rousseau*. Ce procès si malheureusement célèbre fit rechercher toute sa vie, & servit à susciter contre lui les plus infâmes accusations. *Rousseau*, réfugié en Suisse, & sachant que son ennemi avait été Pasteur de l'Eglise Réformée à Bercher dans le Baillage d'Iverdun, remua tout pour avoir des témoignages contre lui. Il faut savoir que *Joseph Saurin*, dégoûté de son ministère, livré à la philosophie & aux mathématiques, avait préféré la France sa patrie, la ville de Paris & l'Académie des Sciences, au village de Bercher. Pour remplir ce dessein, il avait fallu rentrer dans le sein de l'Eglise Romaine, & il y rentra dès l'année 1690. L'Evêque de Meaux *Bossuet* crut avoir converti un Ministre, & il ne fit que servir à la petite fortune d'un Philosophe. *Saurin* retourna en Suisse plusieurs années après pour

y recueillir quelques biens de sa femme, qu'il avait persuadée de quitter aussi la Religion Réformée. Les Magistrats le décrétèrent de prise de corps, comme un Pasteur apostat qui avait fait apostasier sa femme. Cela se passait en 1712, après le funeste procès de *Rousseau* : & *Rousseau* était à Soleure précisément dans ce temps-là. Ce fut alors que les accusations les plus flétrissantes éclatèrent contre *Saurin*. On lui imputa d'anciens délits qui auraient mérité la corde ; on produisit ensuite contre lui une ancienne lettre dans laquelle il avait fait lui-même, disait-on, la confession de ces crimes à un Pasteur de ses amis. Enfin, pour comble d'indignité, on eut la bassesse cruelle d'imprimer ces accusations & cette lettre dans plusieurs journaux, dans les suppléments de *Bayle*, dans celui de *Moréri* ; nouveau moyen malheureusement inventé pour flétrir un homme dans l'Europe : c'est étrangement avilir la littérature que de faire d'un Dictionnaire un greffe criminel, & de souiller d'opprobres scandaleux des ouvrages qui ne doivent être que le dépôt des sciences : ce n'était pas sans doute l'intention des premiers auteurs de ces archives de la littérature, qu'on a depuis infectées de tant d'additions aussi erronées qu'odieuses. L'art d'écrire est devenu en plusieurs

pays un vil métier, dans lequel des Libraires qui ne savent pas lire, payent des mensonges & des futilités à tant la feuille, à des écrivains mercenaires qui ont fait de la littérature la plus lâche des professions. Il n'est pas permis au moins de configner dans un Dictionnaire des accusations criminelles, & de s'ériger en délateur sans avoir des preuves juridiques. J'ai été à portée d'examiner ces accusations contre *Joseph Saurin*; j'ai parlé au Seigneur de la terre de Bercher, dans laquelle *Saurin* avait été Pasteur; je me suis adressé à toute la famille du Seigneur de cette terre: lui & tous ses parents m'ont dit unanimement qu'ils n'avaient jamais vu la lettre imputée à *Saurin*: ils m'ont tous marqué la plus vive indignation contre l'abus scandaleux dont on a chargé les suppléments aux Dictionnaires de *Bayle* & de *Moréri*; & cette juste indignation qu'ils m'ont témoignée doit passer dans le cœur de tous les honnêtes gens. J'ai en main les attestations de trois Pasteurs qui avouent que la lettre imputée à *Saurin* est fausse, & qu'elle n'est que l'effet de la calomnie que les gens de lettres emploient souvent les uns contre les autres. *Joseph Saurin* mourut en 1717, en intrépide qui connaissait le néant de toutes les choses de ce monde, & plein du plus profond mépris

pour tous ces vains préjugés, pour toutes ces disputes, pour ces opinions erronnées qui surchargent d'un nouveau poids les malheurs innombrables de la vie humaine.

Joseph Saurin a laissé un fils d'un vrai mérite, auteur d'une tragédie de *Spartacus*, dans laquelle il y a des traits comparables à ceux de la plus grande force de *Corneille*.

SAUVEUR, (*Joseph*) né à la Flèche en 1653. Il apprit sans maître les éléments de la Géométrie. Il est un des premiers qui ait calculé les avantages & les délavantages des jeux de hasard. Il disait, que tout ce que peut un homme en mathématique, un autre le peut aussi. Cela s'entend pour ceux qui se bornent à apprendre, mais non pour les inventeurs. Il avait été muet jusqu'à l'âge de sept ans. m. en 1716.

SCARRON, (*Paul*) fils d'un Conseiller de la Grand'Chambre, né en 1598. Ses comédies sont plus burlesques que comiques. Son *Virgile travesti* n'est pardonnable qu'à un bouffon. Son *Roman comique* est presque le seul de ses ouvrages que les gens de goût aiment encore; mais ils ne l'aiment que comme un ouvrage gai, amusant & médiocre. C'est ce que *Boileau* avait prédit. m. en 1660.

SCUDÉRI, (*George de*) né au Havre de Grace en 1603. Favorisé du Cardinal

de *Richelien*, il balança quelque temps la réputation de *Corneille*. Son nom est plus connu que ses ouvrages. mort en 1667.

SCUDÉRI, (*Magdelaine*) sœur de **George**, née au Havre en 1607, plus connue aujourd’hui par quelques vers agréables qui restent d’elle, que par les énormes romans de la *Clémie* & du *Cyrus*. *Louis XIV* lui donna une pension, & l'accueillit avec distinction. Ce fut elle qui remporta le premier prix d'éloquence fondé par l'Académie. m. en 1701.

SEGRAIS, (*Jean*) né à Caen en 1625. *Mademoiselle* l'appelle *une maniere de bel esprit*; mais c'était en effet un très-bel esprit, & un véritable homme de lettres. Il fut obligé de quitter le service de cette Princesse, pour s'être opposé à son mariage avec le Comte de *Lausun*. Ses éloges & sa traduction de *Virgile* furent estimées; mais aujourd’hui on ne les lit plus. Il est remarquable qu'on a retenu des vers de la *Pharsale* de *Brébœuf*, & aucun de l'*Eneïde* de *Ségrais*. Cependant *Boileau* loue *Ségrais*, & dénigre *Brébœuf*. m. en 1701.

SENAUT, (*Jean-François*) né en 1601, Général de l'Oratoire. Prédicateur qui fut à l'égard du Pere *Bourdaloue* ce que *Rottrou* est pour *Corneille*, son prédécesseur & rarement son égal. Il est compté parmi les

les premiers restaurateurs de l'éloquence, plutôt que dans le petit nombre des hommes véritablement éloquents. m. en 1692.

SÉNEÇAI, premier valet-de-chambre de *Marie-Thérèse*. Poëte d'une imagination singuliere. Son *Conte du Kaïmac*, à quelques endroits près, est un ouvrage distingué. C'est un exemple qui apprend qu'on peut très-bien conter d'une autre maniere que *la Fontaine*. On peut observer que cette piece, la meilleure qu'il ait faite, est la seule qui ne se trouve pas dans son recueil. Il y a aussi dans ses *Travaux d'Apollon* des beautes singulieres & neuves.

SÉVIGNÉ, (*Marie de Rabutin*) née en 1626. Ses lettres remplies d'anecdotes, écrites avec liberté, & d'un style qui peint & anime tout, sont la meilleure critique des lettres étudiées où l'on cherche l'esprit, & encore plus de ces lettres supposées dans lesquelles on veut imiter le style épistolaire, en étalant de faux sensiments & de fausses aventures à des correspondants imaginaires. C'est dommage qu'elle manque absolument de goût, qu'elle ne sache pas rendre justice à *Racine*, qu'elle égale l'oraison funebre de *Turenne* prononcée par *Mascaron* au grand chef-d'œuvre de *Fléchier*. m. en 1696.

SILVA, Juif de Bordeaux, très-célébre
Tome I. **K**

Médecin à Paris, a fait un livre estimé sur la saignée; il était fort au-dessus de son livre. C'était un de ces Médecins que *Moliere* n'eût pu ni osé rendre ridicules. mort vers l'an 1746.

SIMON, (*Richard*) né en 1638, de l'Oratoire. Excellent Critique. Son *Histoire de l'origine & du progrès des revenus ecclésiastiques*, son *Histoire critique du Vieux Testament &c.* sont lues de tous les savants. m. à Dieppe en 1712.

SIRMOND, (*Jacques*) Jésuite, né vers l'an 1559. L'un des plus savants & des plus aimables hommes de son temps. On fait à peine qu'il fut confesseur de *Louis XIII*, parce qu'il fit à peine parler de lui dans ce poste délicat. Il fut préféré par le Pape à tous les savants d'Italie pour faire la préface de la collection des Conciles. Ses nombreux ouvrages furent très-estimés, & sont très-peu lus. mort en 1651.

SIRMOND, (*Jean*) neveu du précédent. Historiographe de France, avec le brevet de Conseiller d'Etat, qui était d'ordinaire attaché à la charge d'Historiographe. L'un de ses principaux ouvrages est la vie du Cardinal d'*Amboise*, qu'il ne composa que pour mettre ce Ministre au-dessous du Cardinal de *Richelieu* son protecteur. Il fut un des premiers Académiciens. m. en 1649.

SORBIERES, (*Samuel*) né en Dauphiné en 1610. L'un de ceux qui ont porté le titre d'Historiographe de France. Ami du Pape *Clément IX*, avant son exaltation; ne recevant que de faibles marques de la générosité de ce Pontife, il lui écrivit : „ Saint Pere, vous envoyez des manchettes à celui qui n'a point de chemise ”. Il effleura beaucoup de genres de science. m. en 1670.

SUZE, (*la Comtesse Henriette de Cologni de la*) célèbre dans son temps par son esprit & par ses élégies. C'est elle qui se fit Catholique parce que son mari était Huguenot, & qui s'en sépara, afin (disait la Reine *Christine*) de ne voir son mari ni dans ce monde-ci, ni dans l'autre. morte en 1673.

TALLEMANT, (*François*) né à la Rochelle en 1620, second traducteur de *Plutarque*. mort en 1693.

TALLEMANT, (*Paul*) né à Paris en 1642. Quoiqu'il fût petit-fils du riche *Montoran*, & fils d'un Maître des requêtes qui avait eu deux cents mille livres de rente de notre monnoie d'aujourd'hui, il se trouva presque sans fortune. *Colbert* lui fit du bien comme aux autres gens de lettres. Il a eu la principale part à l'histoire du Roi par médaillles. m. en 1712.

TALON, (Omer) Avocat-Général du Parlement de Paris, a laissé des mémoires utiles, dignes d'un bon magistrat & d'un bon citoyen; mais son éloquence n'est pas encore celle du bon temps. m. en 1652.

TARTERON, Jésuite. Il a traduit les satyres d'*Horace*, de *Perse* & de *Juvenal*; & a supprimé les obscénités grossières dont il est étrange que *Juvenal* & sur-tout *Horace*, ayent souillé leurs ouvrages. Il a mé-nagé en cela la jeunesse pour laquelle il croyait travailler; mais sa traduction n'est pas assez littérale pour elle; le sens est rendu, mais non pas la valeur des mots.

TERRASSON, (l'Abbé) né en 1669. Philosophe pendant sa vie & à sa mort. Il y a de beaux morceaux dans son *Sethos*. Sa traduction de *Diodore* est utile, son examen d'*Homere* sans aucun goût. mort en 1750.

THIERS, (Jean-Baptiste) né à Chartres en 1641. On a de lui beaucoup de dissertations du couvent des Cordeliers de Rheims, à *Dieu* & à *St. François* tous deux crucifiés. m. en 1703.

THOMASSIN, (Louis) de l'Oratoire, né en Provence en 1619. Homme d'une érudition profonde. Il fit le premier des conférences sur les Peres, sur les conciles & sur l'histoire. Il oublia sur la fin de sa

vie tout ce qu'il avait su, & ne se souvint plus d'avoir écrit. m. en 1695.

THOYNARD, (*Nicolas*) né à Orléans en 1629. On prétend qu'il a eu grande part au traité du Cardinal *Norris* sur les *Epoques Syriennes*. Sa *Concordance des quatre Evangelistes* en Grec passé pour un ouvrage curieux. Il n'était que savant, mais il l'était profondément. m. en 1706.

TORCI, (*Jean-Baptiste Colbert de*) neveu du grand *Colbert*, Ministre d'Etat sous *Louis XIV*, a laissé des mémoires de puis la paix de Ryswick jusqu'à celle d'Utrecht : ils ont été imprimés pendant qu'on achevait l'édition de cet *Essai sur le siecle de Louis XIV*. Ils confirment tout ce qu'on y avance. Ces mémoires renferment des détails qui ne conviennent qu'à ceux qui veulent s'instruire à fond : ils sont écrits plus purement que tous les mémoires de ses prédecesseurs : on y reconnaît le goût de la Cour de *Louis XIV*. Mais leur plus grand prix est dans la sincérité de l'auteur : c'est la vérité, c'est la modération elle-même, qui ont conduit sa plume. m. en 1746.

TOUREIL, (*Jacques*) né à Toulouse en 1656. Célebre par sa traduction de *Démosthène*. m. en 1715.

TOURNEFORT, (*Joseph Pitton de*) né en Provence en 1656. Le plus grand

botaniste de son temps. Il fut envoyé par *Louis XIV* en Espagne, en Angleterre, en Hollande, en Grèce & en Asie, pour perfectionner l'histoire naturelle. Il rapporta treize cents trente-six nouvelles espèces de plantes, & il nous apprit à connaître les nôtres. m. en 1708.

LE TOURNEUX, né en 1640. Son *Année Chrétienne* est dans beaucoup de mains, quoique mise à Rome à l'Index des livres prohibés, ou plutôt parce qu'elle y est mise. m. en 1686.

TRISTAN l'*Hermite*, Gentilhomme de *Gaston d'Orléans*, frere de *Louis XIII*. Le prodigieux & long succès qu'eut sa tragédie de *Marianne* fut le fruit de l'ignorance où l'on était alors. On n'avait pas mieux; & quand la réputation de cette pièce fut établie, il fallut plus d'une tragédie de *Corneille* pour la faire oublier. Il y a encore des nations chez qui des ouvrages très-médiocres passent pour des chefs-d'œuvre, parce qu'il ne s'est pas trouvé de génie qui les ait surpassés. On ignore communément que *Tristan* ait mis en vers l'office de la Vierge, & il n'est pas étrange qu'on l'ignore. m. en 1655. Voici son épitaphe qu'il composa :

Je fis le chien couchant auprès d'un grand Seigneur,
Je me vis toujours pauvre, & tâchai de paraître,

Je vécus dans la peine, espérant le bonheur,
Et mourus sur un coffre en attendant mon maître.

TURENNE. Ce grand homme nous a laissé aussi des mémoires qu'on trouve dans sa vie, écrite par *Ramsey*. Nous avons beaucoup de mémoires de nos Généraux, mais ils n'ont pas écrit comme *Xénophon* & *César*.

VAILLANT, (*Jean Foy*) né à Beauvais en 1632. Le public lui doit la *Science des Médailles* & le Roi la moitié de son cabinet. Le Ministre *Colbert* le fit voyager en Italie, en Grèce, en Egypte, en Turquie, en Perse. Des corsaires d'Alger le prirent en 1674, avec l'architecte *Desgoberts*. Le Roi les racheta tous deux. Jamais savant n'essuya plus de dangers. m. en 1706.

VAILLANT, (*Jean François*) né à Rome en 1665, pendant les voyages de son pere. Antiquaire comme lui. mort en 1708.

VALINCOURT, (*Jean-Baptiste-Henri du Trouset de*) né en 1653. Une épître que *Despreaux* lui a adressée, fait sa plus grande réputation. On a de lui quelques petits ouvrages. Il était bon littérateur. Il fit une assez grande fortune, qu'il n'eût pas faite s'il n'eût été qu'homme de lettres. Les lettres seules dénuées de cette sagacité laborieuse qui rend un homme utile, ne

procurent presque jamais qu'une vie malheureuse & méprisée. Un des meilleurs discours qu'on ait jamais prononcés à l'Academie, est celui dans lequel Mr. de Valincourt tâche de guérir l'erreur de ce nombre prodigieux de jeunes gens, qui prenant leur fureur d'écrire pour du talent, vont présenter de mauvais vers à des Princesses, inondent le public de leurs brochures, & qui accusent l'ingratitude du siècle parce qu'ils sont inutiles au monde & à eux-mêmes. Il les avertit que les professions qu'on croit les plus basses sont fort supérieures à celle qu'ils ont embrassée. m. en 1730.

VALOIS, (Adrien) né à Paris en 1607. Historiographe de France. Ses meilleurs ouvrages sont sa *Notice des Gaules*, & son histoire de la première race. m. en 1692.

VALOIS, (Henri) frere du précédent, né en 1603. Ses ouvrages sont moins utiles à des Français que ceux de son frère. m. en 1676.

VARIGNON, (Pierre) né à Caen en 1654, Mathématicien célèbre. m. en 1722.

VARILLAS, (Antoine) né dans la Marche en 1624. Historien plus agréable qu'exact. mort en 1696.

LE VASSOR, (Michel) de l'Oratoire, réfugié en Angleterre. Son *Histoire de Louis XIII* diffuse, pesante & satyrique,

a été recherchée pour beaucoup de faits singuliers qui s'y trouvent : mais c'est un déclameur odieux, qui, dans l'histoire de *Louis XIII*, ne cherche qu'à décrier *Louis XIV*, qui attaque les morts & les vivants ; il ne se trompe que sur peu de faits, & passé pour s'être trompé dans tous ses jugements. mort en 1718.

VAVASSEUR, né dans le Charolais en 1605, Jésuite, grand littérateur. Il fit voir le premier que les Grecs & les Romains n'ont jamais connu le style burlesque, qui n'est qu'un reste de barbarie. m. en 1681.

VAUBAN, (le Maréchal de) né en 1633. Sa Dixme n'a pu être exécutée, & est en effet impraticable. On a de lui plusieurs Mémoires dignes d'un si bon citoyen. m. en 1707.

VAUGELAS, (*Claude Fayre de*) né à Chambéry en 1585. C'est un des premiers qui ont épuré & réglé la langue, & de ceux qui pouvaient faire des vers Italiens sans en pouvoir faire de Français. Il retoucha pendant trente ans sa traduction de *Quinte-Curce*. Tout homme qui veut bien écrire doit corriger ses ouvrages toute sa vie. m. en 1650.

LE VAYER, (*François*) né à Paris en 1588, Précepteur de *Monsieur*, frere de *Louis XIV*, & qui enseigna le Roi un an.

Historiographe de France, Conseiller d'Etat, grand Pyrrhonien, & connu pour tel. Son Pyrrhonisme n'empêcha pas qu'on ne lui confiait une éducation si précieuse. On trouve beaucoup de science & de raison dans ses ouvrages trop diffus. Il combattit le premier avec succès cette opinion qui nous fied si mal, que notre morale vaut mieux que celle de l'antiquité.

Son Traité de la vertu des Payens est estimé des sages. Sa devise était :

*De las cosas mas seguras.
La mas segura es dudar.*

comme celle de *Montaigne* était : *Qu'asais-je?* m. en 1672.

VEISSIERES, (*Mathurin de LA CROZE*) né à Nantes en 1661, Bénédictin à Paris. Sa liberté de penser, & un Prieur contraire à cette liberté, lui firent quitter son ordre & sa religion. C'était une bibliothèque vivante, & sa mémoire était un prodige. Outre les choses utiles & agréables qu'il savait, il en avait étudié d'autres qu'on ne peut savoir, comme l'ancienne langue Egyptienne. Il y a de lui un ouvrage estimé, c'est le *Christianisme des Indes*. Ce qu'on y trouve de plus curieux, c'est que les Bramins croient l'unité d'un Dieu, en laissant les idoles aux peuples. La fureur

d'écrire est telle qu'on a écrit la vie de cet homme en un volume aussi gros que la vie d'Alexandre. Ce petit extrait encore trop long, aurait suffi. m. à Berlin en 1739.

VERGIER, (Jacques) né à Paris en 1675. Il est à l'égard de la *Fontaine* ce que *Campistron* est à *Racine*. Imitateur faible, mais naturel. Mort assassiné à Paris par des voleurs en 1720. On laisse entendre dans le *Moréri*, qu'il avait fait une parodie contre un Prince puissant qui le fit tuer. Ce conte est faux.

VERTOT, (René-Aubert) né en Normandie en 1655. Historien agréable & élégant. mort en 1735.

VICHART DE SAINT-RÉAL, (César) né à Chambéry, mais élevé en France. Son *Histoire de la conjuration de Venise* est un chef-d'œuvre. Sa *Vie de Jésus-Christ* est bien différente. m. en 1692.

VILLARS DE MONTFAUCON, (l'Abbé de) né en 1635, célèbre par le *Comte de Gébalis*. C'est une partie de l'ancienne mythologie des Perses. L'Auteur fut tué en 1673, d'un coup de pistolet. On dit que les Sylphes l'avaient assassiné pour avoir révélé leurs mystères.

VILLARS, (le Maréchal Duc de) né en 1652. Le premier tome des Mémoires qui portent son nom est entièrement de lui.

Il savait par cœur les beaux endroits de *Corneille*, de *Racine* & de *Moliere*. Je lui ai entendu dire un jour à un homme d'Etat fort célèbre, qui était étonné qu'ilût tant de vers de comédie : *J'en ai moins joué que vous, mais j'en fais davantage.* mort en 1734.

VILLE DIEU. (Madame de) Ses romans lui firent de la réputation. Au reste, on est bien éloigné de vouloir donner ici quelque prix à tous ces romans dont la France a été & est encore inondée ; ils ont presque tous été, excepté *Zaïde*, des productions d'esprits faibles, qui écrivent avec facilité des choses indignes d'être lues par des esprits solides ; ils sont même pour la plupart dénués d'imagination, & il y en a plus dans quatre pages de l'*Ariooste* que dans tous ces insipides écrits qui gâtent le goût des jeunes gens. m. en 1683.

VILLIERS, (Pierre) né à Coignac en 1648, Jésuite. Il cultiva les Lettres comme tous ceux qui sont sortis de cet ordre. Ses sermons & son poème sur l'art de prêcher eurent de son temps quelque réputation. Ses stances sur la solitude sont fort au-dessus de celles de *St. Amant*, qu'on avait tant vantées ; mais ne sont pas encore tout-à-fait dignes d'un siècle si au-dessus de celui de *St. Amant*, m. en 1728.

VOITURE, (*Vincent*) né à Amiens en 1598. C'est le premier qui fut en France ce qu'on appelle un bel-esprit. Il n'eut guere que ce mérite dans ses écrits, sur lesquels on ne peut se former le goût; mais ce mérite était alors très-rare. On a de lui de très-jolis vers, mais en petit nombre. Ceux qu'il fit pour la Reine *Anne d'Autriche*, & qu'on n'imprima pas dans son recueil, sont un monument de cette liberté galante qui régnait à la Cour de cette Reine, dont les Frondeurs lassèrent la douceur & la bonté.

• • • • • • • • • •

• • • • • • • • • •

Je pensais à le Cardinal,
J'entends celui de la Valette;
Pouvait voir l'éclat sans égal,
Dans lequel maintenant vous êtes, (*)
J'entends celui de la beauté,
Car auprès je n'estime guere,
Cela soit dit sans vous déplaire,
Tout l'éclat de la majesté.

Il fit aussi des vers Italiens & Espagnols avec succès. m. en 1648.

Ce n'est pas la peine de pousser plus loin ce catalogue. On y voit un petit nombre de

(*) Alors on était dans l'usage de retrancher dans les vers les lettres finales qui incommodaient: *vous êtes*, pour *vous étes*. C'est ainsi qu'en usent les Italiens & les Anglais. La poésie Française est trop gémée & très-souvent trop prosaïque.

grands génies, un assez grand d'imitateurs, & on pourrait donner une liste beaucoup plus longue des Savants. Il sera difficile désormais qu'il s'éleve des génies nouveaux, à moins que d'autres mœurs, une autre sorte de gouvernement, ne donnent un tour nouveau aux esprits. Il sera impossible qu'il se forme des Savants universels, parce que chaque science est devenue immense. Il faudra nécessairement que chacun se réduise à cultiver une petite partie du vaste champ que le siècle de *Louis XIV* a défriché.

ARTISTES CÉLEBRES.

Des Musiciens.

LA MUSIQUE Française, du moins la vocale, n'a été jusqu'ici du goût d'aucune autre nation. Elle ne pouvait l'être, parce que la prosodie Française est différente de toutes celles de l'Europe. Nous appuyons toujours sur la dernière syllabe; & toutes les autres nations pesent sur la pénultième, ou sur l'antépénultième, ainsi que les Italiens. Notre langue est la seule qui ait des mots terminés par des *e muets*, & ces *e* qui ne sont pas prononcés dans la déclamation ordinaire, le sont dans la déclama-

tion notée, & le sont d'une maniere uniforme, *glo-i-reu*, *victoi-reu*, *barbari-eu*.... *furi-eu*.... Voilà ce qui rend la plupart de nos airs & notre récitatif insupportable à quiconque n'y est pas accoutumé. Le climat refuse encore aux voix la légéreté que donne celui d'Italie ; nous n'avons point l'habitude qu'on a chez le Pape & dans les autres Cours Italiennes, de priver les hommes de leur virilité pour leur donner une voix plus belle que celle des femmes. Tout cela joint à la lenteur de notre chant, qui fait un étrange contraste avec la vivacité de notre nation, rendra toujours la Musique Française propre pour les seuls Français.

Malgré toutes ces raisons, les étrangers, qui ont été long-temps en France, conviennent que nos Musiciens ont fait des chefs-d'œuvre en ajustant leurs airs à nos paroles, & que cette déclamation notée est souvent une expression admirable ; mais elle ne l'est que pour des oreilles très accoutumées, & il faut une exécution parfaite.

La Musique instrumentale s'est ressentie un peu de là monotonie & de la lenteur qu'on reproche à la vocale ; mais plusieurs de nos symphonies, & surtout nos airs de danse, ont trouvé plus d'applaudissement chez les autres nations. On les exécute dans beaucoup d'*Opéra* Italiens ; il n'y en a pres-

que jamais d'autres chez un Roi qui entretiennent un des meilleurs *Opéra* de l'Europe, & qui parmi ses autres talents singuliers, a cultivé avec un très-grand soin celui de la Musique.

Jean-Baptiste LULLY, né à Florence en 1633, amené en France à l'âge de quatorze ans, & ne sachant encore que jouer du violon, fut le pere de la vraie Musique en France. Il fut accommoder son art au génie de la langue; c'était l'unique moyen de réussir. Il est à remarquer qu'alors la Musique Italienne ne s'éloignait pas de la gravité & de la noble simplicité que nous admirons encore dans les récitatifs de *Lully*.

Rien ne ressemble plus à ces récitatifs que le fameux motet de *Luigi*, chanté en Italie avec tant de succès dans le dix-septième siècle, & qui commence ainsi:

Sunt breves mundi rosæ, sunt fugitivi flores;
Frondes veluti annosæ, sunt labiles honores.

Il faut bien observer que dans cette Musique de pure déclamation, qui est la *Mélodie* des anciens, c'est principalement la beauté naturelle des paroles qui produit la beauté du chant; on ne peut bien déclamer que ce qui mérite de l'être. C'est à quoi on se méprit beaucoup du temps de *Quignault* & de *Lully*. Les poëtes étaient ja-

loux du poète, & ne l'étaient pas du musicien. *Boileau* reproche à *Quinault*,

Ces lieux communs de Morale lubrique,
Que *Lully* réchauffa des sons de sa Musique.

Les passions tendres que *Quinault* exprimait si bien, étaient sous sa plume la peinture vraie du cœur humain, bien plus qu'une morale lubrique. *Quinault*, par sa diction, échauffait encore plus la Musique, que l'art de *Lully* n'échauffait ses paroles. Il fallait ces deux hommes & des acteurs, pour faire de quelques scènes d'*Atis*, d'*Armide* & de *Roland* un spectacle tel que ni l'antiquité, ni aucun peuple contemporain, n'en connaît. Les airs détachés, les ariettes, ne répondirent pas à la perfection de ces grandes scènes. Ces airs, ces petites chansons, étaient dans le goût de nos *Noëls*; ils ressemblaient aux *barcaroles* de Venise; c'était tout ce qu'on voulait alors. Plus cette Musique était faible, plus on la retenait aisément. Mais le récitatif est si beau, que *Rameau* n'a jamais pu l'égalier. Il me faut des chanteurs, disait-il, & à *Lully* des acteurs. *Rameau* a enchanté les oreilles, *Lully* enchantait l'âme; c'est un des grands avantages du siècle de *Louis XIV*, que *Lully* ait rencontré un *Quinault*.

Après *Lully*, tous les Musiciens, com-

me COLASSE, CAMPRA, DESTOUCHES & les autres, ont été ses imitateurs, jusqu'à ce qu'enfin *Rameau* est venu, qui s'est élevé au-dessus d'eux par la profondeur de son harmonie, & qui a fait de la Musique un art nouveau.

A l'égard des Musiciens de chapelle, quoiqu'il y en ait plusieurs célèbres en France, leurs ouvrages n'ont point encore été exécutés ailleurs.

Des Peintres.

Il n'en est pas de la PEINTURE comme de la Musique. Une nation peut avoir un chant qui ne plaît qu'à elle, parce que le génie de sa langue n'en admettra pas d'autres; mais les Peintres doivent représenter la nature, qui est la même dans tous les pays, & qui est vue avec les mêmes yeux.

Il faut pour qu'un Peintre ait une juste réputation, que ses ouvrages aient un prix chez les étrangers. Ce n'est pas assez d'avoir un petit parti, & d'être loué dans de petits livres; il faut être acheté.

Ce qui resserre quelquefois les talents des Peintres, est ce qui semblerait devoir les étendre. C'est le goût académique, c'est la manière qu'ils prennent d'après ceux qui président. Les Académies sont sans doute très utiles pour former des élèves, sur tout

quand les Directeurs travaillent dans le grand goût ; mais si le chef a le goût petit, si sa maniere est aride & léchée , si ses figures grimaçent , si ses tableaux sont peints comme les éventails ; les élèves subjugués par l'imitation , ou par l'envie de plaire à un mauvais maître , perdent entièrement l'idée de la belle nature. Il y a une fatalité sur les Académies : aucun ouvrage , qu'on appelle académique , n'a été encore en aucun genre un ouvrage de génie. Donnez-moi un Artiste , tout occupé de la crainte de ne pas saisir la maniere de ses confrères , ses productions feront compassées & contraintes. Donnez-moi un homme d'un esprit libre , plein de la nature qu'il copie , il réussira. Presque tous les Artistes sublimes , ou ont fleuri avant les établissements des Académies , ou ont travaillé dans un goût différent de celui qui régnait dans ces sociétés.

Corneille , Racine , Despréaux , le Peintre le Moine , non-seulement prirent une route différente de leurs confrères , mais ils les avaient presque tous pour ennemis.

Nicolas Poussin , né aux Andelis en Normandie en 1599 , fut l'élève de son génie ; il se perfectionna à Rome. On l'appelle le Peintre des gens d'esprit ; on pourrait aussi l'appeler celui des gens de goût. Il n'a d'autre défaut que celui d'avoir outré.

le sombre du coloris de l'école romaine. Il était dans son temps le plus grand Peintre de l'Europe. Rappelé de Rome à Paris, il y céda à l'envie & aux cabales; il se retira: c'est ce qui est arrivé à plus d'un Artiste. Le *Poussin* retourna à Rome, où il vécut pauvre, mais content. Sa philosophie le mit au-dessus de la fortune. m. en 1665.

Eustache LE SUEUR, né à Paris en 1617, n'ayant eu que *Vouët* pour maître, devint cependant un Peintre excellent. Il avait porté l'art de la peinture au plus haut point, lorsqu'il mourut à l'âge de trente-huit ans en 1655.

BOURDON & LE VALENTIN ont été célèbres. Trois des meilleurs tableaux qui ornent l'Eglise de *St. Pierre*, sont du *Poussin*, du *Bourdon* & du *Valentin*.

Charles LE BRUN, né à Paris en 1619. A peine eut-il développé son talent, que le Sur-Intendant *Fouquet*, l'un des plus généreux & des plus malheureux hommes qui ayent jamais été, lui donna une pension de vingt-quatre mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. Il est à remarquer que son tableau de *la famille de Darius*, qui est à Versailles, n'est point effacé par le coloris du tableau de *Paul Véronèse*, qu'on voit vis-à-vis, & le surpasse beaucoup par le dessin, la composition, la dignité, l'expression.

& la fidélité du costume. Les estampes de ses tableaux des batailles d'Alexandre sont encore plus recherchées que les batailles de Constantin, par Raphaël & par Jules Romain. m. en 1690.

Pierre MIGNARD, né à Troyes en Champagne en 1610, fut le rival de le Brun pendant quelque temps; mais il ne l'est pas aux yeux de la postérité. m. en 1695.

Claude GELÉE, dit Claude LORRAIN. Son pere qui en voulait faire un garçon pâtissier, ne prévoyait pas qu'un jour son fils ferait des tableaux qui seraient regardés comme ceux d'un des premiers paysagistes de l'Europe. mort à Rome en 1678.

CASE. On a de lui des tableaux qui commencent à être d'un grand prix. On rend trop tard justice en France aux bons Artistes. Leurs ouvrages médiocres y font trop de tort à leurs chefs-d'œuvre. Les Italiens, au contraire, passent chez eux le médiocre en faveur de l'excellent. Chaque nation cherche à se faire valoir. Les Français font valoir les autres nations en tout genre.

Joseph PAROSEL, né en 1648, bon Peintre, & surpassé par son fils. m. en 1704.

Jean JOUVENET, né à Rouen en 1644, élève de le Brun, inférieur à son maître, quoique bon Peintre. Il a peint presque tous les objets d'une couleur jaune.

Il les voyait de cette couleur par une singulière conformation d'organes. m. en 1717.

Jean-Baptiste SANTERRE. Il y a de lui des tableaux de chevalet admirables, d'un coloris vrai & tendre. Son tableau d'*Adam & d'Eve* est un des plus beaux qu'il y ait en Europe. Celui de *Ste. Thérèse*, dans la chapelle de Versailles, est un chef-d'œuvre de graces, & on ne lui a reproché que d'être trop voluptueux pour un tableau d'autel.

LA FOSSE s'est distingué par un mérite à-peu-près semblable.

Bon BOULOGNE, excellent Peintre ; la preuve en est que ses tableaux sont vendus fort cher.

Louis BOULOGNE ; ses tableaux qui ne sont pas sans mérite, sont moins recherchés que ceux de son frere.

Raous, Peintre inégal ; mais quand il a réussi, il a égalé le *Rimbrand*.

RIGAUT : quoiqu'il n'ait guere de réputation que dans le portrait, le grand tableau où il a représenté le Cardinal de *Bouillon* ouvrant l'année sainte, est un chef-d'œuvre égal aux plus beaux ouvrages de *Rubens*.

DE TROIE a travaillé dans le goût de *Rigaut*. On a de son fils des tableaux d'histoire estimés.

VATEAU a été dans le gracieux à-peu-

près ce que *Ténieres* a été dans le grotesque. Il a fait des disciples dont les tableaux sont recherchés.

LE MOINE a peut-être surpassé tous ces Peintres par la composition *du fallon d'Hercule* à Versailles. Cette apothéose d'*Hercule* était une flatterie pour le Cardinal *Hercule de Fleury*, qui n'avait rien de commun avec l'*Hercule* de la fable. Il eût mieux valu dans le fallon d'un Roi de France représenter l'apothéose de *Henri IV*. *Le Moine* envia de ses confrères, & se croyant mal récompensé du Cardinal, se tua de désespoir.

Quelques autres ont excellé à peindre des animaux, comme DESPORTES & OURY; d'autres ont réussi dans la miniature; plusieurs dans le portrait. Quelques Peintres, & sur-tout le célèbre *Vanlo*, se distinguent aujourd'hui dans de plus grands genres, & il est à croire que l'art ne périra pas.

Des Sculpteurs, Architectes, Graveurs &c.

La SCULPTURE a été poussée à sa perfection sous *Louis XIV*, & se soutient dans sa force sous *Louis XV*.

Jacques SARRASIN, né en 1598, fit des chefs-d'œuvres à Rome pour le Pape

Clément VIII. Il travailla à Paris avec le même succès. mort en 1660.

Pierre PUGET, né en 1628, architecte, sculpteur & peintre : célèbre par plusieurs chefs-d'œuvres qu'on voit à Marseille & à Versailles. mort en 1695.

Le Gros & Théodon ont embellî l'Italie de leurs ouvrages. Ils firent chacun à Rome deux modeles qui l'emportèrent au concours sur tous les autres, & qui sont comptés parmi les chef-d'œuvres. *Le Gros* mourut à Rome en 1719.

François Girardon, né en 1627, a égalé tout ce que l'antiquité a de plus beau, par les bains d'*Apollon* & par le tombeau du Cardinal de *Richelieu*. m. en 1715.

Les Coisevaux & les Coustoux & beaucoup d'autres, se sont très-distingués, & sont encore surpassés aujourd'hui par quatre ou cinq de nos sculpteurs modernes.

Chauveau, Nanteuil, Meulan, Audran, Heelsing, le Clerc, les Drevet, Poilly, Picart, Duchange, suivis encore par de meilleurs Artistes, ont réussi dans les taille-douces, & leurs estampes ornent dans l'Europe les cabinets de ceux qui ne peuvent avoir de tableaux.

De simples Orfèvres, tels que *Balin & Germain*, ont mérité d'être mis au rang des plus célèbres Artistes, par la beauté de leur

leur dessin, & par l'élégance de leur exécution.

Il n'est pas aussi facile à un génie né avec le grand goût de l'architecture, de faire valoir ses talents, qu'à tout autre artiste. Il ne peut éléver de grands monuments que quand des Princes les ordonnent. Plus d'un bon Architecte a eu des talents inutiles.

François Mansard a été un des meilleurs Architectes de l'Europe. Le château, ou plutôt le palais de *Maisons* auprès de St. Germain, est un chef-d'œuvre, parce qu'il eut la liberté entière de se livrer à son génie.

Jules Hardouin Mansard, son neveu, fit une fortune immense sous *Louis XIV*, & fut Sur-Intendant des bâtiments. La belle chapelle des Invalides est de lui. Il ne put déployer tous ses talents dans celle de Versailles, où il fut gêné par le terrain.

On reproche à la ville de Paris de n'avoir que deux fontaines dans le bon goût ; l'ancienne de *Jean Gougeon*, & la nouvelle de *Bouchardon* ; encore sont-elles toutes deux mal placées. On lui reproche de n'avoir d'autre théâtre magnifique que celui du Louvre, dont on ne fait point d'usage, & de ne s'assembler que dans des salles de spectacles sans goût, sans proportion, sans ornement, & aussi défectueuses dans l'emplacement que dans la construction : tandis que

Tome I.

L

des villes de provinces donnent à la capitale un exemple qu'elle n'a pas encore suivi.

La France a été distinguée par d'autres ouvrages publics d'une plus grande importance ; ce sont les vastes hôpitaux, les magasins, les ponts de pierre, les quais, les immenses levées qui retiennent les rivieres dans leur lit, les canaux, les écluses, les ports, & sur-tout l'architecture militaire de tant de places frontières, où la solidité se joint à la beauté. On connaît assez les ouvrages élevés sur les dessins de PERRAULT, de LEVAU, & de DORBAY.

L'art des jardins a été créé & perfectionné par LE NOTRE pour l'agréable, & par LA QUINTINIE pour l'utile. Il n'est pas vrai que le *Notre* ait poussé la simplicité jusqu'à embrasser familièrement le Roi & le Pape. Son élève *Collinau* m'a protesté que ces historiettes rapportées dans tant de Dictionnaires, sont fausses, & on n'a pas besoin de ce témoignage pour savoir qu'un Intendant des jardins ne baise point les Papes & les Rois des deux côtés.

La gravure en pierres précieuses, les coins des médailles, les fontes des caractères pour l'imprimerie, tout cela s'est ressenti des progrès rapides des autres arts.

Les horlogers, qu'on peut regarder moc-

me des physiciens de pratique, ont fait admirer leur esprit dans leur travail.

On a nuancé les étoffes, & même l'or qui les embellit, avec une intelligence & un goût si rare, que telle étoffe, qui n'a été portée que par luxe, méritait d'être conservée comme un monument d'industrie.

On a commencé à faire de la porcelaine à St. Cloud, avant que l'on en fît dans le reste de l'Europe.

Enfin, le siècle passé a mis celui où nous sommes en état de rassembler en un corps, & de transmettre à la postérité le dépôt de toutes les sciences & de tous les arts, tous poussés aussi loin que l'industrie humaine a pu aller; & c'est à quoi a travaillé une société de savants, remplis d'esprit & de lumières. Cet ouvrage immense & immortel semble accuser la brièveté de la vie des hommes. Il a été commencé par Messieurs *D'alembert & Diderot*, traversé & persécuté par l'envie & par l'ignorance, ce qui est le destin de toutes les grandes entreprises. Il eût été à souhaiter que quelques mains étrangères n'eussent pas défiguré cet important ouvrage par des déclamations puériles & des lieux communs insipides, qui n'empêchent pas que le reste de l'ouvrage ne soit utile au genre humain.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION

au Siecle de Louis XIV.

Ce n'est pas seulement la *VIE DE LOUIS XIV* qu'on prétend écrire ; on se propose un plus grand objet. On veut eslayer de peindre à la postérité, non les actions d'un seul homme, mais l'esprit des hommes dans le siecle le plus éclairé qui fut jamais.

Tous les temps ont produit des héros & des politiques : tous les peuples ont éprouvés des révolutions : toutes les histoires sont presque égales pour qui ne veut mettre que des faits dans sa mémoire. Mais quiconque pense, & ce qui est encore plus rare, qui-conque a du goût, ne compte que quatre siecles dans l'histoire du monde. Ces quatre âges heureux sont ceux où les arts ont été perfectionnés, & qui servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la postérité.

Le premier de ces siecles à qui la véritable gloire est attachée, est celui de *Philippe & d'Alexandre*, ou celui des *Périclès, des Démosthènes, des Aristotes, des Pla-*

au Siècle de Louis XIV. 245

tons, des *Apelles*, des *Phidias*, des *Praxiteles*; & cet honneur a été renfermé dans les limites de la Grèce; le reste de la terre alors connue était barbare.

Le second âge est celui de *César* & d'*Auguste*, désigné encore par les noms de *Lucrece*, de *Ciceron*, de *Tite-Live*, de *Virgile*, d'*Horace*, d'*Ovide*, de *Varron*, de *Vitrue*.

Le troisième est celui qui suivit la prise de Constantinople par *Mahomet II*. Le lecteur peut se souvenir qu'on vit alors en Italie une famille de simples citoyens faire ce que devaient entreprendre les Rois de l'Europe. Les *Médicis* appellerent à Florence les savants, que les Turcs chassaient de la Grèce; c'était le temps de la gloire de l'Italie. Les beaux-arts y avaient déjà repris une vie nouvelle; les Italiens les honorèrent du nom de *vertu*, comme les premiers Grecs les avaient caractérisés du nom de *sagesse*. Tout tendait à la perfection.

Les arts, toujours transplantés de Grèce en Italie, se trouvaient dans un terrain favorable, où ils fructifiaient tout-à-coup. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne, voulurent à leur tour avoir de ces fruits; mais, ou ils ne vinrent point dans ces climats, ou bien ils dégénérèrent trop vite.

François I encouragea des savants, mais qui ne furent que savants : il eut des architectes ; mais il n'eut ni des *Michel-Anges*, ni des *Palladio* : il voulut en vain établir des écoles de peinture ; les peintres Italiens qu'il appella ne firent point d'élèves Français. Quelques épigrammes & quelques contes libres componaient toute notre poésie. *Rabelais* était notre seul livre de prose à la mode, du temps de *Henri II*.

En un mot, les Italiens seuls avaient tout, si vous en exceptez la musique, qui n'était pas encore perfectionnée, & la philosophie expérimentale, inconnue par-tout également, & qu'enfin *Galileo* fit connaître.

Le quatrième siècle est celui qu'on nomme le Siecle de *Louis XIV*, & c'est peut-être celui dès quatre qui approche le plus de la perfection. Enrichi des découvertes des trois autres, il a plus fait en certains genres que les trois ensemble. Tous les arts à la vérité n'ont point été poussés plus loin que sous les *Médicis*, sous les *Augustes* & les *Alexandres* ; mais la raison humaine en général s'est perfectionnée. La saine philosophie n'a été connue que dans ce temps : & il est vrai de dire, qu'à commencer depuis les dernières années du Cardinal de *Richelieu*, jusqu'à celles qui ont suivi la mort de *Louis XIV*, il s'est fait dans nos

arts, dans nos esprits, dans nos mœurs, comme dans notre gouvernement, une révolution générale qui doit servir de marque éternelle à la véritable gloire de notre patrie. Cette heureuse influence ne s'est pas même arrêtée en France; elle s'est étendue en Angleterre; elle a excité l'émulation dont avait alors besoin cette nation spirituelle & profonde; elle a porté le goût en Allemagne, les sciences en Russie; elle a même ranimé l'Italie qui languissait, & l'Europe a dû sa politesse & l'esprit de société à la Cour de *Louis XIV.*

Il ne faut pas croire que ces quatre siècles ayent été exempts de malheurs & de crimes. La perfection des arts cultivés par des citoyens paisibles n'empêchent pas les Princes d'être ambitieux, les peuples d'être séditeux, les Prêtres & les Moines d'être quelquefois remuants & fourbes. Tous les siècles se ressemblent par la méchanceté des hommes; mais je ne connais que ces quatre âges distingués par les grands talents.

Avant le siècle que j'appelle de *Louis XIV*, & qui commence à-peu-près à l'établissement de l'Académie Française, les Italiens appelaient tous les Ultramontains du nom de barbares: il faut avouer que les Français méritaient en quelque sorte cette injure. Leurs peres joignaient la galanterie

romanesque des Maures à la grossièreté gothique ; ils n'avaient presque aucun des arts aimables ; ce qui prouve que les arts utiles étaient négligés : car lorsqu'on a perfectionné ce qui est nécessaire , on trouve bientôt le beau & l'agréable , & il n'est pas étonnant que la peinture , la sculpture , la poésie , l'éloquence , la philosophie , fussent presque inconnues à une nation , qui ayant des ports sur l'Océan & sur la Méditerranée , n'avait pourtant point de flotte , & qui aimant le luxe à l'excès , avait à peine quelques manufactures grossières.

Les Juifs , les Génois , les Vénitiens , les Portugais , les Flamands , les Hollandais , les Anglais firent tour-à-tour le commerce de la France , qui en ignorait les principes. *Louis XIII* , à son avénement à la couronne , n'avait pas un vaisseau ; Paris ne contenait pas quatre cents mille hommes , & n'était pas décoré de quatre beaux édifices ; les autres villes du Royaume ressemblaient à ces bourgs qu'on voit au-delà de la Loire. Toute la noblesse cantonnée à la campagne dans des donjons entourés de fossés opprimait ceux qui cultivaient la terre. Les grands chemins étaient presque impraticables ; les villes étaient sans police , l'Etat sans argent , & le gouvernement presque toujours sans crédit parmi les nations étrangères.

On ne doit pas se dissimuler, que depuis la décadence de la famille de *Charlemagne*, la France avait langui plus ou moins dans cette faiblesse, parce qu'elle n'avait presque jamais joui d'un bon gouvernement.

Il faut, pour qu'un Etat soit puissant, ou que le peuple ait une liberté fondée sur les loix, ou que l'autorité souveraine soit assérme sans contradiction. En France, les peuples furent esclaves jusques vers le temps de *Philippe-Auguste*; les Seigneurs furent tyrans jusqu'à *Louis XI*; & les Rois, toujours occupés à soutenir leur autorité contre leurs vassaux, n'eurent jamais ni le temps de songer au bonheur de leurs sujets, ni le pouvoir de les rendre heureux.

Louis XI fit beaucoup pour la puissance royale, mais rien pour la félicité & la gloire de la nation. *François I* fit naître le commerce, la navigation, les lettres & tous les arts; mais il fut trop malheureux pour leur faire prendre racine en France, & tous périttent avec lui. *Henri-le-Grand* allait retirer la France des calamités & de la barbarie où trente ans de discorde l'avaient replongée, quand il fut assassiné dans sa capitale, au milieu du peuple dont il commerçait à faire le bonheur. Le Cardinal de *Richelieu*, occupé d'abaisser la maison d'Autriche, le Calvinisme & les Grands, ne jouit

point d'une puissance assez paisible pour réformer la nation ; mais au moins il commença cet heureux ouvrage.

Ainsi pendant neuf cents années, le génie des Français a été presque toujours rétréci sous un gouvernement gothique au milieu des divisions & des guerres civiles, n'ayant ni loix ni coutumes fixes, changeant de deux siecles en deux siecles un langage toujours grossier ; les nobles sans discipline, ne connaissant que la guerre & l'oisiveté ; les ecclésiastiques, vivant dans le désordre & dans l'ignorance ; & les peuples sans industrie, croupissant dans leur misere.

Les Français n'eurent part, ni aux grandes découvertes, ni aux inventions admirables des autres nations : l'imprimerie, la poudre, les glaces, les télescopes, les compas de proportion, la machine pneumatique, le vrai système de l'univers, ne leur appartinrent point ; ils faisaient des Tournois, pendant que les Portugais & les Espagnols découvraient & conquéraient de nouveaux mondes à l'Orient & à l'Occident du monde connu. *Charles-Quint* prodiguait déjà en Europe les trésors du Mexique, avant que quelques sujets de *François I* eussent découvert la contrée inculte du Canada ; mais par le peu même que firent les Français dans le commencement du seizième siecle,

on vit de quoi ils sont capables quand ils sont conduits.

On se propose de montrer ce qu'ils ont été sous *Louis XIV.*

Il ne faut pas qu'on s'attende à trouver ici plus que dans le tableau des siecles précédents, les détails immenses des guerres, des attaques de villes, prises & reprises par les armes, données & rendues par des traités. Mille circonsances intéressantes pour les contemporains se perdent aux yeux de la postérité, & disparaissent pour ne laisser voir que les grands événements qui ont fixé la destinée des Empires. Tout ce qui s'est fait ne mérite pas d'être écrit. On ne s'attachera dans cette histoire qu'à ce qui mérite l'attention de tous les temps, à ce qui peut peindre le génie & les mœurs des hommes, à ce qui peut servir d'instruction, & conseiller l'amour de la vertu, des arts & de la Patrie.

On a déjà vu ce qu'étaient & la France & les autres Etats de l'Europe avant la naissance de *Louis XIV*; on décrira ici les grands événements politiques & militaires de son règne. Le gouvernement intérieur du Royaume, objet plus important pour les peuples, sera traité à part. La vie privée de *Louis XIV*, les particularités de sa Cour & de son règne, tiendront une grande place. D'au-

tres articles seront pour les arts, pour les sciences, pour les progrès de l'esprit humain dans ce siecle. Enfin, on parlera de l'Eglise, qui depuis si long-temps est liée au gouvernement, qui tantôt l'inquiète & tantôt le fortifie, & qui instituée pour enseigner la morale, se livre souvent à la politique & aux passions humaines.

C H A P I T R E S E C O N D.

Des Etats de l'Europe ayant Louis XIV.

IL y avait déjà long-temps qu'on pouvait regarder l'Europe chrétienne (à la Russie près) comme une espece de grande république partagée en plusieurs Etats, les uns monarchiques, les autres mixtes ; ceux-ci aristocratiques, ceux-là populaires ; mais tous correspondants les uns avec les autres ; tous ayant un même fonds de religion, quoique divisés en plusieurs sectes ; tous ayant les mêmes principes de droit public & de politique, inconnus dans les autres parties du monde. C'est par ces principes que les nations Européennes ne font point esclaves leurs prisonniers, qu'elles respectent les Ambassadeurs de leurs ennemis,

qu'elles conviennent ensemble de la prééminence & de quelques droits de certains Princes, comme de l'Empereur, des Rois, & des autres moindres potentats; & qu'elles s'accordent sur-tout dans la sage politique de tenir entr'elles, autant qu'elles peuvent, une balance égale de pouvoir, employant sans cesse les négociations, même au milieu de la guerre, & entretenant les unes chez les autres des Ambassadeurs, ou des espions moins honorables, qui peuvent avertir toutes les Cours des desseins d'une seule, donner à la fois l'allarme à l'Europe, & garantir les plus faibles des invasions que le plus fort est toujours prêt d'entreprendre.

Depuis *Charles-Quint*, la balance penchait du côté de la Maison d'Autriche. Cette maison puissante était, vers l'an 1630, maîtresse de l'Espagne, du Portugal, & des trésors de l'Amérique; les Pays-Bas, le Milanais, le Royaume de Naples, la Bohême, la Hongrie, l'Allemagne même (si on peut le dire) étaient devenus son patrimoine; & si tant d'Etats avaient été réunis sous un seul chef de cette maison, il est à croire que l'Europe lui aurait enfin été asservie.

DE L' ALLEMAGNE.

L'Empire d'Allemagne est le plus puissant

sant voisin qu'ait la France : il est d'une plus grande étendue ; moins riche peut-être en argent, mais plus fécond en hommes robustes & patients dans le travail. La nation Allemande est gouvernée, peu s'en faut, comme l'était la France sous les premiers Rois *Capétiens*, qui étaient des chefs souvent mal obéis, de plusieurs grands Vassaux, & d'un grand nombre de petits. Aujourd'hui soixante villes libres, & qu'on nomme impériales, environ autant de Souverains séculiers, près de quarante Princes Ecclésiastiques, soit Abbés, soit Evêques ; neuf Electeurs, parmi lesquels on peut compter aujourd'hui quatre Rois ; enfin, l'Empereur, chef de tous ces potentats : composent ce grand corps Germanique, que le flegme Allemand a fait subsister jusqu'à nos jours avec presque autant d'ordre qu'il y avait autrefois de confusion dans le gouvernement Français.

Chaque membre de l'Empire a ses droits, ses priviléges, ses obligations ; & la connaissance difficile de tant de loix, souvent contestées, fait ce que l'on appelle en Allemagne, *l'étude du droit public*, pour laquelle la nation Germanique est si renommée.

L'Empereur lui-même ne serait guere à la vérité plus puissant, ni plus riche qu'un

Doge de Venise. Vous savez que l'Allemagne, partagée en villes & en principautés, ne laisse au chef de tant d'Etats, que la prééminence avec d'extrêmes honneurs, sans domaines, sans argent, & par conséquent sans pouvoir. Il ne possède pas à titre d'Empereur un seul village. Cependant cette dignité souvent aussi vaine que suprême, était devenue si puissante entre les mains des Autrichiens, qu'on a craint souvent qu'ils ne convertissent en monarchie absolue cette république de Princes.

Deux partis divisaient alors & partagent encore aujourd'hui l'Europe chrétienne, & sur-tout l'Allemagne. Le premier est celui des Catholiques, plus ou moins soumis au Pape. Le second est celui des ennemis de la domination spirituelle & temporelle du Pape & des Prélats Catholiques. Nous appellons ceux de ce parti du nom général de Protestants, quoiqu'ils soient divisés en Luthériens, Calvinistes & autres qui se haïssent entr'eux presque autant qu'ils haïssent Rome.

En Allemagne, la Saxe, une partie du Brandebourg, le Palatinat, une partie de la Bohême, de la Hongrie, les Etats de la Maison de Brunswick, le Virtemberg, la Hesse suivent la Religion Luthérienne, qu'on nomme Evangélique. Toutes les vil-

les libres Impériales ont embrassé cette religion, qui a semblé plus convenable que la Religion Catholique à des peuples jaloux de leur liberté.

Les Calvinistes, répandus parmi les Luthériens qui sont les plus forts, ne font qu'un parti médiocre ; les Catholiques composent le reste de l'Empire, & ayant à leur tête la maison d'Autriche, ils étaient sans doute les plus puissants.

Non-seulement l'Allemagne, mais tous les Etats chrétiens, saignaient encore des plaies qu'ils avaient reçues de tant de guerres de religion ; fièvre particulière aux chrétiens, ignorée des idolâtres, & suite malheureuse de l'esprit dogmatique introduit depuis si long-temps dans toutes les conditions. Il y a peu de points de controverse qui n'ayent causé une guerre civile ; & les nations étrangères (peut-être notre postérité) ne pourront un jour comprendre que nos peres se soient égorgés mutuellement pendant tant d'années en prêchant la patience.

Je vous ai déjà fait voir comment *Ferdinand II* *. fut près de changer l'aristocratie Allemande en une monarchie absolue, & comment il fut sur le point d'être détrôné par *Gustave-Adolphe*. Son fils *Ferdinand III*, qui hérita de sa politique,

* Voyez l'*Essai sur l'Histoire universelle*.

& fit comme lui la guerre de son cabinet, régna pendant la minorité de *Louis XIV.*

L'Allemagne n'était point alors aussi florissante qu'elle l'est devenue depuis ; le luxe y était inconnu, & les commodités de la vie étaient encore très-rares chez les plus grands Seigneurs. Elles n'y ont été portées que vers l'an 1686, par les réfugiés Français, qui allèrent y établir leurs manufactures. Ce pays fertile & peuplé manquait de commerce & d'argent ; la gravité des mœurs & la lenteur particulière aux Allemands, les privaient de ces plaisirs & de ces arts agréables que la sagacité Italienne cultivait depuis tant d'années, & que l'industrie française commençait dès-lors à perfectionner. Les Allemands, riches chez eux, étaient pauvres ailleurs ; & cette pauvreté, jointe à la difficulté de réunir en peu de temps sous les mêmes étendards tant de peuples différents, les mettait à-peu-près comme aujourd'hui dans l'impossibilité de porter & de soutenir long-temps la guerre chez leurs voisins. Aussi c'est presque toujours dans l'Empire que les Français ont fait la guerre contre les Empereurs. La différence du gouvernement & du génie paraît rendre les Français plus propres pour l'attaque, & les Allemands pour la défense.

258 CH. II. *Des Etats de l'Europe*
DE L'ESPAGNE.

L'Espagne, gouvernée par la branche aînée de la Maison d'Autriche, avait imprimé, après la mort de *Charles-Quint*, plus de terreur que la nation germanique. Les Rois d'Espagne étaient incomparablement plus absous & plus riches. Les mines du Mexique & du Potosi semblaient leur fournir de quoi acheter la liberté de l'Europe. Vous avez vu ce projet de la monarchie, ou plutôt de la supériorité universelle sur notre continent chrétien, commencé par *Charles-Quint*, & soutenu par *Philippe II*.

La grandeur espagnole ne fut plus sous *Philippe III*, qu'un vaste corps sans substance, qui avait plus de réputation que de force.

Philippe IV, héritier de la faiblesse de son père, perdit le Portugal par sa négligence, le Roussillon par la faiblesse de ses armes, & la Catalogne par l'abus du despotisme. De tels Rois ne pouvaient être long-temps heureux dans leurs guerres contre la France. Si les divisions & les fautes des autres leur donnaient quelques avantages, ils en perdaient le fruit par leur incapacité. De plus, ils commandaient à des peuples, que leurs priviléges mettaient en droit de mal servir; les Castillans avaient

la prérogative de ne point combattre hors de leur patrie ; les Arragonois disputaient sans cesse leur liberté contre le Conseil royal ; & les Catalans , qui regardaient leurs Rois comme leurs ennemis , ne leur permettaient pas même de lever des milices dans leurs Provinces.

L'Espagne cependant réunie avec l'Empire , mettait un poids redoutable dans la balance de l'Europe.

D u P O R T U G A L .

Le Portugal redevenait alors un Royaume. *Jean*, Duc de *Bragance* , Prince qui passait pour faible , avait arraché cette Province à un Roi plus faible que lui. Les Portugais cultivaient par nécessité le commerce que l'Espagne négligeait par fierté ; ils venaient de se liguer avec la France & la Hollande en 1641 contre l'Espagne. Cette révolution du Portugal valut à la France plus que n'eussent faits les plus signalées victoires. Le Ministere Français , qui n'avait contribué en rien à cet événement , en retira sans peine le plus grand avantage qu'on puisse avoir contre son ennemi , celui de le voir attaqué par une puissance irréconciliable.

Le Portugal secouant le joug de l'Espagne , étendant son commerce & augmentant sa puissance , rappelle ici l'idée de la Hol-

260 CH. II. *Des Etats de l'Europe*
lande, qui jouissait des mêmes avantages
d'une maniere bien differente.

DES PROVINCES-UNIES.

Ce petit Etat de sept Provinces-Unies, pays fertile en pâturages, mais stérile en grains, mal-sain, & presque submergé par la mer, était depuis environ un demi-siecle, un exemple presque unique sur la terre, de ce que peuvent l'amour de la liberté & le travail infatigable. Ces peuples pauvres, peu nombreux, bien moins aguerris que les moindres milices Espagnoles, & qui n'étaient comptés encore pour rien dans l'Europe, résisterent à toutes les forces de leur maître & de leur tyran *Philippe II*; éludèrent les desseins de plusieurs Princes, qui voulaient les secourir pour les asservir, & fonderent une puissance, que nous avons vu balancer le pouvoir de l'Espagne même. Le désespoir qu'inspire la tyrannie les avait d'abord armés; la liberté avait élevé leur courage, & les Princes de la Maison d'Orange en avaient fait d'excellents soldats. A peine vainqueurs de leurs maîtres, ils établirent une forme de gouvernement, qui conserve, autant qu'il est possible, l'égalité, le droit le plus naturel des hommes.

Cet Etat d'une espece si nouvelle, était, depuis sa fondation, attaché intimement à

la France ; l'intérêt les réunissait ; ils avaient les mêmes ennemis. *Henri le Grand* & *Louis XIII* avaient été ses alliés & ses protecteurs.

D E L' A N G L E T E R R E.

L'Angleterre beaucoup plus puissante, affectait la souveraineté des mers, & prétendait mettre une balance entre les dominations de l'Europe ; mais *Charles I*, qui régnait depuis 1625, loin de pouvoir soutenir le poids de cette balance, sentait le Sceptre échapper déjà de sa main ; il avait voulu rendre son pouvoir en Angleterre indépendant des loix, & changer la religion en Ecosse. Trop opiniâtre pour se désister de ses desseins, & trop faible pour les exécuter ; bon mari, bon maître, bon pere, honnête-homme, mais Monarque mal conseillé : il s'engagea dans une guerre civile, qui lui fit perdre enfin, comme nous l'avons déjà dit, le trône & la vie sur un échafaud, par une révolution presque inouie.

Cette guerre civile, commencée dans la minorité de *Louis XIV*, empêcha pour un temps l'Angleterre d'entrer dans les intérêts de ses voisins : elle perdit sa considération avec son bonheur : son commerce fut interrompu ; les autres nations la crurent ensevelie sous ses ruines, jusqu'au temps où elle de-

vint tout-à-coup plus formidable que jamais sous la domination de *Cromwell*, qui l'assujettit en portant l'Evangile dans une main, l'épée dans l'autre, le masque de la Religion sur le visage, & qui dans son gouvernement, couvrit des qualités d'un grand Roi tous les crimes d'un usurpateur.

D E R O M E.

Cette balance, que l'Angleterre s'était long-temps flattée de maintenir entre les Rois par sa puissance, la Cour de Rome essayait de la tenir par sa politique. L'Italie était divisée, comme aujourd'hui, en plusieurs souverainetés : celle que possède le Pape est assez grande pour le rendre respectable comme Prince, & trop petite pour le rendre redoutable. La nature du gouvernement ne sert pas à peupler son pays, qui d'ailleurs a peu d'argent & de commerce; son autorité spirituelle, toujours un peu mêlée de temporel, est détruite & abhorrée dans la moitié de la chrétienté; & si dans l'autre il est regardé comme un pere, il a des enfants qui lui résistent quelquefois avec raison & avec succès. La maxime de la France est de le regarder comme une personne sacrée, mais entreprenante, à laquelle il faut baisser les pieds, & lier quelquefois les mains. On voit encore dans tous les

pay Catholiques, les traces des pas que la Cour de Rome a fait autrefois vers la monarchie universelle. Tous les Princes de la Religion Catholique envoient au Pape, à leur avénement, des ambassades qu'on nomme d'*Obéissance*. Chaque couronne a dans Rome un Cardinal, qui prend le nom de protecteur. Le Pape donne des bulles de tous les Evêchés, & s'exprime sans ses bulles, comme s'il conférait ces dignités de sa seule puissance. Tous les Evêques Italiens, Espagnols, Flamands, se nomment Evêques, par la permission divine, & *par celle du St. Siege*. Beaucoup de Prélats Français, vers l'an 1682, rejettentent cette formule si inconnue aux premiers siecles; & nous avons vu de nos jours en 1754, un Evêque (*Stuart Fitzjames*, Evêque de Soissons) assez courageux pour l'omettre dans un mandement qui doit passer à la postérité; mandement, ou plutôt instruction unique dans laquelle il est dit expressément ce que nul Pontife n'avait encore osé dire, que tous les hommes & les infideles mêmes sont nos frères.

Enfin, le Pape a conservé dans tous les Etats Catholiques des prérogatives qu'assurément il n'obtiendrait pas, si le temps ne les lui avait pas données. Il n'y a point de Royaume dans lequel il n'y ait beaucoup

de bénéfices à sa nomination ; il reçoit en tribut les revenus de la premiere année des bénéfices consistoriaux.

Les Religieux, dont les chefs résident à Rome, sont encore autant de sujets immédiats du Pape, répandus dans tous les Etats. La coutume qui fait tout, & qui est cause que le monde est gouverné par des abus comme par des loix, n'a pas toujours permis aux Princes de remédier entièrement à un danger, qui tient d'ailleurs à des choses utiles & sacrées. Prêter serment à un autre qu'à son Souverain, est un crime de lèse-majesté dans un laïque ; c'est dans le cloître un acte de religion. La difficulté de savoir à quel point on doit obéir à ce Souverain étranger, la facilité de se laisser séduire, le plaisir de secouer un joug naturel pour en prendre un qu'on se donne à soi-même, l'esprit de trouble, le malheur des temps, n'ont que trop souvent porté des ordres entiers de Religieux à servir Rome contre leur patrie.

L'esprit éclairé qui regne en France depuis un siecle, & qui s'est étendu dans presque toutes les conditions, a été le meilleur remede à cet abus. Les bons livres écrits sur cette matière sont de vrais services rendus aux Rois & aux peuples : & un des grands changements qui se soient faits p_{ar}

ce moyen dans nos mœurs sous *Louis XIV*, c'est la persuasion dans laquelle les Religieux commencent tous à être, qu'ils sont sujets du Roi, avant que d'être serviteurs du Pape. La jurisdicition, cette marque essentielle de souveraineté, est encore demeurée au Pontife Romain. La France même, malgré toutes ses libertés de l'Eglise gallicane, souffre que l'on appelle au Pape en dernier ressort dans les causes ecclésiastiques.

Si l'on veut dissoudre un mariage, épouser sa cousine ou sa niece, se faire relever de ses vœux, c'est encore à Rome, & non à son Evêque, qu'on s'adresse; les graces y sont taxées, & les particuliers de tous les états y achetent des dispenses à tout prix.

Ces avantages, regardés par beaucoup de personnes comme la suite des plus grands abus, & par d'autres comme les restes des droits les plus sacrés, sont toujours soutenus avec art. Rome ménage son crédit avec autant de politique, que la république romaine en mit à conquérir la moitié du monde connu.

Jamais Cour ne fut mieux se conduire, selon les hommes & selon les temps. Les Papes sont presque toujours des Italiens, blanchis dans les affaires, sans passions qui les aveuglent; leur conseil est composé de

Tome I.

M

Cardinaux, qui leur ressemblent, & qui sont tous animés du même esprit. De ce conseil émanent des ordres, qui vont jusqu'à la Chine & à l'Amérique; il embrasse en ce sens l'univers, & on a pu dire quelquefois ce qu'avait dit autrefois un étranger du Sénat de Rome: *J'ai vu un consistoire de Rois.* La plupart de nos Ecrivains se sont élevés avec raison contre l'ambition de cette Cour; mais je n'en vois point qui ait rendu assez de justice à sa prudence. Je ne sais si une autre nation eût pu conserver si long-temps dans l'Europe tant de prérogatives toujours combattues: toute autre Cour les eût peut-être perdues, ou par sa mollesse, ou par sa lenteur, ou par sa vivacité; mais Rome employant presque toujours à propos la fermeté & la souplesse, a conservé tout ce qu'elle a pu humainement garder. On la vit rampante sous *Charles-Quint*, terrible au Roi de France *Henri III*, ennemie & amie tour-à-tour de *Henri IV*, adroite avec *Louis XIII*, opposée ouvertement à *Louis XIV* dans le temps qu'il fut à craindre, & souvent ennemie secrète des Empereurs, dont elle se défiait plus que du Sultan des Turcs.

Quelques droits, beaucoup de prétentions, de la politique, & de la patience, voilà ce qui reste aujourd'hui à Rome de

cette ancienne puissance , qui , six siecles auparavant , avait voulu soumettre l'Empire & l'Europe à la Tiare .

Naples est un témoignage subsistant encore de ce droit que les Papes furent prendre autrefois avec tant d'art & de grandeur , de créer & de donner des Royaumes . Mais le Roi d'Espagne , possesseur de cet Etat , ne laissait à la Cour romaine que l'honneur & le danger d'avoir un vassal trop puissant .

Au reste , l'état du Pape était dans une paix heureuse , qui n'avait été altérée que par la petite guerre dont j'ai parlé , entre les Cardinaux *Barberin* , neveux du Pape *Urbain VIII* & le Duc de Parme * .

DU RESTE DE L'ITALIE.

Les autres Provinces d'Italie écoutaient des intérêts divers . Venise craignait les Turcs & l'Empereur ; elle défendait à peine ses Etats de terre-ferme , des prétentions de l'Allemagne & de l'invasion du Grand-Seigneur . Ce n'était plus cette Venise autrefois la maîtresse du commerce du monde , qui , cent cinquante ans auparavant , avait excité la jalouse de tant de Rois . La sageſſe de son gouvernement subsistait ; mais son grand commerce anéanti lui ôtait presque toute sa force , & la ville de Venise était , par sa situa-

* Voyez l'Essai sur l'Histoire universelle .

268 CH. II. *Des Etats de l'Europe*
tion, incapable d'être domptée, & par sa faiblese, incapable de faire des conquêtes.

L'Etat de Florence jouissait de la tranquillité & de l'abondance, sous le gouvernement des *Médicis*: les lettres, les arts, & la politesse, que les *Médicis* avaient fait naître, florissaient encore. La Toscane alors était en Italie ce qu'Athènes avait été en Grece.

La Savoie, déchirée par une guerre civile, & par les troupes Françaises & Espagnoles, s'était enfin réunie toute entière en faveur de la France, & contribuait en Italie à l'affaiblissement de la puissance Autrichienne.

Les Suisses conservaient, comme aujourd'hui, leur liberté, sans chercher à opprimer personne. Ils vendaient leurs troupes à leurs voisins plus riches qu'eux; ils étaient pauvres; ils ignoraient les sciences & tous les arts que le luxe a fait naître; mais ils étaient sages & heureux.

DES ETATS DU NORD.

Les nations du Nord de l'Europe, la Pologne, la Suede, le Danemarck, la Russie, étaient, comme les autres Puissances, toujours en défiance ou en guerre entr'elles. On voyait comme aujourd'hui, dans la Pologne, les mœurs & le gouvernement des

Goths & des Francs, un Roi électif, des nobles partageants sa puissance, un peuple esclave, une faible infanterie, une cavalerie composée de nobles, point de villes fortifiées, presque point de commerce. Ces peuples étaient tantôt attaqués par les Suédois, ou par les Moscovites, & tantôt par les Turcs. Les Suédois, nation plus libre encore par sa constitution, qui admet les paysans dans les Etats généraux, mais alors plus soumise à ses Rois que la Pologne, furent victorieux presque par-tout. Le Danemarck, autrefois formidable à la Suede, ne l'était plus à personne; & sa véritable grandeur n'a commencé que sous ses deux Rois Fréderic III & Fréderic IV. La Moscovie n'était encore que barbare.

D E S T U R C S.

Les Turcs n'étoient pas ce qu'ils avaient été sous les *Selims*, les *Mahomets*, & les *Solimans*: la mollesse corrompait le serail, sans en bannir la cruauté. Les Sultans étoient en même-temps, & les plus despotes des Souverains dans leurs ferrails, & les moins assurés de leur trône & de leur vie. *Osman* & *Ihrabin* venoient de mourir par le cordeau. *Mustapha* avait été deux fois déposé. L'Empire Turc, ébranlé par ces secousses, étoit encore attaqué par les

Persans ; mais quand les Persans le laissaient respirer, & que les révolutions du serralier étaient finies, cet Empire redevenait formidable à la Chrétienté ; car depuis l'embouchure du Boristhene jusqu'aux Etats de Venise, on voyait la Moscovie, la Hongrie, la Grèce, les îles, tour-à-tour en proie aux armes des Turcs : & dès l'an 1644, ils faisaient constamment cette guerre de Candie si funeste aux Chrétiens. Telles étaient la situation, les forces, l'intérêt des principales nations Européennes, vers le temps de la mort du Roi de France *Louis XIII.*

Situation de la France.

La France alliée à la Suede, à la Hollande, à la Savoie, au Portugal, & ayant pour elle les vœux des autres peuples demeurés dans l'inaction, soutenait contre l'Empire & l'Espagne, une guerre ruineuse aux deux partis, & funeste à la Maison d'Autriche. Cette guerre était semblable à toutes celles qui se font depuis tant de siècles entre les Princes chrétiens, dans lesquelles des millions d'hommes sont sacrifiés, & des provinces ravagées, pour obtenir enfin quelques petites villes frontières, dont la possession vaut rarement ce qu'a coûté la conquête.

Les Généraux de *Louis XIII* avaient pris

le Roussillon ; les Catalans venaient de se donner à la France , protectrice de la liberté qu'ils défendaient contre leurs Rois ; mais ces succès n'avaient pas empêché que les ennemis n'eussent pris Corbie en 1637 , & ne fussent venus jusqu'à Pontoise. La peur avait chassé de Paris la moitié de ses habitants ; & le Cardinal de *Richelieu* , au milieu de ses vastes projets d'abaisser la puissance Autrichienne , avait été réduit à taxer les portes cochères de Paris , à fournir chacune un laquais pour aller à la guerre , & pour repousser les ennemis des portes de la capitale.

Les Français avaient donc fait beaucoup de mal aux Espagnols & aux Allemands , & n'en avaient pas moins effuyé.

Forces de la France après la mort de Louis XIII , & mœurs du temps.

Les guerres avaient produit des Généraux illustres , tels qu'un *Gustave Adolphe* , un *Vallenstein* , un Duc de *Veimar* , *Piccolomini* , *Jean de Vert* , le Maréchal de *Guébriant* , les Princes d'*Orange* , le Comte d'*Harcourt* . Des Ministres d'Etat ne s'étaient pas moins signalés. Le Chancelier *Oxenstiern* , le Comte Duc d'*Olivarès* , mais sur-tout le Cardinal de *Richelieu* , avaient attiré sur eux l'attention de l'Europe.

Il n'y a aucun siècle qui n'ait eu des hommes d'Etat & de guerre célèbres : la politique & les armes semblent malheureusement être les deux professions les plus naturelles à l'homme : il faut toujours ou négocier, ou se battre. Le plus heureux passe pour le plus grand, & le public attribue souvent au mérite tous les succès de la fortune.

La guerre ne se faisait pas comme nous l'avons vu faire du temps de *Louis XIV*, les armées n'étaient pas si nombreuses : aucun Général, depuis le siège de Metz par *Charles-Quint*, ne s'était vu à la tête de cinquante mille hommes ; on assiégeait & on défendait les places avec moins de canons qu'aujourd'hui. L'art des fortifications était encore dans son enfance. Les piques & les arquebuses étaient en usage ; on se servait beaucoup de l'épée, devenue inutile aujourd'hui. Il restait encore des anciennes loix des nations, celle de déclarer la guerre par un héraut. *Louis XIII* fut le dernier qui observa cette coutume : il envoya un héraut-d'armes à Bruxelles, déclarer la guerre à l'Espagne en 1635. Vous savez que rien n'était plus commun alors que de voir des Prêtres commander des armées : le Cardinal Infant, le Cardinal de Savoie, *Riche-lier*, *la Valeite*, *Sourdis*, Archevêque de Bordeaux, le Cardinal *Théodore Trivulce*,

Commandant de la cavalerie espagnole, avaient endossé la cuirasse, & fait la guerre eux mêmes. Un Evêque de Mendes avait été souvent intendant d'armée. Les Papes menacèrent quelquefois d'excommunication ces Prêtresguerriers. Le Pape *Urbain VIII*, fâché contre la France, fit dire au Cardinal de *la Valette*, qu'il le dépouillerait du cardinalat, s'il ne quittait les armes; mais réuni avec la France, il le combla de bénédictions.

Les Ambassadeurs, non moins ministres de paix que les Ecclésiastiques, ne faisaient nulle difficulté de servir dans les armées des puissances alliées, auprès desquelles ils étaient employés. *Charnacé*, Envoyé de France en Hollande, y commandait un régiment en 1637, & depuis même, l'Ambassadeur *d'Estrade* fut Colonel à leur service.

La France n'avait en tout qu'environ quatre-vingts mille hommes effectifs sur pied. La marine anéantie depuis des siècles, rétablie un peu par le Cardinal de *Richelieu*, fut ruinée sous *Mazarin*. *Louis XIII* n'avait qu'environ quarante-cinq millions réels de revenu ordinaire; mais l'argent était à vingt-six livres le marc: ces quarante-cinq millions revenaient à environ quatre-vingt-cinq millions de ce temps, où la valeur arbitraire du marc d'argent est poussée jusqu'à qua-

274 CH. II. *Des Etats de l'Europe*
rante-neuf livres & demie ; valeur numé-
raire exorbitante, & que l'intérêt public &
la justice demandent qui ne soit jamais aug-
mentée..

Le commerce , généralement répandu au-
jourd'hui, étoit en très peu de mains ; la po-
lice du Royaume était entièrement négli-
gée , preuve certaine d'une administration
peu heureuse. Le Cardinal de *Richelieu* ,
occupé de sa propre grandeur attachée à
celle de l'Etat , avait commencé à rendre la
France formidable au-dehors , sans avoir en-
core pu la rendre bien florissante au dedans.
Les grands chemins n'étaient ni réparés ni
gardés ; les brigands les infestaient ; les rues
de Paris , étroites , mal pavées & couvertes
d'immondices dégoûtantes , étaient remplies
de voleurs. On voit par les registres du Par-
lement , que le guet de cette ville était ré-
duit alors à quarante-cinq hommes mal payés ,
& qui même ne servaient pas.

Depuis la mort de *François II* , la France
avait été toujours ou déchirée par des guer-
res civiles , ou troublée par des factions. Ja-
mais le joug n'avait été porté d'une maniere
paisible & volontaire. Les Seigneurs avaient
été élevés dans les conspirations ; c'étoit
l'art de la Cour , comme celui de plaire au
Souverain l'a été depuis..

Cet esprit de discorde & de faction avait

passé de la Cour jusqu'aux moindres villes, & possédait toutes les communautés du Royaume: on se disputait tout, parce qu'il n'y avait rien de réglé: il n'y avait pas jusqu'aux paroisses de Paris qui n'en vinssent aux mains; les processions se battaient les unes contre les autres, pour l'honneur de leurs bannières. On avait vu souvent les Chanoines de Notre-Dame aux prises avec ceux de la Sainte-Chapelle: le Parlement & la Chambre des Comptes s'étaient battus pour le pas dans l'église de Notre-Dame, le jour que *Louis XIII* mit son Royaume sous la protection de la Vierge *Marie*.

Presque toutes les communautés du Royaume étaient armées; presque tous les particuliers respiraient la fureur du duel. Cette barbarie gothique, autorisée autrefois par les Rois même, & devenue le caractère de la nation, contribuait encore autant que les guerres civiles & étrangères, à dépeupler le pays. Ce n'est pas trop dire, que dans le cours de vingt années, dont dix avaient été troublées par la guerre, il était mort plus de Gentilshommes Français de la main des Français même, que de celle des ennemis.

On ne dira rien ici de la manière dont les arts & les sciences étaient cultivés; on trouvera cette partie de l'histoire de nos

276. CH. II. *Des Etats de l'Europe*
mœurs à sa place. On remarquera seulement que la nation Française était plongée dans l'ignorance, sans excepter ceux qui croient n'être point peuple.

On consultait les astrologues, & on y croyait. Tous les Mémoires de ce temps-là, à commencer par l'histoire du Président *de Thou*, sont remplis de prédictions. Le grave & sévere Duc de *Sully* rapporte sérieusement celles qui furent faites à *Henri IV*. Cette crédulité, la marque la plus infaillible de l'ignorance, était si accréditée, qu'on eut soin de tenir un astrologue caché près de la chambre de la Reine *Anne d'Autriche*, au moment de la naissance de *Louis XIV*.

Ce que l'on croira à peine, & ce qui est pourtant rapporté par l'Abbé *Vittorio Siri*, Auteur contemporain, très-instruit, c'est que *Louis XIII* eut dès son enfance le surnom de *Juste*, parce qu'il était né sous le signe de la Balance.

La même faiblesse, qui mettait en vogue cette chimere absurde de l'astrologie judiciaire, faisait croire aux possessions, & aux sortileges : on en faisait un point de religion ; l'on ne voyait que des Prêtres qui conjuraient des démons. Les tribunaux, composés de Magistrats, qui devaient être plus éclairés que le vulgaire, étaient occupés à

juger des sorciers. On reprochera toujours à la mémoire du Cardinal de *Richelieu*, la mort de ce fameux Curé de *Loudun*, *Urbain Grandier*, condamné au feu comme magicien par une commission du Conseil. On s'indigne, que le Ministre & les Juges ayent eu la faiblesse de croire aux diables de *Loudun*, ou la barbarie d'avoir fait périr un innocent dans les flammes. On se souviendra avec étonnement jusqu'à la dernière postérité, que la Maréchale d'*Ancre* fut brûlée en place de *Greve* comme sorcière.

On voit encore dans une copie de quelques registres du Châtelet, un procès commencé en 1601, au sujet d'un cheval, qu'un maître industrieux avait dressé à-peu-près de la manière dont nous avons vu des exemples à la foire ; on voulait faire brûler & le maître & le cheval.

En voilà assez pour faire connaître en général les mœurs & l'esprit du siècle qui précédé celui de *Louis XIV.*

Ce défaut de lumières dans tous les ordres de l'Etat, fomentait chez les plus honnêtes gens des pratiques superstitieuses, qui déshonoraient la Religion. Les Calvinistes, confondant avec le culte raisonnable des Catholiques les abus qu'on faisait de ce culte, n'en étaient que plus affermis dans leur haine contre notre Eglise. Ils oppo-

saient à nos superstitions populaires, souvent remplies de débauches, une dureté farouche & des mœurs féroces, caractère de presque tous les réformateurs : ainsi l'esprit de parti déchirait & avilissait la France ; & l'esprit de société, qui rend aujourd'hui cette nation si célèbre & si aimable, était absolument inconnu. Point de maisons où les gens de mérite s'assemblaient pour se communiquer leurs lumières ; point d'académies, point de théâtres. Enfin, les mœurs, les loix, les arts, la société, la religion, la paix & la guerre, n'avaient rien de ce qu'on vit depuis dans le siècle qu'on appelle le siècle de *Louis XIV.*

CHAPITRE TROISIEME.

Minorité de Louis XIV. Victoires des Français sous le grand Condé, alors Duc d'Enghien.

Le Cardinal de Richelieu & *Louis XIII* venaient de mourir, l'un admiré & haï, l'autre déjà oublié. Ils avaient laissé aux Français, alors très-inquiets, de l'aversion pour le nom seul du ministère, & peu de respect pour le trône. *Louis XIII*, par son

testament, établissait un Conseil de régence. Ce Monarque, mal obéi pendant sa vie, se flatta de l'être mieux après sa mort; mais la première démarche de sa veuve *Anne d'Autriche* fut de faire annuler les volontés de son mari, par un arrêt du Parlement de Paris. Ce corps, long-temps opposé à la Cour, & qui avait à peine conservé sous *Louis* la liberté de faire des remontrances, cassa le testament de son Roi, avec la même facilité qu'il aurait jugé la cause d'un citoyen *. *Anne d'Autriche* s'adressa à cette compagnie, pour avoir la régence illimitée, parce que *Marie de Médicis* s'était servie du même tribunal après la mort de *Henri IV*; & *Marie de Médicis* avait donné cet exemple, parce que toute autre voie eût été longue & incertaine; que le Parlement entouré de ses gardes, ne pouvoit résister à ses volontés; & qu'un arrêt rendu au Parlement & par les Pairs, semblait assurer un droit incontestable.

L'usage qui donne la régence aux mères des Rois, parut donc alors aux Français une loi presque aussi fondamentale que

* *Riencourt*, dans son Histoire de *Louis XIV*, dit que le testament de *Louis XIII* fut vérifié au Parlement. Ce qui trompa cet écrivain, c'est qu'en effet *Louis XIII* avait déclaré la Reine régente; ce qui fut confirmé; mais il avait limité son autorité; ce qui fut cassé.

celle qui prive les femmes de la couronne. Le Parlement de Paris, ayant décidé deux fois cette question, c'est-à-dire, ayant seul déclaré par des arrêts ce droit des mères, parut en effet avoir donné la régence : il se regarda, non sans quelque vraisemblance, comme le tuteur des Rois, & chaque Conseiller crut être une partie de la souveraineté. Par le même arrêt, *Gaston*, Duc d'Orléans, frère du Roi, eut le vain titre de Lieutenant-Général du Royaume sous la Régente absolue.

Anne d'Atriche fut obligée d'abord de continuer la guerre contre le Roi d'Espagne *Philippe IV*, son frère, qu'elle aimait. Il est difficile de dire précisément pourquoi l'on faisait cette guerre ; on ne demandait rien à l'Espagne, pas même la Navarre, qui aurait dû être le patrimoine des Rois de France. On se battait depuis 1635, parce que le Cardinal de *Richelieu* l'avait voulu, & il est à coire qu'il l'avait voulu pour se rendre nécessaire. Il s'était lié contre l'Empereur avec la Suede, & avec le Duc *Bernard de Saxe-Weimar*, l'un de ces Généraux que les Italiens nommaient *Condottieri*, c'est-à-dire, qui vendaient leurs troupes. Il attaquait aussi la branche Autrichienne Espagnole dans ces dix Provinces, que nous appelons en général du nom de Flan-

dres; & il avait partagé avec les Hollandais, alors nos alliés, cette Flandre qu'on ne conquit point.

Le fort de la guerre était du côté de la Flandre; les troupes Espagnoles sortirent des frontières du Hainaut au nombre de vingt-six mille hommes, sous la conduite d'un vieux Général expérimenté, nommé *Don Francisco de Melos*. Ils vinrent ravager les frontières de la Champagne; ils attaquerent Rocroy, & ils crurent pénétrer bientôt jusqu'aux portes de Paris, comme ils avaient fait huit ans auparavant. La mort de *Louis XIII*, la faiblesse d'une minorité, relevaient leurs espérances; & quand ils virent qu'on ne leur opposait qu'une armée inférieure en nombre, commandée par un jeune homme de vingt-un ans, leur espérance se changea en sécurité.

Ce jeune homme sans expérience, qu'ils méprisaient, était *Louis de Bourbon*, alors *Duc d'Enghien*, connu depuis sous le nom du *grand Condé*. La plupart des grands Capitaines sont devenus tels par degrés. Ce Prince était né Général; l'art de la guerre semblait en lui un instinct naturel: il n'y avait en Europe que lui & le Suédois *Torstenson*, qui eussent eu à vingt ans ce génie, qui peut se passer de l'expérience *.

* *Torstenson* était Page de *Gustave-Adolphe* en

Le Duc d'Enghien avait reçu, avec la nouvelle de la mort de *Louis XIII*, l'ordre de ne point hasarder de bataille. Le Maréchal de l'Hôpital, qui lui avait été donné pour le conseiller & pour le conduire, secondait par sa circonspection ces ordres timides. Le Prince ne crut ni le Maréchal ni la Cour ; il ne confia son dessein qu'à *Gassion*, Maréchal-de-camp, digne d'être consulté par lui ; ils forcerent le Maréchal à trouver la bataille nécessaire.

On remarque que le Prince ayant tout réglé le soir, veille de la bataille, 19 Mai 1643, s'endormit si profondément, qu'il fallut le réveiller pour la donner. On conte la même chose d'*Alexandre*. Il est naturel qu'un jeune homme, épuisé des fatigues que demande l'arrangement d'un si grand

1624. Le Roi, prêt d'attaquer un corps de Lithuaniens en Livonie, & n'ayant point d'adjudant auprès de lui, envoya *Torstenson* porter ses ordres à un Officier Général pour profiter d'un mouvement qu'il vit faire aux ennemis. *Torstenson* part & revient. Cependant les ennemis avaient changé leur marche ; le Roi était désespéré de l'ordre qu'il avait donné. Sire, dit *Torstenson*, daignez me pardonner ; voyant les ennemis faire un mouvement contraire, j'ai donné un ordre contraire. Le Roi ne dit mot ; mais le soir ce Page servant à table, il le fit souper à côté de lui, & lui donna une enseigne aux gardes, quinze jours après une compagnie, ensuite un régiment. *Torstenson* fut un des grands Capitaines de l'Europe.

Charte

Fer aut.

Philip

jour, tombe ensuite dans un sommeil plein ; il l'est aussi, qu'un génie fait pour la guerre, agissant sans inquiétude, laisse au corps assez de calme pour dormir. Le Prince gagna la bataille par lui-même, par un coup d'œil qui voyait à la fois le danger & la ressource, par son activité exempte de trouble, qui le portait à propos à tous les endroits. Ce fut lui qui avec de la cavalerie attaqua cette infanterie Espagnole jusque-là invincible, aussi forte, aussi serrée que la phalange ancienne si estimée, & qui s'ouvrirait avec une agilité que la phalange n'avait pas, pour laisser partir la charge de dix-huit canons qu'elle renfermait au milieu d'elle. Le Prince l'entoura, & l'attaqua trois fois. A peine victorieux, il arrêta le carnage. Les Officiers Espagnols se jettaien à ses genoux, pour trouver auprès de lui un asyle contre la fureur du soldat vainqueur. Le Duc d'Enghien eut autant de soin de les épargner, qu'il en avait pris pour les vaincre.

Le vieux Comte de *Fuentes*, qui commandait cette infanterie Espagnole, mourut percé de coups. *Condé* en l'apprenant, dit : *qu'il voudrait être mort comme lui, s'il n'avait pas vaincu.*

Le respect qu'on avait en Europe pour les armées Espagnoles se tourna du côté

des armées Françaises, qui n'avaient point depuis cent ans gagné de bataille si célèbre ; car la sanglante journée de Marignan, disputée plutôt que gagnée par *François I* contre les Suisses, avait été l'ouvrage des bandes noires Allemandes, autant que des troupes Françaises. Les journées de Pavie & de St. Quentin étaient encore des époques fatales à la réputation de la France. *Henri IV* avait eu le malheur de ne remporter des avantages mémorables que sur sa propre nation. Sous *Louis XIII*, le Maréchal de Guébriant avait eu de petits succès, mais toujours balancés par des pertes. Les grandes batailles, qui ébranlent les Etats, & qui restent à jamais dans la mémoire des hommes, n'avaient été données en ce temps que par *Gustave-Adolphe*.

Cette journée de Rocroy devint l'époque de la gloire Française, & de celle de *Condé* ; il fut vaincre & profiter de la victoire. Ses lettres à la Cour firent résoudre le siège de Thionville, que le Cardinal de *Richelieu* n'avait pas osé hasarder ; & au retour de ses couriers tout était déjà préparé pour cette expédition.

Le Prince de *Condé* passa à travers le pays ennemi, trompa la vigilance du Général *Beck*, & prit enfin Thionville, le 8 Août 1643. De-là il courut mettre le siège de-

vant Cirq, & s'en rendre maître. Il fit repasser le Rhin aux Allemands ; il le passa après eux ; il courut réparer les pertes & les défaites que les Français avaient effuyées sur ces frontières après la mort du Maréchal de Guébriant. Il trouva Fribourg pris, & le Général *Merci* sous ses murs avec une armée supérieure encore à la sienne. *Condé* avait sous lui deux Maréchaux de France, dont l'un était *Grammont*, & l'autre ce *Turenne*, fait Maréchal depuis peu de mois, après avoir servi heureusement en Piémont contre les Espagnols. Il jettait alors les fondements de la grande réputation qu'il eut depuis. Le Prince, avec ces deux Généraux, attaqua le camp de *Merci*, retranché sur deux éminences, le 31 Août 1644. Le combat recommença trois fois, à trois jours différents. On dit que le Duc d'*Enghien* jeta son bâton de commandement dans les retranchements des ennemis, & marcha pour le reprendre l'épée à la main à la tête du Régiment de *Conti*. Il fallait peut-être des actions aussi hardies pour mener les troupes à des attaques si difficiles. Cette bataille de Fribourg, plus meurtrière que décisive, fut la seconde victoire de ce Prince. *Merci* décampa quatre jours après. Philippsbourg & Mayence rendus, furent la preuve & le fruit de la victoire.

Le Duc d'*Enghien* retourne à Paris, reçoit les acclamations du peuple, & demande des récompenses à la Cour; il laisse son armée au ~~Prince~~ Maréchal de *Turenne*. Mais ce Général, tout habile qu'il est déjà, est battu à Mariendal en Avril 1645. Le Prince revole à l'armée, reprend le commandement, & joint à la gloire de commander encore *Turenne*, celle de réparer sa défaite. Il attaque *Merci* dans les plaines de Norlingue. Il y gagne une bataille complète le 3 Août 1645. Le Maréchal de *Grammont* y est pris, mais le Général *Glen*, qui commandait sous *Merci*, est fait prisonnier, & *Merci* est au nombre des morts. Ce Général regardé comme un des plus grands Capitaines, fut enterré près du champ de bataille; & on grava sur sa tombe: *STAVIATOR, HEROEM CALCAS: Arrête, voyageur, tu foules un héros.*

Le nom du Duc d'*Enghien* éclipsait alors tous les autres noms. Il assiégea ensuite Dunkerque à la vue de l'armée Espagnole, & il fut le premier qui donna cette place à la France, le 7 Octobre 1646.

Tant de succès & de services, moins récompensés que suspects à la Cour, le faisaient craindre du ministère autant que des ennemis. On le tira du théâtre de ses conquêtes & de sa gloire, & on l'envoya en

Catalogne avec de mauvaises troupes mal payées ; il assiégea Lérida , & fut obligé de lever le siège en 1647. On l'accuse dans quelques livres de fanfaronnade, pour avoir ouvert la tranchée avec des violons. On ne savait pas que c'était l'usage en Espagne.

Bientôt les affaires chancelantes forcèrent la Cour de rappeler *Condé* en Flandres. L'Archiduc *Léopold*, frere de l'Empeur *Ferdinand III*, assiégeait Lens en Artois. *Condé* rendu à ses troupes qui avaient toujours vaincu sous lui, les mena droit à l'Archiduc. C'était pour la troisième fois qu'il donnait bataille avec le désavantage du nombre. Il dit à ses soldats ces seules paroles : *Amis, souvenez-vous de Rocroy, de Fribourg & de Norlingue.* Cette bataille de Lens mit le comble à sa gloire. *Turenne* eut l'honneur dans cette journée d'aider puissamment le Prince de *Condé*, & de contribuer à une victoire qui pouvait l'humilier. Peut-être ne fut-il jamais si grand qu'en servant ainsi son émule.

Il dégagea lui-même le Maréchal de *Grammont*, qui pliait avec l'aile gauche ; il prit le Général *Beck* *. L'Archiduc se sauva à peine avec le Comte de *Fuenfaldagne*. Les Impériaux & les Espagnols, qui componaient cette armée, furent dissipés,

* Le 10 Août, 1648.

ils perdirent plus de cent drapeaux, & trente-huit pieces de canon ; ce qui était alors très-considérable. On leur fit cinq mille prisonniers, on leur tua trois mille hommes, le reste déserta, & l'Archiduc demeura sans armée.

Ceux qui veulent véritablement s'instruire, peuvent remarquer que depuis la fondation de la monarchie, jamais les Français n'avaient gagné de suite tant de batailles & de si glorieuses par la conduite & par le courage.

Tandis que le Prince de *Condé* * compait ainsi les années de sa jeunesse par des victoires, & que le Duc d'Orléans, frere de *Louis XIII*, avait aussi soutenu la réputation d'un fils de *Henri IV*, & celle de la France, par la prise de Gravelines, par celle de Courtray & de Mardik, en Juillet 1644, le Vicomte de *Turenne* avait pris Landau en Nov. 1644, il avait chassé les Espagnols de Trèves & rétabli l'Electeur.

Il gagna avec les Suédois la bataille de Lavingen, celle de Sommerhausen, & contraignit le Duc de Baviere à sortir de ses Etats à l'âge de près de quatre-vingts ans en Nov. 1647. Le Comte de *Harcourt* prit Balaguier, & battit les Espagnols. Ils perdirent en Italie Portolongone en 1645.

* Son pere était mort en 1646.

Vingt vaisseaux & vingt galères de France, qui componaient presque toute la marine rétablie par *Richelieu*, battirent la flotte Espagnole sur la côte d'Italie en 1646.

Ce n'était pas tout ; les armes Françaises avaient encore envahi la Lorraine sur le Duc *Charles IV*, Prince guerrier, mais inconstant, imprudent & malheureux, qui se vit à la fois dépouillé de son Etat par la France, & retenu prisonnier par les Espagnols. Les Alliés de la France pressaient la Puissance Autrichienne au midi & au nord. Le Duc d'*Albuquerque*, Général des Portugais, gagna contre l'Espagne la bataille de Badajoz, en Mai 1644. *Torstenson* défit les Impériaux près de Tabor, & remporta une victoire complète en Mars 1645. Le Prince d'*Orange*, à la tête des Hollandais, pénétra jusques dans le Brabant.

Le Roi d'Espagne, battu de tous côtés, voyait le Roussillon & la Catalogne entre les mains des Français. Naples révoltée contre lui, venait de se donner au Duc de *Guise*, dernier Prince de cette branche d'une maison si féconde en hommes illustres & dangereux. Celui-ci qui ne passa que pour un aventurier audacieux, parce qu'il ne réussit pas, avait eu du moins la gloire d'aborder seul dans une barque au milieu de la flotte d'Espagne, & de défendre Na-

ples, sans autre secours que son courage.

A voir tant de malheurs qui fondaient sur la maison d'Autriche, tant de victoires accumulées par les Français, & secondees des succès de leurs Alliés, on croirait que Vienne & Madrid n'attendaient que le moment d'ouvrir leurs portes, & que l'Empereur & le Roi d'Espagne étaient presque sans état. Cependant cinq années de gloire à peine traversées par quelques revers, ne produisirent que très-peu d'avantages réels, beaucoup de sang répandu, & nulle révolution. S'il y en eut une à craindre, ce fut pour la France; elle touchait à sa ruine au milieu de ces prospérités apparentes.

Second & dernier
CHAPITRE QUATRIEME.

Fin de la guerre
Guerre civile.

LA Reine Anne d'Autriche, régente absolue, avait fait du Cardinal Mazarin, le maître de la France, & le sien. Il avait sur elle cet empire, qu'un homme adroit devait avoir sur une femme née avec assez de faiblesse pour être dominée, & avec assez de fermeté pour persister dans son choix.

On lit dans quelques Mémoires de ces

Cardinal Voltaire

temps là, que la Reine ne donna sa confiance à *Mazarin*, qu'au défaut de *Potier*, Evêque de Beauvais, qu'elle avait d'abord choisi pour son Ministre. On peint cet Evêque comme un homme incapable : il est à croire qu'il l'était, & que la Reine ne s'en était servie quelque temps que comme d'un fantôme, pour ne pas effaroucher d'abord la nation par le choix d'un second Cardinal & d'un étranger. Mais ce qu'il ne faut pas croire, c'est que *Potier* eût commencé son ministère passager par déclarer aux Hollandais : *qu'il fallait qu'ils se fissent Catholiques, s'ils voulaient demeurer dans l'alliance de la France*. Il aurait donc dû faire la même proposition aux Suédois. Presque tous les historiens rapportent cette absurdité, parce qu'ils l'ont lue dans les mémoires des courtisans & des frondeurs. Il n'y a que trop de traits dans ces mémoires, ou falsifiés par la passion, ou rapportés sur des bruits populaires. Le puéril ne doit pas être cité, & l'absurde ne peut être cru. Il est très-vraisemblable que le Cardinal *Mazarin* était Ministre désigné depuis long-temps dans l'esprit de la Reine, & même du vivant de *Louis XIII*. On ne peut en douter quand on a lu les Mémoires de *la Porte*, premier valet-de-chambre d'*Anne d'Autriche*. Les subalternes témoins de tout l'in-

érieur d'une Cour savent des choses que les Parlements & les Chefs de parti même ignorent, ou ne font que soupçonner.

Mazarin usa d'abord avec modération de sa puissance. Il faudrait avoir vécu long-temps avec un Ministre, pour peindre son caractère, pour dire quel degré de courage ou de faiblesse il avait dans l'esprit, à quel point il était ou prudent ou fourbe. Ainsi sans vouloir deviner ce qu'était *Mazarin*, on dira seulement ce qu'il fit. Il affecta, dans les commencements de sa grandeur, autant de simplicité que *Richelieu* avait déployé de hauteur. Loin de prendre des gardes & de marcher avec un faste royal, il eut d'abord le train le plus modeste ; il mit de l'affabilité & même de la mollesse partout où son prédécesseur avait fait paraître une fierté inflexible. La Reine voulait faire aimer sa régence & sa personne, de la Cour & des peuples, & elle y réussissait. *Gaston*, Duc d'Orléans, frere de *Louis XIII*, & le Prince de *Condé*, appuyaient son pouvoir, & n'avaient d'émulation que pour servir l'Etat.

Il fallait des impôts pour soutenir la guerre contre l'Espagne & contre l'Empereur. Les finances en France étaient depuis la mort du grand *Henri IV*, aussi mal administrées qu'en Espagne & en Allemagne.

La régie était un cahos, l'ignorance extrême, le brigandage au comble : mais ce brigandage ne s'étendait pas sur des objets aussi considérables qu'aujourd'hui. L'Etat était huit fois moins endetté ; on n'avait point des armées de deux cents mille hommes à soudoyer, point de subsides immenses à payer, point de guerre maritime à soutenir. Les revenus de l'Etat montaient dans les premières années de la régence, à près de soixante & quinze millions de livres de ce temps. C'était assez s'il y avait eu de l'économie dans le ministère : mais en 1646 & 47, on eut besoin de nouveaux secours. Le Sur-Intendant était alors un paysan Siennois, nommé *Particelli Emeri*, dont l'âme était plus basse que la naissance, & dont le faste & les débauches indignaient la nation. Cet homme inventait des ressources onéreuses & ridicules. Il créa des charges de contrôleurs de fagots, de jurés vendeurs de foin, de Conseillers du Roi crieurs de vin ; il vendait des lettres de noblesse. Les rentes sur l'hôtel-de-ville de Paris ne se montaient alors qu'à près d'onze millions. On retrancha quelques quartiers aux rentiers ; on augmenta les droits d'entrée ; on créa quelques charges de Maîtres des requêtes ; on retint environ quatre-vingt mille écus de gages aux Magistrats.

Il est aisé de juger combien les esprits furent soulevés contre deux Italiens, venus tous deux en France sans fortune, enrichis aux dépens de la nation, qui donnaient tant de prise sur eux. Le Parlement de Paris, les Maitres des requêtes, les autres Cours, les rentiers s'ameut rent. En vain *Mazarin* d ta la Sur-Intendance   son confident *Emeri*, & le relégué dans une de ses terres : on s'indignait encore que cet homme e t  des terres en France, & on eut le Cardinal *Mazarin* en horreur, quoique dans ce temps-là même il consomm t le grand ouvrage de la paix de Munster. Car il faut bien remarquer que ce fameux traité & les barricades font de la même année 1648.

Les guerres civiles commencerent   Paris comme elles avaient commencé   Londres, pour un peu d'argent.

Le Parlement de Paris, en possession de vérifier les  dits de ces taxes, s'opposa vivement aux nouveaux  dits en 1647 ; il acquit la confiance des peuples, par les contradictions dont il fatigua le ministère.

On ne commença pas d'abord par la révolte ; les esprits ne s'aigrir nt & ne s'enhardir nt que par degrés. La populace peut d'abord courir aux armes & se choisir un chef, comme on avait fait   Naples. Mais des Magistrats, des hommes d'état proceder 

avec plus de maturité, & commencent par observer les bienséances, autant que l'esprit de parti peut le permettre.

Le Cardinal *Mazarin* avait cru qu'en divisant adroitelement la magistrature, il préviendrait tous les troubles; mais on opposa l'inflexibilité à la souplesse. Il retranchait quatre années de gages à toutes les Cours supérieures, en leur remettant la paulette, c'est-à-dire en les exemptant de payer la taxe inventée par *Paulet* sous *Henri IV*, pour s'assurer la propriété de leurs charges. Ce retranchement n'était pas une lésion, mais il conservait les quatre années au Parlement, pensant le désarmer par cette faveur. Le Parlement méprisa cette grâce qui l'exposait au reproche de préférer son intérêt à celui des autres compagnies. Il n'en donna pas moins son arrêt d'union avec les autres Cours de justice. *Mazarin*, qui n'avait jamais bien pu prononcer le français, ayant dit que cet arrêt d'*Ognon* était attentatoire, & l'ayant fait casser par le Conseil, ce seul mot d'*Ognon* le rendit ridicule; & comme on ne cede jamais à ceux qu'on méprise, le Parlement en devint plus entreprenant.

Il demanda hautement qu'on révoquât tous les Intendants, regardés par les peuple comme des exacteurs, & qu'on abolît

cette magistrature de nouvelle espece instituée sous *Louis XIII*, sans l'appareil des formes ordinaires ; c'était plaisir à la nation autant qu'irriter la Cour. Il voulait que selon les anciennes loix , aucun citoyen ne fut mis en prison , sans que ses juges naturels en connussent dans les vingt-quatre heures , & rien ne paraissait si juste.

Le Parlement fit plus , il abolit les Intendants par un arrêt du 14 Mai 1648 , avec ordre aux Procureurs du Roi de son ressort d'informer contre eux.

Ainsi la haine contre le Ministre appuyée de l'amour du bien public , menaçait la Cour d'une révolution. La Reine céda ; elle offrit de casser les Intendants , & demanda seulement qu'on lui en laissât trois ; elle fut refusée.

Pendant que ces troubles commençaient , le Prince de *Condé* remporta la célebre victoire de *Lens* , le 20 Août 1648 , qui mettait le comble à sa gloire. Le Roi qui n'avait alors que dix ans , s'écria : *le Parlement sera bien fâché*. Ces paroles faisaient voir assez que la Cour ne regardait alors le Parlement de Paris que comme une assemblée de rebelles.

Le Cardinal & ses courtisans ne lui donnaient pas un autre nom. Plus les parlementaires se plaignaient d'être traités de rebelles , plus ils faisaient de résistance.

La Reine & le Cardinal résolurent de faire enlever trois des plus opiniâtres Magistrats du Parlement, *Novion-Blancménil* Président qu'on appelle à Mortier; *Chartron*, Président d'une chambre des Enquêtes, & *Broussel*, ancien Conseiller Clerc de la grand'chambre. Ils n'étaient pas chefs de parti, mais les instruments des chefs. *Chartron*, homme très-borné, était connu par le sobriquet du Président *Je dis ça*, parce qu'il ouvrait & concluait toujours ses avis par ces mots. *Broussel* n'avait de recommandable que ses cheveux blancs, sa haine contre le ministere, & la réputation d'élever toujours la voix contre la Cour sur quelque sujet que ce fût. Ses confrères en faisaient peu de cas, mais la populace l'ido-lâtrait.

Au-lieu de les enlever sans éclat dans le silence de la nuit, le Cardinal crut en imposer au peuple en les faisant arrêter en plein midi, tandis qu'on chantait le *Te Deum* à Notre-Dame pour la victoire de Lens, & que les Suisses de la chambre apportaient dans l'Eglise soixante & treize drapeaux pris sur les ennemis. Ce fut précisément ce qui causa la subversion du Royaume. *Chartron* s'esquiva; on prit *Blancménil* sans peine; il n'en fut pas de même de *Broussel*. Une vieille servante seule, en voyant jeter son

maître dans un carrosse par *Comminges*, Lieutenant des gardes-du-corps, ameute le peuple, on entoure le carrosse, on le brise ; les gardes Françaises prêtent main-forte. Le prisonnier est conduit sur le chemin de Sedan. Son enlèvement, loin d'intimider le peuple, l'irrite & l'enhardt. On ferme les boutiques, on tend les grosses chaînes de fer qui étaient alors à l'entrée des rues principales ; on fait quelques barricades ; quatre cent mille voix crient *liberté* & *Broussel*.

Il est difficile de concilier tous les détails rapportés par le Cardinal de *Retz*, Madame de *Motteville*, l'Avocat-général *Talon*, & tant d'autres : mais tous conviennent des principaux points. Pendant la nuit qui suivit l'émeute, la Reine faisait venir environ deux mille hommes de troupes cantonnées à quelques lieues de Paris, pour soutenir la maison du Roi. Le Chancelier *Seguier* se transportait déjà au Parlement, précédé d'un Lieutenant & de plusieurs hoquetons, pour casser tous les arrêts, & même, disait-on, pour interdire ce corps. Mais dans la nuit même, les factieux s'étaient assemblés chez le Coadjuteur, & tout était disposé pour mettre la ville en armes. Le peuple arrête le carrosse du Chancelier, & le renverse. Il put à peine s'enfuir avec sa bru la Duchesse de *Sully*, qui, malgré lui, l'avait

voulu accompagner ; il se retire en désordre dans l'hôtel de *Luynes*, pressé & insulté par la populace ; le Lieutenant-civil vient le prendre dans son carrosse, & le mene au Palais royal escorté de deux compagnies Suisses, & d'une escouade de gens-d'armes ; le peuple tire sur eux, quelques-uns sont tués ; la Duchesse de *Sully* est blessée au bras *. Deux cents barricades sont formées en un instant ; on les pousse jusqu'à cent pas du Palais royal. Tous les soldats, après avoir vu tomber quelques-uns des leurs, reculent & regardent faire les bourgeois. Le Parlement en corps marche à pied vers la Reine à travers les barricades qui s'abaissent devant lui, & redemande ses membres emprisonnés. La Reine est obligée de les rendre, & par cela même elle invite les factieux à de nouveaux outrages.

Le Cardinal de *Retz* se vante d'avoir seul armé tout Paris dans cette journée, qui fut nommée des *barricades*, & qui était la seconde de cette espece. Cet homme singulier est le premier Evêque en France qui ait fait une guerre civile sans avoir la religion pour prétexte. Il s'est peint lui-même dans ses mémoires, écrits avec un air de grandeur, une impétuosité de génie, & une inégalité, qui sont l'image de sa conduite. C'é-

* Le 26 Août, 1648.

tait un homme qui , du sein de la débauche , & languissant encore des suites qu'elle entraîne , prêchait le peuple , & s'en faisait idolâtrer. Il respirait la faction & les complots ; il avait été , à l'âge de 23 ans , l'ame d'une conspiration contre la vie de *Richeleur* : il fut l'auteur des barricades : il précipita le Parlement dans les cabales , & le peuple dans les séditions. Ce qui paraît surprenant , c'est que le Parlement entraîné par lui , leva l'étendard contre la Cour , avant même d'être appuyé par aucun Prince.

Cette compagnie depuis long-temps était regardée bien différemment par la Cour & par le peuple. Si l'on en croyait la voix de tous les Ministres & de la Cour , le Parlement de Paris était une Cour de justice , faite pour juger les causes des citoyens : il tenait cette prérogative de la seule volonté des Rois ; il n'avait sur les autres Parlements du Royaume d'autre prééminence que celle de l'ancienneté , & d'un ressort plus considérable ; il n'était la Cour des Pairs que parce que la Cour résidait à Paris ; il n'avait pas plus de droit de faire des remontrances que les autres corps , & ce droit était encore une pure grace : il avait succédé à ces Parlements qui représentaient autrefois la nation française ; mais il n'avait de ces anciennes assemblées rien que le seul nom ; & pour preuve

incontestable, c'est qu'en effet les Etats généraux étaient substitués à la place des assemblées de la nation ; & le Parlement de Paris ne ressemblait pas plus aux Parlements tenus par nos premiers Rois, qu'un Consul de Smyrne ou d'Alep ne ressemble à un Consul Romain.

Cette seule erreur de nom était le prétexte des prétentions ambitieuses d'une compagnie d'hommes de loi, qui tous, pour avoir acheté leurs offices de robe, pensaient tenir la place des conquérants des Gaules, & des Seigneurs des fiefs de la couronne. Ce corps en tous les temps avait abusé du pouvoir que s'arrogé nécessairement un premier tribunal, toujours subsistant dans une capitale. Il avait osé donner un arrêt contre *Charles VII*, & le bannir du Royaume ; il avait commencé un procès criminel contre *Henri III* ; il avait en tous les temps résisté, autant qu'il l'avait pu, à ses Souverains, & dans cette minorité de *Louis XIV*, sous le plus doux des gouvernements, & sous la plus indulgente des Reines, il voulait faire la guerre civile à son Prince, à l'exemple de ce Parlement d'Angleterre, qui tenait alors son Roi prisonnier, & qui lui fit trancher la tête. Tels étaient les discours & les pensées du cabinet..

Mais les citoyens de Paris, & tout ce qui

tenait à la robe, voyaient dans le Parlement un corps auguste, qui avait rendu la justice avec une intégrité respectable, qui n'aimait que le bien de l'Etat, & qui l'aimait au péril de sa fortune, qui bornait son ambition à la gloire de réprimer l'ambition des favoris, qui marchait d'un pas égal entre le Roi & le peuple; & sans examiner l'origine de ses droits & de son pouvoir, on lui supposait les droits les plus sacrés, & le pouvoir le plus incontestable, quand on le voyait soutenir la cause du peuple contre des Ministres détestés; on l'appelait *le pere de l'Etat*, & on faisait peu de différence entre le droit qui donne la couronne aux Rois, & celui qui donnait au Parlement le pouvoir de modérer les volontés des Rois.

Entre ces deux extrémités, un milieu juste était impossible à trouver; car enfin il n'y avait de loi bien reconnue, que celle de l'occasion & du temps. Sous un gouvernement vigoureux, le Parlement n'était rien; il était tout sous un Roi faible; & l'on pouvait lui appliquer ce que dit M. de Guiméné, quand cette compagnie se plaignit sous *Louis XIII*, d'avoir été précédée par les députés de la noblesse: *Messieurs, vous prendrez bien votre revanche dans la minorité.*

On ne veut point répéter ici tout ce qui

à été écrit sur ces troubles, & copier des livres, pour remettre sous les yeux tant de détails alors si chers & si importants, & aujourd'hui presqu'oubliés: mais on doit dire ce qui caractérise l'esprit de la nation, & moins ce qui appartient à toutes les guerres civiles, que ce qui distingue celle de la Fronde.

Deux pouvoirs établis chez les hommes, uniquement pour le maintien de la paix; un Archevêque & un Parlement de Paris ayant commencé les troubles, le peuple crut tous ses emportements justifiés. La Reine ne pouvait paraître en public sans être outragée; on ne l'appelait que *Dame Anne*; & si l'on y ajoutait quelque titre, c'était un opprobre. Le peuple lui reprochait avec fureur de sacrifier l'Etat à son amitié pour *Mazarin*; & ce qu'il y avait de plus insupportable, elle entendait de tous côtés ces chansons & ces vaudevilles, monuments de plaisanterie & de malignité, qui semblaient devoir éterniser le doute où l'on affectait d'être de sa vertu. Madame de Motteville dit avec sa noble & sincère naïveté, que ces *insolences faisaient horreur à la Reine, & que les Parisiens trompés lui faisaient pitié*.

Elle s'enfuit de Paris avec ses enfants, son Ministre, le Duc d'Orléans, frère de *Louis XIII*, le grand *Condé* lui-même, &

alla à St. Germain, où presque toute la Cour coucha sur la paille *. On fut obligé de mettre en gage chez des usuriers les piergeries de la couronne. Le Roi manqua souvent du nécessaire. Les Pages de sa chambre furent congédiés, parce qu'on n'avait pas de quoi les nourrir. En ce temps-là même, la tante de *Louis XIV*, fille de *Henri-le-Grand*, femme du Roi d'Angleterre, réfugiée à Paris, y était réduite aux extrémités de la pauvreté; & sa fille, depuis mariée au frère de *Louis XIV*, restait au lit n'ayant pas de quoi se chauffer, sans que le peuple de Paris, enyvré de ses fureurs, fît seulement attention aux afflictions de tant de personnes royales.

Anne d'Autriche, dont on vantait l'esprit, les graces, la bonté, n'avait presque jamais été en France que malheureuse. Long-temps traitée comme une criminelle par son époux, persécutée par le Cardinal de *Richelieu*, elle avait vu ses papiers saisis au Val-de-Grace; elle avait été obligée de signer en plein conseil qu'elle était coupable envers le Roi son mari. Quand elle accoucha de *Louis XIV*, ce même mari ne voulut jamais l'embrasser selon l'usage, & cet affront altéra sa santé au point de mettre en danger sa vie. Enfin, dans sa régence, après

Le 6 Janvier 1649.

avoir comblé de grâces tous ceux qui l'avaient implorée, elle se voyait chassée de la capitale par un peuple volage & furieux. Elle & la Reine d'Angleterre sa belle-sœur, étaient toutes deux un mémorable exemple des révolutions que peuvent épouver les têtes couronnées, & sa belle-mère *Catherine de Médicis* avait été encore plus malheureuse.

La Reine, les larmes aux yeux, pressa le Prince de *Condé* de servir de protecteur au Roi. Le vainqueur de Rocroy, de Fribourg, de Lens & de Norlingue, ne put démentir tant de services passés : il fut flatté de l'honneur de défendre une Cour qu'il croyait ingrate, contre la Fronde qui recherchait son appui. Le Parlement eut donc le grand *Condé* à combattre, & il osa soutenir la guerre.

Le Prince de *Conti*, frère du grand *Condé*, aussi jaloux de son aîné qu'incapable de l'égaler, le Duc de *Longueville*, le Duc de *Beaufort*, le Duc de *Bouillon*, animés par l'esprit remuant du Coadjuteur, & avides de nouveautés, se flattant d'élever leur grandeur sur les ruines de l'Etat, & de faire servir à leurs desseins particuliers les mouvements aveugles du Parlement, vinrent lui offrir leurs services. On nomma dans la grand'Chambre les Généraux d'une armée qu'on n'avait pas. Chacun se taxa pour le-

ver des troupes ; il y avait vingt Conseillers pourvus de charges nouvelles, créées par le Cardinal de Richelieu. Leurs confrères, par une petiteffé d'esprit dont toute société est susceptible, semblaient poursuivre sur eux la mémoire de Richelieu ; ils les accablaient de dégoûts, & ne les regardaient pas comme membres du Parlement : il fallut qu'ils donnassent chacun quinze mille livres pour les frais de la guerre, & pour acheter la tolérance de leurs confrères.

La grand'Chambre, les Enquêtes, les Requêtes, la Chambre des Comptes, la Cour des Aides, qui avaient tant crié contre des impôts faibles & nécessaires, & sur-tout contre l'augmentation du tarif, laquelle n'allait qu'à deux cents mille livres, fournirent une somme de près de dix millions de notre monnoie d'aujourd'hui, pour la subversion de la patrie. On rendit un arrêt par lequel il fut ordonné de se saisir de tout l'argent des partisans de la Cour. * On en prit pour douze mille de nos livres. On leva douze mille hommes par arrêt du Parlement : chaque porte cochere fournit un homme & un cheval. Cette cavalerie fut appellée *la cavalerie des portes cochères*. Le Coadjuteur avait un régiment à lui, qu'on nommait le

* Le 15 Février 1649.

régiment de Corinthe, parce que le Coadjuteur était Archevêque titulaire de Corinthe.

Sans les noms de Roi de France, du grand Condé, de capitale du Royaume, cette guerre de la Fronde eût été aussi ridicule que celle des Barberins ; on ne savait pourquoi on était en armes. Le Prince de Condé assiégea cinq cents mille bourgeois avec huit mille soldats. Les Parisiens sortaient en campagne ornés de plumes & de rubans ; leurs évolutions étaient le sujet de plaisanterie des gens du métier. Ils fuyaient dès qu'ils rencontraient deux cents hommes de l'armée royale. Tout se tournait en riaillerie ; le régiment de Corinthe ayant été battu par un petit parti, on appella cet échec : *la premiere aux Corinthiens*.

Ces vingt Conseillers, qui avaient fourni chacun quinze mille livres, n'eurent d'autres honneurs que d'être appellés les *quinze vingt*.

Le Duc de Beaufort-Vendôme, petit-fils de *Henri IV*, l'idole du peuple & l'instrument dont on se servit pour le soulever, Prince populaire, mais d'un esprit borné, était publiquement l'objet des railleries de la Cour & de la fronde même. On ne parlait jamais de lui, que sous le nom de *roi des halles*. Une ballé lui ayant fait une con-

fusion au bras, il disait que ce n'était qu'une confusion.

La Duchesse de *Nemours* rapporte dans ses mémoires, que le Prince de *Condé* présenta à la Reine un petit nain bossu armé de pied en cap. „ Voilà, dit-il, le général, lissime de l'armée parisienne ”. Il voulait par-là désigner son frère le Prince de *Conti*, qui était en effet bossu, & que les Parisiens avaient choisi pour leur général. Cependant ce même *Condé* fut ensuite Général des mêmes troupes : & Madame de *Nemours* ajoute qu'il disait que toute cette guerre ne méritait d'être écrite qu'en vers burlesques.

Les troupes parisiennes, qui sortaient de Paris & qui revenaient toujours battues, étaient reçues avec des huées & des éclats de rire. On ne réparait tous ces petits échecs que par des couplets & des épigrammes. Les cabarets & les autres maisons de débauche étaient les tentes où l'on tenait les conseils de guerre, au milieu des plaisanteries, des chansons, & de la gayeté la plus dissolue. La licence était si effrénée, qu'une nuit les principaux officiers de la Fronde, ayant rencontré le St. Sacrement qu'on portait dans les rues à un homme qu'on soupçonnait d'être *Mazarin*, reconduisirent les Prêtres à coups de plat d'épée.

Enfin, on vit le Coadjuteur, Archevêque de Paris, venir prendre séance au Parlement avec un poignard dans sa poche, dont on appercevait la poignée, & on criait : *Voilà le bréviaire de notre Archevêque.*

Il vint un héraut d'armes à la porte St. Antoine, accompagné d'un Gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, pour signifier des propositions. * Le Parlement ne voulut point le recevoir ; mais il admît dans la grand'Chambre un Envoyé de l'Archiduc *Léopold* qui faisait alors la guerre à la France.

Au milieu de tous ces troubles, la noblesse s'assembla en corps aux Augustins, nomma des syndics, tint publiquement des séances réglées. On eût cru que c'était pour réformer la France, & pour assebler les états généraux ; c'était pour un tabouret que la Reine avait accordé à Madame *de Pons* ; peut-être n'y a-t-il jamais eu une preuve plus sensible de la légèreté des esprits qu'on reprochait alors aux Français.

Les discordes civiles qui désolaien l'Angleterre précisément en même temps, servent bien à faire voir les caractères des deux nations. Les Anglais avaient mis dans leurs troubles civils un acharnement mélancolique & une fureur raisonnée : ils donnaient de sanglantes batailles ; le fer déci-

* En 1649.

dait tout ; les échafauds étaient dressés pour les vaincus ; leur Roi pris en combattant fut amené devant une cour de justice , interrogé sur l'abus qu'on lui reprochait d'avoir fait de son pouvoir , condamné à perdre la tête , & exécuté devant tout son peuple , * avec autant d'ordre & avec les mêmes formalités de justice , que si on avait condamné un citoyen criminel ; sans que dans le cours de ces troubles horribles , Londres se fût ressentie un moment des calamités attachées aux guerres civiles.

Les Français , au contraire , se précipitaient dans les séditions , par caprice & en riant ; les femmes étaient à la tête des factions , l'amour faisait & rompait les cabales. La Duchesse de *Longueville* engagea *Turenne* , à peine Maréchal de France , à faire révolter l'armée qu'il commandait pour le Roi.

C'était la même armée que le célèbre Duc de Saxe *Veymar* avait rassemblée. Elle était commandée après la mort du Duc de *Veymar* , par le comte *d'Erlach* , d'une ancienne maison du canton de Berne. Ce fut ce Comte *d'Erlach* qui donna cette armée à la France , & qui lui valut la possession de l'Alsace. Le Vicomte de *Turenne* voulut le séduire ; l'Alsace eût été perdue pour *Louis*

* Le 9 Févr. 1649.

XIV, mais il fut inébranlable ; il contenait les troupes Veymariennes dans la fidélité qu'elles devaient à leur serment. Il fut même chargé par le Cardinal *Mazarin* d'arrêter le Vicomte. Ce grand homme, infidèle alors par faiblesse, fut obligé de quitter en fugitif l'armée dont il était Général, pour plaire à une femme qui se moquait de sa passion : il devint de Général du Roi de France, Lieutenant de *don Estevan de Gamarré*, avec lequel il fut battu à Rétel par le Maréchal *du Plessis-Praslin*. On connaît ce billet du Maréchal *d'Hoquincourt* à la Duchesse de *Montbazon* : *Peronne est à la belle des belles*. On fait ces vers du Duc de *la Rochefoucault* pour la Duchesse de *Longueville*, lorsqu'il reçut au combat de St. Antoine un coup de mousquet, qui lui fit perdre quelque temps la vue.

*Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
j'ai fait la guerre aux Rois ; je l'aurais faite aux Dieux.*

On voit dans les Mémoires de Mademoiselle une lettre de *Gaston*, Duc d'Orléans, son père, dont l'adresse est : *A Mesdames les Comtesses Maréchales-de-camp dans l'armée de ma fille contre le Mazarin*.

La guerre finit & recommença à plusieurs reprises ; il n'y eut personne qui ne changeât souvent de parti. Le Prince de Condé,

ayant ramené dans Paris la Cour triomphante, se livra au plaisir de la mépriser après l'avoir défendue; & ne trouvant pas qu'on lui donnât des récompenses proportionnées à sa gloire & à ses services, il fut le premier à tourner *Mazarin* en ridicule, à braver la Reine, & à insulter le gouvernement qu'il dédaignait. Il écrivit, à ce qu'on prétend, au Cardinal, *à l'illustissimo Signor Faquino*. Il lui dit un jour : *Adieu, Mars.* Il encouragea un Marquis de *Jarsai* à faire une déclaration d'amour à la Reine, & trouva mauvais qu'elle osât s'en offenser. Il se liqua avec le Prince de *Conti* son frere, & le Duc de *Longueville*, qui abandonnerent le parti de la Fronde. On avait appellé la cabale du Duc de *Beaufort*, au commencement de la régence, celle des *Importants*; on appellait celle de *Condé*, le parti des *Petits-Maitres*, parce qu'ils voulaient être les maîtres de l'Etat. Il n'est resté de tous ces troubles d'autres traces que ce nom de *petit-maitre*, qu'on applique aujourd'hui à la jeunesse avantageuse & mal élevée, & le nom de *frondeurs* qu'on donne aux censeurs du Gouvernement.

On employa de tous côtés des moyens aussi bas qu'odieux. *Joly*, Conseiller au Châtelet, depuis secrétaire du Cardinal *Retz*, imagina de se faire une incision au bras, & de

de se faire tirer un coup de pistolet dans son carrosse pour faire accroire que la Cour avait voulu l'assassiner.

Quelques jours après, pour diviser le parti du Prince de *Condé* & les frondeurs, & pour les rendre irréconciliables, on tire des coups de fusil dans les carrosses du grand *Condé*, & on tue un de ses valets de pied ; ce qui s'appelait *une joliade renforcée*. Qui fit cette étrange entreprise ? est-ce le parti du Cardinal *Mazarin* ? Il en fut très soupçonné. On en accusa le Cardinal *de Retz*, le Duc de *Beaufort* & le vieux *Broussel* en plein Parlement, & ils furent justifiés.

Tous les partis se choquaient, négociaient, se trahissaient tour-à-tour. Chaque homme important, ou qui voulait l'être, prétendait établir sa fortune sur la ruine publique, & le bien public était dans la bouche de tout le monde. *Gaston* était jaloux de la gloire du grand *Condé* & du crédit de *Mazarin*. *Condé* ne les aimait ni ne les estimait. Le Coadjuteur de l'Archevêché de Paris voulait être Cardinal par la nomination de la Reine, & il se dévouait alors à elle pour obtenir cette dignité étrangère qui ne donnait aucune autorité, mais un grand relief. Tel était alors la force du préjugé, que le Prince de *Conti*, frère du grand *Condé*, voulait aussi couvrir sa cou-

ronne de Prince d'un chapeau rouge. Et tel était en même-temps le pouvoir des intrigues, qu'un Abbé sans naissance & sans mérite, nommé *la Riviere*, disputait ce chapeau romain au Prince; ils ne l'eurent ni l'un ni l'autre, le Prince parce qu'enfin il sut le mépriser, *la Riviere* parce qu'on se moqua de son ambition. Mais le Coadjuteur l'obtint pour avoir abandonné le Prince de *Condé* aux ressentiments de la Reine.

Ces ressentiments n'avaient d'autre fondement que de petites querelles d'intérêt entre le grand *Condé* & *Mazarin*. Nul crime d'Etat ne pouvait être imputé à *Condé*; cependant on l'arrêta dans le Louvre, lui, son frere de *Conti* & son beau-frere de *Longueville*, sans aucune formalité, uniquement parce que *Mazarin* le craignait.* Cette démarche était à la vérité contre toutes les loix, mais on ne connaissait les loix dans aucun des partis.

Le Cardinal, pour se rendre maître de ces Princes, usa d'une fourberie qu'on appella politique. Les frondeurs étaient accusés d'avoir tenté d'assassiner le Prince de *Condé*; *Mazarin* lui fait accroire qu'il s'agit d'arrêter un des conjurés, & de tromper les frondeurs; que c'est à son Altesse à signer l'ordre aux gens d'armes de la garde

* Le 18 Janvier 1650.

de se tenir prêts au Louvre. Le *grand Condé* signe lui-même l'ordre de sa détention. On ne vit jamais mieux que la politique consiste souvent dans le mensonge, & que l'habileté est de pénétrer le menteur.

Le Prince de *Condé* eût pu gouverner l'Etat, s'il avait seulement voulu plaire; mais il se contentait d'être admiré. Le peuple de Paris, qui avait fait des barricades pour un Conseiller-clerc presque imbécille, fit des feux de joie lorsqu'on mena au donjon de Vincennes le défenseur & le héros de la France.

Ce qui montre encore combien les événements trompent les hommes, c'est que cette prison des trois Princes, qui semblait devoir assoupir les factions, fut ce qui les releva. La Princesse de *Condé*, la mère, exilée, resta dans Paris malgré la Cour, & porta sa requête au Parlement. Sa femme, après mille périls, se réfugia dans la ville de Bordeaux, aidée des Ducs de *Bouillon* & de *la Rochefoucault*; elle souleva cette ville, & arma l'Espagne. *

Toute la France redemandait le *grand Condé*. S'il avait paru alors, la Cour était perdue. *Gourville* qui, de simple valet-de-chambre du *Duc de la Rochefoucault*, était devenu un homme considérable par son ca-

* En 1649.

raâctere hardi & prudent, imagina un moyen sûr de délivrer les Princes enfermés alors à Vincennes. Un des conjurés eut la bêtise de se confesser à un Prêtre de la Fronde. Ce malheureux Prêtre avertit le Coadjuteur, persécuteur en ce temps-là du grand *Condé*. L'entreprise échoua par la révélation de la confession si ordinaire dans les guerres civiles.

On voit par les mémoires du Conseiller d'Etat *Lenet*, plus curieux que connus, combien dans ces temps de licence effrénée, de troubles, d'iniquités, & même d'impiétés, les Prêtres avaient encore de pouvoir sur les esprits. Il rapporte qu'en Bourgogne, le Doyen de la Sainte Chapelle, attaché au Prince de *Condé*, offrit pour tout secours de faire parler en sa faveur tous les Prédicateurs en chaire, & de faire manœuvrer tous les Prêtres dans la confession.

Pour mieux faire connaître encore les mœurs du temps, il dit que lorsque la femme du grand *Condé* alla se réfugier dans *Bordeaux*, les Ducs de *Bouillon* & de *la Rochefoucault* allèrent au-devant d'elle à la tête d'une foule de jeunes Gentilshommes, qui crierent à ses oreilles : Vive *Condé*, ajoutant un mot obscene pour le *Mazarin*, & la priant de joindre sa voix aux leurs.

Un an après, les mêmes frondeurs qui avaient vendu le grand *Condé* & les Prin-

ces à la vengeance timide de *Mazarin*, forcèrent la Reine à ouvrir leurs prisons, & à chasser du Royaume son premier Ministre. *Mazarin* alla lui-même au Havre où ils étaient détenus; il leur rendit leur liberté, & ne fut reçu d'eux qu'avec le mépris qu'il en devait attendre; * après quoi il se retira à *Liege*. *Condé* revint dans Paris aux acclamations de ce même peuple qui l'avait tant haï. Sa présence renouvela les cabales, les dissensions, & les meurtres.

Le Royaume resta dans cette combustion encore quelques années. Le gouvernement ne prit presque jamais que des partis faibles & incertains: il semblait devoir succomber: mais les révoltés furent toujours désunis, & c'est ce qui sauva la Cour. Le Coadjuteur, tantôt ami, tantôt ennemi du Prince de *Condé*, suscita contre lui une partie du Parlement & du peuple: il osa en même-temps servir la Reine en tenant tête à ce Prince, & l'outrager en la forçant d'éloigner le Cardinal *Mazarin*, qui se retira à *Cologne*. La Reine, par une contradiction trop ordinaire aux gouvernements faibles, fut obligée de recevoir à la fois ses services & ses offenses. & de nommer au Cardinalat ce même Coadjuteur, l'auteur des barricades,

* Le 13 Février 1651.

qui avait contraint la famille royale à sortir de la capitale, & à l'assiéger.

CHAPITRE CINQUIEME.

Suite de la Guerre civile, jusqu'à la fin de la rébellion en 1654.

ENFIN, le Prince de Condé se résolut à une guerre, qu'il eût dû commencer du temps de la Fronde, s'il avait voulu être le maître de l'Etat, ou qu'il n'aurait dû jamais faire, s'il avait été citoyen. Il part de Paris; il va soulever la Gascogne, le Poitou & l'Anjou, & mendier contre la France le secours des Espagnols, dont il avait été le fléau le plus terrible.

Rien ne marque mieux la manie de ce temps, & le dérèglement qui déterminait toutes les démarches, que ce qui arriva alors à ce Prince. La Reine lui envoya un courrier de Paris, avec des propositions qui devaient l'engager au retour & à la paix. Le courrier se trompa; & au lieu d'aller à Augerville, où était le Prince, il alla à Augerville. La lettre vint trop tard. Condé dit que s'il l'avait reçue plus tôt, il aurait accepté les propositions de paix; mais que

puisque il était déjà assez loin de Paris, ce n'était pas la peine d'y retourner. Ainsi la méprise d'un courrier, & le pur caprice de ce Prince, replongerent la France dans la guerre civile.

Alors le Cardinal *Mazarin*, qui, du fond de son exil à Cologne, avait gouverné la Cour, rentra dans le Royaume, moins en Ministre qui venait reprendre son poste, qu'en Souverain qui se remettait en possession de ses Etats ; * il était conduit par une petite armée de sept mille hommes levés à ses dépens, c'est-à-dire, avec l'argent du Royaume qu'il s'était approprié.

On fait dire au Roi dans une déclaration de ce temps-là, que le Cardinal avait en effet levé ces troupes de son argent : ce qui doit confondre l'opinion de ceux qui ont écrit, qu'à sa première sortie du Royaume, *Mazarin* s'était trouvé dans l'indigence. Il donna le commandement de sa petite armée au Maréchal *d'Hoquincourt*. Tous les Officiers portaient des écharpes vertes ; c'était la couleur des livrées du Cardinal. Chaque parti avait alors son écharpe. La blanche était celle du Roi ; l'isabelle, celle du Prince de *Condé*. Il était étonnant que le Cardinal *Mazarin*, qui avait jusques alors affecté tant de modestie,

* Décembre 1651.

eût la hardiesse de faire porter ses livrées à une armée , comme s'il avait un parti différent de celui de son maître ; mais il ne put résister à cette vanité. C'était précisément ce qu'avait fait le Maréchal d'*Ancre* , & ce qui contribua beaucoup à sa perte. La même témérité réussit au Cardinal *Mazarin*. La Reine l'approuva. Le Roi , déjà majeur , & son frere , allerent au - devant de lui.

Aux premières nouvelles de son retour, *Gaston d'Orléans* , frere de *Louis XIII* , qui avait demandé l'éloignement du Cardinal , leva des troupes dans Paris , sans savoir à quoi elles seraient employées. Le Parlement renouvela ses arrêts ; il proscrivit *Mazarin* , & mit sa tête à prix *. Il fallut chercher dans les registres , quel était le prix d'une tête ennemie du Royaume. On trouva que sous *Charles IX* , on avait promis par arrêt cinquante mille écus à celui qui représenterait l'Amiral *Coligny* mort ou vif. On crut très-sérieusement procéder en règle , en mettant ce même prix à l'assassinat d'un Cardinal premier Ministre. Cette proscription ne donna à personne la tentation de mériter les cinquante mille écus , qui , après tout , n'eussent point été payés. Chez une autre nation & dans un autre

* Décembre 1651.

temps, un tel arrêt eût trouvé des exécuteurs; mais il ne servit qu'à faire de nouvelles plaisanteries. Les *Blots* & les *Mari-gny*, beaux-esprits qui portaient la gayeté dans les tumultes de ces troubles, firent afficher dans Paris une répartition de cent cinquante mille livres; tant pour qui couperait le nez au Cardinal, tant pour une oreille, tant pour un œil, tant pour le faire eunuque. Ce ridicule fut tout l'effet de la proscription contre la personne du Ministre; mais ses meubles & sa bibliothèque furent vendus par un second arrêt; cet argent était destiné à payer un assassin; il fut dissipé par les dépositaires, comme tout l'argent qu'on levait alors. Le Cardinal, de son côté, n'employait contre ses ennemis, ni le poison, ni l'assassinat; & malgré l'âgreur & la manie de tant de partis & de tant de haines, on ne commit pas autant de grands crimes, les chefs de parti furent moins cruels, & les peuples moins furieux que du temps de la Ligue; car ce n'était pas une guerre de religion.

L'esprit de vertige qui régnait en ce temps, posséda si bien tout le corps du Parlement de Paris, qu'après avoir solennellement ordonné un assassinat dont on se moquait, il rendit un arrêt, par lequel plusieurs Conseillers devaient se transporter sur la fron-

tjere, pour informer contre l'armée du Cardinal *Mazarin*, c'est-à-dire, contre l'armée royale*.

Deux Conseillers furent assez imprudents, pour aller avec quelques paysans, faire rompre les ponts par où le Cardinal devait passer : l'un d'eux nommé *Bitaut*, fut fait prisonnier par les troupes du Roi, relâché avec indulgence, & moqué de tous les partis.

Cependant le Roi majeur interdit le Parlement de Paris, & le transfère à Pontoise **. Quatorze membres attachés à la Cour obéissent, les autres résistent. Voilà deux Parlements qui, pour mettre le comble à la confusion, se foudroyent par des arrêts réciproques comme du temps de *Henri IV* & de *Charles VI*.

Précisément dans le temps que cette compagnie s'abandonnait à ces extrémités contre le Ministre du Roi, elle déclarait criminel de leze-Majesté le Prince de *Condé*, qui n'était armé que contre ce Ministre ; & par un renversement d'esprit, que toutes les démarches précédentes rendent croyable, elle ordonna que les nouvelles troupes de *Gaston*, Duc d'Orléans, marcheraient contre *Mazarin* ; & elle défendit en même-

* Décembre 1651.

** Le 6 Août 1652.

temps qu'on prit aucun deniers dans les recettes publiques pour les soudoyer.

On ne pouvait attendre autre chose d'une compagnie de Magistrats, qui, jettée hors de sa sphère, & ne connaissant ni ses droits, ni son pouvoir réel, ni les affaires politiques, ni la guerre, s'assemblant & décidant en tumulte, prenait des partis auxquels elle n'avait pas pensé le jour d'auparavant, & dont elle-même s'étonnait ensuite.

Le Parlement de Bordeaux servait alors le Prince de *Condé*; mais il tint une conduite plus uniforme, parce qu'étant plus éloigné de la Cour, il était moins agité par des factions opposées. Des objets plus considérables intéressaient toute la France.

Condé, ligué avec les Espagnols, était en campagne contre le Roi, & *Turenne* ayant quitté ces mêmes Espagnols, avec lesquels il avait été battu à Rétel, venait de faire sa paix avec la Cour, & commandait l'armée royale. L'épuisement des finances ne permettait ni à l'un ni à l'autre des deux partis, d'avoir de grandes armées; mais de petites ne décidaient pas moins du sort de l'Etat. Il y a des temps où cent mille hommes en campagne peuvent à peine prendre deux villes: il y en a d'autres où une bataille entre sept ou huit mille hommes peut renverser un trône ou l'affermir.

O vi

Louis XIV, élevé dans l'adversité, allait avec sa mère, son frere & le Cardinal *Mazarin*, de province en province, n'ayant pas autant de troupes autour de sa personne, à beaucoup près, qu'il en eut depuis en temps de paix pour sa seule garde. Cinq à six mille hommes, les uns envoyés d'Espagne, les autres levés par les partisans du Prince de *Condé*, le poursuivaient au cœur de son Royaume.

Le Prince de *Condé* courait cependant de Bordeaux à Montauban, prenait des villes, & grossissait par-tout son parti.

Toute l'espérance de la Cour était dans le Maréchal de *Turenne*. L'armée royale se trouva auprès de Gien sur la *Loire*. Celle du Prince de *Condé* était à quelques lieues sous les ordres du Duc de *Nemours* & du Duc de *Beaufort*. Les divisions de ces deux Généraux allaient être funestes au parti du Prince. Le Duc de *Beaufort* était incapable du moindre commandement. Le Duc de *Nemours* passait pour être plus brave & plus aimable qu'habile. Tous deux ensemble ruinaient leur armée. Les soldats savaient que le grand *Condé* était à cent lieues de-là, & se croyaient perdus, lorsqu'au milieu de la nuit un courrier se présenta dans la forêt d'*Orléans* devant les grandes gardes. Les sentinelles reconnurent dans ce cou-

rier le Prince de *Condé* lui même, qui venait d'Agen à travers mille aventure, & toujours déguisé, se mettre à la tête de son armée.

Sa présence faisait beaucoup, & cette arrivée imprévue encore davantage. Il savait que tout ce qui est soudain & inespéré, transporte les hommes. Il profita à l'instant de la confiance & de l'audace qu'il venait d'inspirer. Le grand talent de ce Prince dans la guerre était de prendre en un instant les résolutions les plus hardies, & de les exécuter avec non moins de conduite que de promptitude.

L'armée royale était séparée en deux corps. *Condé* fonxit sur celui qui était à Blenau, commandé par le Maréchal d'*Hoquincourt*; & ce corps fut dissipé en même temps qu'attaqué *. *Turenne* n'en put être averti. Le Cardinal *Mazarin*, effrayé, courut à Gien au milieu de la nuit, réveiller le Roi qui dormait, pour lui apprendre cette nouvelle. Sa petite cour fut consternée; on proposa de sauver le Roi par la fuite, & de le conduire secrètement à Bourges. Le Prince de *Condé* victorieux, approchait de Gien; la désolation & la crainte augmentaient. *Turenne*, par sa fermeté, rassura les esprits, & sauva la Cour par son habileté: il fit, avec

* Le 7 Avril 1652.

le peu qui lui restait de troupes, des mouvements si heureux, profita si bien du terrain & du temps, qu'il empêcha *Condé* de poursuivre son avantage. Il fut difficile alors de décider lequel avait acquis le plus d'honneur, ou de *Condé* victorieux, ou de *Turenne* qui lui avait arraché le fruit de sa victoire. Il est vrai que dans ce combat de Blenau, si long-temps célèbre en France, il n'y avait pas eu quatre cents hommes de tués; mais le Prince de *Condé* n'en fut pas moins sur le point de se rendre maître de toute la famille royale, & d'avoir entre ses mains son ennemi, le Cardinal *Mazarin*. On ne pouvait guere voir un plus petit combat, de plus grands intérêts, & un danger plus pressant.

Condé, qui ne se flattait pas de surprendre *Turenne*, comme il avait surpris *d'Hoquincourt*, fit marcher son armée vers Paris: il se hâta d'aller dans cette ville jouir de sa gloire, & des dispositions favorables d'un peuple aveugle. L'admiration qu'on avait pour ce dernier combat, dont on exagérait encore toutes les circonstances, la haine qu'on portait à *Mazarin*, le nom & la présence du grand *Condé*, semblaient d'abord le rendre maître absolu de la capitale. Mais dans le fond, tous les esprits étaient divisés; chaque parti était subdivisé en fac-

tions, comme il arrive dans tous les troubles. Le Coadjuteur, devenu Cardinal de *Retz*, raccommodeé en apparence avec la Cour, qui le craignait, & dont il se défiait, n'était plus le maître du peuple, & ne jouait plus le principal rôle. Il gouvernait le Duc d'Orléans, & était opposé à *Condé*. Le Parlement flottait entre la Cour, le Duc d'Orléans, & le Prince, quoique tout le monde s'accordât à crier contre *Mazarin*; chacun ménageait en secret des intérêts particuliers; le peuple était une mer orageuse, dont les vagues étaient poussées au hasard par tant de vents contraires. On fit promener dans Paris la châsse de *Ste. Geneviève*, pour obtenir l'expulsion du Cardinal Ministre; & la populace ne douta pas que cette Sainte n'opérât ce miracle, comme elle donne de la pluie.

On ne voyait que négociations entre les chefs de parti; députations du Parlement, assemblées de chambres, séditions dans la populace, gens de guerre dans la campagne. On montait la garde à la porte des monastères. Le Prince avait appellé les Espagnols à son secours. *Charles IV*, ce Duc de Lorraine chassé de ses Etats, & à qui il restait pour tout bien une armée de huit mille hommes, qu'il vendait tous les ans au Roi d'Espagne, vint auprès de Paris avec cette ar-

mée. Le Cardinal *Mazarin* offrit plus d'argent pour s'en retourner, que le Prince de *Condé* ne lui en avait donné pour venir. Le Duc de Lorraine quitta bientôt la France, après l'avoir désolée sur son passage, emportant l'argent des deux partis.

Condé resta donc dans Paris, avec un pouvoir qui diminua tous les jours, & une armée plus faible encore. *Turenne* mena le Roi & sa Cour vers Paris. Le Roi, à l'âge de quinze ans, vit de la hauteur de Charonne la bataille de St. Antoine *, où ces deux Généraux firent avec si peu de troupes de si grandes choses, que la réputation de l'un & de l'autre, qui sembloit ne pouvoir plus croître, en fut augmentée.

Le Prince de *Condé*, avec un petit nombre de Seigneurs de son parti, suivi de peu de soldats, soutint & repoussa l'effort de l'armée royale. Le Roi regardait ce combat du haut d'une éminence avec *Mazarin*. Le Duc d'Orléans, incertain du parti qu'il devait prendre, restait dans son palais du Luxembourg. Le Cardinal de *Retz* était cantonné dans son archevêché. Le Parlement attendait l'issue de la bataille, pour donner quelque arrêt. La Reine en larmes était prosternée dans une chapelle aux Carmélites. Le peuple, qui craignit alors éga-

* Juillet 1652.

lement & les troupes du Roi & celles de Monsieur le Prince, avait fermé les portes de la ville, & ne laissait plus entrer ni sortir personne, pendant que ce qu'il y avait de plus grand en France, s'acharnait au combat, & versait son sang dans le faubourg. Ce fut là que le Duc de *la Rochefoucault*, si illustre par son courage & par son esprit, reçut un coup au-dessus des yeux, qui lui fit perdre la vue pour quelque temps. Un neveu du Cardinal *Mazarin* y fut tué, & le peuple se crut vengé. On ne voyait que jeunes Seigneurs tués ou blessés, qu'on rapportait à la porte St. Antoine, qui ne s'ouvrait point.

Enfin, Mademoiselle, fille de *Gaston*, prenant le parti de *Condé*, que son père n'osa secourir, fit ouvrir les portes aux blessés, & eut la hardiesse de faire tirer sur les troupes du Roi le canon de la Bastille. L'armée royale se retira: *Condé* n'acquit que de la gloire; mais Mademoiselle se perdit pour jamais dans l'esprit du Roi son cousin par cette action violente; & le Cardinal *Mazarin*, qui savait l'extrême envie qu'avait Mademoiselle d'épouser une tête couronnée, dit alors: *Ce canon là vient de tuer son mari.*

La plupart de nos historiens n'étaient à leurs lecteurs que ces combats & ces pro-

diges de courage & de politique ; mais qui saurait quels ressorts honteux il fallait faire jouer, dans quelles misères on était obligé de plonger les peuples, & à quelles bassesses on était réduit, verrait la gloire des héros de ce temps-là avec plus de pitié que d'admiration. On en peut juger par les seuls traits que rapporte *Gourville*, homme attaché à Mr. le Prince. Il avoue que lui-même, pour lui procurer de l'argent, vola celui d'une recette, & qu'il alla prendre dans son logis un directeur des postes, à qui il fit payer une rançon : & il rapporte ces violences comme des choses ordinaires.

La livre de pain valait alors à Paris vingt-quatre de nos sous. Le peuple souffrait, les aumônes ne suffisaient pas ; plusieurs Provinces étaient dans la disette.

Y a-t-il rien de plus funeste que ce qui se passa dans cette guerre devant Bordeaux ? Un Gentilhomme est pris par les troupes royales, on lui tranche la tête. Le Duc de la *Rochefoucault* fait pendre un Gentilhomme du parti du Roi, & ce Duc de la *Rochefoucault* passe pourtant pour un Philosophe. Toutes ces horreurs étaient bien-tôt oubliées pour les grands intérêts des chefs de parti.

Mais en même-temps y a-t-il rien de plus ridicule que de voir le grand *Condé*

baiser la châsse de *Ste. Genevieve* dans une procession, y frotter son chapelet, le montrer au peuple, & prouver par cette facétie que les héros sacrifient souvent à la canaille?

Nulle décence, nulle bienféance ni dans les procédés, ni dans les paroles. *Omer Talon* rapporte qu'il entendit des Conseillers appeler en opinant le Cardinal premier Ministre, *Faquin*. Un Conseiller nommé *Quatre-sous apostropha* rudement le grand *Condé* en plein Parlement; on se donna des gourmades dans le sanctuaire de la justice.

Il y avait eu des coups donnés à Notre-Dame pour une place que les Présidents des enquêtes disputaient au Doyen de la grand'chambre en 1644. On laissa entrer dans le parquet des gens du Roi en 1645, des femmes du peuple qui demanderent à genoux que le Parlement fît révoquer les impôts.

Ce désordre en tout genre continua depuis 1644 jusqu'en 1653, d'abord sans trouble, enfin dans des séditions continues d'un bout du Royaume à l'autre.

Le grand *Condé* s'oublia jusqu'à donner un soufflet au Comte de *Rieux*, fils du Prince d'*Elbeuf*, chez le Duc d'*Orléans*; ce n'était pas le moyen de regagner le cœur des Pa-

risiens. Le Comte de *Rieux* rendit le soufflet au vainqueur de *Rocroy*, de *Fribourg*, de *Norlingue* & de *Lens*. Cette étrange aventure ne produisit rien ; *Monsieur* fit mettre pour quelques jours le fils du *Duc d'Elbeuf* à la *Bastille*, & il n'en fut plus parlé *.

La querelle du *Duc de Beaufort* & du *Duc de Nemours* son beau-frère fut sérieuse. Ils s'appellerent en duel, ayant chacun quatre seconds. Le *Duc de Nemours* fut tué par le *Duc de Beaufort*, & le *Marquis de Villars*, surnommé *Orondate*, qui secondait *Nemours*, tua son adversaire *Héricourt*, qu'il n'avait jamais vu auparavant. De justice il n'y en avait pas l'ombre. Les duels étaient fréquents, les déprédatations continues, les débauches poussées jusqu'à l'impudence publique ; mais au milieu de ces désordres, il régnait toujours une gaieté qui les rendit moins funestes.

Après le sanglant & inutile combat de *St. Antoine*, le Roi ne put rentrer dans *Paris*, & le Prince n'y put demeurer long-temps. Une émotion populaire, & le meurtre de plusieurs citoyens dont on le crut l'auteur, le rendirent odieux au peuple. Cependant il avait encore sa brigue au Parlement. Ce corps, peu intimidé alors par une

* En 1652.

Cour errante, & chassée en quelque façon de la capitale, pressé par les cabales du Duc d'Orléans & du Prince, déclara par un arrêt le Duc d'Orléans Lieutenant-Général du Royaume, quoique le Roi fût majeur * : c'était le même titre qu'on avait donné au Duc de Mayenne du temps de la Ligue. Le Prince de Condé fut nommé généralissime des armées. Les deux Parlements de Paris & de Pontoise se contestant l'un à l'autre leur autorité, donnant des arrêts contraires, & qui par-là se seraient rendus le mépris du peuple, s'accordaient à demander l'expulsion de *Mazarin* ; tant la haine contre ce Ministre semblait alors le devoir essentiel d'un Français.

Il ne se trouva dans ce temps aucun parti qui ne fût faible ; celui de la Cour l'était autant que les autres ; l'argent & les forces manquaient à tous ; les factions se multipliaient ; les combats n'avaient produit de chaque côté que des pertes & des regrets. La Cour se vit obligée de sacrifier encore *Mazarin*, que tout le monde appellait la cause des troubles, & qui n'en était que le prétexte. Il sortit une seconde fois du Royaume ; pour surcroît de honte, il fallut que le Roi donnât une déclaration publique **,

* Le 20 Juillet 1652.

** Le 12 Août 1652.

par laquelle il renvoyait son Ministre, en vantant ses services, & en se plaignant de son exil.

Charles I, Roi d'Angleterre, venait de perdre la tête sur un échafaud, pour avoir dans le commencement des troubles, abandonné le sang de *Strafford*, son ami, à son Parlement. *Louis XIV*, au contraire, devint le maître paisible de son Royaume en souffrant l'exil de *Mazarin*. Ainsi les mêmes faiblesses eurent des succès bien différents. Le Roi d'Angleterre, en abandonnant son favori, enhardit un peuple qui respirait la guerre, & qui haïssait les Rois: & *Louis XIV*, ou plutôt la Reine-mere, en renvoyant le Cardinal, ôta tout prétexte de révolte à un peuple las de la guerre, & qui aimait la royauté.

Le Cardinal, à peine parti pour aller à Bouillon, lieu de sa nouvelle retraite, les citoyens de Paris, de leur seul mouvement, députerent au Roi pour le supplier de revenir dans sa capitale. Il y rentra *; & tout y fut si paisible, qu'il eût été difficile d'imaginer que quelques jours auparavant tout avait été dans la confusion. *Gaston d'Orléans*, malheureux dans ses entreprises qu'il ne fut jamais soutenir, fut relégué à Blois, où il passa le reste de sa vie dans le

* Le 20 Octobre 1652,

repentir; & il fut le deuxième fils de *Henri-le-Grand*, qui mourut sans beaucoup de gloire. Le Cardinal de *Retz*, peut-être aussi imprudent que sublime & audacieux, fut arrêté dans le Louvre; & après avoir été conduit de prison en prison, il mena long-temps une vie errante, qu'il finit enfin dans la retraite, où il acquit des vertus que son grand courage n'avait pu connaître dans les agitations de sa fortune.

Quelques Conseillers, qui avaient le plus abusé de leur ministère, payèrent leurs démarches par l'exil; les autres se renfermèrent dans les bornes de la magistrature, & quelques-uns s'attachèrent à leur devoir par une gratification annuelle de cinq cents écus, que *Fouquet*, Procureur-Général & Sur-Intendant des finances, leur fit donner sous main *.

Le Prince de *Condé* cependant, abandonné en France de presque tous ses partisans, & mal secouru des Espagnols, continuait sur les frontières de la Champagne une guerre malheureuse. Il restait encore des factions dans Bordeaux; mais elles furent bientôt appaisées.

Ce calme du Royaume était l'effet du bannissement du Cardinal *Mazarin*; cependant à peine fut-il chassé par le cri gé-

* Mémoires de *Gourville*.

néral des Français, & par une déclaration du Roi, que le Roi le fit revenir *. Il fut étonné de rentrer dans Paris, tout-puissant & tranquille. *Louis XIV* le reçut comme un pere, & le peuple comme un maître. On lui fit un festin à l'Hôtel de-Ville, au milieu des acclamations des citoyens : il jeta de l'argent à la populace ; mais on dit que dans la joie d'un si heureux changement, il marqua du mépris pour notre inconstance. Les Officiers du Parlement, après avoir mis sa tête à prix comme celle d'un voleur public, briguerent presque tous l'honneur de venir lui demander sa protection ; & ce même Parlement, peu de temps après, condamna par contumace le Prince de *Condé* à perdre la vie ** ; changement ordinaire dans de pareils temps, & d'autant plus humiliant, que l'on condamnait par des arrêts celui dont on avait si long-temps partagé les fautes.

On vit le Cardinal, qui pressait cette condamnation de *Condé*, marier au Prince de *Conti* son frere l'une de ses nieces : preuve que le pouvoir de ce Ministre allait être sans bornes.

Le Roi réunit les Parlements de Paris & de Pontoise ; il défendit les assémbées des chambres. Le Parlement voulut remontrer,

* Mars 1653. ** Le 27 Mars 1653.

on mit en prison un Conseiller, on en exila quelques autres ; le Parlement se tut ; tout était déjà changé *.

CHAPITRE SIXIEME.

Etat de la France, jusqu'à la mort du Cardinal Mazarin en 1661.

PENDANT que l'Etat avait été ainsi déchiré au dedans, il avait été attaqué & affaibli au-dehors. Tout le fruit des batailles de Rocroy, de Lens & de Norlingue fut perdu. La place importante de Dunkerque fut reprise par les Espagnols : ils chassèrent les Français de Barcelone ; ils reprirent Cagli en Italie **.

Cependant, malgré les tumultes d'une guerre civile, & le poids d'une guerre étrangère, le Cardinal *Mazarin* avait été assez habile & assez heureux pour conclure cette célèbre paix de Westphalie ***, par laquelle l'Empereur & l'Empire vendirent au Roi & à la Couronne de France, la souveraineté de l'Alsace, pour trois millions de livres payables à l'Archiduc, c'est-à-dire, pour environ six millions d'aujourd'hui. Par ce

* En 1651. ** En 1651. *** 1648.

338 CH. VI. *Etat de la France*

traité, devenu pour l'avenir la base de tous les traités, un nouvel Electorat fut créé pour la Maison de Baviere. Les droits de tous les Princes & des villes impériales, les priviléges des moindres gentilshommes Allemands furent confirmés. Le pouvoir de l'Empereur fut restreint dans des bornes étroites, & les Français joints aux Suédois devinrent les législateurs de l'Empire. Cette gloire de la France était au moins en partie due aux armes de la Suede. *Gustave-Adolphe* avait commencé d'ébranler l'Empire. Ses Généraux avaient encore poussé assez loin leurs conquêtes sous le gouvernement de sa fille *Christine*. Son Général *Vrangel* était prêt d'entrer en Autriche. Le Comte de *Kænigsmark* était maître de la moitié de la ville de Prague, & assiégeait l'autre, lorsque cette paix fut conclue. Pour accabler ainsi l'Empereur, il n'en coûta guere à la France qu'environ un million par an donné aux Suédois.

Aussi la Suede obtint par ces traités de plus grands avantages que la France ; elle eut la Poméranie, beaucoup de places, & de l'argent. Elle força l'Empereur de faire passer entre les mains des Luthériens des bénéfices qui appartenaient aux Catholiques romains. Rome cria à l'impiété, & dit que la cause de Dieu était trahie. Les

Protestants se vanterent qu'ils avaient sanctifié l'ouvrage de la paix, en dépouillant des papistes. L'intérêt seul fit parler tout le monde.

L'Espagne n'entra point dans cette paix, & avec assez de raison; car voyant la France plongée dans les guerres civiles, le ministère Espagnol espéra profiter des divisions de la France. Les troupes Allemandes licenciées devinrent aux Espagnols un nouveau secours. L'Empereur, depuis la paix de Munster, fit passer en Flandres, en quatre ans de temps, près de trente mille hommes. C'était une violation manifeste des traités; mais ils ne furent presque jamais exécutés autrement.

Les Ministres de Madrid eurent dans le commencement de ces négociations de Westphalie, l'adresse de faire une paix particulière avec la Hollande. La monarchie Espagnole fut enfin trop heureuse de n'avoir plus pour ennemis, & de reconnaître pour souverains, ceux qu'elle avait traités si long-temps de rebelles, indignes de pardon. Ces républicains augmenterent leurs richesses, & affermirent leur grandeur & leur tranquillité, en traitant avec l'Espagne, sans rompre avec la France.

Ils étaient si puissants, que, dans une

* En 1653.

P ij

guerre qu'ils eurent quelque temps après avec l'Angleterre, ils mirent en mer cent vaisseaux de ligne; & la victoire demeura souvent indécise entre *Black*, l'Amiral anglais, & *Tromp*, l'Amiral de Hollande, qui étaient tous deux sur mer ce que les *Condé* & les *Turenne* étaient sur terre. La France n'avait pas en ce temps dix vaisseaux de cinquante piece de canon qu'elle pût mettre en mer; sa marine s'anéantissait de jour en jour.

Louis XIV se trouva donc en 1653, maître absolu d'un Royaume encore ébranlé des secousses qu'il avait reçues; rempli de désordres en tout genre d'administration, mais plein de ressources; n'ayant aucun allié, excepté la Savoie, pour faire une guerre offensive, & n'ayant plus d'ennemis étrangers que l'Espagne, qui était alors en plus mauvais état que la France. Tous les François, qui avaient fait la guerre civile, étaient soumis, hors le Prince de *Condé* & quelques-uns de ses partisans, dont un ou deux lui étaient demeurés fidèles, par amitié & par grandeur d'ame, comme le Comte de *Coligny* & *Bouteville*; & les autres, parce que la Cour ne voulut pas les acheter assez chérement.

Condé, devenu Général des armées Espagnoles, ne put relever un parti qu'il avait

affaibli lui-même par la destruction de leur infanterie aux journées de Rocroy & de Lens. Il combattait avec des troupes nouvelles, dont il n'était pas le maître, contre les vieux régiments Français, qui avaient appris à vaincre sous lui, & qui étaient commandés par *Turenne*.

Le sort de *Turenne* & de *Condé* fut d'être toujours vainqueurs, quand ils combattaient ensemble à la tête des Français, & d'être battus, quand ils commanderent les Espagnols.

Turenne avait à peine sauvé les débris de l'armée d'Espagne à la bataille de Rétel, lorsque de Général du Roi de France, il s'était fait le Lieutenant d'un Général espagnol : le Prince de *Condé* eut le même sort devant Arras. L'Archiduc & lui assiégeaient cette ville. *Turenne* les assiégea dans leur camp, & força leurs lignes ; les troupes de l'Archiduc furent mises en fuite. * *Condé*, avec deux régiments de Français & de Lorrains, soutint seul les efforts de l'armée de *Turenne* ; & tandis que l'Archiduc fuyait, il battit le Maréchal d'*Hoquincourt*, il repoussa le Maréchal de *la Ferté*, & se retira victorieux en couvrant la retraite des Espagnols vaincus. Aussi le Roi d'Espagne lui écrivit ces propres paroles : *J'ai su que*

* Le 25 Août 1654.

342 CH. VI. *Etat de la France*
tout était perdu, & que vous avez tout conservé.

Il est difficile de dire ce qui fait perdre ou gagner les batailles; mais il est certain que Condé était un des grands hommes de guerre qui eussent jamais paru, & que l'Archiduc & son Conseil ne voulurent rien faire dans cette journée de ce que Condé avait proposé.

Arras sauvé, les lignes forcées, & l'Archiduc mis en fuite, comblerent Turenne de gloire; & on observa que dans la lettre écrite au nom du Roi au Parlement * sur cette victoire, on y attribua le succès de toute la campagne au Cardinal Mazarin, & qu'on ne fit pas mention du nom de Turenne. Le Cardinal s'était trouvé en effet à quelques lieues d'Arras avec le Roi. Il était même entré dans le camp au siège de Stenay, que Turenne avait pris avant de secourir Arras. On avait tenu devant le Cardinal des conseils de guerre. Sur ce fondement, il s'attribua l'honneur des événements, & cette vanité lui donna un ridicule que toute l'autorité du ministère ne put effacer.

Le Roi ne se trouva point à la bataille d'Arras, & aurait pu y être: il était allé à la tranchée au siège de Stenay; mais le Cardi-

* Datée de Vincennes du 11 Septembre 1654.

nal *Mazarin* ne voulut pas qu'il exposât davantage sa personne , à laquelle le repos de l'Etat & la puissance du Ministre semblaient attachés.

D'un côté, *Mazarin*, maître absolu de la France & du jeune Roi ; de l'autre, *Don Louis de Haro*, qui gouvernait l'Espagne & *Philippe IV*, continuaient sous le nom de leurs maîtres cette guerre peu vivement soutenue. Il n'était pas encore question dans le monde du nom de *Louis XIV*, & jamais on n'avait parlé du Roi d'Espagne. Il n'y avait alors qu'une tête couronnée en Europe qui eût une gloire personnelle. La seule *Christine*, Reine de Suede, gouvernait par elle-même , & soutenait l'honneur du trône, abandonné , ou flétri , ou inconnu dans les autres Etats.

Charles II, Roi d'Angleterre , fugitif en France avec sa mère & son frere , y traînait ses malheurs & ses espérances. Un simple citoyen avait subjugué l'Angleterre , l'Ecossé & l'Irlande. *Cromwell*, cet usurpateur digne de régner , avait pris le nom de *Protecteur* , & non celui de *Roi* ; parce que les Anglais savaient jusqu'où les droits de leurs Rois devaient s'étendre , & ne connaissaient pas quelles étaient les bornes de l'autorité d'un Protecteur.

Il affermit son pouvoir en sachant le ré-

primer à propos : il n'entreprit point sur les priviléges , dont le peuple était jaloux ; il ne logea jamais de gens de guerre dans la cité de Londres ; il ne mit aucun impôt dont on pût murmurer ; il n'offensa point les yeux par trop de faste ; il ne se permit aucun plaisir ; il n'accumula point de trésors ; il eut soin que la justice fût observée avec cette impartialité impitoyable , qui ne distingue point les grands des petits.

Le frere de *Pantaleon Sá* , Ambassadeur de Portugal en Angleterre , ayant cru que sa licence serait impunie , parce que la personne de son frere était sacrée , insulta des citoyens de Londres , en fit assassiner un pour se venger de la résistance des autres ; il fut condamné à être pendu. *Cromyell* , qui pouvait lui faire grace , le laissa exécuter , & signa ensuite un traité avec l'Ambassadeur.

Jamais le commerce ne fut si libre ni si florissant ; jamais l'Angleterre n'avait été si riche. Ses flottes victorieuses faisaient respecter son nom sur toutes les mers ; tandis que *Mazarin* , uniquement occupé de dominer & de s'enrichir , laissait languir dans la France la justice , le commerce , la marine , & même les finances. Maître de la France , comme *Cromyell* de l'Angleterre , après une guerre civile , il eût pu faire pour le pays qu'il gouvernait , ce que *Cromyell*

avait fait pour le sien ; mais il était étranger, & l'ame de *Mazarin*, qui n'avait pas la barbarie de celle de *Cromwell*, n'en avait pas aussi la grandeur.

Toutes les nations de l'Europe, qui avaient négligé l'alliance de l'Angleterre sous *Jacques I* & sous *Charles*, la briguerent sous le Protecteur. La Reine *Christine* elle-même, quoiqu'elle eût détesté le meurtre de *Charles I*, entra dans l'alliance d'un tyran qu'elle estimait.

Mazarin & *Don Louis de Haro* prodiguerent à l'envi leur politique, pour s'unir avec le Protecteur. Il goûta quelque temps la satisfaction de se voir courtisé par les deux plus puissants Royaumes de la chrétienté.

Le Ministre Espagnol lui offrait de l'aider à prendre Calais ; *Mazarin* lui proposait d'assiéger Dunkerque, & de lui remettre cette ville. *Cromwell* avait à choisir entre les clefs de la France & celles de la Flandre. Il fut beaucoup sollicité aussi par *Condé* ; mais il ne voulut point négocier avec un Prince, qui n'avait plus pour lui que son nom, & qui était sans parti en France, & sans pouvoir chez les Espagnols.

Le Protecteur se détermina pour la France, mais sans faire de traité particulier, & sans partager des conquêtes par avance : il voulait illustrer son usurpation par de plus

grandes entreprises. Son dessein était d'enlever le Mexique aux Espagnols ; mais ils furent avertis à temps. Les Amiraux de *Cromwell*, leur prirent du moins la Jamaïque, * province que les Anglois possèdent encore, & qui assure leur commerce dans le nouveau monde. Ce ne fut qu'après l'expédition de la Jamaïque, que *Cromwell* signa son traité avec le Roi de France, mais sans faire encore mention de Dunkerque. Le Protecteur traita d'égal à égal ; il força le Roi à lui donner le titre de frere dans ses lettres **. Son secrétaire signa avant le plénipotentiaire de France, dans la minute, qui resta en Angleterre ; mais il traita véritablement en supérieur en obligeant le Roi de France de faire sortir de ses Etats *Charles II* & le Duc d'Yorck, petit-fils de *Henri IV*, à qui la France devait un asyle. On ne pouvait faire un plus grand sacrifice de l'honneur à la fortune.

Tandis que *Mazarin* faisait ce traité, *Charles II* lui demandait une de ses nieces en mariage. Le mauvais état de ses affaires, qui obligeait ce Prince à cette démarche, fut ce qui lui attira un refus. On a même soupçonné le Cardinal d'avoir voulu marier au fils de *Cromwell* celle qu'il refusait au Roi d'Angleterre. Ce qui est sûr, c'est que

* Mai 1655. ** En 1655.

lorsqu'il vit ensuite le chemin du trône moins fermé à *Charles II*, il voulut renouer ce mariage ; mais il fut refusé à son tour.

La mère de ces deux Princes, *Henriette de France*, fille de *Henri-le-Grand*, demeurée en France sans secours, fut réduite à conjurer le Cardinal d'obtenir au moins de *Cromwell* qu'on lui payât son douaire. C'était le comble des humiliations les plus douloureuses, de demander une subsistance à celui qui avait versé le sang de son mari sur un échafaud. *Mazarin* fit de faibles instances en Angleterre au nom de cette Reine, & lui annonça qu'il n'avait rien obtenu. Elle resta à Paris dans la pauvreté, & dans la honte d'avoir imploré la pitié de *Cromwell*; tandis que ses enfants allaient dans l'armée de *Condé* & de *Don Juan d'Autriche* apprendre le métier de la guerre contre la France qui les abandonnait.

Les enfants de *Charles I*, chassé de France, se réfugierent en Espagne. Les Ministres Espagnols éclaterent dans toutes les Cours, & sur-tout à Rome, de vive voix & par écrit, contre un Cardinal, qui sacrifiait, disaient-ils, les loix divines & humaines, l'honneur & la religion, au meurtrier d'un Roi, & qui chassait de France *Charles II* & le Duc d'Yorck, cousins de *Louis XIV*, pour plaire au bourreau de leur pere. Pour

toute réponse aux cris des Espagnols, on produisit les offres qu'ils avaient faites eux-mêmes au Protecteur.

La guerre continuait toujours en Flandres avec des succès divers. *Turenne* ayant assiégié Valenciennes, avec le Maréchal de *la Ferté*, éprouva le même revers que *Condé* avait effuyé devant Arras. Le Prince, secondé alors de *Don Juan d'Autriche*, plus digne de combattre à ses côtés que n'était l'Archiduc, força les lignes du Maréchal de *la Ferté*, le prit prisonnier, & délivra Valenciennes *. *Turenne* fit ce que *Condé* avait fait dans une déroute pareille. Il sauva l'armée battue, & fit tête par-tout à l'ennemi; il alla même un mois après assiéger & prendre la petite ville de la Capelle. C'était peut-être la première fois qu'une armée battue avait osé faire un siège.

Cette marche de *Turenne* si estimée, après laquelle il prit la Capelle, fut écliplée par une marche plus belle encore du Prince de *Condé*. *Turenne* assiégeait à peine Cambray, que *Condé*, suivi de deux mille chevaux, perça à travers l'armée des assiégeants, & ayant renversé tout ce qui voulait l'arrêter, il se jeta dans la ville **. Les citoyens reçurent à genoux leur libérateur.

* Le 17 Juillet 1656.

** Le 30 Mai 1658.

Ainsi ces deux hommes opposés l'un à l'autre, déployaient les ressources de leur génie. On les admirait dans leurs retraites, comme dans leurs victoires, dans leur bonne conduite, & dans leurs fautes mêmes, qu'ils savaient toujours réparer. Leurs talents arrêtaient tour-à-tour les progrès de l'une & de l'autre monarchie; mais le désordre des finances en Espagne & en France était encore un plus grand obstacle à leurs succès.

La ligue faite avec *Cromwell* donna enfin à la France une supériorité plus marquée; d'un côté, l'amiral *Black* alla brûler les galions d'Espagne auprès des îles Canaries, & leur fit perdre les seuls trésors avec lesquels la guerre pouvait se soutenir: de l'autre, vingt vaisseaux Anglais vinrent bloquer le port de Dunkerque, & six mille vieux soldats, qui avaient fait la révolution d'Angleterre, renforcent l'armée de *Turenne*.

Alors Dunkerque, la plus importante place de la Flandre, fut assiégée par mer & par terre. *Condé* & *Don Juan* d'Autriche, ayant ramassé toutes leurs forces, se présenterent pour la secourir. L'Europe avait les yeux sur cet événement. Le Cardinal *Mazarin* mena *Louis XIV* auprès du théâtre de la guerre, sans lui permettre d'y monter, quoiqu'il eût près de vingt ans. Ce Prince se tint dans Calais.

350 CH. VI. *Etat de la France*

Ce fut là que *Cromyell* lui envoya une ambassade fastueuse, à la tête de laquelle était son gendre le Lord *Falcombridge*. Le Roi lui envoya le Duc de *Crequi*, & *Mancini*, Duc de *Nevers*, neveu du Cardinal, suivis de deux cents gentilshommes. *Mancini* présenta au Protecteur une lettre du Cardinal. Cette lettre est remarquable; *Mazarin* lui dit, *qu'il est affligé de ne pouvoir lui rendre en personne les respects dus au plus grand homme du monde*. C'est ainsi qu'il parlait à l'assassin du gendre de *Henri IV* & de l'oncle de *Louis XIV* son maître.

Cependant, le Prince-Maréchal de *Turenne* attaqua l'armée d'Espagne, ou plutôt l'armée de Flandres, près des Dunes. Elle était commandée par *Don Juan d'Autriche*, fils de *Philippe IV*, & d'une comédienne, & qui devint deux ans après beau-frère de *Louis XIV*. Le Prince de *Condé* était dans cette armée, mais il ne commandait pas. Ainsi il ne fut pas difficile à *Turenne* de vaincre*. Les six mille Anglais contribuèrent à la victoire, elle fut complète. Les deux Princes d'Angleterre qui furent depuis Rois, virent leurs malheurs augmentés dans cette journée par l'ascendant de *Cromyell*.

Le génie du grand *Condé* ne put rien

* Le 14 Juin 1658.

contre les meilleures troupes de France & d'Angleterre. L'armée Espagnole fut détruite. Dunkerque se rendit bientôt après. Le Roi accourut avec son Ministre pour voir passer la garnison. Le Cardinal ne laissa paraître *Louis XIV*, ni comme guerrier, ni comme Roi; il n'avait point d'argent à distribuer aux soldats; à peine était-il servi: il allait manger chez *Mazarin*, ou chez le Prince de *Turenne*, quand il était à l'armée. Cet oubli de la dignité royale n'était pas dans *Louis XIV* l'effet du mépris pour le faste, mais celui du dérangement de ses affaires, & du soin que le Cardinal avait de réunir pour soi-même la splendeur & l'autorité.

Louis n'entra dans Dunkerque, que pour la rendre au Lord *Lockhart*, Ambassadeur de *Cromwell*. *Mazarin* essaya, si, par quelque finesse, il pourrait éluder le traité, & ne pas remettre la place. Mais *Lockhart* menaça, & la fermeté anglaise l'emporta sur l'habileté italienne.

Plusieurs personnes ont assuré que le Cardinal, qui s'était attribué l'événement d'Arras, voulut engager *Turenne* à lui céder encore l'honneur de la bataille des Dunes. *Du Bec-Crépin*, Comte de *Moret*, vint, dit-on, de la part du Ministre, proposer au Général d'écrire une lettre, par laquelle il

parût, que le Cardinal avait arrangé lui-même tout le plan des opérations. *Turenne* reçut avec mépris ces insinuations, & ne voulut point donner un aveu, qui eût produit la honte d'un Général d'armée & le ridicule d'un homme d'église. *Mazarin*, qui avait eu cette faiblesse, eut celle de rester brouillé jusqu'à sa mort avec *Turenne*.

Au milieu de ce premier triomphe, le Roi, tomba malade à Calais, & fut plusieurs jours à la mort. Aussi-tôt tous les courtisans se tournerent vers son frère *Monsieur*. *Mazarin* prodigua les ménagements, les flatteries & les promesses au Maréchal *Du Plessis Praslin*, ancien Gouverneur de ce jeune Prince, & au Comte de *Guiche* son favori. Il se forma dans Paris une cabale assez hardie pour écrire à Calais contre le Cardinal. Il prit ses mesures pour sortir du Royaume, & pour mettre à couvert ses richesses immenses. Un empirique d'Abbeville guérit le Roi avec du vin émétique que les médecins de la Cour regardaient comme un poison. Ce bon-homme s'asseyait sur le lit du Roi, & disait : Voilà un garçon bien malade, mais il n'en mourra pas. Dès qu'il fut convalescent, le Cardinal exila tous ceux qui avaient cabalé contre lui.

Peu de mois après mourut *Cromyell*, à

l'âge de cinquante-cinq ans, au milieu des projets qu'il faisait pour l'affermissement de sa puissance, & pour la gloire de sa nation *. Il avait humilié la Hollande, imposé les conditions d'un traité au Portugal, vaincu l'Espagne, & forcé la France à briguer son alliance. Il avait dit, depuis peu, en apprenant avec quelle hauteur ses Amiraux s'étaient conduits à Lisbonne : *Je veux qu'on respecte la république Anglaise, autant qu'on a respecté autrefois la république Romaine.* Les médecins lui annoncèrent la mort. Je ne fais s'il est vrai qu'il fit dans ce moment l'enthousiaste & le prophète, & s'il leur répondit que DIEU ferait un miracle en sa faveur. *Thurlo* son Secrétaire prétend qu'il leur dit : *la nature peut plus que les médecins.* Ces mots ne sont point d'un prophète, mais d'un homme très-sensé. Il se peut qu'étant convaincu que les médecins pouvaient se tromper, il voulût en cas qu'il en réchappât, se donner auprès du peuple la gloire d'avoir prédit sa guérison, & rendre par-là sa personne plus respectable, & même sacrée.

Il fut enterré en Monarque légitime, & laissa dans l'Europe la réputation d'un homme intrépide, tantôt fanatique, tantôt fourbe, & d'un usurpateur qui avait su régner.

* Le 15 Septembre 1658.

Le Chevalier *Temple* prétend que *Cromwell* avait voulu avant sa mort s'unir avec l'Espagne contre la France, & se faire donner Calais avec le secours des Espagnols, comme il avait eu Dunkerque par les mains des Français. Rien n'était plus dans son caractère & dans sa politique. Il eût été l'idole du peuple Anglais, en dépouillant ainsi, l'une après l'autre, deux nations que la sienne haïssait également. La mort renversa ses grands desseins, sa tyrannie, & la grandeur de l'Angleterre.

Il est à remarquer qu'on porta le deuil de *Cromwell* à la Cour de France, & que Mademoiselle fut la seule qui ne rendît point cet hommage à la mémoire du meurtrier d'un Roi son parent.

Nous avons vu déjà * que *Richard Cromwell* succéda paisiblement & sans contradiction au protectorat de son pere, comme un Prince de Galles aurait succédé à un Roi d'Angleterre. *Richard* fit voir que du caractère d'un seul homme, dépend souvent la destinée d'un Etat. Il avait un génie bien contraire à celui d'*Olivier Cromwell*, toute la douceur des vertus civiles, & rien de cette intrépidité féroce, qui sacrifie tous ses intérêts. Il eût conservé l'héritage acquis par les travaux de son pere, s'il eût voulu

* Dans l'*Histoire universelle*.

faire tuer trois ou quatre principaux Officiers de l'armée, qui s'opposaient à son élévation. Il aima mieux se démettre du gouvernement, que de régner par des assassins; il vécut en particulier, & même ignoré, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans, dans le pays dont il avait été quelques jours le Souverain. Après sa démission du protectorat, il voyagea en France: on sait qu'à Montpellier le Prince de *Conti*, frere du grand *Condé*, en lui parlant sans le connaître, lui dit un jour: *Olivier Cromyell était un grand homme, mais son fils Richard est un misérable de n'avoir pas su jouir du fruit des crimes de son pere.* Cependant ce *Richard* vécut heureux, & son pere n'avait jamais connu le bonheur.

Quelque temps auparavant, la France vit un autre exemple bien plus mémorable du mépris d'une couronne. *Christine*, Reine de Suede, vint à Paris. On admira en elle une jeune Reine, qui, à vingt-sept ans, avait renoncé à la souveraineté dont elle était digne, pour vivre libre & tranquille. Il est honteux aux Ecrivains protestants, d'avoir osé dire, sans la moindre preuve, qu'elle ne quitta sa couronne que parce qu'elle ne pouvait plus la garder. Elle avait formé ce dessein dès l'âge de vingt ans, & l'avait laissé mûrir sept années. Cette résolution,

si supérieure aux idées vulgaires, & si long-temps méditée, davaient fermer la bouche à ceux qui lui reprocherent de la légéreté & une abdication involontaire. L'un de ces deux reproches détruisait l'autre; mais il faut toujours que ce qui est grand soit attaqué par les petits esprits.

Pour connaître le génie unique de cette Reine, on n'a qu'à lire ses lettres. Elle dit dans celle qu'elle écrivit à *Chanut*, autrefois Ambassadeur de France auprès d'elle : „ J'ai possédé sans faute, je quitte avec fa- „ cilité. Après cela, ne craignez pas pour „ moi; mon bien n'est pas au pouvoir de „ la fortune ”. Elle écrivit au Prince de *Condé* : „ Je me tiens autant honorée par „ votre estime, que par la couronne que „ j'ai portée. Si après l'avoir quittée, vous „ m'en jugez moins digne, j'avouerai que „ le repos que j'ai tant souhaité me coûte „ cher; mais je ne me repentirai pourtant „ point de l'avoir acheté au prix d'une „ couronne, & je ne noircirai jamais une „ action, qui m'a semblé si belle, par un „ lâche repentir; & s'il arrive que vous „ condamniez cette action, je vous dirai „ pour toute excuse, que je n'aurais pas „ quitté les biens que la fortune m'a don- „ nés, si je les eusse cru nécessaires à ma „ félicité, & que j'aurais prétendu à l'Em-

„ pire du monde , si j'eusse été aussi assurée d'y réussir , ou de mourir , que le „ serait le grand *Condé* ”.

Telle était l'ame de cette personne si singuliere ; tel était son style dans notre langue , qu'elle avait parlée rarement. Elle savait huit langues ; elle avait été disciple & amie de *Descartes* , qui mourut à Stockholm dans son palais , après n'avoir pu obtenir seulement une pension en France , où ses ouvrages furent même proscrits pour les seules bonnes choses qui y fussent. Elle avait attiré en Suede tous ceux qui pouvaient l'éclairer. Le chagrin de n'en trouver aucun parmi ses sujets , l'avait dégoûtée de régner sur un peuple qui n'était que soldat. Elle crut qu'il valait mieux vivre avec des hommes qui pensent , que de commander à des hommes sans lettres ou sans génie. Elle avait cultivé tous les arts dans un climat où ils étaient alors inconnus. Son dessein était d'aller se retirer au milieu d'eux en Italie. Elle ne vint en France que pour y passer , parce que ces arts ne commençaient qu'à y naître. Son goût la fixait à Rome. Dans cette vue , elle avait quitté la religion Luthérienne pour la Catholique ; indifférente pour l'une & pour l'autre , elle ne fit point scrupule de se conformer en apparence aux sentiments du peuple , chez lequel elle

voulut passer sa vie. Elle avait quitté son Royaume en 1654, & fait publiquement à Inspruck la cérémonie de son abjuration. Elle plut à la Cour de France, quoiqu'il ne n'y trouvât pas une femme, dont le génie pût atteindre au sien. Le Roi la vit & lui fit de grands honneurs, mais il lui parla à peine. Elevé dans l'ignorance, le bon sens avec lequel il était né, le rendait timide.

La plupart des femmes & des courtisans n'observerent autre chose dans cette Reine Philosophe, sinon qu'elle n'était pas coiffée à la française, & qu'elle dansait mal. Les sages ne condamnerent dans elle, que le meurtre de *Monaldeschi* son écuyer, qu'elle fit assassiner à Fontainebleau dans un second voyage. De quelque faute qu'il fût coupable envers elle, ayant renoncé à la royauté, elle devait demander justice, & non se la faire. Ce n'était pas une Reine qui punissait un sujet; c'était une femme qui terminait une galanterie par un meurtre; c'était un Italien qui en faisait assassiner un autre par l'ordre d'une Suédoise dans un palais d'un Roi de France. Nul ne doit être mis à mort que par les loix. *Christine* en Suede n'aurait eu le droit de faire assassiner personne; & certes ce qui eût été un crime à Stockholm, n'était pas permis à Fontai-

nebleau. Ceux qui ont justifié cette action, méritent de servir de pareils maîtres. Cette honte & cette cruauté ternirent la philosophie de *Christine*, qui lui avait fait quitter un trône. Elle eût été punie en Angleterre, & dans tous les pays où les loix regnent : mais la France ferma les yeux à cet attentat contre l'autorité du Roi, contre le droit des nations, & contre l'humanité *.

* Un nommé *la Baumelle*, qui falsifia le siecle de *Louis XIV*, & qui le fit imprimer à Francfort avec des notes aussi scandaleuses que fausses, dit à ce sujet que *Christine* était en droit de faire assassiner *Monaldeschi*, parce qu'elle ne voyageait pas *incognito* ; & il ajoute que *Pierre-le-Grand* entrant dans un caffé à Londres, tout écumant de colere, parce que, disait-il, un de ses Généraux lui avait menti, s'écria qu'il avait été tenté de le fendre en deux d'un coup de sabre ; qu'alors un marchand Anglais avait dit au Czar, qu'on aurait condamné sa Majesté à être pendue.

On est obligé de relever ici l'insolence absurde d'un pareil conte. Peut-on imaginer que le Czar *Pierre* aille dire dans un caffé qu'un de ses Généraux lui a menti ? Fend-on aujourd'hui un homme en deux d'un coup de sabre ? Un Empereur va-t-il se plaindre à un marchand Anglais de ce qu'un Général lui a menti ? En quelle langue parlait-il à ce marchand, lui qui ne savait pas l'Anglais ? Comment ce faiseur de notes peut-il dire que *Christine*, après son abdication, était en droit de faire assassiner un Italien à Fontainebleau, & ajouter pour le prouver, qu'on aurait pendu *Pierre-le-Grand* à Londres ? On sera forcé de remarquer quelquefois les absurdités de ce même éditeur. En fait d'histoire, il ne faut pas dédaigner de répondre

Après la mort de *Cromwell*, & la déposition de son fils, l'Angleterre resta un an dans la confusion de l'anarchie. *Charles-Gustave*, à qui la Reine *Christine* avait donné le Royaume de Suede, se faisait redouter dans le Nord & dans l'Allemagne. L'Empereur *Ferdinand* était mort en 1657; son fils *Léopold*, âgé de dix-sept ans, déjà Roi de Hongrie & de Bohême, n'avait point été élu Roi des Romains du vivant de son pere. *Mazarin* voulut essayer de faire *Louis XIV* Empereur. Ce dessein était chimérique; il eût fallu ou forcer les Electeurs, ou les séduire. La France n'était ni assez forte pour ravir l'Empire, ni assez riche pour l'acheter; aussi les premières ouvertures faites à Francfort par le Maréchal de *Grammont* & par *Lionne*, furent-elles abandonnées aussi-tôt que proposées. *Léopold* fut élu. Tout ce que put la politique de *Mazarin*, ce fut de faire une ligue avec des Princes Allemands, pour l'observation des traités de *Munster*, & pour donner un frein à l'autorité de l'Empereur sur l'Empire *.

La France, après la bataille des Dunes, était puissante au-dehors, par la gloire de ses

quelquefois aux plus vils écrivains; il n'y a que trop de Lecteurs qui se laissent séduire par les mensonges d'un Ecrivain sans pudeur & sans retenue,

* Août 1658.

ses armes , & par l'état où étaient réduites les autres nations : mais le dedans souffrait ; il était épuisé d'argent ; on avait besoin de la paix.

Les nations , dans les monarchies chrétiennes , n'ont presque jamais d'intérêt aux guerres de leurs Souverains. Des armées mercenaires levées par ordre d'un Ministre , & conduites par un Général qui obéit en aveugle à ce Ministre , font plusieurs campagnes ruineuses , sans que les Rois , au nom desquels elles combattent , aient l'espérance , ou même le dessein de ravir tout le patrimoine l'un de l'autre. Le peuple vainqueur ne profite jamais des dépouilles du peuple vaincu : il paye tout ; il souffre dans la prospérité des armes , comme dans l'adversité ; & la paix lui est presque aussi nécessaire , après la plus grande victoire , que quand les ennemis ont pris ses places frontières.

Il fallait deux choses au Cardinal , pour consommer heureusement son ministère ; faire la paix , & assurer le repos de l'Etat par le mariage du Roi. Les cabales pendant sa maladie lui faisaient sentir combien un héritier du trône était nécessaire à la grandeur du Ministre. Toutes ces considérations le déterminerent à marier *Louis XIV* promptement. Deux partis se présentaient , la fille du Roi d'Espagne , & la Princesse de

Savoye. Le cœur du Roi avait pris un autre engagement ; il aimait éperdument Mlle. *Mancini*, l'une des nieces du Cardinal : né avec un cœur tendre & de la fermeté dans ses volontés, plein de passion & sans expérience, il aurait pu se résoudre à épouser sa maîtresse.

Madame de *Motteville*, favorite de la Reine-mère, dont les Mémoires ont un grand air de vérité, prétend que *Mazarin* fut tenté de laisser agir l'amour du Roi, & de mettre sa niece sur le trône. Il avait déjà marié une autre niece au Prince de *Conti*, une au Duc de *Mercœur* : celle que *Louis XIV* aimait, avait été demandée en mariage par le Roi d'Angleterre. C'étaient autant de titres qui pouvaient justifier son ambition. Il pressentit adroitement la Reine-mère : *Je crains bien*, lui dit-il, *que le Roi ne veuille trop fortement épouser ma niece*. La Reine, qui connaissait le Ministre, comprit qu'il souhaitait ce qu'il feignait de craindre. Elle lui répondit avec la hauteur d'une Princesse du sang d'Autriche, fille, femme & mère de Rois, & avec l'air grec que lui inspirait depuis quelque temps un Ministre qui affectait de ne plus dépendre d'elle. Elle lui dit : *Si le Roi était capable de cette indignité, je me mettrais avec mon second fils à la tête de toute la*

nation, contre le Roi & contre vous.

Mazarin ne pardonna jamais, dit-on, cette réponse à la Reine : mais il prit le parti sage de penser comme elle ; il se fit lui-même un honneur & un mérite de s'opposer à la passion de *Louis XIV*. Son pouvoir n'avait pas besoin d'une Reine de son sang pour appui. Il craignait même le caractère de sa niece ; & il crut affirmer encore la puissance de son ministère, en fuyant la gloire dangereuse d'élever trop sa maison.

Dès l'année 1656, il avait envoyé *Lionne* en Espagne, solliciter la paix, & demander l'Infante ; mais *Don Louis de Haro*, persuadé que quelque faible que fût l'Espagne, la France ne l'était pas moins, avait rejeté les offres du Cardinal. L'Infante, fille du premier lit, était destinée au jeune *Léopold*. Le Roi d'Espagne *Philippe IV* n'avait alors de son second mariage qu'un fils, dont l'enfance mal-faîte faisait craindre pour sa vie. On voulait que l'Infante, qui pouvait être héritière de tant d'Etats, portât ses droits dans la maison d'Autriche, & non dans une maison ennemie : mais enfin *Philippe IV*, ayant eu un autre fils *Don Philippe Prosper*, & sa femme étant encore enceinte, le danger de donner l'Infante au Roi de France lui parut moins grand,

Q ij

364 CH. VI. *Etat de la France*
& la bataille des Dunes lui rendit la paix nécessaire.

Les Espagnols promirent l'Infante, & demanderent une suspension d'armes *. *Mazarin* & *Don Louis* se rendirent sur les frontières d'Espagne & de France, dans l'isle des Faisans. Quoique le mariage d'un Roi de France & la paix générale fussent l'objet de leurs conférences, cependant plus d'un mois se passa à arranger les difficultés sur la préséance, & à régler des cérémonies. Les Cardinaux se disaient égaux aux Rois, & supérieurs aux autres Souverains. La France prétendait avec plus de justice la prééminence sur les autres Puissances. Cependant *Don Louis de Haro* mit une égalité parfaite entre *Mazarin* & lui, entre la France & l'Espagne.

Les conférences durerent quatre mois. *Mazarin* & *Don Louis* y déployerent toute leur politique; celle du Cardinal était la finesse, celle de *Don Louis* la lenteur. Celui-ci ne donnait presque jamais de paroles, & celui-là en donnait toujours d'équivoques. Le génie du Ministre Italien était de vouloir surprendre; celui de l'Espagnol était de s'empêcher d'être surpris. On prétend qu'il disait du Cardinal: *Il a un grand défaut en politique, c'est qu'il veut toujours tromper.*

* En 1659.

Telle est la vicissitude des choses humaines, que de ce fameux traité des Pyrénées il n'y a pas deux articles qui subsistent aujourd'hui. Le Roi de France garda le Roussillon, qu'il eût toujours conservé sans cette paix : mais à l'égard de la Flandre, la monarchie Espagnole n'y a plus rien. La France était alors l'amie nécessaire du Portugal ; elle ne l'est plus : tout est changé. Mais si *Don Louis de Haro* avait dit que le Cardinal *Mazarin* savait tromper, on a dit depuis qu'il savait prévoir. Il méditait dès long-temps l'alliance des Maisons de France & d'Espagne. On cite cette fameuse lettre de lui, écrite pendant les négociations de Munster ; „ Si le Roi très-Chrétien pouvait avoir les Pays-Bas & la Franche-Comté en dot, en épousant l'Infante, alors nous pourrions aspirer à la succession d'Espagne, quelque renonciation qu'on fît faire à l'Infante ; & ce ne serait pas une attente fort éloignée, puisqu'il n'y a que la vie du Prince son frère, qui l'en pût exclure ”. Ce Prince était alors *Balthasar*, qui mourut en 1649.

Le Cardinal se trompait évidemment, en pensant qu'on pourrait donner les Pays-Bas & la Franche-Comté en mariage à l'Infante. On ne stipula pas une seule ville pour sa dot. Au contraire, on rendit à la monar-

chie Espagnole des villes considérables qu'on avait conquises, comme St. Omer, Ypres, Menin, Oudenarde, & d'autres places. On en garda quelques-unes. Le Cardinal ne se trompa pas, en croyant que la renonciation serait un jour inutile; mais ceux qui lui font honneur de cette prédiction, lui font donc prévoir que le Prince *Don Baltazar* mourrait en 1649; qu'ensuite les trois enfants du second mariage seraient enlevés au berceau; que *Charles*, le cinquième de tous ces enfants mâles, mourrait sans postérité, & que ce Roi Autrichien ferait un jour un testament en faveur d'un petit-fils de *Louis XIV*. Mais enfin, le Cardinal *Mazarin* prévit ce que vaudraient des renonciations, en cas que la postérité mâle de *Philippe IV* s'éteignît; & des événements étranges l'ont justifié après plus de cinquante années.

Marie-Thérèse, pouvant avoir pour dot les villes que la France rendait, n'apporta par son contrat de mariage, que cinq cents mille écus d'or au soleil; il en coûta davantage au Roi pour l'aller recevoir sur la frontière. Ces cinq cents mille écus, valant alors deux millions cinq cents mille livres, furent pourtant le sujet de beaucoup de contestations entre les deux Ministres. Enfin, la France n'en reçut jamais que cent mille francs.

Loin que ce mariage apportât aucun autre avantage présent & réel, que celui de la paix, l'Infante renonça à tous les droits qu'elle pourrait jamais avoir sur aucune des terres de son pere; & *Louis XIV* ratifia cette renonciation de la maniere la plus solennelle, & la fit ensuite enregistrer au Parlement.

Ces renonciations & ces cinq cents mille écus de dot semblaient être les clauses ordinaires des mariages des Infantes d'Espagne avec les Rois de France. La Reine *Anne d'Autriche*, fille de *Philippe III*, avait été mariée à *Louis XIII*, à ces mêmes conditions; & quand on avait donné *Isabelle*, fille de *Henri-le-Grand*, à *Philippe IV*, Roi d'Espagne, on n'avait pas stipulé plus de cinq cents mille écus d'or pour sa dot, dont même on ne lui paya jamais rien; de sorte qu'il ne paraissait pas qu'il y eût alors aucun avantage dans ces grands mariages: on n'y voyait que des filles de Rois mariées à des Rois, ayant à peine un présent de noces.

Le Duc de Lorraine *Charles IV*, de qui la France & l'Espagne avaient beaucoup à se plaindre, ou plutôt, qui avait beaucoup à se plaindre d'elles, fut compris dans le traité, mais en Prince malheureux, qu'on punissait parce qu'il ne pouvait se faire crain-

dre. La France lui rendit ses Etats en démolissant Nancy, & en lui défendant d'avoir des troupes. *Don Louis de Haro* obligea le Cardinal *Mazarin* à faire recevoir en grâce le Prince de *Condé*, en menaçant de lui laisser en souveraineté Rocroy, le Câtelet & d'autres places, dont il était en possession. Ainsi la France gagna à la fois ces villes & le grand *Condé*. Il perdit sa charge de grand-Maître de la Maison du Roi, qu'on donna ensuite à son fils, & ne revint presque qu'avec sa gloire.

Charles II, Roi titulaire d'Angleterre, plus malheureux alors que le Duc de Lorraine, vint près des Pyrénées, où l'on traitait cette paix. Il implora le secours de *Don Louis* & de *Mazarin*. Il se flattait que leurs Rois, ses cousins-germains, réunis, oseraient enfin venger une cause commune à tous les Souverains, puisqu'enfin *Cromwell* n'était plus ; il ne put seulement obtenir une entrevue, ni avec *Mazarin*, ni avec *Don Louis Lockhart* ; cet Ambassadeur de la République d'Angleterre, était à *St. Jean de Luz* ; il se faisait respecter encore même après la mort du Protecteur ; & les deux Ministres, dans la crainte de choquer cet Anglais, refusèrent de voir *Charles II*. Ils pensaient que son rétablissement était impossible, & que toutes les factions Anglai-

ses, quoique divisées entr'elles, conspiraient également à ne jamais reconnaître de Roi. Ils se tromperent tous deux : la fortune fit peu de mois après ce que ces deux Ministres auraient pu avoir la gloire d'entreprendre. *Charles* fut rappelé dans ses Etats par les Anglais, sans qu'un seul potentat de l'Europe se fût jamais mis en devoir ni d'empêcher le meurtre du pere, ni de servir au rétablissement du fils. Il fut reçu dans les plaines de Douvres, par vingt mille citoyens, qui se jetterent à genoux devant lui. Des vieillards, qui étaient de ce nombre, m'ont dit, que presque tout le monde fondait en larmes. Il n'y eut peut-être jamais de spectacle plus touchant, ni de révolution plus subite. Ce changement se fit en bien moins de temps, que le traité des Pyrénées ne fut conclu; & *Charles II* était déjà paisible possesseur de l'Angleterre, que *Louis XIV* n'était pas même encore marié par procureur*.

Enfin, le Cardinal *Mazarin* ramena le Roi & la nouvelle Reine à Paris**. Un pere, qui aurait marié son fils sans lui donner l'administration de son bien, n'en eût pas usé autrement que *Mazarin*; il revint plus puissant & plus jaloux de sa puissance, & même de ses honneurs, que jamais. Il exigea

* Juin 1660.

** Août 1660.

& il obtint que le Parlement vînt le haranguer par députés. C'était une chose sans exemple dans la monarchie, mais ce n'était pas une trop grande réparation du mal que le Parlement lui avait fait. Il ne donna plus la main aux Princes du sang en lieu tiers, comme autrefois. Celui qui avait traité *Don Louis de Haro* en égal, voulut traiter le grand *Condé* en inférieur. Il marchait alors avec un faste royal, ayant, outre ses gardes, une compagnie de mousquetaires, qui est aujourd'hui la seconde compagnie des mousquetaires du Roi. On n'eut plus auprès de lui un accès libre : si quelqu'un était assez mauvais courtisan pour demander une grâce au Roi, il était perdu. La Reine-mère, si long-temps protectrice obstinée de *Mazarin* contre la France, resta sans crédit, dès qu'il n'eut plus besoin d'elle. Le Roi son fils, élevé dans une soumission aveugle pour ce Ministre, ne pouvait secouer le joug qu'elle lui avait imposé aussi bien qu'à elle-même ; elle respectait son ouvrage, & *Louis XIV* n'osait pas encore régner du vivant de *Mazarin*.

Un Ministre est excusable du mal qu'il fait, lorsque le gouvernail de l'Etat est forcé dans sa main par les tempêtes : mais dans le calme, il est coupable de tout le bien qu'il ne fait pas. *Mazarin* ne fit de bien qu'à

lui, & à sa famille par rapport à lui. Huit années de puissance absolue & tranquille depuis son dernier retour jusqu'à sa mort, ne furent marquées par aucun établissement glorieux ou utile; car le collège des quatre Nations ne fut que l'effet de son testament.

Il gouvernait les finances comme l'intendant d'un Seigneur obéi. Le Roi demanda quelquefois de l'argent à *Fouquet*, qui lui répondait : *Sire, il n'y a rien dans les cofres de votre Majesté; mais M. le Cardinal vous en prêtera.* *Mazarin* était riche d'environ deux cents millions, à compter comme on fait aujourd'hui. Plusieurs Mémoires disent, qu'il en amassa une partie par des moyens trop au-dessous de la grandeur de sa place. Ils rapportent, qu'il partageait avec les armateurs les profits de leurs courses : c'est ce qui ne fut jamais prouvé; mais les Hollandais l'en soupçonnerent, & ils n'auraient pas soupçonné le Cardinal de *Richelieu*.

On dit qu'en mourant il eut des scrupules, quoiqu'au-dehors il montrât du courage. Du moins il craignit pour ses biens, il en fit au Roi une donation entière, croyant que le Roi les lui rendrait. Il ne se trompa point; le Roi lui remit la donation au bout de trois jours. Enfin, il mourut *: & il n'y

* Le 9 Mars 1661.

eut que le Roi qui semblât le regretter ; car ce Prince savait déjà dissimuler. Le joug commençait à lui peser ; il était impatient de régner. Cependant il voulut paraître sensible à une mort qui le mettait en possession de son trône.

Louis XIV & la Cour porterent le deuil du Cardinal *Mazarin*, honneur peu ordinaire, & que *Henri IV* avait fait à la mémoire de *Gabrielle d'Estrées*.

On n'entreprendra pas ici d'examiner, si le Cardinal *Mazarin* a été un grand Ministre ou non : c'est à ses actions de parler, & à la postérité de juger. Le vulgaire suppose quelquefois une étendue d'esprit prodigieuse, & un génie presque divin, dans ceux qui ont gouverné des Empires avec quelque succès. Ce n'est point une pénétration supérieure qui fait les hommes d'Etat, c'est leur caractère. Les hommes, pour peu qu'ils aient de bons sens, voyent tous à-peu-près leurs intérêts. Un bourgeois d'Amsterdam, ou de Berne, en sait sur ce point autant que *Séjan*, *Ximenès*, *Bukingham*, *Richelieu* ou *Mazarin* : mais notre conduite & nos entreprises dépendent uniquement de la trempe de notre ame, & nos succès dépendent de la fortune.

Par exemple, si un génie, tel que le Pape *Alexandre VI* ou *Borgia* son fils, avait

eu la Rochelle à prendre, il aurait invité dans son camp les principaux chefs sous un serment sacré, & se serait défait d'eux. *Mazarin* serait entré dans la ville deux ou trois ans plus tard, en gagnant & en divisant les bourgeois. *Don Louis de Haro* n'eût pas hasardé l'entreprise. *Richelieu* fit une digue sur la mer à l'exemple d'*Alexandre*, & entra dans la Rochelle en conquérant; mais une marée un peu forte, ou un peu plus de diligence de la part des Anglais, délivraient la Rochelle, & faisaient passer *Richelieu* pour un téméraire.

On peut juger du caractère des hommes par leurs entreprises. On peut bien assurer que l'ame de *Richelieu* respirait la hauteur & la vengeance; que *Mazarin* était sage, souple & avide de biens. Mais pour connaître à quel point un Ministre a de l'esprit, il faut ou l'entendre souvent parler, ou lire ce qu'il a écrit. Il arrive souvent parmi les hommes d'Etat, ce qu'on voit tous les jours parmi les courtisans; celui qui a le plus d'esprit échoue; & celui qui a dans le caractère plus de patience, de force, de souplesse & de suite, réussit.

En lisant les lettres du Cardinal *Mazarin* & les Mémoires du Cardinal de *Retz*, on voit aisément que *Retz* était le génie supérieur. Cependant *Mazarin* fut tout-

puissant, & *Reitz* fut accablé. Enfin, il est très-vrai, que pour faire un puissant Ministre, il ne faut souvent qu'un esprit médiocre, du bon sens & de la fortune; mais pour être un bon *Ministre*, il faut avoir, pour passion dominante, l'amour du bien public. Le grand homme d'Etat, est celui dont il reste de grands monuments utiles à la patrie.

Le monument qui immortalise le Cardinal *Mazarin*, est l'acquisition de l'Alsace. Il donna cette Province à la France dans le temps que la France était déchaînée contre lui; & par une fatalité singulière, il fit plus de bien au Royaume lorsqu'il y était persécuté, que dans la tranquillité d'une puissance absolue.



CHAPITRE SEPTIEME.

LOUIS XIV gouverne par lui-même. Il force la branche d'Autriche-Espagnole à lui céder par-tout la prééance, & la Cour de Rome à lui faire satisfaction. Il achete Dunkerque. Il donne des secours à l'Empereur, au Portugal, aux Etats-Généraux, & rend son Royaume florissant & redoutable.

JAMAIS il n'y eut dans une Cour plus d'intrigues & d'espérances, que durant l'agonie du Cardinal *Mazarin*. Les femmes, qui prétendaient à la beauté, se flattaienr de gouverner un Prince de vingt-deux ans, que l'amour avait déjà séduit, jusqu'à lui faire offrir sa couronne à sa maîtresse. Les jeunes courtisans croyaient renouveler le regne des favoris. Chaque Ministre espérait la première place. Aucun d'eux ne pensait qu'un Roi élevé dans l'éloignement des affaires, osât prendre sur lui le fardeau du Gouvernement. *Mazarin* avait prolongé l'enfance de ce Monarque autant qu'il l'avait pu. Il ne l'instruisait que depuis fort peu de temps, & parce que le Roi avait voulu être instruit.

On était si loin d'espérer d'être gouverné par son Souverain, que de tous ceux qui avaient travaillé jusqu'alors avec le premier Ministre, il n'y en eut aucun qui demandât au Roi, quand il voudrait les entendre. Ils lui demanderent tous : *A qui nous adresserons-nous ?* & *Louis XIV* leur répondit : *A moi.* On fut encore plus surpris de le voir persévéérer. Il y avait quelque temps qu'il consultait ses forces, & qu'il essayait en secret son génie pour régner. Sa résolution prise une fois, il la maintint jusqu'au dernier moment de sa vie. Il fixa à chacun de ses Ministres les bornes de son pouvoir, se faisant rendre compte de tout par eux à des heures réglées, leur donnant la confiance qu'il fallait pour accréditer leur ministère, & veillant sur eux pour les empêcher d'en trop abuser.

Madame de Motteville nous apprend que la réputation de *Charles II*, Roi d'Angleterre, qui passait alors pour gouverner par lui-même, inspira de l'émulation à *Louis XIV*. Si cela est, il surpassa beaucoup son rival, & il mérita toute sa vie ce qu'on avait dit d'abord de *Charles*.

Il commença par mettre de l'ordre dans les finances, dérangées par un long brigandage. La discipline fut rétablie dans les troupes, comme l'ordre dans les finances. La

magnificence & la décence embellirent sa Cour. Les plaisirs même eurent de l'éclat & de la grandeur. Tous les arts furent encouragés, & tous employés à la gloire du Roi & de la France.

Ce n'est pas ici le lieu de le représenter dans sa vie privée, ni dans l'intérieur de son gouvernement; c'est ce que nous ferons à part. Il suffit de dire que ses peuples, qui depuis la mort de *Henri-le-Grand* n'avaient point vu de véritable Roi, & qui détestaient l'empire d'un premier Ministre, furent remplis d'admiration & d'espérance, quand ils virent *Louis XIV* faire à vingt-deux ans ce que *Henri* avait fait à cinquante. Si *Henri IV* avait eu un premier Ministre, il eût été perdu, parce que la haine contre un particulier eût ranimé vingt factions trop puissantes. Si *Louis XIII* n'en avait pas eu, ce Prince, dont un corps faible & malade énervait l'ame, eût succombé sous le poids. *Louis XIV* pouvait, sans péril, avoir ou n'avoir pas de premier Ministre. Il ne restait pas la moindre trace des anciennes factions; il n'y avait plus en France qu'un maître & des sujets. Il montra d'abord qu'il ambitionnait toute sorte de gloire, & qu'il voulait être aussi considéré au-dehors qu'absolu au-dedans.

Les anciens Rois de l'Europe préten-

dent entre eux une entiere égalité ; ce qui est très-naturel ; mais les Rois de France ont toujours réclamé la préseance que mérite l'antiquité de leur race & de leur Royaume ; & s'ils ont cédé aux Empereurs, c'est parce que les hommes ne sont presque jamais assez hardis pour renverser un long usage. Le Chef de la république d'Allemagne, Prince électif & peu puissant par lui-même, a le pas sans contredit sur tous les Souverains, à cause de ce titre de *César* & d'héritier de *Charlemagne*. Sa chancellerie allemande ne traitait pas même alors les autres Rois de Majesté. Les Rois de France pouvaient disputer la préseance aux Empereurs, puisque la France avait fondé le véritable Empire d'Occident, dont le nom seul subsiste en Allemagne. Ils avaient pour eux, non-seulement la supériorité d'une couronne héréditaire sur une dignité élective, mais l'avantage d'être issus par une suite non interrompue de Souverains qui régnaien sur une grande monarchie, plusieurs siecles avant que dans le monde entier aucune des maisons qui possèdent aujourd'hui des couronnes fût parvenue à quelque élévation. Ils voulaient au moins précéder les autres puissances de l'Europe. On alléguait en leur faveur le nom de très-chrétien. Les Rois d'Espagne opposaient le ti-

tre de Catholique ; & depuis que *Charles-Quint* avait eu un Roi de France prisonnier à Madrid , la fierté Espagnole était bien loin de céder ce rang. Les Anglais & les Suédois , qui n'alleguent aujourd'hui aucun de ces surnoms , reconnaissent , le moins qu'ils peuvent , cette supériorité.

C'était à Rome que ces prétentions étaient autrefois débattues. Les Papes qui donnaient les Etats avec une bulle , se croyaient à plus forte raison en droit de décider du rang entre les couronnes. Cette Cour , où tout se passe en cérémonies , était le tribunal où se jugeaient ces vanités de la grandeur. La France y avait eu toujours la supériorité , quand elle était plus puissante que l'Espagne ; mais depuis le règne de *Charles-Quint* , l'Espagne n'avait négligé aucune occasion de se donner l'égalité. La dispute restait indécise ; un pas de plus ou de moins dans une procession , un fauteuil placé près d'un autel , ou vis-à-vis la chaire d'un Prédicateur , étaient des triomphes , & établissaient des titres pour cette prééminence. La chimere du point d'honneur était extrême alors sur cet article entre les couronnes , comme la fureur des duels entre les particuliers.

Il arriva qu'à l'entrée d'un Ambassadeur de Suede à Londres * , le Comte d'*Estrade* ,

* En 1661.

Ambassadeur de France, & le Baron de *Vatteville*, Ambassadeur d'Espagne, se disputerent le pas. L'Espagnol, avec plus d'argent & une plus nombreuse suite, avait gagné la populace Anglaise : il fait d'abord tuer les chevaux des carrosses français, & bientôt les gens du Comte d'*Estrade*, blessés & dispersés, laissèrent les Espagnols marcher l'épée nue comme en triomphe.

Louis XIV, informé de cette insulte, rappela l'Ambassadeur qu'il avait à Madrid, fit sortir de France celui d'Espagne, rompit les conférences qui se tenaient encore en Flandres au sujet des limites, & fit dire au Roi *Philippe IV* son beau-père, que s'il ne reconnaissait la supériorité de la couronne de France, & ne réparait cet affront par une satisfaction solennelle, la guerre allait recommencer. *Philippe IV* ne voulut pas replonger son Royaume dans une guerre nouvelle, pour la préséance d'un Ambassadeur : il envoya le Comte de *Fuentes* déclarer au Roi à Fontainebleau *, en présence de tous les Ministres étrangers qui étaient en France, que les Ministres Espagnols ne concourraient plus dorénavant avec ceux de France. Ce n'en était pas assez pour reconnaître nettement la prééminence du Roi ; mais c'en était assez pour

* Le 24 Mars 1662.

un aveu authentique de la faiblesse Espagnole. Cette Cour encore fiere, murmura long-temps de son humiliation. Depuis, plusieurs Ministres Espagnols ont renouvellé leurs anciennes prétentions : ils ont obtenu l'égalité à Nimegue ; mais *Louis XIV* acquit alors, par sa fermeté, une supériorité réelle dans l'Europe, en faisant voir combien il était à craindre.

A peine sorti de cette petite affaire avec tant de grandeur, il en marqua encore davantage dans une occasion où sa gloire semblait moins intéressée. Les jeunes Français, dans les guerres faites depuis long-temps en Italie contre l'Espagne, avaient donné aux Italiens, circonspects & jaloux, l'idée d'une nation impétueuse. L'Italie regardait toutes les nations dont elle était inondée, comme des barbares, & les Français comme des barbares plus gais que les autres, mais plus dangereux, qui portaient dans toutes les maisons les plaisirs avec les mépris, & la débauche avec l'insulte. Ils étaient craints par-tout, & sur-tout à Rome.

Le Duc de Créqui, Ambassadeur auprès du Pape, avait révolté les Romains par sa hauteur : ses domestiques, gens qui poussent toujours à l'extrême les défauts de leur maître, commettaient dans Rome les mêmes désordres que la jeunesse indisciplinée.

ble de Paris, qui se faisait alors un honneur d'attaquer toutes les nuits le guet qui veille à la garde de la ville.

Quelques laquais du Duc de *Créqui* s'aviserent de charger l'épée à la main une escouade des Corses, (ce sont des gardes du Pape qui appuient les exécutions de la justice). Tout le corps des Corses, offensé & secrètement animé par *Don Mario Chigi*, frère du Pape *Alexandre VII*, qui haïssait le Duc de *Créqui*, vint en armes assiéger la maison de l'Ambassadeur *. Ils tirerent sur le carrosse de l'Ambassadrice qui rentrait alors dans son palais ; ils lui tuèrent un Page, & blessèrent plusieurs domestiques. Le Duc de *Créqui* sortit de Rome, accusant les parents du Pape, & le Pape lui-même, d'avoir favorisé cet assassinat. Le Pape différa tant qu'il put la réparation, persuadé qu'avec les Français il n'y a qu'à temporiser, & que tout s'oublie. Il fit pendre un Corse & un sbirre au bout de quatre mois, & il fit sortir de Rome le Gouverneur, soupçonné d'avoir autorisé l'attentat : mais il fut consterné d'apprendre que le Roi menaçait de faire assiéger Rome, qu'il faisait déjà passer des troupes en Italie, & que le Maréchal *du Plessis-Praffin* était nommé pour les commander. L'affaire était deve-

* Le 20 Août 1662.

nue une querelle de nation , & le Roi voulait faire respecter la sienne. Le Pape , avant de faire la satisfaction qu'on demandait , implora la médiation de tous les Princes Catholiques ; il fit ce qu'il put pour les anima contre *Louis XIV* , mais les circonstances n'étaient pas favorables au Pape. L'Empire était attaqué par les Turcs : l'Espagne était embarrassée dans une guerre peu heureuse contre le Portugal.

La Cour Romaine ne fit qu'irriter le Roi sans pouvoir lui nuire. Le Parlement de Provence cita le Pape , & fit saisir le Comtat d'Avignon. Dans d'autres temps , les excommunications de Rome auraient suivies ces outrages ; mais c'était des armes usées , & devenues ridicules : il fallut que le Pape pliait ; il fut forcé d'exiler de Rome son propre frere , d'envoyer son neveu le Cardinal *Chigi* , en qualité de Légat à latere , faire satisfaction au Roi , de casser la garde Corse , & d'élever dans Rome une pyramide , avec une inscription qui contenait l'injure & la réparation. Le Cardinal *Chigi* fut le premier Légat de la Cour Romaine , qui fût jamais envoyé pour demander pardon. Les Légats auparavant venaient donner des loix & imposer des décimes. Le Roi ne s'en tint pas à faire réparer un outrage par des cérémonies passagères , & par des monuments

qui le sont aussi ; (car il permit , quelques années après , la destruction de la pyramide) ; mais il força la Cour de Rome à rendre Castro & Ronciglione au Duc de Parme , à dédommager le Duc de Modene de ses droits sur Commachio ; & il tira ainsi d'une insulte , l'honneur solide d'être le protecteur des Princes d'Italie .

En soutenant sa dignité , il n'oubliait pas d'augmenter son pouvoir . Ses finances bien administrées par *Colbert* , le mirent en état d'acheter Dunkerque & Mardik du Roi d'Angleterre , pour cinq millions de livres , à vingt-six livres dix sols le marc * . *Charles II* , prodigue & pauvre , eut la honte de vendre le prix du sang des Anglais . Son Chancelier *Hyde* , accusé d'avoir ou conseillé ou souffert cette faiblesse , fut banni depuis par le Parlement d'Angleterre , qui punit souvent les fautes des favoris , & qui quelquefois même juge ses Rois .

Louis fit travailler trente mille hommes à fortifier Dunkerque du côté de la terre & de la mer ** . On creusa , entre la ville & la citadelle , un bassin capable de contenir trente vaisseaux de guerre ; de sorte qu'à peine les Anglais eurent vendu cette ville , qu'elle devint l'objet de leur terreur .

Quelque

* Le 27 Octobre 1662. ** En 1663.

Quelque temps après, le Roi forçà le Duc de Lorraine à lui donner la forte ville de Marsal *. Ce malheureux *Charles IV*, guerrier assez illustre, mais Prince faible, inconstant & imprudent, venait de faire un traité, par lequel il donnait la Lorraine à la France après sa mort, à condition que le Roi lui permettrait de lever un million sur l'Etat qu'il abandonnait, & que les Princes du sang de Lorraine seraient réputés Princes du sang de France. Ce traité, vainement vérifié au Parlement de Paris, ne servit qu'à produire de nouvelles inconstances dans le Duc de Lorraine; trop heureux ensuite de donner Marsal, & de se remettre à la clémence du Roi.

Louis augmentait ses Etats même pendant la paix, & se tenait toujours prêt pour la guerre, faisant fortifier ses frontières, tenant ses troupes dans la discipline, augmentant leur nombre, faisant des revues fréquentes.

Les Turcs étaient alors très-redoutables en Europe; ils attaquaient à la fois l'Empereur d'Allemagne & les Vénitiens. La politique des Rois de France a toujours été, depuis *François premier*, d'être alliés des Empereurs Turcs, non seulement pour les avantages du commerce, mais pour em-

* Le 30 Août 1663.

86 CH. VII. *La France florissante*

pêcher la maison d'Autriche de trop prévaloir. Cependant un Roi chrétien ne pouvait refuser du secours à l'Empereur trop en danger, & l'intérêt de la France était bien que les Turcs inquiétassent la Hongrie, mais non pas qu'ils l'envahissent ; enfin, ses traités avec l'Empire lui faisaient un devoir de cette démarche honorable. Il envoya donc six mille hommes en Hongrie, sous les ordres du Comte de *Coligny*, seul reste de la maison de ce *Coligny* autrefois si célèbre dans nos guerres civiles, & qui mérite peut-être une aussi grande renommée que cet Amiral, par son courage & par sa vertu. L'amitié l'avait attaché au grand *Condé*, & toutes les offres du Cardinal *Mazarin* n'avaient jamais pu l'engager à manquer à son ami. Il mena avec lui l'élite de la noblesse de France, & entre autres le jeune *la Feuillade*, homme entreprenant, & avide de gloire & de fortune. * Ces Français allèrent servir en Hongrie sous le Général *Montecuculi*, qui tenait tête alors au grand-Viseur *Kiuperli*, ou *Kouprogli*, & qui depuis en servant contre la France, balança la réputation de *Turenne*. Il y eut un grand combat à St. Gothard au bord du Raab, entre les Turcs & l'armée de l'Empereur. Les Français y firent des prodiges de valeur.

* Août 1664.

les Allemands même, qui ne les aimait point, furent obligés de leur rendre justice ; mais ce n'est pas la rendre aux Allemands, de dire, comme on a fait dans tant de livres, que les Français eurent seuls l'honneur de la victoire.

Le Roi, en mettant sa grandeur à secourir ouvertement l'Empereur, & à donner de l'éclat aux armes Françaises, mettrait sa politique à soutenir secrètement le Portugal contre l'Espagne. Le Cardinal *Mazarin* avait abandonné formellement les Portugais par le traité des Pyrénées ; mais l'Espagnol avait fait plusieurs petites infractions tacites à la paix. Le Français en fit une hardie & décisive : le Maréchal de *Schomberg*, étranger & huguenot, passa en Portugal avec quatre mille soldats Français, qu'il payait de l'argent de *Louis XIV*, & qu'il feignait de soudoyer au nom du Roi de Portugal. Ces quatre mille soldats Français, joints aux troupes portugaises, remportèrent à Villa-Vicosa une victoire complète, qui affermit le trône dans la Maison de Bragance. * Ainsi *Louis XIV* passait déjà pour un Prince guerrier & politique, & l'Europe le redoutait même avant qu'il eût encore fait la guerre.

Ce fut par cette politique, qu'il évita,

* Le 17 Juin 1665.

malgré ses promesses, de joindre le peu de vaisseaux qu'il avait alors, aux flottes Hollandaises. Il s'était allié avec la Hollande en 1662. Cette république, environ ce temps-là, recommença la guerre contre l'Angleterre, au sujet du vain & bizarre honneur du pavillon, & des intérêts réels de son commerce dans les Indes. *Louis* voyait avec plaisir ces deux puissances maritimes mettre en mer tous les ans, l'une contre l'autre, des flottes de plus de cent vaisseaux, & se détruire mutuellement par les batailles les plus opiniâtres qui se soient jamais données, dont tout le fruit était l'affaiblissement des deux partis. Il s'en donna une qui dura trois jours entiers *. Ce fut dans ces combats que le Hollandais *Ruiter* acquit la réputation du plus grand homme de mer qu'on eût vu encore. Ce fut lui qui alla brûler les beaux vaisseaux d'Angleterre jusques dans ses ports à quatre lieues de Londres. Il fit triompher la Hollande sur les mers dont les Anglais avaient toujours eu l'empire, & où *Louis XIV* n'était rien encore.

La domination de l'Océan était partagée depuis quelque temps entre ces deux nations. L'art de construire les vaisseaux, & de s'en servir pour le commerce & pour la guerre, n'était bien connu que d'elles. La

* Le 11, 12 & 13 Juin 1666.

France, sous le ministere de *Richelieu*, se croyait puissante sur mer, parce que d'environ soixante vaisseaux ronds que l'on comptait dans ses ports, elle pouvait en mettre en mer environ trente, dont un seul portait soixante & dix canons. Sous *Mazarin*, on acheta des Hollandais le peu de vaisseaux que l'on avait. On manquait de matelots, d'officiers, de manufactures pour la construction & pour l'équipement. Le Roi entreprit de réparer les ruines de la marine, & de donner à la France tout ce qui lui manquait, avec une diligence incroyable : mais en 1664 & 1665, tandis que les Anglais & les Hollandais couvraient l'Océan de près de trois cents gros vaisseaux de guerre, il n'en avait encore que quinze ou seize du dernier rang, que le Duc de *Beaufort* occupait contre les pirates de Barbarie ; & lorsque les Etats-Généraux presserent *Louis XIV* de joindre sa flotte à la leur, il ne se trouva dans le port de Brest qu'un seul brûlot, qu'on eut honte de faire partir, & qu'il fallut pourtant leur envoyer sur leurs instances réitérées. Ce fut une honte que *Louis XIV* s'empessa bien vite d'effacer.

Il donna aux Etats un secours de ses forces de terre, plus essentiel & plus honorable. Il leur envoya six mille François, *

* En 1665.

390 CH. VII. *Puissance de la France*

pour les défendre contre l'Evêque de Münster, *Christofle Bernard de Galen*, Prélat guerrier & ennemi implacable, souđoyé par l'Angleterre pour désoler la Hollande ; mais il leur fit payer chérement ce secours, & les traita comme un homme puissant, qui vend sa protection à des marchands opulents. *Colbert* mit sur leur compte, non-seulement la solde de ces troupes, mais jusqu'aux frais d'une ambassade envoyée en Angleterre, pour conclure leur paix avec *Charles II*. Jamais secours ne fut donné de si mauvaise grâce, ni reçu avec moins de reconnaissance.

Le Roi, ayant ainsi aguerri ses troupes & formé de nouveaux officiers en Hongrie, en Hollande, en Portugal, respecté & vengé dans Rome, ne voyait pas un seul potentat qu'il dût craindre. L'Angleterre ravagée par la peste, Londres réduite en cendres par un incendie attribué injustement aux catholiques : la prodigalité & l'indigence continue de *Charles II*, aussi dangereuses pour ses affaires que la contagion & l'incendie, mettaient la France en sûreté du côté des Anglais. L'Empereur réparait à peine l'épuisement d'une guerre contre les Turcs. Le Roi d'Espagne *Philippe IV* mourant, & sa monarchie aussi foible que lui, laissaient *Louis XIV* le seul puissant & le seul re-

doutable. Il était jeune, riche, bien servi, obéi aveuglément, & marquait l'impatience de se signaler & d'être conquérant.

CHAPITRE HUITIEME.

Conquête de la Flandre.

L'OCCASION se présenta bientôt à un Roi qui la cherchait. *Philippe IV*, son beau-père, mourut : il avait eu de sa première femme, sœur de *Louis XIII*, cette princesse *Marie-Thérèse*, mariée à son cousin *Louis XIV*; mariage par lequel la monarchie espagnole est enfin tombée dans la Maison de *Bourbon*, si long-temps son ennemie. De son second mariage avec *Marie Anne d'Autriche*, était né *Charles II*, enfant faible & mal-sain, héritier de sa couronne & seul reste de trois enfants mâles, dont deux étaient morts en bas âge. *Louis XIV* prétendit que la Flandre & le Brabant, la Franche-Comté, provinces du Royaume d'Espagne, devaient, selon la jurisprudence de ces provinces, revenir à sa femme, malgré sa renonciation. Si les causes des Rois pouvaient se juger par les loix des nations à un tribunal désintéressé, l'affaire eût été un peu douteuse.

Louis fit examiner ses droits par son Conseil & par des théologiens, qui les jugerent incontestables; mais le Conseil & le Confesseur de la veuve de *Philippe IV*, les trouvaient bien mauvais. Elle avait pour elle une puissante raison, la loi expresse de *Charles-Quint*; mais les loix de *Charles-Quint* n'étaient guère suivies par la Cour de France.

Un des prétextes que prenait le Conseil du Roi, était que les cinq cents mille écus donnés en dot à sa femme, n'avaient point été payés; mais on oubliait que la dot de la fille de *Henri IV* ne l'avait pas été davantage. La France & l'Espagne combat-
tirent d'abord par des écrits, où l'on étala des calculs de banquier & des raisons d'avocat; mais la seule raison d'Etat était écoutée. Cette raison d'Etat fut bien extraordinaire. *Louis XIV* allait attaquer un enfant dont il devait être naturellement le protecteur, puisqu'il avait épousé la sœur de cet enfant. Comment pouvait-il croire que l'Empereur *Léopold*, regardé comme le chef de la Maison d'Autriche, le laisserait opprimer cette Maison, & s'agrandir dans la Flandre? Qui croirait que l'Empereur & le Roi de France eussent déjà partagé en idée les dé-
pouilles du jeune *Charles d'Autriche*, Roi d'Espagne? On trouve quelques traces de

cette triste vérité dans les Mémoires du Marquis de *Torcy* *, mais elles sont peu démêlées. Le temps a enfin dévoilé ce mystère, qui prouve qu'entre les Rois, la convenance & le droit du plus fort, tiennent lieu de justice, surtout quand cette justice semble douteuse.

Tous les frères de *Charles II*, Roi d'Espagne, étaient morts: *Charles* était d'une complexion faible & mal-saine. *Louis XIV* & *Léopold* firent dans son enfance à peu-près le même traitement de partage qu'ils entamerent depuis à sa mort. Par ce traité qui est actuellement dans le dépôt du Louvre, *Léopold* devait laisser *Louis XIV* se mettre déjà en possession de la Flandre, à condition qu'à la mort de *Charles*, l'Espagne passerait sous la domination de l'Empereur. Il n'est pas dit s'il en coûta de l'argent pour cette étrange négociation. D'ordinaire ce principal article de tant de traités demeure secret.

Léopold n'eut pas sitôt signé l'acte, qu'il s'en repentit. Il exigea au moins qu'aucune Cour n'en eût connaissance, qu'on n'en fit point une double copie selon l'usage, & que le seul instrument qui devait subsister fût enfermé dans une cassette de métal, dont l'Empereur aurait une clef, & le Roi de

* Tom. I^e, pag. 36, édition supposée de la Haye.

France l'autre. Cette cassette dut être déposée entre les mains du Grand-Duc de Florence. L'Empereur la remit pour cet effet entre les mains de l'Ambassadeur de France à Vienne, & le Roi envoya seize de ses gardes-du-corps aux portes de Vienne, pour accompagner le courrier, de peur que l'Empereur ne changeât d'avis, & ne fit enlever la cassette sur la route. Elle fut portée à Versailles, & non à Florence; ce qui laisse soupçonner que Léopold avait reçu de l'argent, puisqu'il n'osa se plaindre.

Voilà comme l'Empereur laissa dépouiller le Roi d'Espagne.

Le Roi, comptant encore plus sur ses forces que sur ses raisons, marcha en Flandres à des conquêtes assurées. * Il était à la tête de trente-cinq mille hommes; un autre corps de huit mille fut envoyé vers Dunkerque; un de quatre mille vers Luxembourg. Turenne était sous lui le Général de cette armée. Colbert avait multiplié les ressources de l'Etat pour fournir à ses dépenses. Louvois, nouveau Ministre de la guerre, avait fait des préparatifs immenses pour la campagne. Des magasins de toute espèce étaient distribués sur la frontière. Il introduisit le premier cette méthode avantageuse, que la faiblesse du gouvernement

* En 1667.

avait jusqu'alors rendue impraticable, de faire subfister les armées par magasin : quelque siège que le Roi voulût faire , de quelque côté qu'il tournât ses armes, les secours en tout genre étaient prêts , les logements des troupes marqués , leurs marches réglées. La discipline , rendue plus sévere de jour en jour par l'austérité inflexible du Ministre , enchaînait tous les Officiers à leur devoir. La présence d'un jeune Roi , l'idole de son armée , leur rendait la dureté de ce devoir aimée & chère. Le grade militaire commença dès-lors à être un droit beaucoup au-dessus de celui de la naissance. Les services & non les aïeux , furent comptés ; ce qui ne s'était guere vu encore. Par-là l'Officier de la plus médiocre naissance fut encouragé , sans que ceux de la plus haute eussent à se plaindre. L'infanterie , sur qui tombait tout le poids de la guerre depuis l'inutilité reconnue des lances , partagea les récompenses ; dont la cavalerie était en possession. Des maximes nouvelles dans le gouvernement inspiraient un nouveau courage.

Le Roi , entre un Chef & un Ministre également habiles , tous deux jaloux l'un de l'autre , & cependant ne l'en servant que mieux , suivi des meilleures troupes de l'Europe , enfin ligué de nouveau avec le Portugal , attaquait avec tous ces avantages ,

Rvj

une province mal défendue d'un Royaume ruiné & déchiré. Il n'avait à faire qu'à sa belle-mère, femme faible, gouvernée par un Jésuite, dont l'administration méprisée & malheureuse, laissait la monarchie Espagnole sans défense. Le Roi de France avait tout ce qui manquait à l'Espagne.

L'art d'attaquer les places comme aujourd'hui, n'était pas encore perfectionné, parce que celui de les bien fortifier & de les bien défendre, était plus ignoré. Les frontières de la Flandre espagnole étaient presque sans fortifications & sans garnisons.

Louis n'eut qu'à se présenter devant elles. Il entra dans Charleroy, comme dans Paris; Ath, Tournay, furent prises en deux jours; Furnes, Armentieres, Courtray, ne tinrent pas davantage. Il descendit dans la tranchée devant Douay, & elle se rendit le lendemain. * Lille, la plus florissante ville de ces pays, la seule bien fortifiée, & qui avait une garnison de six mille hommes, capitula après neuf jours de siège **. Les Espagnols n'avaient que huit mille hommes à opposer à l'armée victorieuse; encore l'arrière garde de cette petite armée fut-elle taillée en pieces par le Marquis, depuis Maréchal de *Créqui* ***. Le reste se cacha

* Le 6 Juillet 1667. ** Le 27 Août 1667.

*** Le 33 Août 1667.

sous Bruxelles & sous Mons, laissant le Roi vaincre sans combattre.

Cette campagne, faite au milieu de la plus grande abondance, parmi des succès si faciles, parut le voyage d'une Cour. La bonne chere, le luxe & les plaisirs s'introduisirent alors dans les armées, dans le temps même que la discipline s'affermissoit. Les Officiers faisoient le devoir militaire beaucoup plus exactement, mais avec des commodités plus recherchées. Le Maréchal de *Turenne* n'avait eu long-temps que des assiettes de fer en campagne. Le Marquis d'*Humieres* fut le premier, au siège d'Arras en 1658, qui se fit servir en vaisselle d'argent à la tranchée, & qui y fit manger des ragoûts & des entremêts. Mais dans cette campagne de 1667, où un jeune Roi aimant la magnificence, étalait celle de sa Cour dans les fatigues de la guerre, tout le monde se piqua de somptuosité & de goût dans la bonne chere, dans les habits, dans les équipages. Ce luxe, la marque certaine de la richesse d'un grand Etat, & souvent la cause de la décadence d'un petit, était cependant encore très-peu de chose auprès de celui qu'on a vu depuis. Le Roi, ses Généraux & ses Ministres, allaient au rendez-vous de l'armée à cheval, au lieu qu'aujourd'hui il n'y a point de Capitaine de ca-

valerie, ni de secrétaire d'un Officier général, qui ne fasse ce voyage en chaise de poste avec des glaces & des ressorts, plus commodément & plus tranquillement qu'on ne faisait alors une visite dans Paris d'un quartier à un autre.

La délicatesse des Officiers ne les empêchait point alors d'aller à la tranchée, avec le pot en tête & la cuirasse sur le dos. Le Roi en donnait l'exemple : il alla ainsi à la tranchée devant Douay & devant Lille. Cette conduite sage conserva plus d'un grand homme. Elle a été trop négligée depuis par des jeunes gens peu robustes, pleins de valeur, mais de mollesse, & qui semblent plus craindre la fatigue que le danger.

La rapidité de ces conquêtes remplit d'allarmes Bruxelles; les citoyens transportaient déjà leurs effets dans Anvers. La conquête de la Frandre entière pouvait être l'ouvrage d'une campagne. Il ne manquait au Roi que des troupes assez nombreuses pour garder les places, prêtes à s'ouvrir à ses armes. *Louvois* lui conseilla de mettre de grosses garnisons dans les villes prises, & de les fortifier. *Vauban*, l'un de ces grands hommes & de ces génies qui parurent dans ce siècle pour le service de *Louis XIV*, fut chargé de ces fortifications. Il les fit suivant sa méthode nouvelle, deve-

troue aujourd'hui la regle de tous les bons ingénieurs. On fut éonné de ne plus voir les places revêtues que d'ouvrages presque au niveau de la campagne. Les fortifications hautes & menaçantes n'en étaient que plus exposées à être foudroyées par l'artillerie plus il les rendit rasantes, moins elles étaient en prise. Il construisit la citadelle de Lille sur ces principes. * On n'avait point encore en France détaché le gouvernement d'une ville de celui de la forteresse. L'exemple commença en faveur de *Vauban*; il fut le premier gouverneur d'une citadelle. On peut encore observer, que le premier de ces plans en relief qu'on voit dans la galerie du Louvre, fût celui des fortifications de Lille.

Le Roi se hâta de venir jouir des acclamations des peuples, des adorations de ses courtisans & de ses maîtresses, & des fêtes qu'il donna à sa Cour.

CHAPITRE NEUVIEME.

Conquête de la Franche Comté. Paix d'Aix-la-Chapelle.

On étoit plongé dans les divertissemens à St. Germain, lorsqu'au cœur de l'hyver

* En 1668.

au mois de Janvier, * on fut étonné de voir des troupes marcher de tous côtés, aller & revenir sur les chemins de la Champagne, dans les trois Evêchés : des trains d'artillerie, des chariots de munitions, s'arrêtaient sous divers prétextes, dans la route qui mène de Champagne en Bourgogne. Cette partie de la France était remplie de mouvements dont on ignorait la cause. Les étrangers par intérêt, & les courtisans par curiosité, s'épuisaient en conjectures : l'Allemagne était allarmée : l'objet de ces préparatifs & de ces marches irrégulières, était inconnu à tout le monde. Le secret dans les conspirations n'a jamais été mieux gardé qu'il le fut dans cette entreprise de *Louis XIV*. Enfin le 2 de Février, il part de St. Germain, avec le jeune Duc d'*Enghien*, fils du grand *Condé*, & quelques courtisans : les autres Officiers étaient au rendez-vous des troupes. Il va à cheval à grandes journées, & arrive à Dijon. Vingt mille hommes assemblés de vingt routes différentes, se trouvent le même jour en Franche-Comté à quelques lieues de Besançon, & le grand *Condé* paraît à leur tête, ayant pour son principal Lieutenant- Général, *Bouteville-Montmorenci*, son ami, devenu Duc de *Luxembourg*, toujours attaché à lui dans

* En 1668.

la bonne & dans la mauvaise fortune. *Luxembourg* était l'élève de *Condé* dans l'art de la guerre ; & il obligea, à force de mérite, le Roi qui ne l'aimait pas, à l'employer.

Des intrigues eurent part à cette entreprise imprévue : le Prince de *Condé* était jaloux de la gloire de *Turenne*, & *Louvois* de sa faveur auprès du maître ; *Condé* était jaloux en héros, & *Louvois* en Ministre. Le Prince, Gouverneur de la Bourgogne, qui touche à la Franche-Comté, avait formé le dessein de s'en rendre maître en hyver, en moins de temps que *Turenne* n'en avait mis l'été précédent à conquérir la Flandre Française. Il communiqua d'abord son projet à *Louvois*, qui l'embrassa avidement, pour éloigner & rendre inutile *Turenne*, & pour servir en même-temps son maître.

Cette province, assez pauvre alors en argent, mais très-fertile, bien peuplée, étendue en long de quarante lieues, & large de vingt, avait le nom de *Franche*, & l'était en effet. Les Rois d'Espagne en étaient plutôt les protecteurs, que les maîtres. Quoique ce pays fût du gouvernement de la Flandre, il n'en dépendait que peu. Tout l'administration était partagée & disputée entre le Parlement & le Gouverneur de la Franche-Comté. Le peuple jouissait de grands priviléges, toujours respectés par la Cour de

Madrid, qui ménageait une province jalouse de ses droits, & voisine de la France. Besançon même se gouvernait comme une ville impériale. Jamais peuple ne vécut sous une administration plus douce, & ne fut si attaché à ses Souverains. Leur amour pour la Maison d'Autriche s'est conservé pendant deux générations : mais cet amour était au fond celui de leur liberté. Enfin, la Franche-Comté était heureuse, mais pauvre : & puisqu'elle était une espece de république, il y avait des factions. Quoi qu'en dise *Pelisson*, on ne se borna pas à employer la force.

On gagna d'abord quelques citoyens par des présents & des espérances. On s'affura l'Abbé *Jean de Vatteville*, frere de celui qui ayant insulté à Londres l'Ambassadeur de France, avait procuré, par cet outrage, l'humiliation de la branche d'Autriche Espagnole. Cet Abbé, autrefois Officier, puis Chartreux, puis long-temps Musulman chez les Turcs, & enfin Ecclésiastique, eut parole d'être grand-Doyen, & d'avoir d'autres bénéfices. On acheta peu cher quelques Magistrats, quelques Officiers; & à la fin même le Marquis d'*Yenne*, Gouverneur-général, devint si traitable, qu'il accepta publiquement après la guerre une grosse pension & le grade de Lieutenant-Général en France. Ces intrigues secrètes, à peine com-

mencées, furent soutenues par vingt mille hommes. Besançon, la capitale de la Province, est investie par le Prince de *Condé*: *Luxembourg* court à Salins: le lendemain Besançon & Salins se rendirent. Besançon ne demanda pour capitulation que la conservation d'un St. Suaire fort révéré dans cette ville; ce qu'on leur accorda très-aisément. Le Roi arrivait à Dijon. *Louvois*, qui avait volé sur la frontière pour diriger toutes ces marches, vient lui apprendre que ces deux villes sont assiégées & prises. Le Roi courut aussi-tôt se montrer à la fortune, qui faisait tout pour lui.

Il alla assiéger Dole en personne. Cette place était réputée forte: elle avait pour Commandant le Comte de *Montrevel*, homme d'un grand courage, fidèle par grandeur d'âme aux Espagnols qu'il haïssait, & au Parlement qu'il méprisait. Il n'avait pour garnison que quatre cents soldats & les citoyens, & il osa se défendre. La tranchée ne fut point poussée dans les formes. A peine l'eut-on ouverte, qu'une foule de jeunes volontaires, qui suivaient le Roi, courut attaquer la contrescarpe, & s'y logea. Le Prince de *Condé*, à qui l'âge & l'expérience avaient donné un courage tranquille, les fit soutenir à propos, & partagea leur péril, pour les en tirer. Ce Prince était partout

avec son fils, & venait ensuite rendre compte de tout au Roi, comme un Officier qui aurait eu sa fortune à faire. Le Roi, dans son quartier, montrait plutôt la dignité d'un Monarque dans sa Cour, qu'une ardeur impétueuse, qui n'était pas nécessaire. Tout le cérémonial de St. Germain était observé. Il avait son petit coucher, ses grandes, ses petites entrées, une salle des audiences dans sa tente. Il ne tempérait le faste du trône qu'en faisant manger à sa table ses Officiers-généraux & ses Aides-de-camp. On ne lui voyait point, dans les travaux de la guerre, ce courage emporté de *François I* & de *Henri IV*, qui cherchaient toutes les espèces de dangers. Il se contentait de ne pas craindre, & d'engager tout le monde à s'y précipiter pour lui avec ardeur. Il entra dans Dole au bout de quatre jours de siège *, douze jours après son départ de St. Germain; & enfin en moins de trois semaines, toute la Franche-Comté lui fut soumise. Le Conseil d'Espagne, étonné & indigné du peu de résistance, écrivit au Gouverneur,, que le Roi de France aurait dû envoyer ses laquais, prendre possession de ce pays, au-lieu d'y aller en personne".

Tant de fortune & tant d'ambition ré-

* 14 Févr. 1668.

veillerent l'Europe assoupie ; l'Empire commença à se remuer, & l'Empereur à lever des troupes. Les Suisses, voisins des Francs-Comtois, & qui n'avaient guere alors d'autre bien que leur liberté, tremblerent pour elle. Le reste de la Flandre pouvait être envahi au printemps prochain. Les Hollandais, à qui il avait toujours importé d'avoir les Français pour amis, frémissaient de les avoir pour voisins. L'Espagne alors eut recours à ces mêmes Hollandais, & fut en effet protégée par cette petite nation, qui ne lui paraissait auparavant que méprisable & rebelle.

La Hollande était gouvernée par *Jean de Witt*, qui, dès l'âge de vingt-cinq ans, avait été élu grand-Pensionnaire ; homme amoureux de la liberté de son pays, autant que de sa grandeur personnelle : assujetti à la frugalité & à la modestie de sa république, il n'avait qu'un laquais & une servante, & allait à pied dans la Haye, tandis que dans les négociations de l'Europe, son nom était compté avec les noms des plus puissants Rois : homme infatigable dans le travail, plein d'ordre, de sagesse, d'industrie dans les affaires, excellent citoyen, grand politique, & qui cependant fut depuis très-malheureux.

Il avait contracté avec le Chevalier *Tem-*

ple, Ambassadeur d'Angleterre à la Haye, une amitié bien rare entre des Ministres. *Temple* était un Philosophe, qui joignait les lettres aux affaires; homme de bien, malgré les reproches que l'Evêque *Burnet* lui a faits d'athéïsme; né avec le génie d'un sage républicain, aimant la Hollande, comme son propre pays, parce qu'elle était libre, & aussi jaloux de cette liberté que le grand Pensionnaire lui-même. Ces deux citoyens s'unirent avec le Comte de *Dhona*, Ambassadeur de Suede, pour arrêter les progrès du Roi de France.

Ce temps était marqué pour les événements rapides. La Flandre qu'on nomme *Flandre Française*, avait été prise en trois mois; la Franche-Comté en trois semaines. Le traité entre la Hollande, l'Angleterre & la Suede, pour tenir la balance de l'Europe & réprimer l'ambition de *Louis XIV*, fut proposé & conclu en cinq jours. Le Conseil de l'Empereur *Léopold* n'osa entrer dans cette intrigue. Il était lié par le traité secret qu'il avait signé avec le Roi de France pour dépouiller le jeune Roi d'Espagne. Il encourageait secrètement l'union de l'Angleterre, de la Suede & de la Hollande: mais il ne prenait aucunes mesures ouvertes.

Louis XIV fut indigné qu'un petit Etat,

tel que la Hollande, concût l'idée de borner ses conquêtes, & d'être l'arbitre des Rois, & plus encore qu'elle en fût capable. Cette entreprise des Provinces-Unies lui fut un outrage sensible, qu'il fallut dévorer, & dont il médita dès-lors la vengeance.

Tout ambitieux, tout puissant & tout irrévérencieux qu'il était, il détourna l'orage qui allait s'élever de tous les côtés de l'Europe. Il proposa lui-même la paix. La France & l'Espagne choisirent Aix-la-Chapelle pour le lieu des conférences, & le nouveau Pape *Rospigliosi*, Clément *IX*, pour médiateur.

La Cour de Rome, pour décorer sa faiblesse d'un crédit apparent, rechercha par toute sorte de moyens, l'honneur d'être l'arbitre entre les Couronnes. Elle n'avait pu l'obtenir au traité des Pyrénées: elle parut l'avoir au moins à la paix d'Aix-la-Chapelle. Un Nonce fut envoyé à ce congrès, pour être un fantôme d'arbitre entre des fantômes de plénipotentiaires. Les Hollandais, déjà jaloux de la gloire, ne voulurent point partager celle de conclure ce qu'ils avaient commencé. Tout se traitait en effet à St. Germain, par le ministère de leur Ambassadeur *Van-Beuning*. Ce qui avait été accordé en secret par lui, était envoyé à

Aix-la-Chapelles, pour être signé avec appareil par les Ministres assemblés au congrès. Qui eût dit, trente ans auparavant, qu'un Bourgeois de Hollande obligerait la France & l'Espagne à recevoir sa médiation ?

Ce *Van-Beuning*, Echevin d'Amsterdam, avait la vivacité d'un Français & la fierté d'un Espagnol. Il se plaisait à choquer, dans toutes les occasions, la hauteur impérieuse du Roi, & opposait une inflexibilité républicaine, au ton de supériorité que les Ministres de France commençaient à prendre. *Ne vous fiez-vous pas à la parole du Roi?* lui disait Monsieur de Lionne dans une conférence. *J'ignore ce que veut le Roi*, dit *Van-Beuning*; *je considère ce qu'il peut*. Enfin à la Cour du plus superbe Monarque du monde, un Bourguemestre conclut avec autorité une paix, par laquelle le Roi fut obligé de rendre la Franche-Comté*. Les Hollandais eussent bien mieux aimé qu'il eût rendu la Flandre, & être délivrés d'un voisin si redoutable: mais toutes les nations trouverent que le Roi manquait assez de modération, en se privant de la Franche-Comté. Cependant il gagnait davantage, en retenant les villes de Flandre;

* Le 2 Mai 1668.

dre ; & il s'ouvrait les portes de la Hollande, qu'il songeait à détruire dans le temps qu'il lui cédait.

CHAPITE DIXIEME.

Travaux & magnificence de Louis XIV.
Aventure singuliere en Portugal. Ca-
simir en France. Secours en Candie.
Conquête de la Hollande.

Louis XIV, forcé de rester quelque temps en paix, continua, comme il avait commencé, à régler, à fortifier & embellir son Royaume. Il fit voir qu'un Roi absolu, qui veut le bien, vient à bout de tout sans peine. Il n'avait qu'à commander, & les succès dans l'administration étaient aussi rapides que l'avaient été ses conquêtes. C'était une chose véritablement admirable, de voir les ports de mer, auparavant déserts, ruinés, maintenant entourés d'ouvrages, qui faisaient leur ornement & leur défense, couverts de navires & de matelots, & contenant déjà près de soixante grands vaisseaux, qu'il pouvait armer en guerre. De nouvelles colonies, protégées par son pavillon, partaient de tous côtés pour l'Amérique,

Tome I.

S

pour les Indes orientales , pour les côtes de l'Afrique. Cependant en France , & sous ses yeux , des édifices immenses occupaient des milliers d'hommes , avec tous les arts que l'architecture entraîne après elle ; & dans l'intérieur de sa Cour & de sa capitale , des arts plus nobles & plus ingénieux donnaient à la France des plaisirs & une gloire , dont les siècles précédents n'avaient pas eu même l'idée. Les Lettres florissaient. Le bon goût & la raison pénétraient dans les écoles de la barbarie. Tous ces détails de la gloire & de la félicité de la nation , trouveront leur véritable place dans cette histoire ; il ne s'agit ici que des affaires générales & militaires.

Le Portugal donnait en ce temps un spectacle étrange à l'Europe *. *Don Alphonse* , fils indigne de l'heureux *Don Jean de Bragance* , y régnait. Il était furieux & imbécille. Sa femme , fille du Duc de *Nemours* , amoureuse de *Don Pedre* , frere d'*Alphonse* , osa concevoir le projet de détrôner son mari , & d'épouser son amant. L'abrutissement de son mari justifia l'audace de la Reine. Il était d'une force de corps au-dessus de l'ordinaire. Il avait eu publiquement d'une courtisane un enfant qu'il avait reconnu. Enfin , il avait couché très-long-temps avec la Reine. Malgré tout cela , elle l'accusa

* Novembre 1647.

d'impuissance ; & ayant acquis dans le Royaume, par son habileté, l'autorité que son mari avait perdue par ses fureurs, elle le fit enfermer. Elle obtint bientôt de Rome une bulle pour épouser son beau-frère. Il n'est pas étonnant que Rome ait accordé cette bulle ; mais il l'est, que des personnes toutes-puissantes en aient besoin. Ce que *Jule II* avait accordé sans difficulté au Roi d'Angleterre, *Henri VIII*, *Urbain VIII* l'accorda à l'épouse d'un Roi de Portugal. La plus petite intrigue fait dans un temps ce que les plus grands ressorts ne peuvent opérer dans un autre. Il y a toujours deux poids & deux mesures pour tous les droits des Rois & des peuples ; & les deux mesures étaient au Vatican depuis que les Papes influerent sur les affaires de l'Europe. Il serait impossible de comprendre comment tant de nations avaient laissé une si étrange autorité au Pontife de Rome, si on ne savait combien l'usage a de force.

Cet événement qui ne fut une révolution que dans la famille royale, & non dans le Royaume de Portugal, n'ayant rien changé aux affaires de l'Europe, ne mérite d'attention que par sa singularité.

La France reçut bientôt après un Roi qui descendait du trône d'une autre manière. *Jean Casimir*, Roi de Pologne, renouvela

S ij

l'exemple de la Reine *Christine* *. Fatigué des embarras du gouvernement, & voulant vivre heureux, il choisit sa retraite à Paris, dans l'abbaye de *St. Germain*, dont il fut Abbé. Paris, devenu depuis quelques années le séjour de tous les arts, était une demeure délicieuse pour un Roi, qui cherchait les douceurs de la société, & qui aimait les Lettres. Il avait été Jésuite & Cardinal avant d'être Roi; & dégoûté également de la royauté & de l'église, il ne cherchait qu'à vivre en particulier & en sage, & ne voulut jamais souffrir qu'on lui donnât à Paris le titre de Majesté.

Mais une affaire plus intéressante tenait tous les Princes chrétiens attentifs.

Les Turcs, moins formidables à la vérité que du temps des *Mahomets*, des *Sélims* & des *Solimans*, mais dangereux encore & forts de nos divisions, assiégeaient depuis deux ans Candie, avec toutes les forces de leur Empire. On ne sait s'il était plus étonnant, que les Vénitiens se fussent défendus si long-temps, ou que les Rois de l'Europe les eussent abandonnés.

Les temps étaient bien changés. Autrefois, lorsque l'Europe chrétienne était barbare, un Pape, ou même un Moine, envoyait des millions de chrétiens combattre

* Septembre 1658.

les mahométans dans leur Empire, nos Etats s'épuisaient d'hommes & d'argent, pour aller conquérir la misérable & stérile province de Judée : & maintenant que l'isle de Candie, réputée le boulevard de la chrétienté, était inondée de soixante mille Turcs, les Rois chrétiens regardaient cette perte avec indifférence. Quelques galeres de Malte & du Pape, étaient le seul secours qui défendaient cette république contre l'Empire Ottoman. Le Sénat de Venise, aussi impuissant que sage, ne pouvait, avec ses soldats mercenaires & des secours si faibles, résister au grand-Visir *Kiuperli*, bon Ministre, meilleur Général, maître de l'Empire de la Turquie, suivi de troupes formidables, & qui même avait de bons ingénieurs.

Le Roi donna inutilement aux autres Princes l'exemple de secourir Candie. Ses galeres, & les vaisseaux nouvellement construits dans le port de Toulon, y porterent sept mille hommes, commandés par le Duc de *Beaufort* : secours devenu trop faible dans un si grand danger, parce que la générosité française ne fut imitée de personne.

La Feuillade, simple Gentilhomme Français, fit une action qui n'avait d'exemple que dans les anciens temps de la chevalerie. Il mena près de trois cents Gentilshommes à Candie, à ses dépens, quoiqu'il ne fut pas

riche. Si quelque autre nation avait fait pour les Vénitiens à proportion de *la Feuillade*, il est à croire que Candie eût été délivrée. Ce secours ne servit qu'à retarder la prise de quelques jours, & à verser du sang inutilement. Le Duc de *Beaufort* périt dans une sortie, & *Kiuperli* entra enfin par capitulation dans cette ville, qui n'était plus qu'un monceau de ruines *.

Les Turcs dans ce siège s'étaient montrés supérieurs aux Chrétiens, même dans la connaissance de l'art militaire. Les plus gros canons qu'on eût vus encore en Europe, furent fondus dans leur camp. Ils firent, pour la première fois, des lignes parallèles dans les tranchées. C'est d'eux que nous avons appris cet usage ; mais ils ne le tinrent que d'un ingénieur Italien. Il est certain que des vainqueurs, tels que les Turcs, avec de l'expérience, du courage, des richesses, & cette constance dans le travail qui faisait alors leur caractère, devaient conquérir l'Italie, & prendre Rome en bien peu de temps. Mais les lâches Empereurs qu'ils ont eu depuis, leurs mauvais Généraux, & le vice de leur gouvernement, ont été le salut de la chrétienté.

Le Roi, peu touché de ces événements éloignés, laissait mûrir son grand dessein de

* Le 16 Septembre 1669.

conquérir tous les Pays-Bas, & de commencer par la Hollande. L'occasion devenait tous les jours plus favorable. Cette petite république dominait sur les mers ; mais sur la terre rien n'était plus faible. Liée avec l'Espagne & avec l'Angleterre, en paix avec la France, elle se reposait avec trop de sécurité sur les traités, & sur les avantages d'un commerce immense. Autant que ses armées navales étaient disciplinées & invincibles, autant ses troupes de terre étaient mal tenues & méprisables. Leur cavalerie n'était composée que de bourgeois, qui ne sortaient jamais de leurs maisons, & qui payaient des gens de la lie du peuple pour faire le service en leur place. L'infanterie était à peu-près sur le même pied ; les Officiers, les Commandants même des places de guerre, étaient les enfants, ou les parents des Bourguemestres, nourris dans l'inexpérience & dans l'oisiveté, regardant leurs emplois comme des Prêtres regardent leurs bénéfices. Le Pensionnaire *Jean de Vitt* avait voulu corriger cet abus, mais il ne l'avait pas assez voulu ; & ce fut une des grandes fautes de ce républicain.

Il fallait d'abord détacher l'Angleterre de la Hollande *. Cet appui venant à manquer aux Provinces-Unies, leur ruine paraissait

* En 1670.

inévitable. Il ne fut pas difficile à *Louis XIV* d'engager *Charles* dans ses desseins. Le Monarque Anglais n'était pas à la vérité fort sensible à la honte que son regne & sa nation avaient reçue, lorsque ses vaisseaux furent brûlés jusques dans la rivière de la Tamise, par la flotte Hollandaise. Il ne respirait ni la vengeance, ni les conquêtes. Il voulait vivre dans les plaisirs, & régner avec un pouvoir moins géné; c'est par-là qu'on le pouvait séduire. *Louis*, qui n'avait qu'à parler alors pour avoir de l'argent, en promit beaucoup au Roi *Charles*, qui n'en pouvait avoir sans son Parlement. Cette liaison secrète entre les deux Rois, ne fut confiée en France qu'à *Madame*, sœur de *Charles II*, & épouse de *Monsieur*, frere unique du Roi, à *Turenne* & à *Louvois*.

Une Princesse de vingt-six ans fut la plénipotentiaire qui devait consommer ce traité avec le Roi *Charles*. On prit pour prétexte du passage de *Madame* en Angleterre un voyage que le Roi voulut faire dans ses conquêtes nouvelles vers Dunkerque & vers Lille. La pompe & la grandeur des anciens Rois de l'Asie n'approchaient pas de l'éclat de ce voyage. Trente mille hommes précédèrent ou suivirent la marche du Roi; les uns destinés à renforcer les garnisons des pays conquis, les autres à travailler aux fortifi-

cations, quelques-uns à applanir les chemins. Le Roi menait avec lui la Reine sa femme, toutes les Princesses & les plus belles femmes de sa cour. Madame brillait au milieu d'elles, & goûtait dans le fond de son cœur le plaisir & la gloire de tout cet appareil, qui couvrait son voyage. Ce fut une fête continue depuis St. Germain jusqu'à Lille.

Le Roi, qui voulait gagner les cœurs de ses nouveaux sujets, & éblouir ses voisins, répandait par-tout ses libéralités avec profusion; l'or & les pierreries étaient prodigues à quiconque avait le moindre prétexte pour lui parler. La Princesse *Henriette* s'embarqua à Calais, pour voir son frere, qui s'était avancé jusqu'à Cantorbery. *Charles*, séduit par son amitié pour sa sœur & par l'argent de la France, signa tout ce que *Louis XIV* voulait, & prépara la ruine de la Hollande au milieu des plaisirs & des fêtes.

La perte de Madame, morte à son retour d'une maniere soudaine & affreuse, jeta des soupçons sur Monsieur, & ne changea rien aux résolutions des deux Rois. Les dépouilles de la république, qu'on devait détruire, étaient déjà partagées par le traité secret entre les Cours de France & d'Angleterre, comme en 1635 on avait partagé la Flandre avec les Hollandais. Ainsi on change de vues, d'alliés & d'ennemis, & on est sou-

vent trompé dans tous ses projets. Les bruits de cette entreprise prochaine commençaient à se répandre. Mais l'Europe les écoutait en silence. L'Empereur, occupé des séditions de la Hongrie, la Suede endormie par des négociations, l'Espagne, toujours faible, toujours irrésolue, & toujours lente, laissaient une libre carrière à l'ambition de *Louis XIV.*

La Hollande, pour comble de malheur, était divisée en deux factions ; l'une, des républicains rigides, à qui toute ombre d'autorité despotique semblait un monstre contraire aux loix de l'humanité ; l'autre, des républicains mitigés, qui voulaient établir dans les charges de ses ancêtres le jeune Prince d'Orange, si célèbre depuis sous le nom de *Guillaume III.* Le grand-Pensionnaire *Jean de Witt* & *Corneille* son frère étaient à la tête des partisans austères de la liberté : mais le parti du jeune Prince commençait à prévaloir. La république, plus occupée de ses dissensions domestiques que de son danger, contribuait elle-même à sa ruine.

Des mœurs étonnantes introduites depuis plus de sept cents ans chez les chrétiens, permettraient que des Prêtres fussent seigneurs temporels & guerriers. *Louis* soudoye l'Archevêque de Cologne, *Maximilien* de Ba-

viere, & ce même *van Gale*, Evêque de Munster, Abbé de Corbie, comme il soudoyait le Roi d'Angleterre *Charles II*. Il avait précédemment secouru les Hollandais contre cet Evêque, & maintenant il le paye pour les écraser. C'était un homme singulier que l'histoire ne doit point négliger de faire connaître. Fils d'un meurtrier, & né dans la prison où son pere fut enfermé quatorze ans, il était parvenu à l'Evêché de Munster par des intrigues secondées de la fortune. A peine élu Evêque, il avait voulu dépouiller la ville de ses priviléges. Elle résista, il l'assiégea, il mit à feu & à sang le pays qui l'avait choisi pour son pasteur. Il traita de même son Abbaye de Corbie. On le regardait comme un brigand à gages, qui tantôt recevait de l'argent des Hollandais pour faire la guerre à ses voisins, tantôt en recevait de France contre la république.

La Suede n'attaqua pas les Provinces-Unies, mais elle les abandonna dès qu'elle les vit menacées, & rentra avec la France dans ses anciennes liaisons, moyennant quelques subsides. Tout conspirait à la destruction de la Hollande.

Il est singulier & digne de remarque, que de tous les ennemis qui allaient fondre sur ce petit Etat, il n'y en eût pas un qui pût alléguer un prétexte de guerre. C'était une

entreprise à-peu-près semblable à cette ligue de *Louis XII*, de l'Empereur *Maximilien* & du Roi d'Espagne, qui avaient autrefois conjuré la perte de la république de Venise, parce qu'elle était riche & fière.

Les Etats-Généraux consternés écrivirent au Roi, lui demandant humblement, si les grands préparatifs qu'il faisait étaient en effet destinés contre eux, ses anciens & fidèles alliés ? en quoi ils l'avaient offensé ? quelle réparation il exigeait ? Il répondit,, qu'il „ ferait de ces troupes l'usage que demanderait sa dignité, dont il ne devait compte „ à personne ”. Ses Ministres alléguoient pour toute raison, que le gazettier de Hollande avait été trop insolent, & qu'on disait que *van Beuning* avait fait frapper une médaille injurieuse à *Louis XIV*. Le goût des devises régnait alors en France. On avait donné à *Louis XIV* la devise du soleil, avec cette légende : *Nec pluribus impar*. On prétendait que *van Beuning* s'était fait représenter avec un soleil, & ces mots : *In conspectu meo stetit sol ; A mon aspect le soleil s'est arrêté* *. Cette médaille n'exista

* Il est vrai que depuis on a frappé en Hollande une médaille qu'on a cru être celle de *van Beuning* : mais elle ne porte point de date. Elle représente un combat avec un soleil qui culmine sur la tête des combattants. La légende est : *stetit Sol in medio Cali*. Cette médaille que des particuliers ont

jamais. Il est vrai que les Etats avaient fait frapper une médaille, dans laquelle ils avaient exprimé tout ce que la république avait fait de glorieux ; *assertis legibus, emendatis sacris, adjutis, defensis, conciliatis regibus, vindicata marium libertate, stabilita orbis Europæ quiete.* „ Les loix affermies, la „ religion épurée, les Rois secourus, dé- „ fendus & réunis, la liberté des mers ven- „ gée, l'Europe pacifiée ”.

Ils ne se vantaient en effet de rien qu'ils n'eussent fait : cependant ils firent briser le coin de cette médaille, pour appaiser *Louis XIV.*

Le Roi d'Angleterre, de son côté, leur reprochait, que leur flotte n'avait pas baissé son pavillon devant un bateau anglais, & alléguait encore un certain tableau, où *Corneille de Vitt*, frere du Pensionnaire, était peint avec les attributs d'un vainqueur. On voyait des vaisseaux pris & brûlés dans le fond du tableau. Ce *Corneille de Vitt*, qui en effet avait eu beaucoup de part aux ex-

fabriquée, n'a été faite que pour la bataille d'Hochstet en 1709, à l'occasion de ces deux vers qui coururent alors :

*Alter in egregio nuper certamine Josue
Clamavit, sol fla gallice, solque stetit.*

Or *van Beuning* ne s'appelait point *Josué*, mais *Conrad*.

ploits maritimes contre l'Angleterre, avait souffert ce faible monument de sa gloire ; mais ce tableau presque ignoré était dans une chambre où l'on n'entrait presque jamais. Les Ministres Anglais, qui mirent par écrit les griefs de leur Roi contre la Hollande, y spécifierent des tableaux injurieux, *abusive pictures*. Les Etats, qui traduisaient toujours les mémoires des Ministres en français, ayant traduit *abusive*, par le mot *fau-tifs, trompeurs*, répondirent qu'ils ne savaient ce que c'était que ces *tableaux trompeurs*. En effet, ils ne devinerent jamais, qu'il était question de ce portrait d'un de leurs concitoyens, & ils ne purent imaginer ce prétexte de la guerre.

Tout ce que les efforts de l'ambition & de la prudence humaine peuvent préparer pour détruire une nation, *Louis XIV* l'avait fait. Il n'y a pas chez les hommes d'exemple d'une petite entreprise formée avec des préparatifs plus formidables. De tous les conquérants qui ont envahi une partie du monde, il n'y en a pas un qui ait commencé ses conquêtes avec autant de troupes réglées, & autant d'argent, que *Louis* en employa pour subjuguer le petit Etat des Provinces-Unies. Cinquante millions, qui en seraient aujourd'hui quatre-vingt-dix-sept, furent consommés à cet appareil. Trente

vaisseaux de cinquante pieces de canon joignirent la flotte anglaise forte de cent voiles. Le Roi avec son frere , alla sur les frontieres de la Flandre espagnole & de la Hollande , vers Maestricht & Charleroy , avec plus de cent douze mille hommes. L'Evêque de Munster & l'Electeur de Cologne en avaient environ vingt mille. Les Généraux de l'armée du Roi étaient *Condé* & *Turenne*. *Luxembourg* commandait sous eux. *Vauban* devait conduire les sieges. *Louvois* était par-tout avec sa vigilance ordinaire. Jamais on n'avait vu une armée si magnifique , & en même-temps mieux disciplinée. C'était sur-tout un spectacle imposant , que la maison du Roi nouvellement réformée. On y voyait quatre compagnies des gardes-du-corps , chacune composée de trois cents Gentilshommes , entre lesquels il y avait beaucoup de jeunes *cadets* sans paye , assujettis comme les autres à la régularité du service ; deux cents gendarmes de la garde , deux cents chevaux-légers , cinq cents mousquetaires , tous gentilshommes choisis , parés de leur jeunesse & de leur bonne mine ; douze compagnies de la gendarmerie , depuis augmentées jusqu'au nombre de seize ; les cent-suisses mêmes accompagnaient le Roi , & ses régiments des gardes françaises & suisses montaient la garde devant sa maison , ou de-

vant sa tente. Ses troupes, pour la plupart couvertes d'or & d'argent, étaient en même-temps un objet de terreur & d'admiration, pour des peuples chez qui toute espèce de magnificence était inconnue. Une discipline, devenue encore plus exacte, avait mis dans l'armée un nouvel ordre. Il n'y avait point encore d'inspecteurs de cavalerie & d'infanterie, comme nous en avons vu depuis; mais deux hommes uniques chacun dans leur genre, en faisant les fonctions. *Martinet* mettait alors l'infanterie sur le pied de discipline où elle est aujourd'hui. Le Chevalier de *Fourilles* faisait la même charge dans la cavalerie. Il y avait un an que *Martinet* avait mis la baïonnette en usage dans quelques régiments. Avant lui, on ne s'en servait pas d'une maniere constante & uniforme. Ce dernier effort peut-être de ce que l'art militaire a inventé de plus terrible, était connu, mais peu pratiqué, parce que les piques prévalaient. Il avait imaginé des bateaux de cuivre, qu'on portait aisément sur des charrettes ou à dos de mulet. Le Roi, avec tant d'avantages, sûr de sa fortune & de sa gloire, menait avec lui un historien, qui devait écrire ses victoires; c'était *Pélisson*, homme dont il a été parlé dans l'article des beaux-arts, plus capable de bien écrire, que de ne pas flatter.

Ce qui avançait encore la chute des Hollandais, c'est que le Marquis de *Louvois* avait fait acheter chez eux par le Comte de *Benthem*, secrètement gagné, une grande partie des munitions qui allaient servir à les détruire, & avait ainsi dégarni beaucoup de leurs magasins. Il n'est point du tout étonnant que des marchands eussent vendu ces provisions avant la déclaration de la guerre, eux qui en vendent tous les jours à leurs ennemis pendant les plus vives campagnes. On fait qu'un négociant de ce pays avait autrefois répondu au Prince *Maurice*, qui le réprimandoit sur un tel négoce : *Monseigneur, si on pouvait par mer faire quelque commerce avantageux avec l'enfer, je hasarderais d'y aller brûler mes voiles.* Mais ce qui est surprenant, c'est qu'on a imprimé que le Marquis de *Louvois* alla, lui-même, déguisé, conclure ses marchés en Hollande. Comment peut-on avoir imaginé une aventure si déplacée, si dangereuse & si inutile ?

Contre *Turenne*, *Condé*, *Luxembourg*, *Vauban*, cent trente mille combattants, une artillerie prodigieuse, & de l'argent avec lequel on attaquait encore la fidélité des Commandants des places ennemis, la Hollande n'avait à opposer qu'un jeune Prince d'une constitution faible, qui n'avait vu ni

sieges ni combats, & environ vingt-cinq mille mauvais soldats, en quoi consistait alors toute la garde du pays. Le Prince *Guillaume d'Orange*, âgé de 22 ans, venait d'être élu Capitaine-général des forces de terre, par les vœux de la nation : *Jean de Witt*, le grand-Pensionnaire, y avait consenti par nécessité. Ce Prince nourrissait sous le flegme hollandais, une ardeur d'ambition & de gloire, qui éclata toujours depuis dans sa conduite, sans s'échapper jamais dans ses discours. Son humeur était froide & sévère, son génie actif & perçant : son courage, qui ne se rebutait jamais, fit supporter à son corps faible & languissant, des fatigues au-dessus de ses forces. Il était valeureux sans ostentation, ambitieux, mais ennemi du faste, né avec une opiniâreté flegmatique faite pour combattre l'adversité, aimant les affaires & la guerre, ne connaissant ni les plaisirs attachés à la grandeur, ni ceux de l'humanité; enfin, presque en tout l'opposé de *Louis XIV.*

Il ne put d'abord arrêter le torrent qui se débordait sur sa patrie. Ses forces étaient trop peu de chose, son pouvoir même était limité par les Etats. Les armes françaises venaient fondre tout-à-coup sur la Hollande, que rien ne secourait. L'imprudent Duc de Lorraine, qui avait voulu lever des troupes

pour joindre sa fortune à celle de cette république, venait de voir toute la Lorraine faîtie par les troupes françaises, avec la même facilité qu'on s'empare d'Avignon, quand on est mécontent du Pape.

Cependant le Roi faisait avancer ses armées vers le Rhin, dans ces pays qui confinent à la Hollande, à Cologne & à la Flandre. Il faisait distribuer de l'argent dans tous les villages, pour payer le dommage que ses troupes y pouvaient faire. Si quelque Gentilhomme des environs venait se plaindre, il était sûr d'avoir un présent. Un envoyé du Gouverneur des Pays-Bas, étant venu faire une représentation au Roi sur quelques dégâts commis par les troupes, reçut de la main du Roi son portrait enrichi de diamants, estimé plus de douze mille francs. Cette conduite attirait l'admiration des peuples, & augmentait la crainte de sa puissance.

Le Roi était à la tête de sa maison, & de ses plus belles troupes, qui comptaient trente mille hommes : *Turenne* les commandait sous lui. Le Prince de *Condé* avait une armée aussi forte. Les autres corps, conduits tantôt par *Luxembourg*, tantôt par *Chamilly*, faisaient dans l'occasion des armées séparées, ou se rejoignaient selon le besoin. On commença par assiéger à la fois quatre-

villeS , dont le nom ne mérite de place dans l'histoire que par cet événement : Rhinberg , Orsoy , Vésel , Burick. Elles furent prises presque aussi-tôt qu'elles furent investies. Celle de Rhinberg , que le Roi voulut assiéger en personne , n'essuya pas un coup de canon ; & pour assurer encore mieux sa prise , on eut soin de corrompre le Lieutenant de la place , Irlandais de nation , nommé *Dosseri* , qui eut la lâcheté de se vendre , & l'imprudence de se retirer ensuite à Maestricht , où le Prince d'Orange le fit punir de mort.

Toutes les places qui bordent le Rhin & l'Issel , se rendirent. Quelques Gouverneurs envoyèrent leurs clefs , dès qu'ils virent seulement passer de loin un ou deux escadrons français : plusieurs officiers s'ensuivirent des villes où ils étaient en garnison , avant que l'ennemi fût dans leur territoire ; la consternation était générale. Le Prince d'Orange n'avait point encore assez de troupes pour paraître en campagne. Toute la Hollande s'attendait à passer sous le joug , dès que le Roi serait au delà du Rhin. Le Prince d'Orange fit faire à la hâte des lignes au-delà de ce fleuve ; & après les avoir faites , il connaît l'impuissance de les garder. Il ne s'agissait plus que de savoir en quel endroit les Français voudraient faire un pont de bateaux , & de s'opposer , si on pouvait , à ce passage.

En effet, l'intention du Roi était de passer le fleuve sur un pont de ces petits bateaux de cuivre inventés par *Martinet*. Des gens du pays informerent alors le Prince de *Condé*, que la sécheresse de la saison avait formé un gué sur un bras du Rhin, auprès d'une vieille tourelle qui sert de bureau de péage, qu'on nomme *Tol-huys, la maison du péage*, dans laquelle il y avait dix-sept soldats. Le Roi fit sonder ce gué par le Comte de *Guiche*. Il n'y avait qu'environ vingt pas à nager au milieu de ce bras du fleuve, selon ce que dit dans ses lettres *Pé-lisson*, témoin oculaire. & ce que m'ont confirmé les habitants. Cet espace n'était rien, parce que plusieurs chevaux de front rompaient le fil de l'eau très-peu rapide. L'abord était aisé : il n'y avait de l'autre côté de l'eau que quatre à cinq cents cavaliers, & deux faibles régiments d'infanterie sans canon. L'artillerie française les foudroyait en flanc. Tandis que la maison du Roi & les meilleures troupes de cavalerie passerent sans risque au nombre d'environ quinze mille hommes, le Prince de *Condé* les côtoyait dans un bateau de cuivre. A peine quelques cavaliers hollandais entrerent dans la rivière pour faire semblant de combattre, ils s'enfuirent l'instant d'après, devant la multitude qui venait à eux. Leur infanterie

mit aussi-tôt bas les armes, & demanda la vie. On ne perdit dans le passage que le Comte de *Nogent* & quelques cavaliers, qui s'étant écartés du gué se noyerent, & il n'y aurait eu personne de tué dans cette journée, sans l'imprudence du jeune Duc de *Longueville**. On dit qu'ayant la tête pleine des fumées de vin, il tira un coup de pistolet sur les ennemis qui demandaient la vie à genoux, en leur criant : *Point de quartier pour cette canaille.* Il tua du coup un de leurs officiers. L'infanterie hollandaise, désespérée, reprit à l'instant ses armes, & fit une décharge, dont le Duc de *Longueville* fut tué. Un Capitaine de cavalerie, nommé *Offembroeck* **, qui ne s'était point enfui avec les autres, court au Prince de *Condé*, qui montait alors à cheval en sortant de la rivière, & lui appuya son pistolet à la tête. Le Prince, par un mouvement, détourna le coup, qui lui fracassa le poignet. *Condé* ne reçut jamais que cette blessure dans toutes ses campagnes. Les Français irrités firent main basse sur cette infanterie, qui se mit à fuir de tous côtés. *Louis XIV* passa sur un pont de bateaux avec l'infanterie, après avoir dirigé lui-même toute la marche.

* Le 12 Juin 1672.

** On prononce *Offembrouck*; l'oe fait ou chez les Hollandois.

Tel fut ce passage du Rhin, action éclatante & unique, célébrée alors comme un des grands événements qui dussent occuper la mémoire des hommes. Cet air de grandeur, dont le Roi relevait toutes ses actions, le bonheur rapide de ses conquêtes, la splendeur de son regne, l'idolâtrie de ses courtisans, enfin le goût que les peuples, & sur-tout les Parisiens, ont pour l'exagération, joint à l'ignorance de la guerre où l'on est dans l'oisiveté des grandes villes; tout cela fit regarder à Paris le passage du Rhin comme un prodige qu'on exégerait encore. L'opinion commune était, que toute l'armée avait passé ce fleuve à la nage en présence d'une armée retranchée, & malgré l'artillerie d'une forteresse imprénable, appellée le *Tholus*. Il était très-vrai, que rien n'était plus imposant pour les ennemis que ce passage; & que s'ils avaient eu un corps de bonnes troupes à l'autre bord, l'entreprise était très-périlleuse.

Dès qu'on eut passé le Rhin, on prit Doesbourg, Zutphen, Arnheim, Nensembourg, Nimegue, Shenk, Bommel, Crevecœur, &c. Il n'y avait guere d'heures dans la journée, où le Roi ne reçût la nouvelle de quelque conquête. Un Officier, nommé *Mazel*, mandait à M. de Turenne: „ Si vous voulez „ m'envoyer cinquante chevaux, je pour-

„ rai prendre avec cela deux ou trois places „ ces ”.

Utrecht envoya ses clefs, & capitula avec toute la Province qui porte son nom. * *Louis* fit son entrée triomphale dans cette ville, menant avec lui son grand Aumônier, son Confesseur & l'Evêque titulaire d'Utrecht. On rendit avec solemnité la grande Eglise aux Catholiques. L'Evêque, qui n'en portait que le vain nom, fut pour quelque-temps établi dans une dignité réelle. La Religion de *Louis XIV* faisait des conquêtes comme ses armes. C'était un droit qu'il acquérait sur la Hollande, dans l'esprit des Catholiques.

Les Provinces d'Utrecht, d'Overissel, de Gueldres, étaient soumises : Amsterdam n'attendait plus que le moment de son esclavage ou de sa ruine. Les Juifs qui y sont établis, s'empresserent d'offrir à *Gourville*, intendant & ami du Prince de *Condé*, deux millions de florins, pour se racheter du pillage.

Déjà Naerden, voisine d'Amsterdam, était prise. Quatre cavaliers, allant à la maraude, s'avancèrent jusqu'aux portes de Muiden, où sont les écluses qui peuvent inonder le pays, & qui n'est qu'à une lieue d'Amsterdam. Les Magistrats de Muiden, éperdus de

* Le 20 Juin 1672.

de frayeur, vinrent présenter leurs clefs à ces quatre soldats ; mais enfin, voyant que les troupes ne s'avançaient point, ils reprirent leurs clefs & fermèrent les portes. Un instant de diligence eût mis Amsterdam dans les mains du Roi. Cette Capitale une fois prise, non-seulement la République périssait, mais il n'y avait plus de nation Hollandaise, & bientôt la terre même de ce pays allait disparaître. Les plus riches familles, les ardentes pour la liberté, se préparaient à fuir aux extrémités du monde, & à s'embarquer pour Batavia. On fit le dénombrement de tous les vaisseaux qui pouvaient faire ce voyage, & le calcul de ce qu'on pouvait embarquer. On trouva que cinquante mille familles pouvaient se réfugier dans leur nouvelle patrie. La Hollande n'eût plus existé qu'au bout des Indes Orientales : ses Provinces d'Europe, qui n'achetent leur bled qu'avec leurs richesses d'Asie, qui ne vivent que de leur commerce, & si on l'ose dire de leur liberté, auraient été presque tout-à-coup ruinées & dépeuplées. Amsterdam, l'entrepôt & le magasin de l'Europe, où deux cents mille hommes cultivent le commerce & les arts, serait devenue bientôt un vaste marais. Toutes les terres voisines demandent des fraix immenses & des milliers d'hommes pour élever leurs digues :

Tome I.

T

elles eussent probablement à la fois manqué d'habitants comme de richesses, & auraient été enfin submergées, ne laissant à *Louis XIV* que la gloire déplorable d'avoir détruit le plus singulier & le plus beau monument de l'industrie humaine.

La désolation de l'Etat était augmentée par les divisions ordinaires aux malheureux, qui s'imputent les uns aux autres les calamités publiques. Le grand-Pensionnaire *de Vitt*, ne croyait pouvoir sauver ce qui restait de sa patrie, qu'en demandant la paix au vainqueur. Son esprit, à la fois tout républicain & jaloux de son autorité particulière, craignait toujours l'élévation du Prince d'Orange, encore plus que les conquêtes du Roi de France ; il avait fait jurer à ce Prince même l'observation d'un édit perpétuel, par lequel le Prince était exclus de la charge de Stathouder. L'honneur, l'autorité, l'esprit de parti, l'intérêt, lierent *de Vitt* à ce serment. Il aimait mieux voir sa république subjuguée par un Roi vainqueur, que soumise à un Stathouder.

Le Prince d'Orange, de son côté, plus ambitieux que *de Vitt*, aussi attaché à sa patrie, plus patient dans les malheurs publics, attendant tout du temps & de l'opiniâtreté de sa constance, briguait le Stathouderat, & s'opposait à la paix avec la même ardeur.

Les Etats résolurent, qu'on demanderait la paix malgré le Prince; mais le Prince fut élevé au Stathouderat ^(*), malgré les *de Vitt*.

** Quatre Députés vinrent au camp du Roi, implorer sa clémence au nom d'une république, qui six mois auparavant se croyait l'arbitre des Rois. Les Députés ne furent point reçus des Ministres de *Louis XIV*, avec cette politesse ^{***} française qui mêle la douceur de la civilité aux rigueurs même du gouvernement. *Louvois*, dur & altier, né pour bien servir, plutôt que pour faire aimer son maître, reçut les suppliants avec hauteur, & même avec l'insulte de la raillerie. On les obligea de revenir plusieurs fois. Enfin, le Roi leur fit déclarer ses volontés. Il voulait que les Etats lui cédaissent tout ce qu'ils avaient au-delà du Rhin, Nimegue, des villes & des forts dans le sein de leur pays; qu'on lui payât vingt millions; que les Français fussent les maîtres de tous les grands chemins de la Hollande par terre & par eau, sans qu'ils payas-

(*) Il fut Stathouder le premier Juillet. Comment *la Baumelle* dans son édition subreptice du siècle de *Louis XIV*, a-t-il pu dire dans ses notes, qu'il ne fut déclaré que Capitaine & Amiral?

** En 1672.

*** *La Baumelle*, dans ses notes, dit : *C'est un être de raison que cette politesse. Comment cet écrivain oseroit-il ainsi démentir l'Europe?*

sent jamais aucun droit ; que la Religion Catholique fût par-tout rétablie ; que la république lui envoyât tous les ans une Ambassade extraordinaire , avec une médaille d'or sur laquelle il fût gravé, qu'ils tenaient leur liberté de *Louis XIV* ; enfin , qu'à ces satisfactions ils joignissent celle qu'ils dévaient au Roi d'Angleterre & aux Princes de l'Empire , tels que ceux de Cologne & de Munster , par qui la Hollande était encore désolée.

Ces conditions d'une paix , qui tenait tant de la servitude , parurent intolérables , & la fierté du vainqueur inspira un courage de désespoir aux vaincus. On résolut de périr les armes à la main. Tous les cœurs & toutes les espérances se tournerent vers le Prince d'Orange. Le peuple en fureur éclata contre le grand-Pensionnaire , qui avait demandé la paix. A ces séditions se joignit la politique du Prince & l'animosité de son parti. On attende d'abord à la vie du grand-Pensionnaire *Jean de Witt*. Ensuite on accuse *Corneille* son frère d'avoir attenté à celle du Prince. *Corneille* est appliqué à la question. Il récita dans les tourments le commencement de cette ode d'Horace : *Justum & tenacem* , convenable à son état & à son courage , & qu'on peut traduire ainsi pour ceux qui ignorent le latin :

*Les torrents impétueux,
La mer qui gronde & s'élance,
La fureur & l'insolence
D'un peuple tumultueux,
Des fiers tyrans la vengeance
N'ébranle pas la constance
D'un cœur ferme & vertueux.*

Enfin, la populace effrénée massacra dans la Haye les deux frères *de Vitt*; l'un, qui avait gouverné l'Etat pendant dix-neuf ans avec vertu; & l'autre, qui l'avait servi de son épée. On exerça sur leurs corps sanglants toutes les fureurs dont le peuple est capable; horreurs communes à toutes les nations, & que les Français avaient fait éprouver au Maréchal d'*Ancre*, à l'Amiral *Coligny*, &c.; car la populace est presque par tout la même. On poursuivit les amis du Pensionnaire. *Ruyter* même, l'Amiral de la république, qui seul combattait alors pour elle avec succès, se vit environné d'assassins dans Amsterdam.

Au milieu de ces désordres & de ces défolations, les Magistrats montrèrent des vertus, qu'on ne voit guere que dans les républiques. Les particuliers, qui avaient des billets de banque, coururent en foule à la banque d'Amsterdam; on craignait que l'on n'eût touché au trésor public. Chacun s'empressait de se faire payer du peu d'argent

qu'on croyait y être encore. Les Magistrats firent ouvrir les caves où ce trésor se conserve. On le trouva tout entier, tel qu'il avait été déposé depuis soixante ans ; l'argent même était encore noirci de l'impression du feu, qui avait, quelques années auparavant, consumé l'Hôtel-de-ville. Les billets de banque s'étoient toujours négociés jusqu'à ce temps, sans que jamais on eût touché au trésor. On paya alors avec cet argent tous ceux qui voulurent l'être. Tant de bonne foi & tant de ressources étaient d'autant plus admirables, que *Charles II*, Roi d'Angleterre, pour avoir de quoi faire la guerre aux Hollandais & fournir à ses plaisirs, non content de l'argent de la France, venait de faire banqueroute à ses sujets. Autant il était honteux à ce Roi de violer ainsi la foi publique, autant il était glorieux aux Magistrats d'Amsterdam de la garder, dans un temps où il semblait permis d'y manquer.

A cette vertu républicaine, ils joignirent ce courage d'esprit, qui prend les partis extrêmes dans les maux sans remede. Ils firent percer les digues, qui retiennent les eaux de la mer. Les maisons de campagne, qui sont innombrables autour d'Amsterdam, les villages, les villes voisines, Leide, Delft, furent inondées. Le paysan ne mur-

mura pas de voir ses troupeaux noyés dans les campagnes. Amsterdam fut comme une vaste forteresse au milieu des eaux, entourée de vaisseaux de guerre, qui eurent assez d'eau pour se ranger autour de la ville. La disette fut grande chez ces peuples; ils manquerent sur-tout d'eau douce; elle se vendit six sols la pinte: mais ces extrémités parurent moindres que l'esclavage. C'est une chose digne de l'observation de la postérité, que la Hollande ainsi accablée sur terre, & n'étant plus un Etat, demeurât encore redoutable sur la mer. C'était l'élément véritable de ces peuples.

Tandis que *Louis XIV* passait le Rhin & prenait trois Provinces, l'Amiral *Ruyter* avec environ cent vaisseaux de guerre & plus de cinquante brûlots, alla chercher près des côtes d'Angleterre les flottes des deux Rois. Leur puissance réunie n'avait pu mettre en mer une armée navale plus forte que celle de la république. Les Anglais & les Hollandais combattirent comme des nations accoutumées à se disputer l'empire de l'Océan. Cette bataille, qu'on nomme de *Solbacie*, dura un jour entier *. *Ruyter*, qui en donna le signal, attaqua le vaisseau amiral d'Angleterre, où était le Duc d'Yorck, frere du Roi. La gloire de ce

* Le 7 Juin 1672.

combat particulier demeura à *Ruyter*. Le Duc d'Yorck, obligé de changer de vaisseau, ne reparut plus devant l'Amiral Hollandais. Les trente vaisseaux Français eurent peu de part à l'action; & tel fut le sort de cette journée, que les côtes de la Hollande furent en sûreté.

Après cette bataille, *Ruyter*, malgré les craintes & les contradictions de ses compatriotes, fit entrer la flotte marchande des Indes dans le Texel; défendant ainsi & enrichissant sa patrie d'un côté, lorsqu'elle périssait de l'autre. Le commerce même des Hollandais se soutenait; on ne voyoit que leurs pavillons dans les mers des Indes. Un jour qu'un Consul de France disait au Roi de Perse, que *Louis XIV* avait conquis presque toute la Hollande: *Comment cela peut-il être*, répondit ce Monarque Persan, *puisque il y a toujours au port d'Ormuz vingt vaisseaux Hollandois pour un Français?*

Le Prince d'Orange cependant avait l'ambition d'être bon citoyen. Il offrit à l'Etat le revenu de ses charges, & tout son bien pour soutenir la liberté. Il couvrit d'indications les passages par où les Français pouvaient pénétrer dans le reste du pays. Ses négociations promptes & secrètes réveillèrent de leur assoupissement l'Empereur, l'Empire, le Conseil d'Espagne, le Gou-

verneur de Flandres. Il disposa même l'Angleterre à la paix. Enfin, le Roi était entré au mois de Mai en Hollande, & dès le mois de Juillet l'Europe commençait à être conjurée contre lui.

Monterey, Gouverneur de la Flandre, fit passer secrètement quelques régiments aux secours des Provinces-Unies. Le Conseil de l'Empereur *Léopold* envoya *Montecuculi* à la tête de près de vingt mille hommes. L'Electeur de Brandebourg, qui avait à sa solde vingt-cinq mille soldats, se mit en marche.

Alors le Roi quitta son armée *. Il n'y avait plus de conquêtes à faire dans un pays inondé. La garde des Provinces conquises devenait difficile. *Louis* voulait une gloire sûre; mais en ne voulant pas l'acheter par un travail infatigable, il la perdit. Satisfait d'avoir pris tant de villes en deux mois, il revint à St. Germain au milieu de l'été; & laissant *Turenne* & *Luxembourg*achever la guerre, il jouit du triomphe. On éleva des monuments de sa conquête, tandis que les Puissances de l'Europe travaillaient à la lui ravir.

* Juillet 1672.



CHAPITRE ONZIEME.

Evacuation de la Hollande, seconde conquête de la Franche-Comté.

ON croit nécessaire de dire à ceux qui pourront lire cet ouvrage, qu'ils doivent se souvenir, que ce n'est point ici une simple relation de campagnes, mais plutôt une histoire des mœurs des hommes. Assez de livres sont pleins de toutes les minuties des actions de guerre, & de ces détails de la fureur & de la misère humaine. Le dessein de cet essai est de peindre les principaux caractères de ces révolutions, & d'écarter la multitude des petits faits, pour laisser voir les seuls considérables, & s'il se peut, l'esprit qui les a conduits.

La France fut alors au comble de sa gloire. Le nom de ses Généraux imprimait la vénération. Ses Ministres étaient regardés comme des génies supérieurs aux Conseillers des autres Princes; & *Louis* était en Europe comme le seul Roi. En effet, l'Empereur *Léopold* ne paraissait pas dans ses armées. *Charles II*, Roi d'Espagne, fils de *Philippe IV*, sortait à peine de l'enfance.

Celui d'Angleterre ne mettait d'activité dans sa vie, que celle des plaisirs.

Tous ces Princes & leurs Ministres firent de grandes fautes. L'Angleterre agit contre les principes de la raison d'état en s'unissant avec la France, pour éléver une Puissance que son intérêt était d'affaiblir. L'Empereur, l'Empire, le Conseil Espagnol, firent encore plus mal de ne pas s'opposer d'abord à ce torrent. Enfin, *Louis* lui-même commit une aussi grande faute qu'eux tous, en ne poursuivant pas avec assez de rapidité des conquêtes si faciles. *Condé* & *Turenne* voulaient qu'on démolît la plupart des places Hollandaises. Ils disaient que ce n'était point avec des garnisons que l'on prend des Etats, mais avec des armées; & qu'en conservant une ou deux places de guerre pour la retraite, on devait marcher rapidement à la conquête entière. *Louvois*, au contraire, voulait que tout fût place & garnison; c'était là son génie, c'était aussi le goût du Roi. *Louvois* avait par-là plus d'emplois à sa disposition; il étendait le pouvoir de son ministère; ils s'applaudis-
fai de contredire les deux plus grands Capitaines du siècle. *Louis* le crut, & se trompa, comme il l'avoua depuis; il manqua le moment d'entrer dans la capitale de la Hollande; il affaiblit son armée en la divisant

T vj

dans trop de places ; il laissa à son ennemi le temps de respirer. L'histoire des plus grands Princes est souvent le récit des fautes des hommes.

Après le départ du Roi, les affaires changerent de face. *Turenne* fut obligé de marcher vers la Westphalie, pour s'opposer aux Impériaux. Le Gouverneur de Flandres, *Monterey*, sans être avoué du Conseil timide d'Espagne, renforça la petite armée du Prince d'Orange d'environ dix mille hommes. Alors ce Prince fit tête aux Français jusqu'à l'hyver. C'était déjà beaucoup de balancer la fortune. Enfin, l'hyver vint ; les glaces couvrirent les inondations de la Hollande. *Luxembourg*, qui commandait dans Utrecht, fit un nouveau genre de guerre inconnu aux Français, & mit la Hollande dans un nouveau danger, aussi terrible que les précédents.

Il assembla une nuit près de douze mille fantassins tirés des garnisons voisines. On arme leurs souliers de crampons. Il se met à leur tête, & marche sur la glace, vers Leyde & vers la Haye. Un dégel survint. La Haye fut sauvée. Son armée entourée d'eau, n'ayant plus de chemin ni de vivres, était prête à périr. Il fallait, pour s'en retourner à Utrecht, marcher sur une digue étroite & fangeuse, où l'on pouvait à peine

se traîner quatre de front. On ne pouvait arriver à cette digue qu'en attaquant un fort, qui semblait imprenable sans artillerie. Quand ce fort n'eût arrêté l'armée qu'un seul jour, elle serait morte de faim & de fatigue. *Luxembourg* était sans ressource; mais la fortune, qui avait sauvé la Haye, sauva son armée, par la lâcheté du Commandant du fort, qui abandonna son poste sans aucune raison. Il y a mille événements dans la guerre, comme dans la vie civile, qui sont incompréhensibles: celui-là est de ce nombre. Tout le fruit de cette entreprise fut une cruauté, quiacheva de rendre le nom Français odieux dans ces pays. Bodegrave & Swammerdam, deux bourgs considérables, riches & bien peuplés, semblables à nos villes de la grandeur médiocre, furent abandonnés au pillage des soldats, pour le prix de leur fatigue. Ils mirent le feu à ces deux villes; & à la lueur des flammes, ils se livrèrent à la débauche & à la cruauté. Il est étonnant que le soldat Français soit si barbare, étant commandé par ce prodigieux nombre d'Officiers, qui ont avec justice la réputation d'être aussi humains que courageux. Ce pillage fut si exagéré, que plus de quarante ans après, j'ai vu les livres Hollandais, dans lesquels on apprenait à lire aux enfants, retracer cette aventure, &

inspirer la haine contre les Français à des générations nouvelles.

Cependant le Roi agitait les cabinets de tous les Princes par ses négociations *. Il gagna le Duc de Hanovre. L'Electeur de Brandebourg, en commençant la guerre, fit un traité, mais qui fut bientôt rompu. Il n'y avait pas une Cour en Allemagne, où *Louis* n'eût des pensionnaires. Ses émissaires fomentaient en Hongrie les troubles de cette Province sévèrement traitée par le Conseil de Vienne. L'argent fut prodigué au Roi d'Angleterre, pour faire encore la guerre à la Hollande, malgré les cris de toute la nation Anglaise, indignée de servir la grandeur de *Louis XIV* qu'elle eût voulu abaisser. L'Europe était troublée par les armes & par les négociations de *Louis*. Enfin, il ne put empêcher que l'Empereur, l'Empire & l'Espagne ne s'alliaffent avec la Hollande, & ne lui déclarassent solemnellement la guerre. Il avait tellement changé le cours des choses, que les Hollandais, ses alliés naturels, étaient devenus les amis de la Maison d'Autriche. L'Empereur *Léopold* envoyait des secours lents, mais il montrait une grande animosité. Il est rapporté, qu'allant à Egra voir les troupes qu'il y rassemblait, il communia en che-

* En 1773.

min ; & qu'après la Communion, il prit en main un Crucifix, & appella DIEU à témoin de la justice de sa cause. Cette action eût été à sa place du temps des croisades : & la priere de *Léopold* n'empêcha point le progrès des armes du Roi de France.

Il parut d'abord combien sa marine était déjà perfectionnée. Au-lieu de trente vaisseaux qu'on avait joints, l'année d'auparavant, à la flotte Anglaise, on en joignit quarante, sans compter les brûlots. Les Officiers avaient appris les manœuvres savantes des Anglais, avec lesquels ils avaient combattu celles des Hollandais leurs ennemis. C'était le Duc d'Yorck, depuis *Jacques II*, qui avait inventé l'art de faire entendre les ordres sur mer par les mouvements divers des pavillons. Avant ce temps, les Français ne savaient pas ranger une armée navale en bataille. Leur expérience consistait à faire battre un vaisseau contre un vaisseau, non à en faire mouvoir plusieurs de concert, & à imiter sur la mer les évolutions des armées de terre, dont les corps séparés se soutiennent & se secourent mutuellement. Ils firent à-peu-près comme les Romains, qui, en une année, apprirent des Carthaginois l'art de combattre sur mer, & égalerent leurs maîtres.

Le Vice-Amiral *d'Etrée* & son Lieute-

nant *Martel*, firent honneur à l'industrie militaire de la nation Française, dans trois batailles navales consécutives, qui se donnerent au mois de Juin entre la flotte Hollandaise, & celle de France & d'Angleterre *. L'Amiral *Ruyter* fut plus admiré que jamais dans ces trois actions. *D'Etrée* écrivit à *Colbert* : „ Je voudrois avoir payé „ de ma vie la gloire que *Ruyter* vient „ d'acquérir ”. *D'Etrée* méritait que *Ruyter* eût ainsi parlé de lui. La valeur & la conduite furent si égales de tous côtés, que la victoire resta toujours indécise.

Louis, ayant fait des hommes de mer de ses Français par les soins de *Colbert*, perfectionna encore l'art de la guerre sur terre par l'industrie de *Vauban*. Il vint en personne assiéger Maestricht dans le même temps que ces trois batailles navales se donnaient. Maestricht était pour lui une clef des Pays-Bas & des Provinces-Unies; c'était une place forte, défendue par un Gouverneur intrépide, nommé *Farjaux*, né Français, qui avait passé au service d'Espagne, & depuis à celui de Hollande. La garnison était de cinq mille hommes. *Vauban*, qui conduisit ce siège, se servit pour la première fois des parallèles, inventées par des ingénieurs Italiens au service des Turcs devant

* Le 7, 14 & 21 Juin 1673.

Candie. Il y ajouta les places d'armes, que l'on fait dans les tranchées, pour y mettre les troupes en bataille, & pour les mieux rallier en cas de sorties. *Louis* se montra dans ce siège plus exact & plus laborieux qu'il ne l'avait été encore. Il accoutumait, par son exemple, à la patience dans le travail, sa nation accusée jusqu'alors de n'avoir qu'un courage bouillant, que la fatigue éprouve bientôt. Maestricht se rendit au bout de huit jours *.

Pour mieux affermir encore la discipline militaire, il usa d'une sévérité qui parut même trop grande. Le Prince d'Orange, qui n'avait eu, pour opposer à ces conquêtes rapides, que des Officiers sans émulation, & des soldats sans courage, les avait formés à force de rigueurs, en faisant passer par la main du bourreau ceux qui avaient abandonné leur poste. Le Roi employa aussi les châtiments, la première fois qu'il perdit une place **. Un très-brave Officier, nommé *Du-Pas*, rendit Naerden au Prince d'Orange. Il ne tint à la vérité que quatre jours; mais il ne remit sa ville qu'après un combat de cinq heures, donné sur de mauvais ouvrages, & pour éviter un assaut général, qu'une garnison faible & rebutée n'aurait

* Le 29 Juin 1673.

** Le 14 Septembre 1673.

point soutenu. Le Roi, irrité du premier affront que recevaient ses armes, fit condamner *Du-Pas** à être traîné dans Utrecht, une pêle à la main, & son épée fut rompue : ignominie inutile pour les Officiers Français, qui sont assez sensibles à la gloire, pour qu'on ne les gouverne pas par la crainte de la honte. Il faut savoir, qu'à la vérité, les provisions des Commandants des places les obligent à soutenir trois assauts ; mais ce sont de ces loix qui ne sont jamais exécutées. *Du-Pas* se fit tuer un an après au siège de la petite ville de Grave, où il servit volontaire. Son courage & sa mort durent laisser des regrets au Marquis de *Louvois*, qui l'avait fait punir si durement. La puissance souveraine peut maltraiter un brave homme, mais non pas le déshonorer.

Les soins du Roi, le génie de *Vauban*, la vigilance sévère de *Louvois*, l'expérience & le grand art de *Turenne*, l'active intrépidité du Prince de *Condé*, tout cela ne put réparer la faute qu'on avait faite de garder trop de places, d'affaiblir l'armée, & de manquer Amsterdam. Le Prince de *Condé* voulut en vain percer dans le cœur de la

* *La Baumelle* dit, qu'il fut condamné à une prison perpétuelle. Comment cela pourroit-il être, puisque l'année suivante il fut tué au siège de Grave ?

Hollande inondée. *Turenne* ne put, ni mettre obstacle à la jonction de *Montécuculi* & du Prince d'Orange, ni empêcher le Prince d'Orange de prendre Bonn. L'Evêque de Munster, qui avait juré la ruine des Etats-Généraux, fut attaqué lui-même par les Hollandais.

Le Parlement d'Angleterre força son Roi d'entrer sérieusement dans des négociations de paix, & de cesser d'être l'instrument mercenaire de la grandeur de la France. Alors il fallut abandonner les trois Provinces Hollandaises, avec autant de promptitude qu'on les avait conquises. Ce ne fut pas sans les avoir rançonnées : l'Intendant *Robert* tira de la seule Province d'Utrecht, en un an, seize cents soixante & huit mille florins. On était si pressé d'évacuer le pays qu'on avait pris avec tant de rapidité, que vingt-huit mille prisonniers Hollandais furent rendus pour un écu par soldat. L'arc de triomphe de la porte *St. Denis*, & les autres monuments de la conquête, étaient à peine achevés, que la conquête était déjà abandonnée. Les Hollandais, dans le cours de cette invasion, eurent la gloire de disputer l'empire de la mer, & l'adresse de transporter sur terre le théâtre de la guerre hors de leur pays. *Louis XIV* passa dans l'Europe pour avoir joui, avec trop de préci-

pitation & trop de fierté, de l'éclat d'un triomphe passager. Le fruit de cette entreprise fut d'avoir une guerre sanglante à soutenir contre l'Espagne, l'Empire & la Hollande réunies, d'être abandonné de l'Angleterre, & enfin de Munster, de Cologne même, & de laisser dans les pays qu'il avait envahis & quittés, plus de haine que d'admiration pour lui.

Le Roi tint seul contre tous les ennemis qu'il s'était faits. La prévoyance de son gouvernement & la force de son Etat, parurent bien davantage encore, lorsqu'il fallut se défendre contre tant de Puissances liguées & contre de grands Généraux, que quand il avait pris en voyageant la Flandre Française, la Franche-Comté & la moitié de la Hollande, sur des ennemis sans défense.

On vit sur-tout quel avantage un Roi absolu, dont les finances sont bien administrées, a sur les autres Rois. Il fournit à la fois une armée d'environ vingt-trois mille hommes à *Turenne* contre les Impériaux, une de quarante mille à *Condé* contre le Prince d'Orange : un corps de troupes était sur la frontière du Roussillon : une flotte chargée de soldats alla porter la guerre aux Espagnols jusques dans Messine : lui-même marcha pour se rendre maître une seconde fois de la Franche-Comté. Il se défendait,

& il attaquait par - tout en même - temps.

D'abord, dans sa nouvelle entreprise sur la Franche - Comté, la supériorité de son Gouvernement parut toute entière. Il s'agissait de mettre dans son parti, ou du moins d'endormir les Suisses, nation aussi redoutable que pauvre, toujours armée, toujours jalouse à l'excès de sa liberté, invincible sur ses frontières, murmurant déjà & s'effarouchant de voir *Louis XIV* une seconde fois dans leur voisinage. L'Empereur & l'Espagne sollicitaient les treize cantons, de permettre au moins un passage libre à leurs troupes pour secourir la Franche - Comté, demeurée sans défense par la négligence du Ministere Espagnol. Le Roi, de son côté, pressait les Suisses de refuser ce passage ; mais l'Empire & l'Espagne ne prodiguaient que des raisons & des prières : le Roi, avec de l'argent comptant, détermina les Suisses à ce qu'il voulût : le passage fut refusé. *Louis*, accompagné de son frere & du fils du grand *Condé*, assiégea Besançon. Il aimait la guerre de sieges, & l'entendait aussi - bien que les *Condés* & les *Turennes* ; & tout jaloux qu'il était de sa gloire, il avouait que ces deux grands hommes entendaient mieux que lui la guerre de campagne. D'ailleurs, il n'assiégea jamais une ville, sans être morallement sûr de la prendre. *Louvois* faisait si

bien les préparatifs, les troupes étaient si bien fournies, *Vauban*, qui conduisit presque tous les sieges, était un si grand maître dans l'art de prendre les villes, que la gloire du Roi était en sûreté. *Vauban* dirigea les attaques de Besançon : elle fut prise en neuf jours (*); & au bout de six semaines, toute la Franche-Comté fut soumise au Roi. Elle est restée à la France, & semble y être pour jamais annexée : monument de la faiblesse du ministère Autrichien-Espagnol, & de la force de celui de *Louis XIV.*

* Le 15 Mai. 1674.

Fin du Tome premier.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans ce premier volume.

<i>LISTE raisonnée des Enfants de Louis XIV, &c.</i>	<i>page 1</i>
<i>Des Souverains contemporains,</i>	<i>10</i>
<i>Gouverneurs de Flandres,</i>	<i>18</i>
<i>Marechaux de France,</i>	<i>20</i>
<i>Grands Amiraux de France.</i>	<i>33</i>
<i>Généraux des Galeres,</i>	<i>34</i>
<i>Ministres d'Etat,</i>	<i>35</i>
<i>Chanceliers,</i>	<i>36</i>
<i>Sur-Intendants des Finances,</i>	<i>38</i>
<i>Secrétaires d'Etat & Contrôleurs</i> <i>néraux des Finances,</i>	<i>44</i>
<i>Catalogue alphabétique de la plupart</i> <i>des Écrivains Français qui ont paru</i> <i>dans le siècle de LOUIS XIV.</i>	<i>49</i>
<i>Artistes célèbres. Des Musiciens,</i>	<i>230</i>
<i>Des Peintres,</i>	<i>234</i>
<i>Des Sculpeurs, Ar-</i> <i>chitectes, Gra-</i> <i>veurs, &c.</i>	<i>239</i>

CHAP. I. <i>Introduction au Siecle de</i>	
<i>LOUIS XIV,</i>	244
CH. II. <i>Des Etats de l'Europe ayant</i>	
<i>LOUIS XIV,</i>	252
CH. III. <i>Minorité de LOUIS XIV,</i>	278
CH. IV. <i>Guerre civile.</i>	318
CH. V. <i>Suite de la guerre civile,</i>	
<i>jusqu'à la fin de la ré-</i>	
<i>bellion en 1654,</i>	318
CH. VI. <i>Etat de la France, jusqu'à</i>	
<i>la mort du Cardinal Ma-</i>	
<i>zarin en 1661,</i>	337
CH. VII. <i>LOUIS XIV gouverne par</i>	
<i>lui même. Il force la</i>	
<i>branche d'Autriche Espa-</i>	
<i>nole à lui céder par-</i>	
<i>tout la présence, & la</i>	
<i>Cour de Rome à lui fai-</i>	
<i>re satisfaction. Il achete</i>	
<i>Dunkerque. Il donne des</i>	
<i>secours à l'Empereur,</i>	
<i>au Portugal, aux Etats-</i>	
<i>Généraux, & rend son</i>	
<i>Royaume florissant &</i>	
<i>redoutable,</i>	375
CH. VIII. <i>Conquête de la Flandre,</i>	391
CH. IX. <i>Conquête de la Franche-</i>	
<i>Comté. Paix d'Aix-la-</i>	
<i>Chapelle,</i>	399
CH. X.	

DES CHAPITRES. 457

CH. X. *Travaux & magnificence
de LOUIS XIV. Aven-
ture singuliere en Portu-
gal. Casimir en France.
Secours en Candie. Con-
quête de la Hollande,* 409

CH. XI. *Evacuation de la Hollande.
Seconde Conquête de la
Franche-Comté,* 442

Fin de la Table des Chapitres.

3

18 J. S. S.